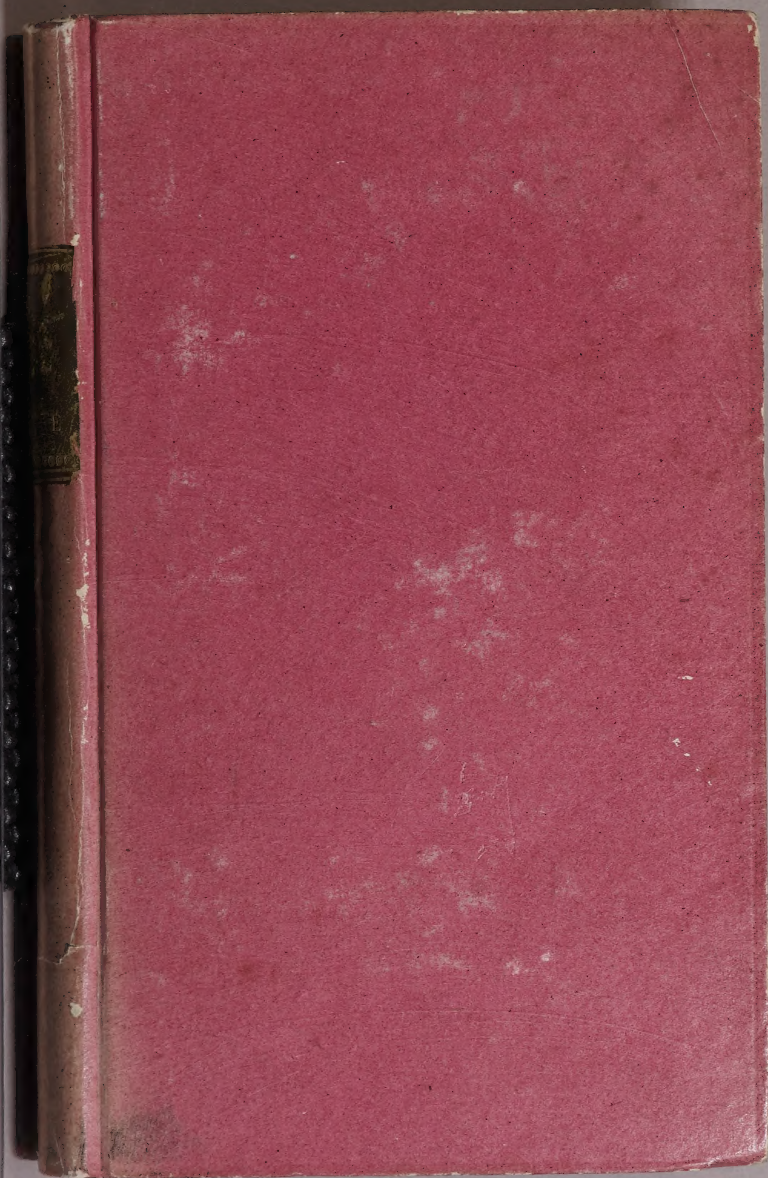
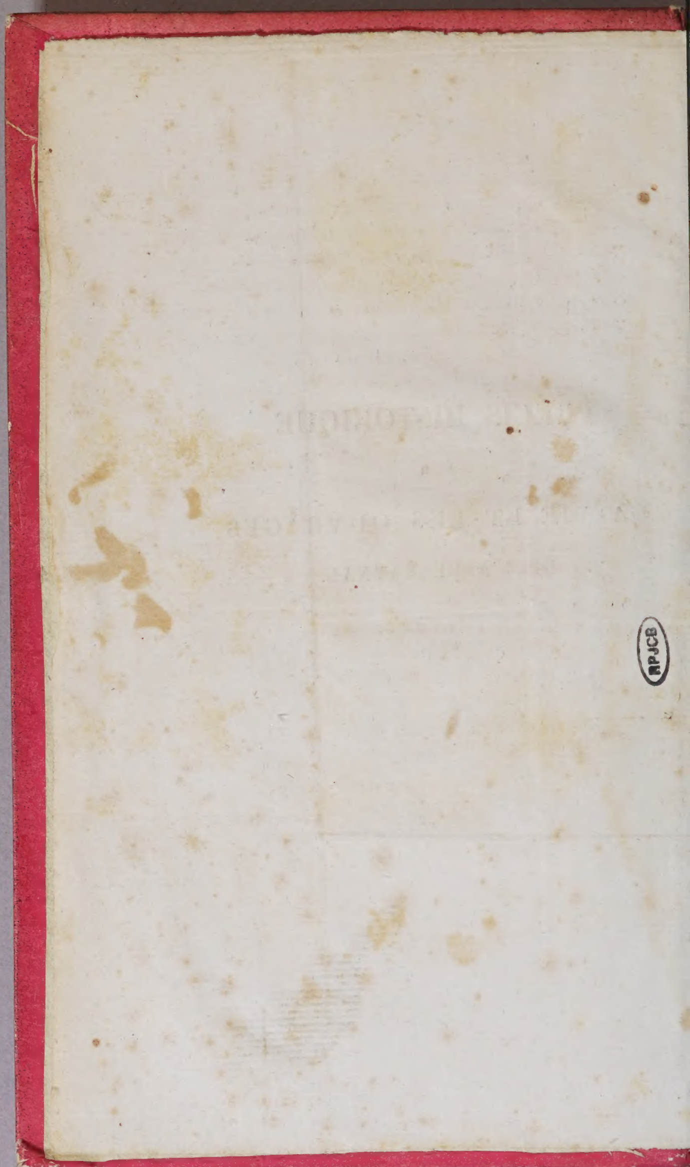


PRÉCIS HISTORIQUE

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES

DE L'ABBÉ RAYNAL.


RPJCB

qui venoit d'etre formée douze cens livres de rente perpetuelle qui devoient être annuelement distribuées aux petits cultivateurs proprietaires qui auraient le mieux exploités leurs terres. les departemens du lauraw et du lot se sont partagé cette rente.

il y a treize ou quatorze ans que dans une isle situee au milieu du lac de Lucerne, j'erigeai un grand monument en l'honneur des trois fondateurs de la liberté helvetique. on y a gravé des inscriptions qui attesteront a la posterité la plus reculee qu'un françois fut le premier occupé de la gloire de ces bienfaiteurs de l'humanité!"

Depuis l'immortelle epoque ou nous avons conquis la liberte, j'ai fait une fondation pour assurer aux habitans de la lieu ou je suis né les bouillons et les remedes dont ils pourroient avoir besoin dans leurs infirmités!

a la meme epoque, la société d'agriculture de paris a reçu de moi une rente perpetuelle de douze cens livres destinée a envoyer des bons modeles de bons instrumens de labourage dans tous les departemens,

ma plus grande satisfaction seroit de pouvoir former de nouveaux etablissemens en faveur d'une nation si heureusement regenerée; mais les moyens me manquent. il ne me reste plus que quelques rentes viageres a peine suffisantes pour mes besoins et pour les besoins de quatre americains mes parens que les desastres de St Domingue ont entierement ruinés.

si, comme je n'en doute pas, le comité se determine a ne vendre mon argenterie il voudra bien la laisser ou elle est ou bien la faire porter dans un autre depot qui lui plaira davantage, jusqu'a ce que la monnoie puisse la recevoir.

je supplie le comité de m'accorder des sentimens fraternels et de me croire entierement devoué a la chose publique.

Le citoyen Lalande commissaire de police de la section de l'[illegible]

a Mons sur orge le 26 nivos lan second de la republique une et indivisible.

je suis né le 12 avril 1713. des infirmités graves se sont jointes à de longues années. mes forces physiques et morales sont tres affoiblies. depuis quatre mois je ne suis pas sorti de ma chambre. dans limpossibilité ou je me trouve de me presenter au comité ~~[illegible]~~ je le supplie de trouver bon que je lui ecrive pour reclamer mon argenterie qui a été mise sous le sellé chez le citoyen Basnier. voici le detail des pieces qui la composent.

1º un assez grand plat pour le bouilli.
2º trois plats ovales pour le roti, un grand et deux petits
3º huit plats dentrée dont quatre sont carrés.
4º trois assiettes.
5º deux casseroles
6º deux huilliers
7º vingt deux couverts a filet
8º dix huit couverts dentremets avec un égal nombre de couteaux a manche dargent
9º quatre cuillers a ragout
10 six brochettes
11 trois caffetieres de differente grandeur.
12 huit cuillers a caffé.
13 une chocolatiere.

Cette argenterie a eté acquise pendant cinquante ans dans diverses successions. les armes des premiers possesseurs doivent sy trouver, parceque les vases sur lesquels elles etoient gravées devoient etre fondus. on nen verra point dans la chocolatiere et dans quelques autres pieces que jai fait faire. ni ma famille ni moi, navons jamais eu darmoiries. depuis le commencement de la revolution, je ne me suis pas permis une seule fois lusage dune vaisselle ~~dont~~ que les moeurs republicaines sembloient ~~reprouver~~ reprouver. je nen ai conservé que deux cuillers a bouche, une cuiller a ragout et mon plat a barbe.

je ne fus pas plutot averti dans ma solitude que la convention nationale paroissoit desirer quon portat largenterie a la monnoie, que jy envoyai la mienne dans un sac de nuit le hazard fit quelle ny arrivat que le lendemain du jour ou la monnoie avoit eté fermée. ce contretems devoit causer de lembarras a un homme de mon age. le citoyen Bernier voulut bien venir a mon secours. il se chargea de mes effets, jusquea ce quils pussent suivre leur destination. sans me connoitre personellement, il savoit que je jouissois dune bonne réputation dans la commune ou jai etabli ma demeure, et ou il a une maison.

jessayois de me rendre utile a ma patrie, meme sous lancien regime. je donnai douze cens livres de rente perpetuelle a lacademie francoise, douze cens livres de rente perpetuelle a lacademie des inscriptions, douze cens livres de rente perpetuelle a lacademie des siences, pour que ces corps litteraires pussent recompenser les ecrivains de la nation qui auroient acceleré le progrés des lumieres. les trois contrats doivent avoir passé dans les mains du comité dinstruction publique.

En parcourant les parties méridionales de la france, je crus appercevoir un decouragement entier dans les peuples de la campagne. pour les ranimer autant quil etoit en moi, je donnai a lassemblée provinciale de la haute guienne ~~[illegible]~~

Sections de Lorenzo



GUILLAUME THOMAS RAYNAL

Croutelle Sculp.t 1820.

PRÉCIS HISTORIQUE

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES

DE L'ABBÉ RAYNAL.

Guillaume-Thomas-François Raynal, l'un des écrivains philosophes les plus celèbres du dernier siècle, reçut, comme Voltaire, son éducation chez les Jésuites. Il était né à Saint-Geniez dans le Rouergue, en 1713; et ce ne fut que vers 1748 qu'il abandonna la compagnie de Jésus, et parut dans le monde : il avait trente-cinq ans. Le plan de vie qu'il s'était fait jusqu'alors, annonçait un adversaire plutôt qu'un soutien des doctrines philosophiques : non-seulement il avait été ordonné prêtre, mais il avait professé la théologie, et s'était essayé avec quelque succès dans le genre d'éloquence déjà perfectionné par Bourdaloue et Massillon. Un zele peu reflechi l'avait rendu missionnaire; bientôt la raison le rendra philosophe. Il est probable que l'étude des matières théologiques n'avait pas entièrement absorbé sa pensée, et qu'il négligeait quelquefois saint Thomas ou saint Augustin pour raisonner avec Bayle, ou pour douter avec Montaigne. Il était aimé des jésuites qui, par une

politique bien entendue, s'empressaient d'adopter les jeunes gens nés avec d'heureuses dispositions, et dont les talens pouvaient honorer leur société; mais l'amour de l'indépendance, l'attrait des affections sociales, peut-être même le sentiment de ses forces et le besoin de la célébrité, entraînèrent l'abbé Raynal. Il quitta sa retraite, et fixa son séjour à Paris, dans un temps où l'influence de la littérature philosophique commençait à s'étendre, et à épurer les opinions, en attendant l'amélioration des mœurs.

Ce contraste entre les mœurs et les opinions est un phénomène digne de remarque. Le monde se trouvait à cette époque sous l'empire de deux génies opposés. Tandis que la dépravation morale, née et entretenue dans la classe la plus élevée de la société, pénétrait graduellement toutes les conditions et desséchait les cœurs, la philosophie s'efforçait d'échauffer les âmes par le sentiment de l'humanité, d'agrandir la pensée par l'examen approfondi des droits et des devoirs de l'homme. Les factions ennemies qui troublaient l'Eglise, les disputes théologiques si frivoles dans leur principe, si cruelles dans leurs résultats, les odieuses persécutions des protestans, les excès de l'intolérance, qui refusait au chrétien mourant sa dernière consolation, toutes ces causes réunies avaient affaibli le pouvoir des croyances religieuses. Les ministres de l'Évangile, occupés d'intérêts humains, oubliaient leur

céleste patrie; les passions avaient envahi le temple; Dieu lui-même semblait absent du sanctuaire : ce fut alors que la morale, flottante et sans appui, se réfugia dans la philosophie.

La société, considérée sous ces deux aspects, il est facile d'expliquer les opinions, la conduite, les travaux de l'abbé Raynal. Quel est le spectacle qui frappa ses regards à son entrée dans le monde? D'un côté il voyait un monarque enseveli dans de honteux plaisirs, le pouvoir avili entre les mains d'une courtisane adultère, un fanatisme sans frein se mêlant à des voluptés sans décence, les folies atroces de la bulle *Unigenitus*, les refus de sacremens, le mépris, l'oubli des droits de l'humanité, les affections de famille devenues un sujet de ridicule, la licence alliée à la servitude, les vices privilégiés bravant la censure publique : de l'autre, apparaissaient quelques hommes armés de la toute-puissance de la raison, soulevant les sentimens généreux en faveur de la vertu méconnue, de la morale outragée. A cette époque parurent successivement les grands ouvrages philosophiques qui imprimèrent un caractère particulier au dernier siècle. Condillac soumet à l'analyse les opérations de l'entendement, et découvre cette importante vérité, qu'une science perfectionnée n'est qu'une langue bien faite (1); Montesquieu, pour me servir de la belle

(1) Les progrès de la chimie ont été le résultat de cette vérité.

expression de Voltaire, « retrouve les titres perdus du genre humain ; » J.-J. Rousseau ordonne aux épouses d'être mères, rappelle le bonheur au sein des familles, et donne à la vertu l'attrait de la volupté. Ce fut vers le milieu du siècle que commença, au défaut du sacerdoce décrédité par ses propres excès, cet apostolat philosophique dont le zèle se montra quelquefois exagéré, mais dont le but fut toujours digne d'éloges. Alors s'éleva ce monument encyclopédique où vinrent se réunir comme dans un centre commun les rayons épars de toutes les sciences, vaste dépôt des connaissances humaines dont le plan seul est un ouvrage admirable. Dans le même temps, Voltaire, appuyé sur vingt chefs-d'œuvre en divers genres, citant à son tribunal l'injustice, la tyrannie, arrachait de malheureuses victimes à l'oppression et au fanatisme. La raison n'eut jamais de plus habile défenseur ; jamais le talent ne montra plus d'activité et d'énergie, soit pour anéantir des préjugés nuisibles, soit pour assurer le triomphe de la tolérance. Une émulation générale agitait fortement les âmes ; la littérature, fécondée par l'esprit philosophique, s'appliquait à tous les sujets importans de législation, d'économie publique, et embellissait les plus sévères études. Buffon, esquissant d'une main savante et hardie l'immense tableau de la nature, ouvrait la carrière à d'autres talens, et préparait de nouvelles renommées ; le domaine de la pensée s'a-

grandissait chaque jour, et l'admiration publique décernait de justes triomphes aux hommes de génie dont les immortelles productions honoraient la France et ajoutaient un nouveau lustre à la gloire nationale.

Qu'on se figure un homme doué d'une brillante imagination, d'un esprit attentif, d'une âme généreuse, jeté au milieu de ces directions opposées! il faut qu'il choisisse entre les drapeaux du fanatisme et ceux de la philosophie, entre l'erreur et la vérité. Raynal fit un choix digne de lui, le prêtre devint philosophe; et ce qui peut servir à marquer les progrès de l'époque, ce changement n'excita ni censure, ni éloges; on trouva cette métamorphose toute naturelle; il semblait qu'on fût revenu à l'époque où la philosophie était aussi le sacerdoce. Cependant Raynal, peu favorisé des dons de la fortune, chercha dans la culture des lettres d'honorables moyens d'existence; et, ce qui est rare à toutes les époques, il eut le bonheur de les trouver. Quelques-uns de ses premiers ouvrages, les *Anecdotes littéraires* et les *Mémoires de Ninon de Lenclos* fournirent à ses besoins, et firent peu pour sa renommée. Ce sont des compilations qui n'ont laissé qu'un faible souvenir.

Il n'en fut pas ainsi de l'*Histoire du stathoudérat.* Cet ouvrage attira l'attention des connaisseurs; ils crurent y voir la promesse d'un talent distingué. Ce fut là tout le succès de cette pro-

duction, dans laquelle l'auteur essaya ses forces. Il était facile d'y remarquer le germe des beautés qu'on admire dans l'*Histoire philosophique*, même celui des défauts qu'une critique sévère peut y découvrir, et qu'une critique juste doit pardonner; car les beautés sont d'un ordre supérieur, et les défauts disparaissent dans cette vaste composition où l'éloquence du langage ennoblit presque toujours la pensée. L'Histoire du stathoudérat n'est qu'un précis des révolutions qui ont agité la Hollande depuis que le patriotisme de ses habitans brisa les fers de l'oppression. La république batave avait triomphé de l'orgueil espagnol, comme son industrie avait dompté les flots d'une mer orageuse. Malheureusement une lutte s'établit au milieu d'eux entre le pouvoir et la liberté; les princes d'Orange, fondateurs de la république, tendirent constamment à la dominer, et à rendre cette domination héréditaire : d'illustres citoyens se dévouèrent pour la cause publique; plusieurs d'entre eux périrent glorieusement victimes de l'ambition irritée et de la fureur aveugle d'un peuple égaré. La maison d'Orange eut le malheur de réussir dans sa funeste entreprise; cette famille produisit de grands capitaines; on y trouverait difficilement un grand homme.

En retraçant l'histoire des Provinces-Unies, Raynal se rangea du parti de la liberté; l'un des premiers il combattit le préjugé qui attachait une sorte de dégradation au caractère et à la profes-

sion de commerçant. « Les négocians, dit-il en » parlant de la Hollande, sont le nerf et la gloire » de cet état; il serait peut-être plus exact de dire » qu'ils font tout l'état. Par leur industrie, un » pays qui ne produit rien de ce qu'il faut essen- » tiellement pour construire et pour équiper des » vaisseaux, couvre la mer de ses flottes; il n'a » nul objet de nécessité ou de luxe dont il puisse » trafiquer avec ses voisins, et il est devenu le » magasin de toute l'Europe. Tous ses havres, » celui d'Amsterdam en particulier, sont si mau- » vais, que les plus petits navires n'y peuvent en- » trer sans risque, et il n'y a point de ports au » monde si fréquentés. Les sages qui remonteront » à la source de ces prodiges, bien plus intéressans » pour l'humanité que les exploits des conqué- » rans, trouveront que, tandis que d'autres peuples » étaient agités des fureurs civiles, la Hollande » jouissait de la tranquillité domestique. Un ridi- » cule préjugé confondait dans certains pays le » négociant qui donne des ordres dans toutes les » parties du monde avec le plus vil ouvrier, et la » Hollande l'élevait au rang de ses législateurs (1). »

Si ce passage avait pu laisser quelque doute sur les opinions philosophiques de l'auteur, il n'aurait pu résister aux idées de tolérance qui lui dictèrent les réflexions suivantes. Il s'agit ici de

(1) Histoire du stathoudérat, pag. 215 et suivantes, édition de la Haye, 1748.

religion. «Les partisans de diverses sectes qui »s'égorgeraient ailleurs, vivent dans une union »étroite et même intime sur les terres de la ré»publique ; ils se regardent comme des citoyens »du monde sagement liés par les besoins et les »devoirs de l'humanité. Le magistrat n'a pas »encore senti la nécessité de troubler l'état pour »détruire ou pour établir des opinions incertaines »ou contestées ; il paraît convaincu, malgré les »fureurs des enthousiastes, que toutes les reli»gions font des sujets soumis lorsqu'ils ne sont »pas persécutés par la religion dominante. Il se »peut qu'il y ait des pays où la religion fasse plus »de bien, mais il n'y en a point où elle fasse »moins de mal (1). »

Ces observations paraissent raisonnables et modérées; mais à l'époque où Raynal écrivait, il fallait du courage pour les énoncer : les idées de tolérance étaient alors considérées comme des erreurs subversives de l'ordre social. Les factions religieuses qui se déchiraient avec tant de fureur, ne suspendaient leurs attaques que pour s'opposer de concert au progrès irrésistible des lumières. La raison était repoussée de toutes parts ; les amis de la tolérance étaient dénoncés comme de mauvais citoyens. Nous n'avons pas encore tout-à-fait rétrogradé jusque-là ; je crois même qu'on pourrait répéter aujourd'hui, sans craindre la

(1) Histoire du stathoudérat, pag. 222, 223.

censure, ces mots de Marmontel : « On n'éclaire pas les esprits avec la flamme des bûchers (1). »

Vers le même temps, l'abbé Raynal traita l'*Histoire du parlement d'Angleterre* avec aussi peu de critique et de soin que celle du *stathoudérat*. Cette production est aujourd'hui oubliée, et cet oubli n'est qu'un acte de justice. L'auteur n'avait ni les connaissances nécessaires, ni le genre de talent qu'exige un pareil sujet. On le trouve souvent en contradiction avec lui-même ; et la haute politique, considérée comme science, lui paraît totalement étrangère. Ses jugemens sur les révolutions d'Angleterre sont ou superficiels ou faux. Dans son dernier chapitre, où il parle de l'organisation du parlement britannique, son langage est plein de derision ou d'amertume. Cet ouvrage parut à l'époque où l'ascendant de l'Angleterre humiliait le gouvernement français, dépourvu d'énergie et de dignité. Si Raynal considéra la publication de son livre comme un acte de patriotisme, il se trompa : les Anglais étaient ce qu'ils devaient être, les Français ne l'étaient pas encore.

Je n'ai rencontré dans l'Histoire du parlement d'Angleterre qu'un seul passage où l'on reconnaisse l'auteur de l'Histoire philosophique. Après avoir tracé le portrait de Henri V, dont le règne devait être si funeste à la France, il ajoute :

(1) Bélisaire, chap. xv.

«Les princes sages qui ont voulu rendre leurs »peuples capables de grandes choses, ont tou»jours commencé par élever leur courage en affer»missant leur liberté : des nations esclaves sont »toujours lâches et nécessairement ennemies des »monarques qui les gouvernent. Henri, qui avait »formé de grands projets, crut avec raison que »leur exécution dépendait de l'harmonie qu'il »établirait entre les différens pouvoirs de la mo»narchie. Il fut assez habile et assez heureux »pour bannir de ses états cette défiance cruelle »qui avait toujours régné entre ses prédécesseurs »et le parlement. Comme il n'empiétait pas sur »les droits de ses sujets, ils ne cherchèrent point »à attenter à sa prérogative.» Ces remarques sont d'un esprit juste; elles étaient vraies au temps où l'auteur les publiait; elles sont encore vraies aujourd'hui.

L'abbé Raynal, doué d'un esprit agréable et d'une belle figure, ne pouvait manquer de réussir dans le monde. Rien de plus séduisant que la société de Paris, vers le milieu du dernier siècle; la capitale de la France était devenue celle de l'Europe savante et littéraire : c'était la Rome des Médicis, ou plutôt l'Athènes de Périclès. L'élégance qui régnait dans les manières commençait à se mêler aux raffinemens du luxe; les mœurs de la régence, qui avaient dicté les pages licencieuses de Crébillon fils, étaient de mauvais goût; quelque décence accompagnait la cor-

ruption, tandis que l'esprit philosophique créait l'indépendance de la pensée, en dirigeant l'opinion vers le beau et l'utile. La morale, longtemps oubliée, reparaissait avec l'attrait de la nouveauté et la force d'un sentiment; du moins la vertu était honorée, et c'était déjà une amélioration. Tout homme qui montrait un talent réel, trouvait de sincères amis et non d'orgueilleux protecteurs. Un trait de vertu, un acte d'héroïsme, excitaient l'enthousiasme, qui se change aisément en émulation. Les femmes, qui entraînent tout lorsqu'elles-mêmes sont entraînées; les femmes, dont le cœur est si facilement accessible aux émotions généreuses et aux opinions exaltées, applaudissaient avec transport à tout ce qui apparaissait de noble ou d'éclatant dans les arts, dans les lettres, dans la société. C'était dans les cercles où elles régnaient en souveraines, que la vertu ou le génie trouvaient pour récompense l'amitié ou la gloire. Ces réunions, dont le souvenir n'est pas exempt de regrets, étaient formées des hommes distingués de tous les pays, élite précieuse de la civilisation européenne. Il semblait que la France fût la patrie commune de tous les hommes éclairés; la littérature et la philosophie y faisaient chaque jour de nouvelles conquêtes; enfin elle était respectée malgré la faiblesse et les fautes de son gouvernement; la gloire du génie remplaçait celle des armes : heureuse compensation pour l'humanité!

Ce fut dans un monde pareil que Raynal se trouva jeté en sortant de l'obscurité d'un cloître. Dès qu'il fut remarqué, il trouva des amis. Ses liaisons avec les plus célèbres personnages du dernier siècle, datent de l'époque où il fut chargé de la rédaction du *Mercure de France*. Ce recueil, qui jusqu'alors n'avait mérité qu'une médiocre estime, commençait à prendre de l'importance : il devait bientôt offrir un intérêt réel sous la direction de Marmontel et de La Harpe.

Les discussions littéraires s'exerçant sur des sujets utiles, sur des matières philosophiques, fournissaient un aliment solide aux esprits, et recevaient un haut degré d'attention. Deux partis divisaient alors la république des lettres : les uns, ceux qui voulaient perpétuer les abus dont ils faisaient leur profit, étayer des institutions qui tombaient en ruine, s'efforçaient de concentrer en elle-même la littérature, dont ils redoutaient l'influence ; ils voulaient que les écrivains n'eussent d'autre but que la perfection de l'art : aussi n'attachaient-ils de prix qu'aux formes extérieures, à l'agencement des parties, à la régularité des plans, à la pureté et à l'harmonie du langage. Ils défendaient aux hommes de lettres d'ouvrir de nouvelles routes à la pensée, d'éclairer les peuples, de préparer les réformes exigées par de nouveaux besoins et de nouveaux rapports : c'était l'école de Desfontaines et de Fréron. Vert-vert était pour eux un chef-d'œuvre plus

admirable que la Henriade; ils préféraient Nicole à Montaigne, et daignaient à peine s'occuper de Montesquieu : ce n'était qu'un philosophe. Le reproche si vague, et qui rend la critique si aisée, le reproche de déclamation, ils l'adressaient à Rousseau, qu'ils ne comprenaient pas, et en général à tous les grands écrivains de l'époque. Le sentiment de la haine n'était point étranger à cette accusation, et l'on y reconnaissait aisément l'inspiration de l'envie. Les autres, cédant à une direction nouvelle, voyaient dans l'art d'écrire un moyen de répandre la lumière, de détruire les préjugés qui tiennent les peuples dans un état honteux d'ignorance et de servitude, de leur apprendre à connaître leurs droits et leurs devoirs. Le talent n'était, pour ces écrivains, que l'auxiliaire de la vérité et l'instrument de la raison. Le théâtre, l'épopée, l'histoire, tous les genres de littérature, ne leur paraissaient dignes d'être cultivés qu'autant que les hommes pouvaient en recevoir des émotions patriotiques, de grandes leçons de morale, la haine du despotisme et de la superstition : c'était l'école de Voltaire et de Montesquieu; elle avait été fondée par Fénélon, soutenue par Fontenelle; ou plutôt elle était la conséquence naturelle des progrès de l'esprit humain. On peut remarquer chez tous les peuples civilisés deux sortes de littératures : l'imagination est l'âme de l'une; la pensée anime l'autre. La première peint

avec fidélité les objets extérieurs, les passions de l'homme, les émotions du cœur, les rêves de la mélancolie ; elle n'a d'autre but que d'émouvoir et de plaire : c'est là sa perfection. L'autre, en conservant le même domaine, place l'utile à côté du beau : c'est l'union de la pensée et du sentiment qui en fait le charme et la perfection ; c'est là ce qui élève Thucydide au-dessus d'Hérodote, Horace au rang de Virgile ; ce qui recommande à la même admiration Euripide et Sophocle, Tacite et Tite-Live, Molière et Térence, Corneille et Racine ; ce qui met hors de ligne Fénélon, Montesquieu, Voltaire et Rousseau. Ceux-ci, au titre de grands écrivains, joignent celui de bienfaiteurs de l'humanité ; ils n'ont ni tout pensé, ni tout dit sur les intérêts de la société ; il leur manquait l'expérience ; mais leur pensée a fait naître l'investigation ; leur parole a été féconde ; ils ont renouvelé la civilisation. Leur gloire résistera à toutes les attaques ; elle est immortelle comme la vérité.

Les deux genres de littérature dont je viens de parler, ne s'excluent point nécessairement. Isocrate et Démosthènes appartiennent à la même époque ; Horace, le poëte de la raison, donnait, en beaux vers, des leçons de goût et de philosophie, tandis que Virgile maniait avec un art sublime les pinceaux d'Homère. Chez nous, le premier chef-d'œuvre de la langue, les *Provinciales*, avaient un autre but que l'art, consi-

déré en lui-même; c'était, pour Pascal, un moyen d'action sur l'opinion : souvent le même génie poursuit à la fois les deux carrières. La muse de Pétrarque, après avoir gémi des rigueurs de Laure, prenait un ton épique, appelait Rome à l'indépendance, et l'Italie à la liberté. Dans le dix-huitième siècle, la littérature française vivifia la pensée par le sentiment; elle invoqua toutes les puissances morales, et les rangea toutes sous le même drapeau, celui de l'humanité.

L'abbé Raynal combattit sous cette bannière sacrée. Nous le voyons lié avec tous les philosophes ses contemporains. Rousseau lui rend, dans ses Confessions (1), le témoignage suivant : « Je lui étais toujours resté attaché, depuis un procédé plein de délicatesse et d'honnêteté qu'il eut pour moi, et que je n'oubliai jamais. Cet abbé Raynal, ajoute l'auteur des Confessions, était certainement un ami chaud. »

Ce fut à peu près vers ce temps qu'il conçut l'idée d'écrire l'*Histoire philosophique et politique des établissemens et du commerce des Européens dans les deux Indes*. Comme ce grand ouvrage est aussi le grand événement de la vie de Raynal, je vais en parler avec quelque étendue.

Depuis les premières expéditions des Portugais dans l'Inde, et la découverte du Nouveau-Monde, le commerce avait acquis en Europe une

(1) Partie II, liv. VIII.

grande importance politique. Les brillantes destinées de Venise, de Florence, de Gênes, avaient déjà averti les gouvernemens de l'utilité des relations commerciales. Une famille de marchands enrichis et parvenus, la famille des Médicis, avait donné un souverain pontife à l'Église et des reines à la France; cependant le préjugé qui plaçait la profession de commerçant au nombre des professions ignobles, résistait encore parmi nous aux leçons de l'experience et aux progrès de la raison. Tel gentilhomme de campagne, dont l'oisive existence était un fardeau pour la société; tel anobli de fraîche date, dont les parchemins étaient le produit de l'usure, ou de la servitude personnelle, regardait comme un deshonneur l'alliance d'une famille devenue opulente par la probité et l'industrie. Il fallut, pour ébranler ce ridicule préjugé, que le commerce eût elevé la Hollande au rang des puissances prépondérantes, qu'il eût rendu l'Angleterre arbitre de l'Europe et souveraine des mers; il fallut encore que la philosophie joignît ses conseils à ceux de l'intérêt, et que des écrivains populaires se servissent des armes de l'éloquence pour faire triompher une vérité utile. Tel fut le but que l'abbé Raynal se proposa en écrivant son *Histoire philosophique;* il faut avouer qu'il a contribué plus qu'aucun autre à rectifier les idées sur ce point, et que le commerce, considéré dans les rapports de la société, doit à ses travaux une juste reconnaissance.

En considérant l'Histoire philosophique et politique du commerce des deux Indes, on est d'abord frappé de l'étendue et de la hardiesse du plan, et des grandes difficultés de l'exécution. Que de travaux préparatoires, que de recherches étaient nécessaires! Que de matériaux l'auteur devait rassembler et mettre en ordre, avant de se livrer à la composition! Méditer tout ce que les anciens ont écrit sur le commerce, suivre sa marche et ses révolutions dans les diverses parties du monde; marquer leur naissance, leurs progrès et leurs résultats sur les destinées des peuples; interroger les navigateurs qui, en promenant sur les deux mers leur pavillon, tantôt paisible, tantôt menaçant, ont ouvert de nouvelles routes à l'industrie; rendre compte des productions utiles de tant de climats divers; decrire les habitudes, les mœurs, les arts de leurs habitans; rapprocher tous ces objets, les éclairer les uns par les autres; montrer dans l'accroissement du commerce une ère nouvelle de civilisation et de prospérité: telle était la tâche, faiblement exprimée, que Raynal avait à remplir. Comment exiger une perfection absolue dans toutes les parties de cet immense ouvrage? Observons encore la nouveauté d'une telle entreprise: aucun livre du même genre ne pouvait servir de modèle; c'était une véritable création.

Si les critiques qui ont traité Raynal avec tant de sévérité, et qui lui ont reproché quelques er-

reurs peu importantes, quelques détails superflus comme des vices essentiels, avaient consulté la justice et non leurs passions personnelles, ils auraient avoué que peu d'ouvrages méritent autant d'estime que l'Histoire philosophique : en relevant les défauts, ils auraient fait ressortir les beautés; ils auraient surtout rendu hommage aux intentions de l'auteur, qui n'avait en vue que les intérêts des peuples. Mais la critique n'est plus, depuis long-temps, que l'expression d'une secte ou d'un parti; la république des lettres est aussi agitée par les discordes civiles, et le temps seul fonde les renommées littéraires comme les renommées politiques. Le temps a déjà prononcé sur le mérite de l'Histoire philosophique : cet ouvrage est du petit nombre de ceux qui appartiennent à tous les peuples civilisés, et qui ne peuvent plus périr; s'il n'est pas mis au rang des modèles, il restera comme un des grands monumens de l'esprit humain.

Dès qu'il parut, son succès ne fut pas douteux; il portait l'empreinte d'un siècle éclairé : il fut applaudi par les philosophes, condamné par la Sorbonne, et brûlé par arrêt du parlement. J'ai sous les yeux le réquisitoire qui précède cet arrêt, et je ne crois pas que jamais on ait renfermé dans des limites aussi étroites tant d'injures, tant d'accusations fausses et d'assertions hasardées. Le parlement, qui s'était mis en opposition avec les jésuites, se croyait obligé, pour ne pas se com-

mettre avec l'ordre entier du clergé, de poursuivre les doctrines philosophiques : il protégeait l'intolérance pour ne pas être accusé d'irreligion; les ultramontains et les philosophes étaient tour à tour l'objet de sa sévérité. Le système de bascule, aussi-bien que celui d'interprétation, est plus ancien qu'on ne pense.

Le sophisme fondamental du réquisitoire dont je viens de parler, est de prendre sans cesse la cause de la superstition et du fanatisme pour celle de la religion, et de supposer que toute idée nouvelle est par cela même dangereuse. Il n'est donc pas étonnant que l'auteur de ce réquisitoire, écrit d'ailleurs avec adresse et avec un talent remarquable, ait lancé l'anathème sur le passage suivant, dans lequel Raynal examine la transition du paganisme au culte des chretiens : « La philosophie, dit-il, commençait à éclairer » la raison humaine. On ne voyait plus dans le » paganisme vieilli que les fables de son enfance, » l'ineptie ou la méchanceté de ses dieux, l'ava» rice de ses prêtres, l'infamie et les vices des em» pereurs qui soutenaient ces prêtres et ces dieux. » Alors, du débris des superstitions païennes et » des sectes philosophiques, il se forma un corps » de rites et de dogmes que la simplicité des pre» miers chrétiens a sanctifiés ; le paganisme, dé» masqué d'avance par la philosophie, céda sa » place au nouveau culte. »

Il est constant, pour tout homme qui n'est pas

étranger à l'histoire de l'antiquité, que la philosophie platonicienne influa beaucoup sur les rites et les dogmes de la primitive église. On en retrouve surtout des vestiges dans l'évangile selon saint Jean, et les écrivains de bonne foi sont d'accord sur ce point. Mais comme la morale est la base du christianisme, et que la morale évangélique brille d'un éclat divin, que toute la religion est dans la paix, la justice, la charité, l'espérance, c'est-à-dire, dans la pratique de toutes les vertus, on ne leur ôte aucune autorité en montrant ce qui peut venir de l'homme, en lui donnant la philosophie pour auxiliaire et pour compagne. S'il est une opinion généralement adoptée, c'est que, dans le long cours des siècles, beaucoup d'abus se sont introduits dans l'eglise, et que d'étranges superstitions ont altéré les croyances primitives. N'est-ce pas rendre un service à la religion que de combattre ces superstitions et ces abus? Soyons religieux, mais ne soyons pas fanatiques!

Le rédacteur du réquisitoire ne pardonne pas même à Raynal l'eloge de la philosophie; et l'un des passages qu'il dénonce avec amertume, et qui lui paraissent le plus répréhensibles, est celui-ci : « C'est elle (la philosophie) qui lie, éclaire, » aide et soulage les humains; elle leur donne » tout sans en exiger aucun culte; elle demande, » non le sacrifice des passions, mais un emploi » juste, utile et modéré de toutes nos facultés.

» Fille de la nature, dispensatrice de ses dons, » interprète de ses droits, elle consacre ses lumières à l'usage de l'homme; elle le rend meilleur pour qu'il soit plus heureux. Elle ne hait » que la tyrannie et l'imposture, parce qu'elles » foulent le monde; elle fuit le bruit et le nom » de secte, mais elle les tolère toutes. Les aveugles, les méchans la calomnient; les uns ont » peur de voir, les autres d'être vus : ingrats! qui » se soulèvent contre une mère tendre, quand » elle veut les guérir des erreurs et des vices qui » font les calamités du genre humain. »

« *La voilà donc cette philosophie,* s'écrie l'auteur » du réquisitoire, *elle vient elle-même de s'arracher » le masque qui la dérobait aux yeux de l'univers » qu'elle veut séduire; elle se montre enfin à découvert, et la difformité de ses traits ne sera plus » cachée. On avait peine à la reconnaître à travers » le voile de sagesse qu'elle avait emprunté.* » En comparant les deux passages que je viens de citer, on conçoit difficilement que la lecture du premier ait pu servir de texte au second. La philosophie a reçu des éloges dans tous les temps; elle en reçoit aujourd'hui, elle en recevra toujours; la liberté des peuples a été son ouvrage. Cicéron a fait de la philosophie un éloge bien autrement énergique que celui de Raynal, et l'histoire ne nous dit point qu'aucun préteur ait livré aux flammes le Traité des devoirs ou les Tusculanes.

Une chose digne de remarque, c'est la manière dont les pensées de l'auteur se trouvent interprétées dans ce réquisitoire : cette méthode, qui ne vieillit pas, a sans doute été empruntée de l'inquisition.

« Ainsi, dit le réquisitoire, dans le tableau que » nous venons de vous présenter, on dit que la » philosophie ne hait *que la tyrannie et l'imposture, parce qu'elles foulent le monde.* Sans doute » la tyrannie et l'imposture sont des monstres » dignes de la haine de tout homme vertueux ; » sans doute l'imposture et la tyrannie pèsent sur » l'humanité, et sont les fléaux les plus cruels des » nations : sous ce point de vue, l'expression n'a, » sans contredit, rien de répréhensible ; mais » l'auteur *entend* par cette dénomination générale » et obscure, ce qu'il y a de plus précieux pour » la tranquillité et le bonheur du monde entier ; » c'est la souveraineté des puissances de la terre » et la religion chrétienne *qu'il veut désigner :* les » rois sont des tyrans ; les ministres de l'Eglise » sont des imposteurs. »

« C'est ainsi que l'auteur, en annonçant que » la philosophie *vient guérir le genre humain des erreurs et des vices qui en font les calamités*, donne *à entendre*, comme par un résultat de tout ce qui précède, qu'en considérant avec attention la multitude des vices et » des erreurs qui conspirent pour affliger l'humanité, la philosophie fait reconnaître que cette

» chaîne funeste part également du trône et de » l'autel. »

Il serait difficile d'étendre plus loin le privilége de l'interpretation : si cette méthode était appliquée à tous les écrivains moralistes, il en est peu qui ne fussent exposés à subir une condamnation. Les puissances de la terre pouvaient peut-être se plaindre de quelque outrage; mais c'est à l'auteur du réquisitoire que la plainte devait s'adresser : c'était lui qui, sortant du vague des généralites, rejetait sur ces puissances le reproche spécial d'imposture et de tyrannie. Si Raynal avait pu répondre, il aurait dit qu'il n'entendait pas ces phrases dans le même sens que son accusateur; mais, à quelque époque que ce soit, quand l'attaque est permise et la défense interdite, il y a tyrannie et quelquefois imposture.

Raynal fut jugé sans être entendu; sa condamnation porte *qu'il sera appréhendé au corps, et amené ès prisons de la Conciergerie du Palais.* Le philosophe ne crut pas convenable d'attendre l'exécution de cet arrêt. Ne pouvant soustraire son livre aux flammes judiciaires, il mit du moins son corps hors d'etat d'être *appréhendé*, et partit pour les eaux de Spa, où se réunissait la meilleure compagnie de l'Europe. Il y trouva des admirateurs, et, ce qui vaut encore mieux. des amis. On lui rendait plus de justice dans l'étranger que dans son pays; et ce n'est pas là ce qui peut nous causer de l'etonnement. La

guerre américaine occupait alors tous les esprits; l'Angleterre, qui a toujours aimé la liberté pour elle-même et la servitude pour les autres, l'Angleterre soutenait, contre ses colonies, une lutte injuste, et qui devait finir par l'indépendance d'un peuple dont les grandes destinées se développent rapidement. Les Anglais, battus sur terre, triomphaient encore sur les mers; leurs vaisseaux couvraient les deux Océans. Le neveu de Raynal, embarqué sur un bâtiment français, fut pris et conduit à Londres. Le ministre, apprenant quel était l'oncle du prisonnier, lui rendit la liberté, et annonça cette nouvelle à Raynal dans les termes suivans : « C'est le moins que nous puissions faire pour le neveu d'un homme dont les écrits sont utiles à toutes les nations commerçantes. » Il ajouta que son souverain (Georges III) approuvait sa conduite et ses sentimens. Nul témoignage d'estime ne pouvait être plus agréable à Raynal; il venait de la nation, qui était alors la plus éclairée de l'Europe, d'une nation qui aspire à tous les genres de monopoles, même à celui du génie, et dont les jugemens ne sont pas toujours exempts de partialité. Raynal, poursuivi par le parlement et chargé des anathèmes de la Sorbonne, voyagea comme les anciens philosophes, et alla comme eux à la découverte de la vérité. Il visita Frédéric, qui marchait avec son siècle, et qui souvent même le devançait. Raynal a déclaré que ses entretiens

avec ce grand roi avaient été pour lui une source de lumières et d'instruction. De son côté, Frédéric, qui avait peu de respect pour les décisions de la Sorbonne et du parlement, admirait la variété de connaissances, la profondeur de vues, la vivacité d'esprit que le philosophe français déployait dans la conversation. « A la manière, » disait-il, dont il me parle de la puissance, des » ressources et des richesses de tous les peuples, » je crois m'entretenir avec la Providence. »

Toutes les actions, toutes les pensées de Raynal avaient pour but le perfectionnement de son grand ouvrage. Il consultait les hommes instruits de quelque nation que ce fût, recueillant les renseignemens, pesant les autorités, comparant les témoignages, et vérifiant tous les faits. « Si » l'on m'eût désigné, dit-il, sous la ligne ou sous » le pôle, un homme en état de m'éclairer sur » quelques points importans, j'aurais été sous le » pôle ou sous la ligne le sommer de s'ouvrir à » moi. » Les archives de la compagnie des Indes lui furent communiquées en Angleterre; les hommes les plus éclairés de l'Europe s'empressèrent de lui fournir des documens, de lui adresser des observations. L'édition de Genève fut le résultat de ces nouvelles recherches et des nouvelles méditations de l'auteur : elle eut un brillant succès. Raynal lui seul n'en fut pas entièrement satisfait; et l'on verra par la suite qu'il se proposait encore de l'améliorer.

d'une éloquence quelquefois passionnée. Forcé de parcourir les différentes contrées de la terre, de fixer un regard attentif sur les divers gouvernemens, sur l'état des nations, il devait éprouver des émotions de plus d'un genre, et ces émotions se reproduisaient naturellement dans ses récits. Pouvait-il rester insensible au spectacle des malheurs que l'ignorance, la barbarie, l'avarice, le fanatisme, attirent sur les peuples? Lorsqu'il pose en frémissant le pied sur la terre brulante de la servitude, sur cette Afrique où l'homme trafique de l'homme, où la cupidité européenne sourit aux gémissemens, aux larmes, aux tortures du désespoir, pouvait-on exiger que l'écrivain philosophe contemplât froidement ces scènes terribles, qu'aucun cri d'indignation ne s'échappât du fond de son cœur? Ah! si, loin d'invoquer la pitié des hommes et la justice du ciel, il eût épuisé l'art du sophisme pour justifier le commerce du sang humain, on ne l'eût pas accusé de sortir de son sujet, de se repandre en discours oiseux; on rendrait hommage à son talent, on reconnaîtrait son génie!

Soyons plus justes : le vœu de la philosophie a été entendu; les gouvernemens ont à la fin compris que les infractions aux lois de l'humanité ne constituaient pas un droit, et que l'esclavage des Africains était contraire à la morale comme à la politique : la traite est abolie; mais à qui devons-nous cet acte de justice? Raynal

n'est-il pas le premier qui, au nom de tout ce qui est sacré parmi les hommes, ait invité les souverains à se réunir, à se concerter pour détruire ce commerce sanguinaire et immoral. « Rois de la terre, s'écrie-t-il, vous seuls pouvez » faire cette révolution, si vous ne vous jouez pas » du reste des humains, si vous ne regardez pas » la puissance des souverains comme le droit d'un » brigandage heureux, et l'obéissance des sujets » comme une surprise faite à l'ignorance; pensez » à vos devoirs; refusez le sceau de votre auto- » rité à ce trafic infâme et criminel d'hommes » convertis en vils troupeaux, et ce commerce » disparaîtra; réunissez une fois, pour le bonheur » du monde, vos forces et vos projets si souvent » concertés pour sa ruine. Que si quelqu'un d'en- » tre vous osait fonder sur la générosité de tous » les autres, l'espérance de sa richesse et de sa » grandeur, c'est un ennemi du genre humain, » qu'il faut détruire : portez chez lui le fer et le » feu; vos armées se rempliront du saint enthou- » siasme de l'humanité; vous verrez alors quelle » différence met la vertu entre des hommes qui » secourent des opprimés, et des mercenaires qui » servent des tyrans (1). »

Voilà l'une de ces déclamations audacieuses que la Sorbonne, que le parlement condamnèrent, et que certains critiques réprouvent. On

(1) Histoire philosophique, etc., liv. XI.

peut juger, par cette seule citation, du crédit que méritent les uns et les autres. Quel est l'homme impartial qui, en considérant l'influence de ces vives exhortations aux maîtres de la terre, et l'effet qu'elles ont produit, voulût les retrancher de l'ouvrage de Raynal? Qui oserait, de nos jours, traiter de fautes contre le goût ces inspirations de l'humanité, qui commandent la justice et qui se font obéir? Que ne dirait-on pas si l'on eût trouvé dans l'Histoire du commerce des deux Indes, cette invocation à Vénus qui commence le XXIIIe livre de l'Esprit des lois? Mais Montesquieu parle en publiciste, on le ménage; Raynal rend la vérité éloquente, il est traité en ennemi : tous les deux, avec des mérites divers, ont droit à la reconnaissance des hommes.

Comme le jugement que je porte sur Raynal est exempt de prévention et d'enthousiasme, j'avouerai qu'on peut lui reprocher, comme un défaut de composition, ce passage, si remarquable d'ailleurs par la vivacité des sentimens, où il fait l'éloge funèbre d'une femme charmante, de cette Elisa Draper qui fut aimée de Sterne, et qui mérita l'amitié de Raynal. Elle était née dans l'Inde, sur le territoire d'Anjinga, où les Anglais ont établi un comptoir, et où elle mourut à l'âge de trente-trois ans. Elle devait revenir en Europe, elle devait se réunir à ses amis; Raynal l'attendait avec impatience, lorsqu'il reçut la nouvelle de sa mort : il avait trouvé un cœur digne du sien,

et sentit toute l'étendue de sa perte. Le temps n'adoucit point ses regrets; le souvenir d'Elisa Draper fut toujours la première de ses affections. Il est facile de concevoir que, visitant en imagination les différentes parties de l'Inde, le nom seul d'Anjinga ait réveillé dans le cœur de Raynal des pensées mélancoliques, qu'il ait même été séduit par le désir d'élever un monument à la mémoire d'Elisa. Peut-être y a-t-il un excès de sévérité à proscrire ces mouvemens du cœur, qui entraînent quelquefois un écrivain hors de son sujet, et qui le placent lui-même en présence du lecteur. Rien de plus touchant que les pages où Raynal raconte les qualités, les vertus, la beauté, les grâces de son amie descendue au tombeau. L'expression pathétique de ses regrets, l'éloquence de sa douleur, sont pleins d'un charme attendrissant. Une critique inflexible peut condamner cet hymne funèbre à être arraché du livre de Raynal; mais ce n'est pas moi qui aurai le courage d'exécuter cet arrêt.

Un reproche plus juste adressé à cet écrivain, c'est que dans l'étonnante multitude de faits qu'il rapporte, il en est quelques-uns d'inexacts (1).

(1) Toutes les inexactitudes ont été relevées dans l'édition actuelle, sur les notes mêmes et les documens trouvés dans les papiers de Raynal. Ce qui ajoute beaucoup au mérite de cette édition, c'est le travail auquel s'est livré M. Peuchet : ce travail forme un supplément plein d'in-

Il reconnaissait lui-même ces erreurs, et il a passé sa vie entière à les rectifier. Un seul trait, dont je garantis l'authenticité, fera juger si jamais homme fut plus accessible à la vérité : il s'agit du comte de Lally-Tolendal, dont la mémoire a été calomniee par tant d'historiens, et qui périt sur l'échafaud, victime de la plus odieuse persécution.

Raynal partagea long-temps l'opinion de quelques écrivains mal instruits, qui, tout en reconnaissant l'injustice de l'arrêt de mort porté contre le lieutenant-général de Lally, irlandais d'origine, mais français de cœur comme de naissance, voyaient en lui l'auteur de tous les maux qui avaient accablé Pondichéry, et la cause unique de la perte de cette belle colonie. Il parla, dans l'Histoire philosophique, de l'infortuné Lally comme en parlaient ses accusateurs qui formaient un parti en France connu sous le nom de *faction indienne*. Ils avaient à leur tête le gouverneur même de Pondichéry, le père Lavaur et le père Saint-Estevan, de la société de Jésus. On conçoit combien il était difficile d'échapper à un système d'intrigues et de calomnies combiné par deux jésuites : à peine un homme entouré de protections eût pu s'en garantir ;

térêt, où l'auteur fait connaître les changemens survenus jusqu'à présent dans le système colonial, et les rapports commerciaux des possessions européennes dans les deux Indes.

un général, appuyé de sa seule innocence, devait succomber. Ce fut donc sur la foi périlleuse de ces deux moines et de leurs adhérens, reconnus presque tous pour des dilapidateurs et de malhonnêtes gens, que M. de Lally passa pour une espèce de monstre dominé par une imagination deréglée, emporté, soupçonneux, jaloux et tyrannique. Sa mort n'avait point affaibli la haine des méchans; ils voulaient encore le tuer dans sa renommée, l'assassiner dans son honneur. Ils auraient atteint ce but odieux, si M. de Lally n'eût laissé un fils digne de lui, un fils qui regarda comme la partie la plus chère de son héritage la pieuse obligation de venger la mémoire de son père, d'obtenir la seule réparation possible de l'erreur ou de la passion de ses juges, de démasquer ses calomniateurs, de le montrer à l'histoire, fidèle, généreux, attaché à ses devoirs, tel qu'il fut dans le cours d'une vie toujours agitée et souvent glorieuse, tel qu'on le vit dans les fers jusqu'à sa dernière heure. On apprit alors que M. de Lally avait toujours servi la France avec honneur et avec un dévouement sans bornes; qu'il avait surmonté, à force de mérite et de services, les obstacles de plus d'un genre qui s'opposaient à son avancement; que le maréchal de Saxe, le maréchal de Belle-Isle, le maréchal de Lowendal, rendaient justice à l'éminence de ses talens; que tous les braves de l'armée, estimaient sa valeur; que chacun de ses grades avait

été le prix d'une blessure ou d'une action d'éclat; enfin que la violence de caractère qu'on lui reprochait n'était autre chose que cette franchise, ou, si l'on veut, cette rudesse que donne l'habitude des camps, rudesse qui n'exclut aucun sentiment généreux, et qui est presque toujours un garant de loyauté. On sut que M. de Lally avait mis la puissance anglaise de l'Inde en péril, et qu'il aurait élevé la colonie française au plus haut point de prospérité, si la jalousie du gouverneur, l'ineptie et la cupidité des agens de la compagnie, l'incapacité d'un amiral, l'insubordination de quelques officiers supérieurs, l'indiscipline des troupes, les manœuvres des deux jésuites, n'avaient ou retardé ou fait manquer ses opérations; qu'abandonné à ses propres ressources, à son seul courage, il n'avait cédé Pondichéri qu'après avoir fait les derniers et les plus glorieux efforts pour sauver cette ville. Ces vérités exprimées avec éloquence, accompagnées de preuves incontestables, imposèrent silence à l'imposture; l'arrêt du parlement fut cassé, et la mémoire du comte de Lally judiciairement réhabilitée : elle l'était déjà dans l'opinion publique. La seconde édition de l'Histoire philosophique avait paru, lorsque M. le comte de Lally-Tolendal publia les mémoires qui justifiaient la conduite de son père. Raynal regretta vivement de ne les avoir pas connus. Un jour le hasard lui fit rencontrer l'auteur de ces beaux mémoires; il s'empressa de lui

témoigner ses regrets avec la franchise d'un honnête homme indigné d'avoir servi d'organe involontaire à la calomnie (1). Il promit solennellement de rectifier une erreur qu'il avait adop-

(1) Ce fut dans l'été de 1792 que cette rencontre eut lieu. Un jour que M. le comte de Lally-Tolendal avait dîné en famille chez son ami feu M. Malouet, demeurant alors rue d'Enfer, ce dernier, comme on sortait de table, reçut la visite de Raynal et de plusieurs autres personnes. M. Malouet proposa à toute la compagnie de faire une promenade dans le jardin du Luxembourg, sur lequel son jardin particulier avait une ouverture : la proposition fut acceptée. M. de Lally étant resté en arrière, et sortant le dernier du petit jardin pour entrer dans le grand, M. Malouet, qui avait gagné les devans avec l'abbé Raynal, se retourna, et dit à haute voix au comte de Lally : *Monsieur de Lally, avez-vous fermé la porte et pris la clef? M. de Lally!* s'écria Raynal avec transport, *M. de Lally!* Puis s'élançant vers le comte : *Ah! monsieur,* poursuivit-il, *combien de fois j'ai désiré de vous rencontrer; combien de fois j'ai formé le projet d'aller vous trouver, sans jamais oser l'exécuter! Vous m'avez traité sévèrement dans vos écrits; je le méritais : je vous ai blessé au cœur. J'écrivais dans le camp de vos ennemis; je ne vous avais pas lu. Quelle réparation vous faut-il?* M. de Lally, touché de la franchise et des regrets de l'abbé Raynal, lui répondit qu'il serait plus que satisfait, s'il avait la générosité de les publier un jour. L'abbé reprit avec la même vivacité : *C'est trop peu que des regrets, monsieur : une amende honorable, je le répète; je la dois au père et au fils. Elle ne me coûtera pas envers le héros de la nature, devenu le héros de la patrie.* M. de Lally, prenant alors les mains

tée, comme Voltaire, sur des rapports mensongers. Les agitations révolutionnaires qui surprirent la vieillesse de Raynal, ne lui ont pas permis de dégager cette promesse. On a trouvé dans ses papiers des notes à ce sujet et des observations qui seront publiées dans une des livraisons subséquentes de l'Histoire philosophique.

J'ai dit que la révolution de l'Amérique septentrionale fixait alors l'attention de l'Europe; jamais événement ne produisit une sensation plus vive, ne réveilla plus de craintes, d'espérances, de vœux contraires. Les amis de la raison et de la justice comprirent aussitôt qu'il s'agissait moins de l'indépendance particulière de l'Amérique du nord, que de l'émancipation générale et

de Raynal, lui dit d'une voix émue : « Monsieur, je ne » sens plus dans ce moment que la reconnaissance due à » l'homme de génie qui, le premier après Voltaire, a » foudroyé l'arrêt meurtrier de mon père. Promettez-moi » de rendre publiquement à son caractère la même justice que vous avez rendue à son innocence, et je vous » jure de tout mon cœur autant d'amitié que vous m'avez » inspiré malgré moi d'admiration. » Raynal promit solennellement ce qu'on lui demandait. M. Malouet, les yeux pleins de larmes, prit la main du comte et celle de l'abbé, et les joignit dans les siennes en disant : « Je réponds de tous » deux à tous deux. Vous vous embrasserez chez moi; maintenant promenons-nous, et ne faisons pas scène; car on » commence à nous regarder beaucoup. » Cette anecdote est consignée dans une lettre écrite par M. le comte de Lally-Tolendal au feu comte Portalis.

graduelle de tous les peuples civilisés. Il s'établissait une lutte de principes dont l'issue devait exercer sur l'avenir une influence directe et irrésistible. L'ancien continent tressaillit à ces grands noms de liberté et de patrie qui parlent avec tant de force à l'imagination, et qui remuent si profondément les cœurs généreux. Tous les hommes que fatiguait l'opposition, si manifeste dans la plus grande partie de l'Europe, entre des mœurs nouvelles et des institutions usées par le temps; tous ceux qui croyaient qu'il n'existe de devoirs que là où les droits légitimes sont reconnus; enfin tous les philosophes dont la voix éloquente sollicitait, depuis un siècle, l'affranchissement de la pensée, la tolérance religieuse, l'égalité civile, applaudirent à cette déclaration d'indépendance qui leur parut un arrêt solennel de la destinée.

Raynal fut un des premiers à offrir le tribut de ses lumières aux législateurs qui fondaient ce nouvel empire. L'ouvrage qu'il composa sur cet important sujet est plein d'observations judicieuses; les écrivains mêmes qui combattirent quelques-unes de ses propositions, rendirent justice à la pureté de ses principes et à la hauteur de ses vues. Raynal ne connaissait peut-être pas assez le peuple auquel il adressait des conseils; ce peuple était formé pour la liberté lorsqu'il réclama et obtint son indépendance. Cette remarque suffit pour expliquer le peu de résistance in-

térieure qu'il éprouva, et la stabilité de ses institutions politiques. Ce sont les résistances toujours inutiles qui précipitent la marche des révolutions, et jettent les peuples hors des limites de la liberté.

Raynal avait sollicité et obtenu la fin de son exil ; mais à peine son séjour fut-il fixé dans le midi de la France, que commença cet ébranlement de l'ordre social dont nous éprouvons encore les secousses, et qui ne cessera que lorsque les lois et les institutions seront parfaitement d'accord avec nos mœurs, nos besoins et nos intérêts. Raynal, dont le cœur était plein d'humanité, ne put voir sans indignation les premiers excès de la licence. Il s'aperçut que pour commettre ou absoudre des crimes, on abusait des principes de la philosophie, comme les fanatiques ont tant de fois abusé des préceptes de la religion. Il adressa à l'assemblée constituante une lettre où il lui parlait des dangers de l'exagération, et lui marquait la route qu'elle aurait dû tenir. C'était la voix d'un sage qui s'élevait au milieu du choc des intérêts divers, du déchaînement des passions opposées ; elle ne fut point entendue. Quelques personnes ont pensé, d'après cette lettre, que Raynal avait abjuré les principes dont la défense et le développement avaient occupé sa vie entière ; rien ne justifie une telle opinion. Raynal avait trop de bon sens pour confondre l'abus avec l'usage ; la

philosophie ne lui paraissait pas plus responsable que la religion des excès qu'on peut commettre en leur nom. La preuve la plus satisfaisante que Raynal fut toujours fidèle à la raison et à la vérité, c'est qu'il employait ses loisirs, aux époques les plus orageuses de la révolution, à revoir son grand ouvrage, à préparer la nouvelle édition qui est aujourd'hui publiée, et qu'on peut regarder comme la véritable expression de ses sentimens et de ses principes.

Je trouve, dans les papiers de Raynal, la note suivante, écrite de sa main; on ne pourra rien opposer à un pareil témoignage : « Je remaniais, » dit-il, l'Histoire philosophique et politique des » deux Indes; les matériaux me manquaient pour » l'Amérique septentrionale, qui avait entière- » ment changé de face depuis que j'avais écrit. » M. Dumoutier eut la bonté de me prêter quel- » ques papiers, qui roulaient uniquement sur la » population, l'agriculture et le commerce des » États-Unis; je les communiquai à M. Creve- » cœur (1), avec prière d'y joindre quelques-unes » des connaissances qu'il devait avoir sur un pays » d'où il arrivait. Cet homme de bien n'a rien » fait de ce qu'il avait promis, a gardé, malgré » mes réclamations, pendant quinze ou dix-huit » mois, le dépôt qui lui avait été confié, et à

(1) Auteur des *Lettres d'un cultivateur américain*, et d'un *Voyage dans la haute Pensylvanie*.

»fini par le rendre à M. Otto, premier commis »des affaires étrangères, qui m'a signifié, par sa »lettre du 22 mai 1793, que ce dépôt ne me sera »jamais rendu. »

C'était là, sans doute, une des pertes les plus douloureuses qui pussent affecter l'âme de Raynal : il ne vivait plus, pour ainsi dire, que dans ses ouvrages; leur perfectionnement était l'unique objet de ses soins. Bienfaisant par caractère, il avait épuisé la plus grande partie de sa fortune en dotations à diverses académies, pour l'avancement de lumières, et en actes d'une charité éclairée (1). Les bénédictions du pauvre consolaient sa vieillesse délaissée, et ranimaient un cœur brisé par le spectacle des maux de son pays, plus que par ses propres infortunes. Accablé par l'âge et les infirmités, il chérissait la retraite, et ne voulut point en sortir lorsque le ministre Benezech lui fit part de sa nomination à l'Institut national nouvellement organisé. « Je reçois dans »l'instant (2 nivose an 4 de la République), ré»pondit-il, une lettre du secrétariat, qui m'an»nonce ma nomination à l'Institut national. Ceux »de ses membres qui ont bien voulu m'appeler à »eux, ignoraient vraisemblablement que la cam»pagne est depuis long-temps mon séjour uni-

(1) Voyez le *fac simile* de la lettre datée de Mons-sur-Orge, et adressée à M. Lalande, commissaire de police de la section de l'Unité.

» que, que j'ai quatre-vingt-trois ans, et que des » infirmités habituelles me rendent incapable de » toute occupation suivie : mon devoir est d'in- » former la société de ces particularités, afin que, » si cela lui paraît convenable, elle puisse me » remplacer par un écrivain plus en état que moi » de la seconder dans ses importans et glorieux » travaux. »

Raynal survécut peu à cette lettre; il mourut le 6 mars 1796. Sa mort fut celle d'un sage qui, après les courts plaisirs et les longues peines de la vie, voit disparaître toutes les illusions, et descend avec calme au séjour de l'éternelle paix.

Peu d'écrivains ont exercé sur l'opinion plus d'autorité que Raynal; de là viennent les critiques injustes et passionnées dont il a été l'objet pendant sa vie et depuis sa mort. C'est à lui qu'on doit principalement la destruction de ce triste préjugé, qui rangeait au nombre des occupations serviles la profession de commerçant, si utile et si honorable, lorsqu'elle est accompagnée de lumières et de vertus. Ce préjugé, l'un des derniers vestiges de l'orgueil féodal, ennoblissait l'oisiveté, retardait les progrès de l'industrie et le développement de la prospérité nationale. On doit quelque reconnaissance à l'écrivain qui en a démontré la tendance nuisible et l'absurdité. Le temps n'est peut-être pas éloigné, où tous les hommes seront d'accord sur ce point; car il ne faut pas se

laisser tromper par les apparences; l'esprit humain poursuit sa marche, en dépit de tous les obstacles qu'on lui oppose, et le triomphe des saines doctrines n'est plus douteux.

Mais le plus grand service que Raynal ait rendu aux peuples, c'est d'avoir pris une initiative courageuse dans la question de la traite des noirs; d'avoir fait retentir jusque dans le palais des rois les gémissemens de l'infortune, les malédictions de l'Afrique. Et lorsqu'on pense à toutes les haines, à toutes les passions, à tous les intérêts que la voix du philosophe devait soulever, peut-on ne pas reconnaître en lui l'un des plus généreux interprètes de la vérité. Ceux qui considèrent l'ouvrage de Raynal sous des rapports purement littéraires, n'en donneront jamais une idée juste. Qu'on refuse d'admettre cet écrivain au nombre des auteurs classiques, j'y consens; il a sa place marquée parmi les hommes de génie et les défenseurs de l'humanité.

A. JAY.

Les bons citoyens eurent cet espoir lors de l'élévation de Louis 16 au trône. averti que ses sujets de l'autre hémisphere étoient mécontens et devoient l'être, ce jeune prince leur déclara qu'ils étoient tombés sous un joug tyrannique; c'étoit à l'insçu, c'étoit contre l'intention du gouvernement, et qu'on alloit s'occuper sérieusement du soin de leur rendre une justice entière. des magistrats éclairés et probes; des hommes qui avoient de riches propriétés dans ces contrées éloignées, ou qui y avoient rempli avec honneur les emplois les plus distingués furent réunis en 1775, pour réaliser les promesses du monarque.

ils s'occupoient de ce soin important, lorsque la guerre de 1777 les dispersa. A la paix le ministère, quels que puissent être ses motifs, ne les rassembla pas. il ne voulut pas voir que si la crainte retient les hommes sous les yeux d'un maître puissant et terrible, il n'y a que l'amour qui puisse leur commander au loin. c'est le seul ressort peutêtre qui agisse dans les provinces frontières d'un grand état, quand la mollesse et la cupidité se taisent dans la capitale devant l'autorité qui menace. l'amour est un sentiment qu'on ne sauroit trop ménager, trop étendre. mais si le souverain ne sait, ni le mériter, ni le rendre on ne le lui prodiguera pas longtems. alors plus de joie dans les fêtes publiques, plus de transports dans les réjouissances; plus de ces cris involontaires qui échappent à la vue de l'idole adorée. la curiosité mène et pousse la foule à tout ce qui fait spectacle. mais le contentement n'y brille plus dans les regards. une inquiétude morne s'empare des esprits. elle se communique d'une extrémité de l'empire à l'autre, et de la metropole aux colonies. celles que la france possede dans le nouveau monde voyant leurs espérances encore une fois trompées, mirent dans leurs plaintes un ton plus fier ou plus emporté qu'elles ne se l'étoient jamais permis. rien n'est plus urgent que de leur donner une satisfaction à laquelle elles ont tant de droits; et de substituer aux volontés arbitraires qui ont fait leur malheur les principes invariables par lesquels toutes les nations du globe se gouvernent ou devroient être gouvernées.

quoi, pour nourrir des animaux, on laissera perir des hommes! comment souffre t'on que cet usage atroce qui attire les imprecations de presque toute leurope sur les souverains, sur les seigneurs de nos contrees, s'etablisse au dela des mers! je lai demandé, et lon ma repondu que l'isle appartenoit aux Codringtons, et quils avoient le droit de disposer de leur propriete a leur fantaisie. je demande a present si le droit, sacré sans doute de la propriete na point de limite.? si ce droit nest pas dans mille circonstances, sacrifié au bien public? si celui qui possede une fontaine peut refuser de leau a celui qui se meurt de soif? si un codrington mangeroit dune de ces precieuses pintades qui auroit couté la vie a son compatriote, a son semblable? si celui qui seroit convaincu davoir laissé mourir un malade a sa porte, seroit suffisamment puni par lexecration generale et s'il ne meritoit pas detre trainé au tribunal des loix comme assasin! possesseurs de la Barbade vous letes de ces aux a qui vous avés enlevé la salubrité du lait qui les auroit conservés, et si vous nen etes pas desesperés en mourant, cest que vous trouverés au fond du coeur la justice divine.

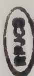
rien de bien ne peut donc subsister parmi les hommes! et le riche attaquera l'indigent, meme jusques dans son asile, si la presence du gibet ne le contient, malheureux, vous ne connoisses pas toute l'atrocité de votre conduite. si l'on traduisoit devant vous un de vos semblables convaincu d'avoir saisi pendant la nuit un passant a la gorge, et de lui avoir appuyé le pistolet sur la poitrine pour avoir sa bourse, a quel supplice le condamneriés vous? quel qu'il soit, vous en merites un plus grand vous joignés la lacheté, l'inhumanité, la prevarication au vol. et a quelle espece de vol encore? vous arrachés a celui qui meurt de faim, le pain qu'on vous a confié pour lui. vous depouillés la misere abandonnée a votre sollicitude. vous la depouillés clandestinement et sans peril. l'imprecation que je vais lancer contre vous, je l'etends a tous les administrateurs infideles des hopitaux, de quelque contrée qu'ils soient, fussent ils de la mienne; je l'etends a tous les ministres negligeans auxquels ils deroberont leurs forfaits ou qui les souffriront. puisse l'ignominie, puissent les chatimens reservés aux derniers des malfaiteurs, tomber sur la tete proscrite des scelerats, capables d'un crime aussi enorme contre l'humanité, d'un attentat aussi contraire a la saine politique; et s'il arrive qu'ils echappent a la fletrissure et a la punition puisse le gouvernement qui aura ignoré ou toleré ces excés de corruption, etre un objet d'execration pour toutes les nations et pour tous les siecles!


RPJCB

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS
DANS LES DEUX INDES.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,
RUE DES MAÇONS-SORBONNE, N° 13.



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS
DANS LES DEUX INDES,

PAR G. T. RAYNAL.

NOUVELLE ÉDITION,
CORRIGÉE ET AUGMENTÉE D'APRÈS LES MANUSCRITS AUTOGRAPHES
DE L'AUTEUR;

Précédée d'une Notice biographique et de Considérations sur les écrits de RAYNAL, par M. A. JAY; et terminée par un volume supplémentaire contenant la situation actuelle des colonies, par M. PEUCHET.

TOME PREMIER.



PARIS,
AMABLE COSTES ET Cie., LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE DE BEAUNE, N° 2, FAUBOURG SAINT-GERMAIN.
1820.





J. M. Moreau le Jeune Inv. E. Bovinet Sculp.

Voila les Tributs que paye le Roi de Portugal.

Liv. I.

AVIS DES ÉDITEURS.

En vertu de la vente que *le conseil municipal de Saint-Geniez* * nous a faite des manuscrits de cet ouvrage, vente que le sous-préfet d'arrondissement et le préfet du département de l'Aveyron ont autorisée par délibération du 1er juin 1818, *nous plaçons notre propriété littéraire sous la sauvegarde des lois.*

Cette nouvelle édition ne doit pas être considérée comme la simple reproduction d'un ouvrage déjà imprimé, mais bien comme la publication d'un livre achevé dans toutes ses parties, et perfectionné par son auteur.

AMABLE COSTES ET Cie.

* GUILLAUME-THOMAS RAYNAL avait, par testament, légué ses ouvrages à cette ville, où il est né, sous la condition que le produit de leur vente serait affecté au bénéfice de l'hôpital.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE PREMIER.

DÉCOUVERTES, GUERRES ET CONQUÊTES DES PORTUGAIS DANS LES INDES ORIENTALES.

INTRODUCTION.

IL n'y a point eu d'événement aussi intéressant pour l'espèce humaine en général, et pour les peuples de l'Europe en particulier, que la découverte du Nouveau-Monde et le passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance : alors a commencé une révolution dans le commerce, dans la puissance des nations, dans les mœurs, l'industrie et le gouvernement de tous les peuples. C'est à ce moment que les hommes des contrées les plus éloignées se sont rapprochés par de nouveaux rapports et de nouveaux besoins. Les productions des climats placés sous l'équateur se

consomment dans les climats voisins du pole : l'industrie du nord est transportée au sud ; les étoffes de l'Orient sont devenues le luxe des Occidentaux ; et partout les hommes ont fait un échange mutuel de leurs opinions, de leurs lois, de leurs usages, de leurs maladies, de leurs remèdes, de leurs vertus et de leurs vices.

Tout est changé, et doit changer encore. Mais les révolutions passées et celles qui doivent suivre ont-elles été, seront-elles utiles à la nature humaine ? L'homme leur devra-t-il un jour plus de tranquillité, de bonheur et de plaisir ? Son état sera-t-il meilleur, ou ne fera-t-il que changer ?

L'Europe a fondé partout des colonies ; mais connaît-elle les principes sur lesquels on doit les fonder ? Elle a un commerce d'échange, d'économie, d'industrie ; ce commerce passe d'un peuple à l'autre. Ne peut-on découvrir par quels moyens et dans quelles circonstances ? Depuis qu'on connaît l'Amérique et la route du Cap, des nations qui n'étaient rien sont devenues puissantes ; d'autres qui faisaient trembler l'Europe se sont affaiblies. Comment ces découvertes ont-elles influé sur l'état de ces peuples ? Pourquoi enfin les nations les plus florissantes et les plus riches ne sont-elles pas toujours celles à qui la nature a le plus donné ? Il faut, pour s'éclairer sur ces questions importantes, jeter un coup-d'œil sur l'état où était l'Europe avant les découvertes dont nous avons parlé, suivre en détail

les événemens dont elles ont été la cause, et finir par considérer l'état de l'Europe telle qu'elle est aujourd'hui.

Telle est la tâche effrayante que je me suis proposé de remplir. J'y ai consacré ma vie. J'ai appelé à mon secours les hommes instruits de toutes les nations. J'ai interrogé les vivans et les morts : les vivans, dont la voix se fait entendre à mes côtés ; les morts, qui nous ont transmis leurs opinions et leurs connaissances, en quelque langue qu'ils aient écrit. J'ai pesé leur autorité, j'ai opposé leurs témoignages, j'ai éclairci les faits. Si l'on m'eût nommé sous la ligne ou sous le pole un homme en état de m'éclairer sur quelque point important, j'aurais été sous le pole ou sous la ligne le sommer de s'ouvrir à moi. L'image auguste de la vérité m'a toujours été présente. O vérité sainte ! c'est toi seule que j'ai respectée. Si mon ouvrage trouve encore quelques lecteurs dans les siècles à venir, je veux qu'en voyant combien j'ai été dégagé de passions et de préjugés, ils ignorent la contrée où je pris naissance, sous quel gouvernement je vivais, quelles fonctions j'exerçais dans mon pays, quel culte je professais : je veux qu'ils me croient tous leur concitoyen et leur ami. Le premier soin, le premier devoir quand on traite des matières importantes au bonheur des hommes, ce doit être de purger son âme de toute crainte, de toute espérance. Elevé au-dessus de toutes les considé-

rations humaines, c'est alors qu'on plane au-dessus de l'atmosphère, et qu'on voit le globe au-dessous de soi. C'est de là qu'on laisse tomber des larmes sur le génie persécuté, sur le talent méprisé, sur la vertu malheureuse. C'est de là qu'on verse l'imprécation et l'ignominie sur ceux qui trompent les hommes et sur ceux qui les oppriment. C'est de là qu'on voit la tête orgueilleuse du tyran s'abaisser et se couvrir de fange, tandis que le front modeste du juste touche la voûte des cieux. C'est là que j'ai pu véritablement m'écrier : Je suis libre ! et me sentir au niveau de mon sujet. C'est là enfin que, voyant à mes pieds ces belles contrées où fleurissent les sciences et les arts, et que les ténèbres de la barbarie avaient si long-temps occupées, je me suis demandé : Qui est-ce qui a creusé ces canaux ? qui est-ce qui a desséché ces plaines ? qui est-ce qui a fondé ces villes ? qui est-ce qui a rassemblé, vêtu, civilisé ces peuples ? et qu'alors toutes les voix des hommes éclairés qui sont parmi elles m'ont répondu : C'est le commerce, c'est le commerce.

La vie des premiers habitans du globe dut être entièrement sauvage. Les productions spontanées de la nature formaient leur nourriture. Des peaux de bêtes fauves leur servaient de vêtemens. Quelques branches d'arbres les mettaient à l'abri de l'inclémence des saisons. Lorsque le temps eut un peu amélioré leur condition, les échanges

commencèrent. Comme ce trafic ne pouvait se faire que par la voie lente, difficile et dispendieuse de terre, il resta dans des bornes très-étroites durant plusieurs siècles. La navigation pouvait seule lui donner de l'extension; et cet avantage lui vint des Phéniciens.

La nature, qui avait jeté ce peuple sur une côte aride entre la Méditerranée et le Liban, aux limites de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, semblait l'avoir destiné à lier des nations séparées par des mers immenses, et à communiquer à chacune d'elles les jouissances de tous les climats. Ce vœu ne fut pas trompé. Les Phéniciens se donnèrent un gouvernement, des lois, les institutions qu'exigeait la carrière qu'ils se proposaient de parcourir. Leur pavillon se montra d'abord à leur voisinage. La Méditerranée les vit bientôt après dans toutes ses rades. Il franchit le détroit de Gadès ou de Gibraltar, et parcourut les rives occidentales de l'Espagne et de l'Afrique. Ceux de ces parages qui donnaient de plus grandes espérances reçurent des comptoirs ou des colonies. C'était avec la pourpre et le verre que leur propre pays leur fournissait; c'était avec les denrées que leur livraient les contrées étrangères que ces navigateurs entretenaient des liaisons qui de jour en jour devenaient plus vives. L'accroissement devint surtout remarquable lorsqu'ils se furent rendus les maîtres du port d'Elath sur la mer Rouge, et, sur la Méditerranée, du port de Rhi-

nocolura, qui n'était séparé du golfe Arabique que par un court espace. Jusqu'alors ils n'avaient pu se procurer les épiceries et les autres productions des Indes que par des intermédiaires. A cette époque, ils allèrent chercher eux-mêmes sur les lieux ces objets précieux, et les versèrent avec des profits énormes dans tous les marchés qu'ils s'étaient ouverts.

C'est tout ce que l'antiquité nous a transmis sur la région qui la première fonda sa grandeur sur le commerce. Nul monument digne de foi ne nous apprend à quel point les méditations ou l'expérience de ses habitans avancèrent tout ce qui était du ressort de la marine ; jusqu'où ils s'élevèrent dans les sciences spéculatives, et les arts utiles et agréables ; ce que leurs mœurs sociales acquirent de douceur et en communiquèrent aux peuples devenus les instrumens de leur fortune. On ignore même la manière dont ils entretenaient leurs relations mercantiles. C'était un secret d'état, et le citoyen qui se serait permis de le révéler eût été regardé comme l'ennemi de sa patrie.

Les prospérités des Phéniciens étaient à leur comble lorsque le héros de la Macédoine, qui venait d'asservir la Syrie, voulut les soumettre à ses lois. Tyr osa se refuser seule au joug, et sa résistance arrêta dix ou onze mois un torrent qui entraînait tout. Cette gloire fut chèrement achetée. Le vainqueur ordonna la destruction

entière de la place ; et la ruine de ce fameux entrepôt causa celle de ses défenseurs. Leur nom retomba dans l'obscurité, et les Carthaginois devinrent les arbitres de tous les échanges que les nations de l'Occident pouvaient faire entre elles. Des mers intactes s'ouvrirent même devant ces hardis navigateurs. On les vit aborder aux rivages de la Gaule, de la Grande-Bretagne, des îles Fortunées, dont leurs pères et leurs modèles n'avaient jamais approché.

La fatalité voulut que Carthage aspirât à devenir conquérante. Peut-être son agrandissement sur les côtes et dans l'intérieur de l'Afrique n'aurait entraîné aucun inconvénient ; mais elle envahit les provinces d'Espagne qui renfermaient dans leur sein des métaux précieux ; mais elle occupa une partie de la Sardaigne ; mais elle étendit ses usurpations jusqu'en Sicile. Cette ambition heurta celle des Romains. Il fallut faire la guerre, et périr ou vaincre. On se disputa longtemps et opiniatrément l'empire du monde. A la fin, la république qui avait principalement placé sa confiance dans son or céda aux efforts de la république qui ne comptait que sur le fer. Si nous ne nous trompons, ce fut un malheur pour les nations que l'anéantissement d'un état qui mettait sa gloire dans son industrie, et sa puissance dans des travaux utiles au genre humain.

La Grèce, qui, après Carthage, voulut s'enrichir par le commerce, est une péninsule qui n'a que

deux mille lieues carrées d'étendue. Son sol est très-inégal et médiocrement fertile. La diversité des sites et des saisons offre de tous côtés des contrastes pittoresques. A chaque instant la nature diffère d'elle-même et paraît dans une action continuelle. On trouverait difficilement un climat plus doux et plus sain. Il ne s'y forme de loin en loin quelques orages que pour mieux faire sentir la vive lumière d'un ciel constamment serein.

Les premiers habitans de cette délicieuse contrée ne sortaient, nous dit-on, de leurs antres que pour disputer à leurs semblables, ou même aux animaux, le fruit amer du chêne. Deux mille ans avant l'ère chrétienne, le blé remplaça le gland; et ce grand pas vers la civilisation fut un bienfait de quelques Égyptiens chassés par la persécution de leur patrie. Deux ou trois siècles après, les Phéniciens apportèrent le secret inappréciable de l'écriture. D'autres aventuriers arrivèrent successivement avec les arts qu'ils avaient exercés aux lieux de leur origine.

Comme tous ces instituteurs venaient de l'Orient, qui ne connaissait que le gouvernement d'un seul, ils se servirent de l'ascendant que leur donnaient leurs lumières pour établir la monarchie partout où ils abordaient. Les rois ne régnèrent d'abord que sur une seule ville ou sur un canton borné. Avec le temps plusieurs étendirent leurs dominations, et voulurent avoir plus d'autorité qu'on ne leur en avait originairement ac-

cordé. Cette ambition les perdit. Les trônes furent renversés, et des républiques, fondées sur des principes plus ou moins vicieux, sur des bases plus ou moins heureuses, les remplacèrent.

Du temps de la tyrannie les émigrations avaient commencé ; elles se multiplièrent sous la liberté. Des causes diverses les occasionnèrent aux deux époques. Quel qu'en fût le motif, elles étendirent la gloire, accrurent les propriétés, agrandirent en quelque manière le territoire de la Grèce en formant des colonies dans toutes les régions où les vents les avaient poussées.

Les premiers Grecs qui abandonnèrent leur patrie se jetèrent sur les petites îles de la mer Égée, et les peuplèrent ou les asservirent. Ils partagèrent avec les anciens habitans de Chypre, de Rhodes, de Crète, les riches campagnes dont, de temps immémorial, les aborigènes étaient seuls en possession.

Les côtes de l'Illyrie et les îles qui en bordent le rivage ne tardèrent pas à recevoir des Grecs expatriés.

Plusieurs villes, dont Syracuse fut la plus célèbre, furent élevées dans la Sicile et au midi de l'Italie.

Marseille dut son existence aux Phocéens, qui eux-mêmes tenaient la leur des Grecs.

Naucratis devint, à une des bouches du Nil, l'entrepôt des productions qui arrivaient de l'Inde par ce grand fleuve.

Les Étoliens, les Ioniens, les Doriens fondèrent dans l'Asie mineure trois états qui, dans leur ensemble, occupaient soixante-quatre lieues de côtes sur une largeur commune de seize à dix-huit lieues, sans compter les îles de Cos, de Samos, de Chio, de Lesbos, qui en faisaient partie. Leurs progrès dans la culture, dans la navigation et dans les beaux-arts furent étonnans. La Perse voulut s'approprier cette riche contrée, et la Grèce la préserva du joug. Cette opposition d'intérêts mit aux mains les deux nations, qui ne cessèrent de combattre que lorsque leurs efforts les eurent réduites à l'impuissance de continuer les hostilités.

La guerre de Troie avait fixé, dans les siècles les plus reculés, l'attention des Grecs sur le canal qui sépare l'Europe de l'Asie. Le temps leur rappela ce qu'ils y avaient vu. Ils s'emparèrent sur ses bords des villes qui s'y trouvaient établies, y en élevèrent d'autres, et, avec plus de soin, Byzance, que sa position mettait en état d'ouvrir et de fermer cet important détroit.

Plus anciennement, l'expédition, partie vraie, et partie fabuleuse, des Argonautes, avait ouvert la route du Pont-Euxin. Les descendans de ces demi-dieux y entrèrent après une infinité de générations. Ils formèrent plusieurs établissemens utiles au midi et à l'est de cette mer orageuse; on les vit même pénétrer dans les Palus Méotides, où ils recevaient à Panticapée les denrées que le

Tanaïs et la Chersonèse taurique pouvaient leur fournir.

Plusieurs des colonies dont on vient de voir le dénombrement dûrent leur fondation à l'autorité publique. Des oracles imposteurs ou une surabondance de population en décidaient d'ordinaire l'établissement. Leur respect pour la métropole était sans bornes ; c'était de sa main que le plus souvent elles recevaient leurs prêtres et leurs magistrats. Ses lois et ses mœurs devenaient la règle de leur conduite. On envoyait tous les ans à ses temples les prémices des moissons. Les places les plus honorables dans leurs assemblées, la première part dans la distribution des victimes, étaient pour ses citoyens. Ses marchandises étaient déchargées des droits supportés par celles des autres nations. Leurs secours lui manquaient rarement dans ses besoins ; s'il arrivait que cette heureuse harmonie fût troublée, il n'était permis à aucun membre de la confédération générale de prendre les armes en faveur d'aucun des partis.

Il existait d'autres colonies fondées par des particuliers que l'amour de l'indépendance, l'espoir d'une meilleure fortune, des maladies contagieuses, des révolutions dans le gouvernement avaient décidés à s'expatrier. Celles-là n'avaient pas un dévouement aussi entier que les autres pour les pays dont elles étaient sorties ; mais elles ne laissaient pas de conserver pour eux

un souvenir très-tendre, d'accorder quelques faveurs à leur commerce, et de venir quelquefois à leur aide lorsqu'ils se trouvaient dans de grands périls.

Les Phéniciens et les Carthaginois eurent longtemps avec ces diverses colonies des liaisons plus vives et plus suivies que leurs métropoles mêmes. Ces deux puissances maritimes furent anéanties, et la Grèce les remplaça non-seulement dans les établissemens qu'elle avait formés, mais encore dans d'autres marchés, principalement après que des princes grecs eurent commencé à régner en Égypte. Devenu province romaine, ce pays ne perdit rien de son activité, et voici pourquoi.

Rome avait successivement asservi toutes les nations commerçantes, sans jamais prendre l'esprit de commerce; elle le dédaigna toujours, et ses citoyens auraient craint de s'avilir en se livrant aux soins qu'il exigeait. Ce préjugé le laissa aux peuples qui s'en étaient occupés jusqu'alors, ou le fit tomber dans les mains de quelques affranchis. Comme les chemins étaient sûrs, les mers libres, les douanes modérées, les communications faciles, et qu'une paix constante régnait dans l'espace immense soumis aux mêmes lois, rien ne contrariait, tout favorisait les spéculations des négocians. Les hommes utiles étaient encore encouragés aux grandes entreprises par l'appui que leur donnait le gouvernement. Les maîtres du monde voyaient avec orgueil que

toutes les richesses, que toutes les voluptés du globe venaient se perdre dans les murs de leur capitale. Ils ne prévoyaient pas que ces jouissances les plongeraient un jour dans le dernier avilissement.

Aussi les habitans du nord qui fondirent sur l'empire trouvèrent-ils les dispositions les plus favorables à leur invasion. Pressés en Pologne et en Allemagne par des nations sorties de la Grande-Tartarie, ils venaient occuper un moment des provinces déjà ruinées pour en être chassés par des vainqueurs plus féroces qui les suivaient. C'étaient des flots qui se pressaient, qui se chassaient les uns les autres. En se fixant dans les pays qu'ils venaient de dévaster, ces barbares divisèrent des contrées que Rome avait autrefois unies. Dès-lors il n'y eut plus de communication entre des états formés par le hasard, le besoin, ou le caprice. Les pirates qui couvraient les mers, les mœurs atroces qui régnaient sur les frontières, repoussaient toutes les liaisons qu'une utile réciprocité aurait exigées. Pour peu même qu'un royaume fût étendu, ses sujets étaient séparés par des barrières insurmontables, parce que les brigands qui infestaient les chemin changeaient un voyage un peu long en une expédition toujours périlleuse. Les peuples de l'Europe, rejetés par l'esclavage et la consternation dans cet état de stupidité et d'inertie qui a dû long-temps être le premier état de l'homme,

profitaient peu de la fertilité de leur sol, et n'avaient qu'une industrie tout-à-fait sauvage. Les pays un peu éloignés n'existaient point pour eux; et ils ne connaissaient leurs voisins que pour les craindre ou pour les combattre.

Ce que quelques écrivains racontent des richesses et de la magnificence du septième siècle est fabuleux comme tout ce qu'on lit de merveilleux dans l'histoire de leur temps. On s'habillait de peaux et d'une laine grossière. On ignorait les commodités de la vie. On construisait, il est vrai, des édifices hardis et solides, qui nous montrent jusqu'à quel point de perfection un art peut être porté lorsqu'il est le produit des efforts successifs et continus de la nation qui l'inventa : mais une architecture née, dans les forêts des Druides, de l'imitation des arbres, qui, s'élançant dans les airs, forment des cintres très-aigus, et dont les branches, en se recourbant, en s'entrelaçant, conduisent à l'invention des pendentifs, ne prouve pas qu'il y eût alors plus de richesses que de goût. Il ne faut ni beaucoup d'argent, ni beaucoup de connaissance des arts pour élever des masses de pierres avec les bras de ses esclaves. Ce qui démontre sans réplique la pauvreté des peuples, c'est que les impôts se levaient en nature; et même les contributions que le clergé subalterne payait à ses supérieurs consistaient en denrées comestibles.

La superstition dominante épaississait les té-

nèbres. Avec des sophismes et de la subtilité, elle fondait cette ténébreuse science qu'on appelle *théologie*, dont elle occupait les hommes aux dépens des vraies connaissances.

Dès le huitième siècle et au commencement du neuvième, Rome, qui n'était plus la ville des maîtres du monde, prétendit comme autrefois ôter et donner des couronnes. Sans citoyens, sans soldats, avec des opinions, avec des dogmes, on la vit aspirer à la monarchie universelle. Elle arma les princes les uns contre les autres, les peuples contre les rois, les rois contre les peuples. On ne connaissait d'autre mérite que de marcher à la guerre, ni d'autre vertu que d'obéir à l'Eglise. La dignité des souverains était avilie par les prétentions de Rome, qui apprenait à mépriser les princes sans inspirer l'amour de la liberté. Quelques romans absurdes et quelques fables mélancoliques nées de l'oisiveté des cloîtres étaient alors la seule littérature. Ces ouvrages contribuaient à entretenir cette tristesse et cet amour du merveilleux qui servent si bien la superstition.

Deux nations changèrent encore la face de la terre. Un peuple sorti de la Scandinavie et de la Chersonèse cimbrique se répandit au nord de l'Europe, que les Arabes pressaient du côté du midi. Ceux-là étaient disciples d'Odin, et ceux-ci de Mahomet : deux hommes qui avaient répandu le fanatisme des conquêtes avec celui

de la religion. Charlemagne sut vaincre les uns et résister aux autres. Ces hommes du nord, appelés Saxons ou Normands, étaient un peuple pauvre, mal armé, sans discipline, de mœurs atroces, poussé aux combats et à la mort par la misère et la superstition. Charlemagne voulut leur faire quitter cette religion qui les rendait si terribles pour une religion qui les disposerait à obéir. Il lui fallut verser des torrens de sang, et il planta la croix sur des monceaux de morts. Il fut moins heureux contre les Arabes conquérans de l'Asie, de l'Afrique et de l'Espagne, il ne put s'établir au-delà des Pyrénées.

Le besoin de repousser les Arabes, et surtout les Normands, fit renaître la marine de l'Europe. Charlemagne en France, Alfred-le-Grand en Angleterre, quelques villes en Italie, eurent des vaisseaux et ce commencement de navigation ressuscita pour un peu de temps le commerce maritime. Charlemagne établit de grandes foires, dont la principale était à Aix-la-Chapelle. C'est la manière de faire le commerce chez les peuples où il est encore au berceau.

Cependant les Arabes fondaientle plus grand commerce qu'on eût vu depuis Athènes et Carthage. Il est vrai qu'ils le devaient moins aux lumières d'une raison cultivée et aux progrès d'une bonne administration qu'à l'etendue de leur puissance et à la nature des pays qu'ils possédaient. Maîtres de l'Espagne, de l'Afrique, de

l'Asie mineure, de la Perse, et d'une partie de l'Inde; ils commencèrent par échanger entre eux, d'une contrée à l'autre, les denrées des différentes parties de leur vaste empire. Ils s'étendirent par degrés jusqu'aux Moluques et à la Chine, tantôt en négocians, tantôt en missionnaires, souvent en conquérans.

Bientôt les Vénitiens, les Génois et les Arabes de Barcelone, allèrent prendre dans Alexandrie les marchandises de l'Afrique et de l'Inde, et les versèrent en Europe. Les Arabes, enrichis par le commerce et rassasiés de conquêtes, n'étaient plus le même peuple qui avait brûlé la bibliothèque des Ptolémées. Ils cultivaient les arts et les lettres, et ils ont été la seule nation conquérante qui ait avancé la raison et l'industrie des hommes. On leur doit l'algèbre, la chimie, des lumières en astronomie, des machines nouvelles, des remèdes inconnus à l'antiquité; mais la poésie est le seul des beaux-arts qu'ils aient cultivé avec succès.

Dans le même temps, les Grecs avaient imité les manufactures de l'Asie; et ils s'étaient approprié les richesses de l'Inde par différentes voies. Mais ces deux sources de prospérité tombèrent bientôt avec leur empire, qui n'opposait au fanatisme guerrier et intrépide des Arabes que le fanatisme imbecille et lâche des querelles scolastiques et des controverses monacales. Les moines y régnaient, et l'empereur demandait

pardon à Dieu du temps qu'il donnait aux soins de l'état. Il n'y avait plus ni bons peintres, ni bons sculpteurs, et l'on y disputait sans cesse pour savoir s'il fallait honorer les images. Situés au milieu des mers, possesseurs d'un grand nombre d'îles, les Grecs n'avaient pas de marine. Ils se défendirent contre celle d'Egypte et des Sarrasins par le feu grégeois : arme vaine et précaire d'un peuple sans vertu. Constantinople ne pouvait protéger au loin son commerce maritime; il fut abandonné aux Génois, qui s'emparèrent de Caffa, dont ils firent une ville florissante.

La noblesse de l'Europe, dans les folles expéditions des croisades, emprunta quelque chose des mœurs des Grecs et des Arabes. Elle connut leurs arts et leur luxe, il lui devint difficile de s'en passer. Les Vénitiens eurent un plus grand débit des marchandises qu'ils tiraient de l'Orient. Les Arabes eux-mêmes en portèrent en France, en Angleterre, et jusqu'en Allemagne.

Ces états étaient alors sans vaisseaux et sans manufactures. On y gênait le commerce, et l'on y méprisait le commerçant. Cette classe d'hommes utiles n'avait jamais été honorée chez les Romains. Ils avaient traité les négocians à peu près avec le même mépris qu'ils avaient pour les histrions, les courtisannes, les bâtards, les esclaves et les gladiateurs. Le système politique établi dans toute l'Europe par la force et l'ignorance des nations du nord devait nécessairement perpétuer ce préjugé

d'un orgueil barbare. Nos pères insensés prirent pour base de leurs gouvernemens un principe destructeur de toute société, le mépris pour les travaux utiles. Il n'y avait de considérés que les possesseurs des fiefs, et ceux qui s'étaient distingués dans les combats. Les nobles étaient, comme on sait, de petits souverains qui abusaient de leur autorité et résistaient à celle du prince. Les barons avaient du faste et de l'avarice, des fantaisies, et fort peu d'argent. Tantôt ils appelaient les marchands dans leurs petits états, et tantôt ils les rançonnaient. C'est dans ces temps barbares que se sont établis les droits de péage, d'entrée, de sortie, de passage, de logemens, d'aubaines, d'autres oppressions sans fin. Tous les ponts, tous les chemins s'ouvraient ou se fermaient sous le bon plaisir du prince ou de ses vassaux. On ignorait si parfaitement les plus simples élémens du commerce, qu'on avait l'usage de fixer le prix des denrées. Les négocians étaient souvent volés, et toujours mal payés par les chevaliers et par les barons. On faisait le commerce par caravanes, et l'on allait en troupes armées jusqu'aux lieux où l'on avait fixé les foires. Là, les marchands ne négligeaient aucun moyen de se concilier le peuple. Ils étaient ordinairement accompagnés de bateleurs, de musiciens et de farceurs. Comme il n'y avait alors aucune grande ville, et qu'on ne connaissait ni les spectacles, ni les assemblées, ni les plaisirs sedentaires de la

société privée, le temps des foires était celui des amusemens, et ces amusemens dégénéraient en dissolutions qui autorisaient les déclamations et les violences du clergé. Les commerçans furent souvent excommuniés. Le peuple avait en horreur des étrangers qui apportaient des superfluités à ses tyrans, et qui s'associaient à des hommes dont les mœurs blessaient ses préjugés et son austérité grossière.

Les Juifs, qui ne tardèrent pas à s'emparer des détails du commerce, ne lui donnèrent pas beaucoup de considération. Ils furent alors dans toute l'Europe ce qu'ils sont encore aujourd'hui dans la Pologne et dans la Turquie. Les richesses qu'ils avaient, celles qu'ils acquéraient tous les jours les mirent en état de prêter de l'argent aux marchands et aux autres citoyens, mais en exigeant un bénéfice proportionné au risque que couraient ces fonds en sortant de leurs mains. Les scolastiques s'élevèrent avec fureur contre une pratique nécessaire que proscrivaient leurs barbares préjugés. Cette décision théologique sur un objet civil et politique eut d'étranges suites. Le magistrat, entraîné par une autorité qu'on n'osait pas juger, même lorsqu'elle était injuste, prononça des confiscations et des peines infamantes contre l'usure, que dans ces temps d'aveuglement les lois confondaient avec l'intérêt le plus modéré. Ce fut à cette époque que les Juifs, pour se dédommager des dangers et des humi-

liations qu'ils avaient continuellement à craindre dans un trafic regardé comme odieux et criminel, se livrèrent à une avidité qui n'eut plus de bornes. Il leur fallut ajouter au prix de l'argent qui peut s'estimer par le besoin de celui qui prête, par le crédit de celui qui emprunte, par une infinité d'autres circonstances, le prix de l'infamie qui est de peu de chose, ou que rien au monde ne peut compenser. Toutes les nations les détestèrent. On les persécuta, on les pilla, on les proscrivit. Ils inventèrent les lettres de change, qui mirent en sûreté les débris de leur fortune. Le clergé déclara le change usuraire ; mais il était trop utile pour être aboli. Un de ses effets fut de rendre les négocians plus indépendans des princes, qui alors les traitèrent mieux, dans la crainte qu'ils ne portassent ailleurs leurs richesses.

Ce furent les Italiens, plus connus sous le nom de Lombards, qui profitèrent les premiers de ce commencement de révolution dans les idées. Ils obtinrent pour les petites sociétés qu'ils formaient la protection de quelques gouvernemens, qui dérogèrent pour eux aux lois portées, dans des temps barbares, contre tous les étrangers. Cette faveur les rendit les agens de tout le midi de l'Europe.

Le nord parut se réveiller aussi, mais un peu plus tard, et plus difficilement encore. Hambourg et Lubec, ayant entrepris d'ouvrir un commerce dans la mer Baltique, se virent obligés de s'unir

pour se défendre contre les brigands qui infestaient ces parages. Le succès de cette petite ligue détermina d'autres villes à entrer dans la confédération. Bientôt elle fut composée de quatre-vingts cités, qui formaient une chaîne depuis la Baltique jusqu'au Rhin, et qui avaient obtenu ou acheté le privilége de se gouverner par leurs propres lois. Cette association, la première qui ait eu dans les temps modernes un système régulier de commerce, échangeait avec les Lombards les munitions navales et les autres marchandises du nord contre les productions de l'Asie, de l'Italie et des autres états du midi.

La Flandre servait de théâtre à tant d'heureuses opérations. Sa position n'était pas la seule cause de cette préférence si utile. Elle la devait aussi à ses belles et nombreuses manufactures de draps; elle la devait encore à ses fabriques de tapisseries, qui prouvent à quel point le dessin et la perspective étaient alors ignorés. Tous ces moyens de prospérités firent des Pays-Bas la région la plus riche, la plus peuplée, la plus cultivée de l'Europe.

L'état florissant des peuples de la Flandre, de ceux de la Grande-Hanse, de ceux de quelques républiques qui prospéraient à l'aide de la liberté, fit impression sur la plupart des rois. Dans leurs états, il n'y avait de citoyens que la noblesse et les ecclésiastiques. Le reste était esclave. Ils affranchirent les villes, et leur prodiguèrent les pri-

viléges. Aussitôt se formèrent des corps de marchands, des corps de métiers ; et ces associations acquirent du crédit en acquérant des richesses. Les souverains les opposèrent aux barons. On vit diminuer peu à peu l'anarchie et la tyrannie féodales. Les bourgeois devinrent citoyens, et le tiers-état fut rétabli dans le droit d'être admis aux assemblées nationales.

Le président de Montesquieu fait honneur à la religion chrétienne de l'abolition de l'esclavage. Nous oserons n'être pas de son avis. C'est quand il y eut de l'industrie et des richesses dans le peuple que les princes le comptèrent pour quelque chose. C'est quand les richesses du peuple purent être utiles aux rois contre les barons que les lois rendirent meilleure la condition du peuple. Ce fut une saine politique que le commerce amène toujours, et non l'esprit de la religion chrétienne, qui engagea les rois à déclarer libres les esclaves de leurs vassaux, parce que ces esclaves, en cessant de l'être, devenaient des sujets. Il est vrai que le pape Alexandre III déclara que des chrétiens devaient être exempts de servitude : mais il ne fit cette déclaration que pour plaire aux rois de France et d'Angleterre, qui voulaient abaisser leurs vassaux. S'il eût été inspiré par l'amour de la justice et de l'humanité, il n'eût pas dit que le chrétien, mais il eût dit que l'homme n'était pas né pour la servitude ; que l'esclave volontaire est un lâche ; qu'aucun lien n'en-

chaîne licitement l'esclave involontaire ; que celui qui ne peut le briser par la force est innocent s'il s'en délivre par la fuite ; et que son prétendu maître est un assassin, s'il punit de mort une action autorisée par la nature. Mais la religion chrétienne, ou du moins le clergé, défend si peu la servitude, que, dans l'Allemagne catholique, en Bohème, en Pologne, pays très-catholiques, le peuple est encore esclave, et que les possessions ecclésiastiques y ont elles-mêmes des serfs, comme elles en avaient autrefois parmi nous, sans que l'Église le trouve mauvais.

Les beaux jours de l'Italie étaient à leur aurore. On voyait dans Pise, dans Gênes, dans Florence, des républiques fondées sur des lois sages. Les factions des guelphes et des gibelins, qui désolaient ces délicieuses contrées depuis tant de siècles, s'y étaient enfin calmées. Le commerce y florissait et devait bientôt y amener les lettres. Venise était au comble de sa gloire. Sa marine, en effaçant celle de ses voisins, réprimait celle des Mammeloucs et des Turcs. Son commerce était supérieur à celui de l'Europe entière. Elle avait une population nombreuse et des trésors immenses. Ses finances étaient bien administrées et le peuple content. La république empruntait aux riches particuliers, mais par politique, et non par besoin. Les Vénitiens ont été les premiers qui aient imaginé d'attacher au gouvernement les sujets riches en les engageant

à placer une partie de leur fortune dans les fonds publics. Venise avait des manufactures de soie, d'or et d'argent. Les étrangers achetaient chez elle des vaisseaux. Son orfévrerie était la meilleure, et presque la seule de ce temps-là. On reprochait aux habitans de se servir d'ustensiles et de vaisselle d'or et d'argent. Ils avaient cependant des lois somptuaires, mais ces lois permettaient une sorte de luxe qui conservait des fonds dans l'état. Le noble était à la fois économe et somptueux. L'opulence de Venise avait ressuscité l'architecture d'Athènes. Enfin il y avait de la grandeur et déjà du goût dans le luxe. Le peuple était ignorant, mais la noblesse était éclairée. Le gouvernement résistait avec une fermeté sage aux entreprises des pontifes. *Siamo Veneziani, poi christiani*, disait un de leurs sénateurs. C'était l'esprit du sénat entier. Dès ce temps il avilissait les prêtres, qu'il vaudrait mieux rendre utiles aux mœurs. Elles étaient plus fortes et plus pures chez les Vénitiens que chez les autres peuples d'Italie. Leurs troupes étaient fort différentes de ces misérables *condottieri* dont les noms étaient si terribles, et dont les armes l'étaient si peu. Il régnait de la politesse à Venise, et la société s'y trouvait moins gênée par les inquisiteurs d'état qu'elle ne l'a été depuis que la république s'est méfiée de la puissance de ses voisins et de sa faiblesse.

Au quinzième siècle, l'Italie laissait bien loin

derrière elle tout le reste de l'Europe. La superstition la plus cruelle, la plus insensée, qui tenait lieu de tout mérite, et qui produisait tant de pratiques minutieuses et tant de fureurs atroces, avait cependant peu à peu tiré l'Espagne du joug des Arabes. Ses différentes provinces venaient de se réunir par le mariage de Ferdinand et d'Isabelle, et par la conquête de Grenade. L'Espagne était devenue une puissance qui s'égalait à la France même. Les belles laines de Castille et de Léon étaient travaillées à Ségovie. On en fabriquait des draps qui se vendaient dans toute l'Europe, et même en Asie. Les efforts continuels que les Espagnols avaient été obligés de faire pour défendre leur liberté leur avaient donné de la vigueur et de la confiance. Leurs succès leur avaient élevé l'âme. Peu éclairés, ils avaient tout l'enthousiasme de la chevalerie et de la religion. Bornés à leur péninsule, et ne commerçant guère par eux-mêmes avec les autres nations, ils les méprisaient : ils avaient ce dédain fastueux qui, chez un peuple comme dans un particulier, marque ordinairement peu de lumières. C'était la seule puissance qui eût une infanterie toujours subsistante, et cette infanterie était admirable. Comme depuis plusieurs siècles les Espagnols faisaient la guerre, ils étaient réellement plus aguerris que les autres peuples de l'Europe.

Les Portugais avaient à peu près le même caractère ; mais leur monarchie était mieux réglée

que la Castille, et plus facile à conduire depuis que, par la conquête des Algarves, elle avait été délivrée des Maures.

En France, Louis XI venait d'abaisser les grands vassaux, de relever la magistrature, et de soumettre la noblesse aux lois. Le peuple français, moins dépendant de ses seigneurs, devait dans peu devenir plus industrieux, plus actif et plus estimable; mais l'industrie et le commerce ne pouvaient fleurir subitement. Les progrès de la raison devaient être lents au milieu des troubles que les grands excitaient encore, et sous le règne d'un prince livré à la plus vile superstition. Les barons n'avaient qu'un faste barbare. Leurs revenus suffisaient à peine pour entretenir à leur suite une foule de gentilshommes désœuvrés, qui les défendaient contre les souverains et contre les lois. La dépense de leur table était excessive; et ce luxe sauvage, dont il reste encore trop de vestiges, n'encourageait aucun des arts utiles. Il n'y avait ni dans les mœurs ni dans le langage cette sorte de décence qui distingue les premières classes des citoyens, et qui apprend aux autres à les respecter. Malgré la courtoisie prescrite aux chevaliers, il régnait parmi les grands de la grossièreté et de la rudesse. La nation avait alors ce caractère d'inconséquence qu'elle a eu depuis, et qu'aura toujours un peuple dont les mœurs et les manières ne seront pas d'accord avec ses lois. Les conseils du prince y donnaient des édits sans

nombre, et souvent contradictoires; mais le prince dispensait aisément d'obéir. Ce caractère de facilité dans les souverains a été souvent le remède à la légèreté avec laquelle les ministres de France ont donné et multiplié les lois.

L'Angleterre, moins riche et moins industrieuse que la France, avait des barons insolens, des évêques despotes, et un peuple qui se lassait de leur joug. La nation avait déjà cet esprit d'inquiétude qui devait tôt ou tard la conduire à la liberté. Elle devait ce caractère à la tyrannie absurde de Guillaume-le-Conquérant, et au génie atroce de plusieurs de ses successeurs. L'abus excessif de l'autorité avait donné aux Anglais une extrême défiance de leurs souverains. On ne prononçait chez eux le nom de roi qu'avec crainte; et ces sentimens, transmis de race en race, ont servi depuis à leur faire établir le gouvernement sous lequel ils ont le bonheur de vivre. Les longues guerres entre les maisons de Lancastre et d'Yorck avaient nourri le courage guerrier et l'impatience de la servitude; mais elles avaient entretenu le désordre et la pauvreté. C'étaient les Flamands qui mettaient alors en œuvre les laines de l'Angleterre. Ses laines, son plomb, son étain, étaient transportés sur les vaisseaux des villes anséatiques. Elle n'avait ni marine, ni police intérieure, ni jurisprudence, ni luxe, ni beaux-arts. Elle était d'ailleurs surchargée d'une multitude de riches couvens et d'hôpitaux. Les

nobles, sans aisance, allaient de couvent en couvent, et le peuple d'hôpitaux en hôpitaux. Ces établissemens superstitieux maintenaient la paresse et la barbarie.

L'Allemagne, long-temps agitée par les querelles des empereurs et des papes, et par des guerres intestines, venait de prendre une assiette plus tranquille. L'ordre avait succédé à l'anarchie ; et les peuples de cette vaste contrée, sans richesses, sans commerce, mais guerriers et cultivateurs, n'avaient rien à craindre de leurs voisins, et ne pouvaient leur être redoutables. Le gouvernement féodal y était moins funeste à la nature humaine qu'il ne l'avait été dans d'autres pays. En général, les différens princes de cette grande portion de l'Europe gouvernaient assez sagement leurs états. Ils abusaient peu de leur autorité; et si la possession paisible de son héritage peut dédommager l'homme de la liberté, le peuple d'Allemagne était heureux. C'était dans les seules villes libres et alliées de la Grande-Hanse qu'il y avait du commerce et de l'industrie. Les mines d'Hanovre et de Saxe n'étaient pas connues. L'argent était rare. Le cultivateur vendait à l'étranger quelques chevaux. Les princes ne vendaient pas encore des hommes. La table et de nombreux équipages étaient le seul luxe. Les grands et le clergé s'enivraient sans troubler l'état. On avait de la peine à dégoûter les gentilshommes de voler sur les grands chemins. Les

mœurs étaient féroces ; et, jusque dans les deux siècles suivans, les troupes allemandes furent plus célèbres par leurs cruautés que par leur discipline et leur courage.

Le nord était encore moins avancé que l'Allemagne. Il était opprimé par les nobles et par les prêtres. Aucun des peuples qui l'habitaient n'avait conservé cet enthousiasme de gloire que leur avait autrefois inspiré la religion d'Odin ; et ils n'avaient encore reçu aucune des lois sages que de meilleurs gouvernemens ont données depuis à quelques-uns d'entre eux. Leur puissance n'était rien, et une seule ville de la Grande-Hanse faisait trembler les trois couronnes du nord. Elles redevinrent des nations après la réforme de la religion, et sous les lois de Frédéric et de Gustave Vasa.

Les Turcs n'avaient ni la science du gouvernement, ni la connaissance des arts, ni le goût du commerce; mais les janissaires étaient la première milice du monde, et il n'a manqué qu'un seul verset de l'Alcoran pour que des peuples sur lesquels la religion a conservé jusqu'ici la plus grande influence ne devinssent les maîtres de la terre. Si Mahomet, après avoir dit, *tu rendras à l'ennemi le mois de la calamité pour le mois de la calamité*, avait ajouté, *et tu mépriseras les vaines connaissances de l'étranger ; l'art de la guerre est le seul que tu en apprendras*, c'etait fait de la liberté de l'Europe. Celui qui perfectionnera le Turc dans l'art militaire sera l'ennemi

commun de toutes les nations. Les janissaires, ces compagnons d'un despote qu'ils font respecter et trembler, qu'ils couronnent et qu'ils étranglent, avaient alors de grands hommes à leur tête. Ils renversèrent l'empire des Grecs, infatués de théologie, hébétés de la superstition. Quelques habitans de ce doux climat, qui cultivaient chez eux les lettres et les arts, abandonnèrent leur patrie subjuguée, et se réfugièrent en Italie : ils y furent suivis par des artisans et des négocians. L'aisance, la paix, la prospérité, cet amour de toutes les gloires, ce besoin de nouveaux plaisirs qu'inspirent de bons gouvernemens, favorisaient dans le pays des anciens Romains la renaissance des lettres ; et les Grecs apportèrent aux Italiens plus de connaissance des bons modèles et le goût de l'antiquité. L'imprimerie était inventée ; et si elle avait été long-temps une invention inutile, tandis que les peuples étaient pauvres et sans industrie, depuis les progrès du commerce et des arts, elle avait rendu les livres communs. Partout on étudiait, on admirait les anciens ; mais ce n'était qu'en Italie qu'ils avaient des rivaux.

Rome, qui presque toujours a eu dans chaque siècle l'esprit qui lui convenait le mieux pour le moment, Rome semblait ne plus chercher à perpétuer l'ignorance qui l'avait si long-temps et si bien servie. Elle protégea les belles-lettres et les arts, qui doivent plus à l'imagination qu'au

raisonnement. Les prêtres les moins éclairés savent que l'image d'un Dieu terrible, les macérations, les privations, l'austérité, la tristesse et la crainte sont les moyens qui établissent leur autorité sur les esprits, en les occupant profondément de la religion. Mais il y a des temps où ces moyens n'ont plus que de faibles succès. Les hommes enrichis dans des sociétés tranquilles veulent jouir; ils craignent l'ennui, et cherchent les plaisirs avec passion. Quand les foires s'établirent, et lorsqu'à ces foires il y eut des jeux, des danses, des amusemens, le clergé, qui sentit que ces dispositions à la joie rendraient les peuples moins religieux, proscrivit ces jeux, excommunia les histrions. Mais, lorsqu'il vit que ses censures n'étaient pas assez respectées, il changea de conduite; il voulut lui-même donner des spectacles. On vit naître les comédies saintes. Les moines de Saint-Denis, qui jouaient la mort de sainte Catherine, balancèrent le succès des histrions. La musique fut introduite dans les églises; on y plaça même des farces. Le peuple s'amusait à la fête des fous, à celle de l'âne, à celle des innocens, qui se célébraient dans les temples, autant qu'aux farces qui se jouaient dans les places publiques. Souvent, par un simple attrait de plaisir, on quitta les danses des Égyptiennes pour la procession de la Saint-Jean. Lorsque l'Italie acquit de la politesse, et qu'elle en mit dans ses plaisirs, les spectacles publics, les

fêtes profanes eurent encore plus de décence ; les prêtres eurent une raison de moins de les censurer, et ils les tolérèrent. Ils avaient été longtemps les seuls hommes qui sussent lire; mais ce mérite, devenu plus commun, ne leur donnait plus de considération. Ils voulurent partager la gloire de réussir dans les lettres, quand ils virent que les lettres donnaient de la gloire. Les papes, riches et paisibles souverains dans la voluptueuse Italie, perdirent de leur austérité. Leur cour devint aimable. Ils regardèrent la culture des lettres comme un moyen nouveau de régner sur les esprits. Ils protégèrent les talens, ils honorèrent les grands artistes. Raphaël allait être cardinal lorsqu'il mourut. Pétrarque eut les honneurs du triomphe. Ce bon goût, ces plaisirs nouveaux pouvaient n'être pas conformes à l'esprit de l'Evangile, mais ils paraissaient l'être aux intérêts des pontifes. Aussi l'église romaine, favorable aux belles-lettres et aux beaux-arts, fut-elle opposée aux sciences exactes. On couronna les poëtes, on persécuta les philosophes. Galilée eût vu de sa prison le Tasse monter au Capitole, si ces deux grands génies eussent été contemporains.

Il était temps que la philosophie et les lettres arrivassent au secours de la morale et de la raison. L'église romaine avait détruit, autant qu'il est possible, les principes de justice que la nature a mis dans tous les hommes. Ce seul dogme,

qu'au pape appartient la souveraineté de tous les empires, renversait les fondemens de toute société, de toute vertu politique. Cependant cette maxime avait régné long-temps avec le dogme affreux qui permettait, qui ordonnait même, de haïr, de persécuter tous les hommes dont les opinions sur la religion ne sont pas conformes à celle de l'église romaine. Les indulgences, espèce d'expiations vendues pour tous les crimes, et si vous voulez quelque chose de plus monstrueux, des expiations pour les crimes à venir, la dispense de tenir sa parole aux ennemis du pontife, fussent-ils de sa religion; cet article de croyance où l'on enseigne que le mérite du juste peut être appliqué au méchant; les exemples de tous les vices dans la personne des pontifes, et dans les hommes sacrés destinés à servir de modèles au peuple; enfin le plus grand des outrages faits à l'humanité, l'inquisition : toutes ces horreurs devaient faire de l'Europe un repaire de tigres ou de serpens plutôt qu'une vaste contrée habitée ou cultivée par des hommes.

I. Premières navigations des Portugais dans les mers où l'on présume qu'était anciennement l'Atlantide.

Telle était la situation de l'Europe lorsque les Portugais, qui avaient secoué le joug des Maures, qui s'étaient aguerris en combattant ces fiers conquérans, qui ne pouvaient espérer de s'agrandir aux dépens de voisins plus puissans qu'eux, qui se trouvaient trop serrés dans l'enceinte étroite de leur territoire, conçurent le projet d'aller attaquer d'impitoyables oppresseurs au centre même

de leur empire. Un succès complet couronna cette ambition. Bientôt la cour de Lisbonne vit sous ses lois l'immense côte qui s'étend depuis le détroit de Gibraltar jusqu'au cap de Non.

Des prospérités si éclatantes élevèrent l'âme de la nation. Ses idées s'étendirent. Des voyages multipliés l'avaient un peu familiarisée avec l'élément des tempêtes. On la croyait disposée à de plus grandes navigations. Il ne fallait qu'un homme propre à donner au nouvel esprit une direction convenable. La nature l'avait formé dans Henri, quatrième fils du roi Jean Ier.

Ce prince mit à profit le peu d'astronomie que les Arabes avaient conservée. Un observatoire, où furent instruits les jeunes gentilshommes qui formaient sa cour, s'éleva à Sagrès, ville des Algarves. Il eut beaucoup de part à l'invention de l'astrolabe, et sentit le premier l'utilité qu'on pouvait tirer de la boussole, qui était déjà connue en Europe, mais dont on n'avait pas encore appliqué l'usage à la navigation.

Les pilotes qui se formèrent sous ses yeux découvrirent, en 1419, Madère, que quelques savans ont voulu regarder comme un faible débris de l'Atlantide. Dans leur opinion, la mer couvrit autrefois la plus grande partie de notre planète. A mesure qu'elle s'en retira, le sommet des montagnes domina plus impérieusement sur les flots; et la nature, plus féconde en principes générateurs, les rendit plus propres à devenir le séjour

des hommes. Ces hauteurs, ainsi isolées au milieu de l'Océan, ne furent d'abord que des îles qui s'agrandirent successivement, se réunirent peu à peu entre elles, et formèrent avec le temps deux continens immenses.

Une des premières îles que le genre humain put habiter, ce fut cette longue chaîne du Caucase que baignait originairement d'un côté l'Océan, et qui était baignée de l'autre par le grand bassin que forment la mer Glaciale et la mer des Indes. On veut que ce mont si élevé, objet du culte des plus anciens peuples de l'Orient, ait été la patrie primitive des Atlantes. Pressés dans leur île, ils envoyèrent une colonie dans une île nouvelle formée par l'élévation du mont Atlas au-dessus des eaux. De cette partie de l'Afrique, cette seconde race d'Atlantes se répandit dans les îles adjacentes, dont la plus célèbre porta le nom d'Atlantide.

Mais y eut-il jamais une île Atlantide? Si elle exista, quelle était sa situation, quelle était son étendue? ce sont des questions sur lesquelles on se décidera, selon le degré de confiance qu'on accordera à Diodore de Sicile et à Platon, selon la manière dont on les interprétera.

« Après avoir parcouru les îles voisines des « colonnes d'Hercule, nous allons parler (dit le « premier) de celles qui sont plus avancées dans « l'Océan, en tirant vers le couchant. Dans la « mer qui borde la Libye, il en est une très-

« célèbre éloignée du continent de plusieurs jours « de navigation. »

Diodore s'étend ensuite sur la population, les mœurs, les lois, les monumens, la fécondité de cette île. Puis il ajoute :

« Les Phéniciens, dans les temps les plus « reculés, en firent la découverte. Ils franchirent « les colonnes d'Hercule et naviguèrent dans l'O- « céan. Proche les colonnes d'Hercule, ils fon- « dèrent Gadeïra ou Cadix. Ils avaient parcouru « les mers au-delà des Colonnes, et rangé celles « de la Libye, lorsqu'ils furent surpris d'une « violente tempête qui les jeta dans la haute mer, « en plein Océan. Après un mauvais temps qui « dura plusieurs jours, ils touchèrent à l'île dont « il est question. Ils publièrent la relation de ce « voyage. Ils projetèrent un établissement dans « cette contrée nouvelle : mais les Carthaginois « s'y opposèrent, dans la crainte que le pays ne « se dépeuplât. »

Qu'est-ce que cette île qu'on ne retrouve plus ? qu'est-elle devenue ? Platon nous l'apprendra peut-être.

Voici ce que Critias dit à Socrate dans le dialogue intitulé Timée. « Solon était l'ami intime « de Dropidas, notre aïeul. Dropidas regrettait « beaucoup que les affaires publiques eussent « détourné Solon du penchant qu'il avait pour « la poésie, et l'eussent empêché de finir son « poëme sur les Atlantides. Il en avait apporté

« le sujet de son voyage d'Égypte. Solon disait « que les habitans de Saïs, ville située à la « tête du Delta, à l'endroit où le Nil se divise « en deux branches, se croyaient issus des Athé- « niens dont ils avaient conservé la lance, l'épée, « le bouclier et les autres armes. Il attribue à « cette opinion les honneurs qu'il reçut des « Saïtiques. Ce fut là que ce législateur, poëte « et philosophe, conférant avec les prêtres, et « les entretenant de Prométhée, le premier des « hommes, de Niobé, du déluge de Deucalion « et d'autres traditions pareilles, un prêtre s'é- « cria : ô Solon, Solon! vous autres Grecs, vous « êtes encore des enfans. Il n'y a pas un seul « vieillard parmi vous. Vous prenez des fables « emblématiques pour des faits. Vous n'avez con- « naissance que d'un seul déluge que beaucoup « d'autres ont précédé. Il y a long-temps qu'A- « thènes subsite. Il y a long-temps qu'elle est « civilisée. Il y a long-temps que son nom est « fameux en Égypte par des exploits que vous « ignorez, et dont l'histoire est consignée dans « nos archives. C'est là que vous pourrez vous « instruire des antiquités de notre ville. »

Après une explication très-sensée et très-belle des causes de l'ignorance des Grecs, le prêtre ajoute :

« C'est là que vous apprendrez de quelle ma- « nière glorieuse les Athéniens, dans les temps « anciens, réprimèrent une puissance redoutable

« qui s'était répandue dans l'Europe et l'Asie « par une irruption soudaine de guerriers sortis « du sein de la mer Atlantique. Cette mer envi-« ronnait un grand espace de terre situé vis-à-vis « de l'embouchure du détroit appelé *les Colonnes* « *d'Hercule*. C'était une contrée plus vaste que « l'Asie et la Libye ensemble. De cette contrée au « détroit il y avait nombre d'autres îles plus « petites.

« Ce pays dont je viens de vous parler, ou l'île « Atlantide, était gouverné par des souverains « réunis. Dans une expédition, ils s'emparèrent, « d'un côté, de la Libye jusqu'à l'Égypte, et de « l'autre côté, de toutes les contrées jusqu'à la « Tyrrhénie. Nous fûmes tous esclaves, et ce furent « vos aïeux qui nous remirent en liberté : ils con-« duisirent leurs flottes contre les Atlantistes, et « les défirent. Mais un plus grand malheur les at-« tendait. Peu de temps après leur île fut submer-« gée; et cette contrée, plus grande que l'Europe « et l'Asie ensemble, disparut en un clin-d'œil. »

Quel sujet de méditation! L'homme s'endort ou s'agite sur un amas de sables mouvans; il s'élance par ses projets dans l'éternité, et un concours de causes fatales peut se développer dans un instant, et l'anéantir lui et ses superbes demeures.

Ce qui achève de fortifier les deux témoignages qui précèdent, c'est que la mer qui porte aujourd'hui le nom d'*Atlantique* est restée basse, et qu'on retrouve à de grandes distances de ses rives

le varec et les autres substances marines qui annoncent un ancien continent.

II. Découverte de Madère. État actuel de cette île.

Quoi qu'il en soit de cette contrée, réelle ou imaginaire, c'est une tradition fort accréditée, qu'à l'arrivée des Portugais, Madère était couverte de forêts ; qu'on y mit le feu ; que l'incendie dura sept ans entiers, et qu'ensuite la terre se trouva d'une fertilité extraordinaire. Sur ce sol, qui a vingt-cinq milles de long et dix de large, les Portugais ont, selon le dénombrement de 1768, formé une population de soixante-trois mille neuf cent treize personnes de tout âge et de tout sexe, distribuées dans quarante-trois paroisses, sept bourgades, et la ville de Funchal, bâtie sans beaucoup de goût sur la côte méridionale, dans un vallon fertile, au pied de quelques montagnes, dont la pente douce est couverte de jardins et de maisons de campagne très-agréables. Sept ou huit ruisseaux plus ou moins considérables la traversent. Sa rade, la seule où il soit permis de charger ou décharger les bâtimens, et la seule par conséquent où l'on ait établi des douanes, est très-sûre durant presque toute l'année. Quand, ce qui est infiniment rare, les vents viennent d'entre le sud-est et l'ouest-nord-ouest, en passant par le sud, il faut appareiller; mais heureusement on peut prévoir le mauvais temps vingt-quatre heures avant que de l'éprouver.

Les crevasses des montagnes, la couleur noirâtre des pierres, la lave mêlée avec la terre,

tout porte l'empreinte des anciens volcans. Aussi ne récolte-t-on que très-peu de grain ; et les habitans sont réduits à tirer de l'étranger les trois quarts de celui qu'ils consomment.

La culture du sucre occupa les premiers colons. Les cannes en furent tirées de Sicile. Elles réussirent si heureusement, qu'au rapport de Barros, trente ans après la découverte, la récolte de cette production s'élevait à cent mille quintaux. L'immense quantité, d'un goût supérieur, qu'en envoya depuis l'Amérique, la fit négliger peu à peu à Madère, qui trouva plus d'avantage à tourner son industrie vers les vignes.

Elles remplissent la croupe de plusieurs montagnes, dont le sommet est couronné par des châtaigniers. Des haies de grenadiers, d'orangers, de citronniers, de myrtes, de rosiers sauvages, les séparent. Le raisin croît généralement sous des berceaux, et mûrit à l'ombre. Les ceps qui le produisent sont baignés par de nombreux ruisseaux qui, sortis des hauteurs, ne se perdent dans la plaine qu'après avoir fait cent et cent détours dans les plantations. Quelques propriétaires ont acquis ou usurpé le droit de tourner habituellement ces eaux à leur avantage ; d'autres n'en ont la jouissance qu'une, deux, trois fois la semaine. Ceux mêmes qui veulent former un nouveau vignoble sous un climat ardent, dans un terrain sec, où l'arrosement est indispensable, n'en peuvent partager le privilége qu'en l'achetant fort cher.

Le produit des vignes se partage toujours en dix parts. Il y en a une pour le roi, une pour le clergé, quatre pour le propriétaire, et autant pour le cultivateur.

L'île produit plusieurs espèces de vin. Le meilleur et le plus rare sort d'un plant tiré originairement de Chypre. Il a une douceur délicieuse, et est connu sous le nom de Malvoisie de Madère. Celui qui est sec coûte moins, et trouve son principal débouché en Angleterre. Les qualités inférieures sont destinées pour les Indes orientales, pour quelques îles et le continent septentrional de l'Amérique.

Les récoltes s'élèvent communément à trente mille pipes. Treize ou quatorze mille des meilleures vont abreuver une grande partie du globe : le reste est bu dans le pays même, ou converti en vinaigre et en eau-de-vie pour la consommation du Brésil.

Le revenu public est formé par les dîmes généralement perçues sur toutes les productions, par un impôt de dix pour cent sur ce qui entre dans l'île, et de douze pour cent sur ce qui en sort. Ces objets réunis rendent 2,700,000 livres. Tels sont cependant les vices de l'administration, que, d'une somme si considérable, il ne revient presque rien à la métropole.

La colonie est gouvernée par un chef qui domine aussi sur Porto-Santo, qui n'a que sept cents habitans et quelques vignes; sur les Salvages,

encore moins utiles ; sur quelques autres petites îles entièrement désertes, hors le temps des pêches. On ne lui donne, pour la défense d'un si bel établissement que cent hommes de troupes régulières : mais il dispose de trois mille hommes de milice qu'on assemble et qu'on exerce un mois chaque année. Officiers et soldats, tout dans ce corps sert sans solde, sans que les places en soient moins recherchées. Elles procurent quelques distinctions, dont on est plus avide dans cette île que dans aucun lieu du monde.

La possession de Madère et les avantages qu'on en tirait enhardirent les Portugais à franchir le cap Boyador, dont ils n'avaient jamais osé approcher durant le cours de leurs triomphes sur Maroc ; et, sans être rebutés par les rochers, les sables, les déserts qui fixaient partout tristement leurs regards, ils se traînèrent de rivage en rivage jusqu'au Sénégal.

Ces voyages ne sont plus rien depuis que la navigation a été perfectionnée, qu'on a mieux connu les vents et les courans, que des expériences répétées ont diminué les dangers, que des relâches sans nombre ont multiplié les secours et les ressources. Mais les premiers pas dans un grand espace, sur un océan inconnu, avec des bâtimens grossièrement construits et des matelots novices, ces premiers pas étaient effrayans. On n'entendait alors parler que de vaisseaux engloutis par les flots ou brisés contre des écueils,

que d'équipages détruits par la faim ou par les maladies. A la crainte que ces naufrages, que ces catastrophes devaient inspirer, se joignit bientôt un nouveau sujet de terreur.

III. Voyages des Portugais au continent de l'Afrique.

C'était une opinion généralement reçue chez les anciens, que la zone torride, qu'ils étendaient depuis l'équateur jusqu'aux tropiques, était inhabitable. Ils croyaient cette grande portion du globe condamnée par son climat brûlant à une éternelle stérilité ; et les philosophes pensaient comme le vulgaire. Le temps ayant fait découvrir plusieurs régions très-fertiles et très-peuplées dans les tropiques, les géographes se décidèrent à la vérité à accorder au genre humain un plus vaste espace à occuper ; mais ils s'opiniâtrèrent toujours à beaucoup resserrer l'étendue du pays où il pouvait vivre. Ce système n'avait rien perdu de son crédit, lorsque les Portugais, ayant dépassé le Niger, trouvèrent des hommes absolument noirs, avec des cheveux crépus, un nez écrasé, des lèvres épaisses, et très-différens de tout ce qu'ils avaient jusqu'alors aperçu : cette vue leur parut une confirmation des erreurs antiques, et ils doutèrent d'abord s'ils ne devaient pas rétrograder ; cependant, après quelques irrésolutions, ils se décidèrent pour le parti le plus honorable ; et l'or, l'ivoire, les autres richesses qu'offraient les contrées intactes les affermirent dans leur généreuse résolution.

Les premiers pas des Portugais dans la Guinée

ne furent guère que des pirateries. Ces hardis et féroces aventuriers, couverts de fer, armés de la foudre, arrachaient à des peuplades étonnées, divisées et lâches, ce que la nature ou le hasard leur avaient donné. Les brigandages, poussés à l'excès, eurent un terme, et ce fut lorsqu'on put s'entendre. Alors le commerce prit la place de la violence, et il se fit quelques échanges, mais très-rarement fondés sur une liberté entière et sur une justice exacte. Enfin la cour de Lisbonne crut qu'il lui convenait d'assujettir à sa domination les parties de cette vaste contrée qui paraissaient les plus fertiles ou dont la position était la plus heureuse; et l'exécution de ce projet, peut-être plus brillant que sage, n'éprouva que peu de contradictions. Pour donner de la stabilité à ces conquêtes, on crut devoir multiplier les forteresses, répandre la religion de l'Europe, et perpétuer les naturels du pays dans leur ignorance.

La mort de Henri, en 1462, ralentit un peu l'impulsion qu'il avait donnée aux expéditions lointaines. Alphonse, qui tenait alors les rênes de l'empire, était occupé d'objets qu'il croyait plus importans pour la monarchie. Cette persuasion le détermina à charger Fernand Gomez de tout ce qui regardait l'Afrique, à lui en abandonner même le commerce exclusif pour un prix modique. Cet arrangement, qui substituait l'intérêt particulier à l'intérêt national, devait ar-

rêter la continuation des découvertes. Toutefois ce fut pendant la durée du monopole que, pour la première fois, la ligne fut passée.

Vers cette époque mémorable, Jean II monta sur le trône. D'abord il rendit Lisbonne un port franc, et fit faire une nouvelle application de l'astronomie à la navigation. Ses soins se tournèrent ensuite vers l'Afrique, dont il s'était constamment occupé depuis son enfance. Il était instruit que, loin de s'étendre en largeur à l'occident, comme on l'avait toujours pensé, cette région se resserrait et se couvrait à l'est. Cette connaissance lui donna l'espoir qu'en ne s'écartant pas de la route tenue jusqu'alors, ses voiles atteindraient infailliblement les Indes orientales; et il fut confirmé dans son opinion par les agens qu'il avait envoyés par terre en Abyssinie.

Barthélemi Diaz, le plus grand homme de mer qu'eût alors le Portugal, fut choisi en 1486 pour vérifier le degré de vraisemblance que pouvaient avoir ces conjectures, et pour assurer, s'il était possible, à sa patrie les hautes destinées qu'elle croyait pouvoir se promettre. Cet infatigable navigateur parcourut neuf cent milles de côtes qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait visitées, et arriva enfin à ce fameux promontoire qui borne l'Afrique au sud. Son ambition était de le franchir. Des vents violens le repoussèrent avec une opiniâtreté que son audace, ses talens et sa persévérance ne purent vaincre. Il s'en éloigna

en l'appelant le Cap des Tempêtes, nom que son souverain, plus confiant que lui, changea en celui du Cap de Bonne-Espérance.

Jean ne devait pas avoir cependant la satisfaction de voir sa prophétie accomplie. Ce bonheur était réservé à Emmanuel. Héritier du génie et de l'activité de ses aïeux, ce prince choisit Vasco de Gama pour l'exécution d'une entreprise qui fixât l'attention de l'Europe entière. Le nouvel amiral mit à la voile le 9 avril 1497, avec trois navires. Quoique entrepris dans la saison la moins favorable, le voyage fut heureux : on doubla le fameux promontoire; on longea la côte orientale de l'Afrique; on relâcha à Mélinde, et l'on aborda enfin dans l'Indostan, après treize mois et treize jours d'une navigation traversée par plus de dangers qu'on ne pouvait dire.

IV. Arrivée des Portugais aux Indes.

L'Asie, dont l'Indostan forme une des plus riches parties, est un vaste continent qui, selon les observations des Russes, sur lesquelles on a élevé des doutes raisonnables, s'étend entre le quarante-troisième et le deux cent septième degré de longitude. Dans la direction d'un pole à l'autre, elle s'étend depuis le soixante-dix-septième degré de latitude septentrionale jusqu'au dixième de latitude méridionale. La partie de ce grand continent comprise dans la zone tempérée, entre le trente-cinquième et le cinquantième degré de latitude, paraît plus élevée que tout le reste. Elle est soutenue, tant au nord qu'au midi, par deux

V. Description géographique de l'Asie.

grandes chaînes de montagnes qui courent presque depuis l'extrémité occidentale de l'Asie mineure et des bords de la mer Noire jusqu'à la mer qui baigne les côtes de la Chine et de la Tartarie à l'orient. Ces deux chaînes sont liées entre elles par d'autres chaînes intermédiaires, qui sont dirigées du sud au nord. Elles se prolongent, tant vers la mer du Nord, que vers celles des Indes et de l'orient, par des ramifications élevées comme des digues entre les lits des grands fleuves qui arrosent ces vastes régions.

Telle est la grande charpente qui soutient la plus forte masse de l'Asie. Dans l'intérieur de ce pays immense la terre n'est qu'un sable mobile qui est le jouet des vents. On n'y trouve aucun vestige de pierre calcaire ni de marbre. Il n'y a ni coquilles pétrifiées, ni autres fossiles. Les mines métalliques y sont à la surface de la terre. Les observations du baromètre se joignent à tous ces phénomènes pour démontrer la grande élévation de ce centre de l'Asie, auquel on a donné, dans les derniers temps, le nom de *petite Boukharie.*

C'est de l'espèce de ceinture qui environne cette vaste et ingrate région que partent des sources abondantes et fort multipliées qui coulent en différens sens. Ces fleuves, qui charient sans cesse à toutes les extrémités de l'Asie des débris d'un terrein stérile, forment autant de barrières contre les mers qui pourraient gagner les côtes, et assu-

rent à ce continent une consistance, une durée que les autres ne sauraient avoir. Peut-être est-il destiné à les voir disparaître plusieurs fois sous les eaux avant de souffrir lui-même aucune atteinte.

Parmi les mers dont cette vaste terre s'est dégagée avec le cours des siècles, une seule a resté dans son sein. C'est la mer Caspienne, qui est visiblement le bassin des grands fleuves qu'elle reçoit. Quelques physiciens ont soupçonné que cette mer communiquait avec l'Océan et la mer Noire par des voies souterraines, mais sans aucune preuve. On peut opposer à ces prétentions l'évaporation, qui suffit pour vider l'eau à mesure que les fleuves l'y voiturent, et la facilité avec laquelle les conduits souterrains auraient été obstrués par les vases et les sables que l'eau y aurait entraînés. C'est aussi pour cette raison que la mer Caspienne est salée, comme tous les lacs qui reçoivent les eaux des fleuves sans les verser au-dehors. Il paraît certain, par les observations du baromètre faites à Astracan, que sa surface est au-dessous du niveau des deux mers voisines ; par conséquent elle n'est pas plus dans le cas de leur fournir de l'eau par des conduits souterrains que de communiquer avec elles par des débordemens superficiels.

La mer Glaciale, qui baigne les côtes septentrionales de la Sibérie, les rend inaccessibles, si l'on en croit les Russes. On ne doit pas espérer,

disent-ils, de trouver par cette mer une nouvelle route d'Europe en Amérique. Les glaces empêcheront toujours de doubler le cap de Schalaginskoi, qui sépare l'ancien monde du nouveau, quoiqu'on ait franchi ce passage une fois. Mais peut-être les Russes ne sont-ils pas assez sincères ou pas encore assez éclairés pour mériter une créance entière. Peut-être ne savent-ils pas tout ce qu'ils ont dit, ou n'ont-ils pas dit tout ce qu'ils savent.

La mer des Indes, qui pèse et penche sur le midi de l'Asie, est séparée de la grande mer du sud par une chaîne de montagnes marines qui commencent à l'île de Madagascar, et, continuant jusqu'à celle de Sumatra, comme le démontrent les bas-fonds et les rochers dont cette étendue est parsemée, va rejoindre la terre de Diémen et de la Nouvelle-Guinée. M. Buache, géographe qui a considéré la terre en physicien, traçant la carte du monde sur cette hypothèse, veut que la mer comprise entre cette longue chaîne d'îles et les côtes méridionales de l'Asie soit divisée en trois grands bassins, dont la nature semble avoir circonscrit ou dessiné les limites.

Le premier, situé à l'occident, entre l'Arabie et la Perse, est terminé au midi par cette chaîne d'îles qui, depuis le cap Comorin et les Maldives, s'étend jusqu'à Madagascar. C'est ce bassin qui, en s'enfonçant dans les terres, creuse sans cesse le golfe Persique et la mer Rouge. Le second bas-

sin forme le golfe de Bengale. Le troisième est le grand Archipel, qui contient les îles de la Sonde, les Moluques et les Philippines. C'est comme un massif qui joint l'Asie au continent austral, lequel soutient le poids de la mer Pacifique. Entre cette mer et le grand Archipel est comme un nouveau bassin qui forme à l'orient une chaîne de montagnes marines qui se prolongent depuis les îles Marianes jusqu'à celles du Japon. Après ces îles fameuses vient la chaîne des îles Kouriles, qui va joindre la pointe méridionale de la presqu'île de Kamtchatka; et cette chaîne renferme un cinquième bassin où se jette le fleuve Amour, dont l'embouchure, rendue impraticable par les bambous qui y croissent, peut faire croire que cette mer n'a guère de profondeur.

Ces détails géographiques, loin de paraître un hors-d'œuvre, étaient comme nécessaires pour diriger et fixer l'attention sur le plus riche et le plus beau continent de l'univers. Entrons-y par l'Indostan.

VI. Description physique de l'Indostan.

Quoique par le nom générique d'Indes orientales on entende communément ces vastes régions qui sont au-delà de la mer d'Arabie et du royaume de Perse, l'Indostan n'est que le pays renfermé entre l'Indus et le Gange, deux fleuves célèbres qui vont se jeter dans les mers des Indes, à quatre cents lieues l'un de l'autre. Ce long espace est traversé du nord au midi par une chaîne de hautes montagnes, qui, le coupant par le

milieu, va se terminer au cap Comorin, en séparant la côte de Malabar de celle de Coromandel.

Par une singularité frappante, et peut-être unique, cette chaîne est une barrière que la nature semble avoir élevée entre les saisons opposées. La seule épaisseur de ces montagnes y sépare l'été de l'hiver, c'est-à-dire la saison des beaux jours de celle des pluies : car on sait qu'il n'y a point d'hiver entre les tropiques. Mais par ce mot on entend aux Indes le temps de l'année où les nuages que le soleil pompe au sein de la mer sont poussés violemment par les vents contre les montagnes, s'y brisent et se résolvent en pluies, accompagnées de fréquens orages. De là se forment des torrens qui se précipitent, grossissent les rivières, inondent les plaines. Tout nage alors dans des ténèbres humides, épaisses et profondes. Le jour même est obscurci des plus noires vapeurs. Mais, semblable à l'abîme qui couvait les germes du monde avant la création, cette saison nébuleuse est celle de la fécondité. C'est alors que les plantes et les fleurs ont le plus de sève et de fraîcheur; c'est alors que la plupart des fruits parviennent à leur maturité.

L'été, sans doute, conserve mieux son caractère que l'hiver dans cette région du soleil. Le ciel, sans aucun nuage qui intercepte ses rayons, y présente l'aspect d'un airain embrasé. Cependant les vents de mer qui s'élèvent pendant le jour, et les vents de terre qui soufflent pendant

la nuit, y tempèrent l'ardeur de l'atmosphère par une alternative périodique. Mais les calmes qui règnent par intervalles étouffent ces douces haleines, et laissent souvent les habitans en proie à une sécheresse dévorante.

L'influence des deux saisons est encore plus marquée sur les deux mers de l'Inde, où on les distingue sous le nom de moussons sèche et pluvieuse. Tandis que le soleil, revenant sur ses pas, amène au printemps la saison des tempêtes et des naufrages pour la mer qui baigne la côte de Malabar, celle de Coromandel voit les plus légers vaisseaux voguer sans aucun risque sur une mer tranquille où les pilotes n'ont besoin ni de science ni de précaution. Mais l'automne, à son tour, changeant la face des élémens, fait passer le calme sur la côte occidentale, et les orages sur la mer orientale des Indes; transporte la paix où était la guerre, et la guerre où était la paix. L'insulaire de Ceylan, les yeux tournés vers la région de l'équateur, aux deux saisons de l'équinoxe, voit alternativement les flots tourmentés à sa droite et paisibles à sa gauche; comme si l'auteur de la nature tournait tout à coup, en ces deux momens d'équilibre, la balance des fléaux et des bienfaits qu'il tient perpétuellement en ses mains. Peut-être même est-ce dans l'Inde, où les deux empires du bien et du mal semblent n'être séparés que par un rempart de montagnes, qu'est né le dogme des deux principes, dogme dont

l'homme ne s'affranchira peut-être jamais entièrement tant qu'on ignorera les vues profondes de l'être tout-puissant qui créa l'univers.

Pourquoi une éternité s'étant écoulée sans que sa gloire eût besoin de se manifester par ce grand ouvrage, et sans que sa félicité en exigeât l'existence, se détermina-t-il à le produire dans le temps? Pourquoi sa sagesse y laissa-t-elle tant d'imperfections apparentes? Pourquoi sa bonté le peupla-t-elle d'êtres sensibles qui devaient souffrir sans l'avoir mérité? Pourquoi le méchant qu'il hait y prospère-t-il sous ses yeux, et le bon qu'il chérit y est-il accablé d'afflictions? Pourquoi les innombrables fléaux de la nature y frappent-ils indistinctement l'innocent et le coupable? Jusqu'à ce que ces obscurités soient éclaircies, l'homme deviendra, selon que l'ordre des choses lui sera favorable ou nuisible, adorateur d'Oromaze ou d'Arima ; car la douleur et le plaisir sont la source de tous les cultes, comme les sensations sont l'origine de toutes les idées.

VII. Antiquités de l'Indostan.

En quel temps, comment et par qui l'Indostan fut-il d'abord peuplé? C'est une énigme qu'on n'a pas devinée, que jamais on ne devinera, à moins qu'un heureux hasard ne fasse découvrir quelques monumens authentiques qui ont jusqu'ici échappé aux recherches des meilleurs critiques, à la curiosité des voyageurs les plus avides d'instructions : cependant on ne peut s'empêcher de penser que cette région, tenant par une chaîne

de hautes montagnes au plateau le plus élevé du continent et le plus éloigné des invasions de la mer, dut être le pays où les hommes se rassemblèrent et se multiplièrent le plus promptement.

En général, ne peut-on pas assurer que le climat le plus favorable à notre espèce fut le plus anciennement peuplé? Un ciel doux, un sol fertile, ne dûrent-ils pas réunir les premiers habitans du globe? Si le genre humain a pu naître et s'étendre dans des régions affreuses, où il a fallu lutter sans cesse contre la nature; si des sables brûlans et arides, des marais impraticables, des glaces éternelles ont reçu des habitans; si nous avons peuplé des déserts où il fallait se défendre contre les élémens et contre les bêtes féroces, avec quelle facilité n'a-t-on pas dû se réunir dans ces contrées délicieuses où l'homme, exempt de besoins, n'avait que des plaisirs à désirer; où, jouissant sans travail et sans inquiétude des meilleures productions et du plus beau spectacle de l'univers, il pouvait s'appeler à juste titre l'être par excellence et le roi de la nature? Telles étaient les rives du Gange et les belles campagnes de l'Indostan. Les fruits les plus délicieux y parfument l'air, et fournissent une nourriture saine et rafraîchissante; des arbres y présentent des ombrages impénétrables à la chaleur du jour. Tandis que les espèces vivantes qui couvrent le globe ne peuvent subsister ailleurs qu'à force de se détruire, dans l'Inde elles partagent avec leur maître l'a-

bondance et la sûreté! Aujourd'hui même que la terre y devrait être épuisée par les productions de tant de siècles et par leur consommation dans des régions éloignées, l'Indostan, si l'on en excepte un petit nombre de lieux ingrats et sablonneux, est encore le pays le plus fertile du monde.

Mais le peuple indien, qui couvre aujourd'hui un espace de cinq cents lieues de long sur une largeur à peu près égale, est-il sorti d'une seule tige? ou d'autres nations, attirées par la douceur de ses mœurs, de ses lois ou de ses dogmes, sont-elles venues s'y incorporer? Les monumens nous manquent pour résoudre ce problème. Si l'on en croit les habitans, tous, sans exception, se disent issus des Radjepoutes. D'un autre côté, les observateurs un peu profonds ont assez généralement pensé que les peuples qui remplissent cette grande étendue de pays diffèrent trop les uns des autres pour qu'on puisse leur donner la même origine Dans le système de ces philosophes, il faudrait donc distinguer les Indiens primitifs de ceux qui ont embrassé leur culte. Si la plupart des voyageurs ne sont pas de cette opinion, ajoutent ces hommes éclairés, c'est que les nuances ne sont pas assez prononcées pour être aperçues par des yeux vulgaires. Elles existent pourtant, et sont peut-être plus marquées qu'elles ne devraient l'être entre des peuples professant tous, de temps immémorial, une religion qui règle jusqu'aux usages les plus communs de l'union sociale.

Il paraît que les Indiens, contens des fruits de leur terre natale et de leur destinée, ne cherchèrent jamais dans d'autres climats de quoi satisfaire leurs besoins ou leur ambition; que les destructeurs du genre humain ne furent jamais regardés comme des héros dans cette paisible contrée; qu'il n'en sortit jamais la moindre horde pour aller ravager le reste du globe. L'inconstance, si ordinaire à l'homme, eût-elle poussé vers l'émigration, on n'aurait que très-difficilement cédé à cette impulsion. La nation entière était intimement convaincue que l'Indus, que le Chricna, que le Gange, effaçaient tous les crimes de ceux qui s'y baignaient. Il faut penser qu'une politique bien raisonnée avait dicté cette superstition, puisque les trois fleuves sacrés coulaient à une telle distance les uns des autres, qu'il n'y avait pas dans l'Indostan une seule contrée dont les habitans ne pussent se purifier facilement de leurs souillures.

Les Grecs furent les premiers des Européens qui tournèrent leurs regards vers l'Inde; et leurs écrivains, plus poëtes que philosophes, trouvèrent dans une région éloignée et comme inconnue une ample moisson de merveilles, un vaste champ à des fictions. Ils en transformèrent les hommes en géans; ils peuplèrent les fleuves de monstres. Ces chimères trouvèrent une foi entière chez des insulaires accoutumés à accorder une créance aveugle aux fables qu'on leur débi-

tait sur leur propre pays. Cet aveuglement ne commença à se dissiper qu'au temps d'Alexandre.

On fut instruit à cette époque qu'il s'était formé successivement dans l'Indostan plusieurs états, tous, ou la plupart, d'une assez grande étendue. Le gouvernement monarchique y était presque généralement établi, mais n'y avait point dégénéré en despotisme. Ce n'est pas que des corps intermédiaires, si propres à assurer les droits des peuples, y eussent arrêté les usurpations des souverains; une barrière peut-être plus forte les contenait dans les bornes d'une autorité légitime. La nation était partagée en plusieurs classes, dont celle des bramines était la première. Tout roi devait à ces hommes, que le préjugé plaçait au-dessus de lui, du respect et de la confiance. C'était une de ses obligations de leur demander des conseils et de déférer à leurs remontrances. Pour avoir manqué à cette espèce de devoir, plusieurs princes furent précipités du trône, et d'autres perdirent la vie. Heureusement ces terribles leçons ne furent que rarement nécessaires. La plupart des chefs de ces contrées se conduisaient en pères de famille, sans cesse occupés du bonheur de leurs enfans.

L'approbation exclusive que les Grecs avaient jusqu'alors accordée à leurs institutions ne les empêcha pas d'admirer la police qu'ils trouvèrent établie dans l'Indostan. Ils se passionnèrent principalement pour ces inspecteurs qui, dans les

villes, tenaient les registres des naissances et des morts, visitaient les marchés, vérifiaient les poids et les mesures, préparaient des maisons pour les étrangers, pourvoyaient à leur subsistance, les faisaient soigner dans leurs maladies, leur procuraient une sépulture honorable, et ne souffraient pas qu'il fût rien détourné de leur succession. Les campagnes avaient aussi leurs officiers chargés de mesurer les terres, de distribuer à propos aux champs les eaux réunies dans des réservoirs, de tracer et d'entretenir les routes nécessaires aux communications, d'élever de distance en distance des bornes qui pussent guider le voyageur.

De l'aveu des meilleurs juges qu'il y ait jamais eu de belles formes, la taille des Indiens était élégante, et leur physionomie était heureuse. On aimait une douceur mâle dans les traits de l'homme, et dans la figure de la femme une délicatesse pleine de grâce. Le maintien des deux sexes était aisé, mais d'une aisance accompagnée de réserve, de modestie et de respect. Ce peuple était doux, humain, soumis aux événemens. Jamais Indien ne murmura contre la Providence. Sans doute il était plus fier dans les montagnes, plus sauvage dans les lieux arides, plus intéressé sur les côtes, plus voluptueux dans les contrées fertiles. C'étaient pourtant partout les mêmes inclinations, les mêmes habitudes, les mêmes vertus, les mêmes faiblesses; c'était partout la même nation. Leur jouissance principale, leur

jouissance presque unique, était d'arriver aux exercices religieux au son des instrumens, avec des éventails destinés à écarter les insectes. C'était par des chants, par des danses, par des offrandes que l'idole était adorée. Pour peu que sa réputation fût étendue, on voyait accourir en grandes caravanes, des contrées les plus éloignées, des pèlerins qui trouvaient sur une route plus ou moins longue les secours de la plus généreuse hospitalité. Ces pieux fanatiques connaissaient à peine plusieurs des passions qui de tout temps ont agité le globe. C'étaient les travaux paisibles, c'était l'oisiveté qu'ils chérissaient. On leur entendait souvent citer ce passage d'un de leurs auteurs favoris : *Il vaut mieux être assis que marcher; il vaut mieux dormir que veiller; mais la mort est au-dessus de tout.* Leur tempérament et la chaleur excessive du climat ne réprimaient pas en eux la fougue des sens pour les plaisirs de l'amour, comme on n'a cessé de le répéter. La multitude des courtisannes, l'attention qu'ont toujours eue les pères de marier leurs enfans avant que les deux sexes pussent se rapprocher, ont, à toutes les époques, attesté la vivacité de ce penchant. Ils avaient de plus l'avarice, passion des corps faibles et des petites âmes.

Des mœurs simples devaient diriger le penchant des Indiens vers l'agriculture. Ils auraient pu en être détournés par le chagrin de n'exploiter que comme fermiers des champs dont le souverain

s'était arrogé la propriété exclusive. Mais, comme le fisc n'exigeait en denrées ou en métaux que le quart des récoltes, les laboureurs jouissaient d'une assez grande aisance pour supporter cette usurpation. Le peu qu'ils avaient d'énergie était employée à donner à la terre brûlante confiée à leurs soins une partie de la fertilité dont elle était susceptible. Les guerres civiles, les guerres étrangères ne les détournaient pas de leurs paisibles occupations. La terre qu'arrosaient de tant de sueurs ces bienfaiteurs de l'humanité était sacrée et inviolable. Les soldats se massacraient les uns les autres; mais ils ménageaient les agriculteurs, comme des amis communs, et les campagnes fleurissaient même au milieu des flammes de la discorde. Des sillons étaient tranquillement tracés à côté des armées les plus féroces. Jamais le feu n'était mis aux grains, jamais les arbres n'étaient abattus.

Les Indiens ne cultivaient guère que pour eux; mais ils manufacturaient beaucoup pour les autres. L'Asie, l'Afrique, dans les premiers âges, et plus tard l'Europe, firent une consommation prodigieuse des toiles de coton qui se fabriquaient dans l'Indostan. Toutes n'avaient pas le même degré de perfection; toutes cependant trouvaient un débouché avantageux. Les plus fines, les mieux brodées servaient à la parure des grands et des riches; celles dont le tissu était moins fini ou moins élégant habillaient la multitude. Toutes

les conditions avaient une prédilection marquée pour ceux de ces ouvrages qui étaient peints. Les couleurs en étaient si vives et si durables, les fleurs, les oiseaux, y étaient rendus avec tant de vérité, qu'on croyait voir les objets mêmes. Des substances très-variées devaient être employées pour arriver à ces grands effets. On en ignore le nombre et la qualité. Il est seulement connu qu'on y faisait un grand usage de l'indigo, qui depuis deux siècles est cultivé avec tant de succès dans le nouveau monde, et de la gomme laque, dont la possession exclusive est restée à l'Asie.

L'architecture n'entrait pour rien dans les bâtimens civils et domestiques des anciens Indiens. Leurs maisons, dans les villes comme à la campagne, n'étaient construites que de planches, que de joncs entrelacés, que de boue durcie au soleil, toutes également couvertes de chaume; et la demeure des hommes puissans ne différait que peu de celles des gens du commun. On se forme d'autres idées à la vue des forteresses qui furent élevées dans l'Indostan aux siècles les plus reculés, et à des époques où cette belle région était vraisemblablement en proie à l'horreur des guerres civiles. Plusieurs de ces places, celles surtout qui avaient été bâties sur des hauteurs ou sur des montagnes presque inaccessibles, ont triomphé des ravages du temps. De l'aveu des bons connaisseurs, elles présentent encore un front redoutable. Cependant ces édifices, quoique très-imposans, étaient bien

inférieurs à ceux qui avaient pour objet le culte. Les premières pagodes furent creusées dans le roc. On en voit de très-étendues, de très-profondes à Salsette, à Éléphanta, et sur le continent, dans des montagnes plus ou moins éloignées de ces petites îles du Malabar. Combien il fallut de temps, et combien de bras pour ces prodigieuses excavations ! Ces travaux parurent toujours si fort au-dessus des forces de l'homme, que les Indiens ne cessèrent jamais de les attribuer à des intelligences d'un ordre supérieur. A ces sombres cavernes placées à une trop grande distance les unes des autres pour satisfaire à la dévotion des peuples, succédèrent, dans toutes les provinces, des temples de forme pyramidale, qui ne recevaient une faible lumière que par la porte. L'habitude originairement contractée de célébrer les mystères sacrés dans l'obscurité empêcha d'y ouvrir des fenêtres. Vint enfin le temps où ces monumens religieux devaient acquérir de la grandeur, de la majesté, de la magnificence. La sculpture y rendit en relief les animaux, les hommes et les dieux, comme dans les premiers âges, mais avec un succès bien plus décidé. Sans approcher de la perfection où arrivèrent depuis les Grecs, les artistes de l'Indostan prouvèrent qu'ils n'étaient pas sans quelque goût et sans quelque talent.

VIII. Religion, gouvernement, jurisprudence,

On ignorait, il y a quelques années, si l'Indostan avait anciennement produit quelque ouvrage de génie digne d'occuper la postérité. A ces époques

mœurs et usages de l'Indostan.

reculées tous les livres, sans exception, étaient composés en sanscrit, langue qui peut-être ne fut jamais vulgaire, ou qui, de temps immémorial, avait du moins cessé de l'être. Elle n'était plus entendue que d'un petit nombre de bramines, qui, par politique, par intérêt, ou par superstition, refusaient opiniâtrément d'en donner l'intelligence. La curiosité active et persévérante de quelques Anglais a triomphé à la fin de cette répugnance, qu'on croyait invincible, et ils ont été initiés dans cet idiome mystérieux. L'un d'eux a traduit l'épisode d'un poëme épique, et l'autre un drame entier. On trouve dans ces poésies de grandes beautés et de grands défauts. Il est possible que l'Inde jette un jour un peu de diversité dans notre littérature agréable, comme elle fut autrefois la source des connaissances les plus sublimes.

Ce ne fut qu'après avoir appris des Indiens ce que la logique, la métaphysique, la morale, la physique, l'algèbre, l'astronomie et la religion, ont de plus séduisant, de plus probable ou de plus vrai, que les Grecs se virent en état de devenir les maîtres des nations. Révoquer en doute un fait si bien constaté par ceux-là mêmes qui avaient le plus d'intérêt à le faire oublier, c'est pousser beaucoup trop loin le scepticisme. Conclure, comme on se le permet, de l'ineptie actuelle des Indiens qu'ils n'eurent jamais des lumières, c'est croire à la stabilité des choses;

assertion démentie par chaque page de l'histoire.

Un philosophe moderne, qui pense très-sagement que l'homme, que les essais de sa raison, que le développement de ses facultés, que la marche de ses découvertes ont un tout autre intérêt que les ravages des conquérans ou les révolutions opérées par la politique, ce philosophe, après les recherches les plus suivies, a soupçonné que les connaissances dont les anciens et les modernes ont fait tant d'honneur à l'Inde n'en étaient pas originaires, et y avaient été seulement transplantées. Il ne peut se persuader qu'un peuple qui, de lui-même, se serait élevé si haut, se fût dégradé au point d'adopter les erreurs les plus grossières, les préjugés les plus extravagans, les superstitions les plus révoltantes. Selon son opinion, les bramines, premiers instituteurs de ces contrées, y portèrent d'une région plus ou moins éloignée, à des époques plus ou moins reculées, des principes qui ne purent s'y naturaliser, et qui ne tardèrent pas à se convertir en rêveries, en fables, en allégories analogues à la nature du climat, au caractère de ses habitans.

Le célèbre Robertson s'est depuis occupé de l'état primitif des Indiens, et il a porté dans une discussion si compliquée la circonspection, la sagacité, l'élégance qui lui sont propres. Ces recherches sont trop étrangères à notre sujet pour qu'il nous soit permis de nous y livrer. Nous nous bornerons à quelques lois mêlées de religion et de

jurisprudence, qui n'ont jamais été contestées, et qui depuis une infinité de siècles distinguent les peuples de l'Indostan de toutes les nations du globe.

Depuis l'Indus jusqu'au Gange, les Védam ou les Beths sont la source de toute croyance. Ces livres inspirés et canoniques sont au nombre de quatre. L'idiome dans lequel ils sont écrits ne fut jamais entendu que des bramines. Le seul désir de l'apprendre passerait pour un crime dans les autres castes. Tout prêtre qui se serait prêté à cette profanation serait dégradé, relégué dans la dernière des castes, et son humiliation à jamais perpétuée dans sa famille.

La religion des Indes est divisée en quatre-vingt-trois sectes, qui conviennent entre elles de quelques points principaux, et ne disputent point sur les autres. Elles vivent même en paix avec les hommes de toute croyance, parce que la leur ne leur prescrit pas de faire des prosélytes. Les Indiens admettent rarement les étrangers à leur culte, et c'est toujours avec une extrême répugnance. C'était assez l'esprit des anciennes superstitions. On le trouve chez les Égyptiens, chez les Juifs, chez les Grecs et chez les Romains.

Dans l'Inde, la société fut toujours divisée en castes. Cette institution est antérieure à toutes les traditions, à tous les monumens connus, et peut être regardée comme la preuve la plus frappante de la prodigieuse antiquité des Indiens. Rien ne

paraît plus contraire aux progrès naturels de la société, que cette distinction des classes parmi les membres d'un même état. Une semblable idée n'a pu être fondée que sur un système réfléchi de législation qui suppose un état de civilisation et de lumières très-avancé. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'est que cet usage se soit conservé tant de siècles après que le principe et le lien en ont été détruits. C'est un exemple frappant de la force des préjugés nationaux sanctifiés par des idées religieuses.

La différence des castes se remarque au premier coup-d'œil. Les membres de chacune des tribus ont entre eux une ressemblance qu'on ne peut méconnaître. Ce sont les mêmes habitudes, la même taille, le même son de voix, les mêmes agrémens ou les mêmes difformités. Tous les voyageurs un peu observateurs ont été frappés de cet air de famille.

On compte quatre castes principales, qui ont toutes plus ou moins de ramifications, plus ou moins de subdivisions.

La première est celle des bramines. Pour qu'ils pussent se livrer sans réserve au service des autels, aux règlemens des mœurs, fonctions importantes qui leur furent exclusivement confiées, l'institution primitive les débarrassa de tout soin profane, de toute autorité politique. Ces hommes sacrés furent renommés dans la plus haute antiquité. Ils croyaient à l'unité de Dieu, à l'immortalité de

l'âme, aux peines et aux récompenses futures. Le jeûne, la prière, le silence, la contemplation, étaient les pratiques religieuses qui leur étaient les plus familières. On voyait parmi eux de grandes vertus.

La théologie des bramines ne tarda pas à s'altérer. Au théisme succéda l'idolâtrie. L'Être suprême enfanta trois dieux. Par le premier, il créa le monde ; il le conserve par le second, et se servira du troisième pour le détruire. Le ciel, la terre, les enfers se peuplèrent de puissances intermédiaires. Les rites se multiplièrent avec les superstitions, et les erreurs les plus absurdes firent oublier aux enfans ces sublimes vérités qui avaient fait la gloire et la consolation de leurs ancêtres.

Cette révolution dans les idées eut-elle pour origine l'intérêt du sacerdoce ? ou ne fit-il que se prêter au besoin qu'avaient ses nombreux disciples d'un culte qui parlât continuellement à leurs sens grossiers ? Qui peut le savoir ? Mais tout démontre que la vénération accordée jusqu'alors aux bramines n'éprouva aucune altération dans le bouleversement. Ils continuèrent à être seuls décorés du zennar ou cordon sacré. Leurs décisions sur toutes les matières de dogme ou de discipline furent toujours aveuglément reçues. Leur médiation entre le ciel et la terre resta aussi efficace qu'elle l'avait été. Les trésors des grands et les offrandes de la multitude allèrent se perdre également dans leurs pagodes. Souvent les souverains

allaient consulter ces solitaires, à qui l'on supposait vraisemblablement le secours de l'inspiration, puisqu'on ne pouvait pas leur supposer les lumières de l'expérience.

Des hommages si éclatans ont duré jusqu'à ces derniers temps. Un nombre infini de bramines se sont jetés dans les intrigues des cours mogoles pour y chercher, par des voies plus ou moins criminelles, des richesses ou de l'autorité. Cette avidité et cette ambition les ont rendus suspects à leurs sectateurs. Ils ont cessé de diriger la conscience et la politique de leurs rajas, qu'ils avaient constamment tournées à l'avantage de leur ordre. Ceux d'entre eux qui ont conservé l'esprit des institutions primitives gémissent sur le relâchement arrivé dans les principes, ils gémissent sur les funestes effets qu'il a déjà produits. Ces hommes purs et réfléchis craignent une subversion totale. Quelques-uns même parlent de ce malheur comme d'un événement prochain et inévitable.

Le gouvernement et la défense du pays sont confiés aux kétheris. C'est la seconde caste, ou celle des guerriers. On en trouve partout ; mais ils sont moins nombreux, moins hardis sur les rives de l'Océan que dans le reste du pays. Aussi les Arabes, les Européens, tous ceux qui ont attaqué l'Indostan par les côtes, ont-ils trouvé peu de résistance. Ces soldats sont appelés *Nayrs* dans le Malabar. Ils sont fiers, efféminés et superstitieux. Quelques-uns des plus heureux se sont formés,

dans cette contrée comme ailleurs, de petits états. D'autres ont acquis des propriétés très-bornées. Le plus grand nombre commande ou obéit dans les camps. Les grands chemins sont souvent le théâtre de leurs brigandages. De là vient qu'il n'y a pas de voyageur prudent qui ne se fasse escorter par quelqu'un d'entre eux. Ceux qu'on paie pour ce service se laisseraient plutôt poignarder que de survivre à l'étranger qui aurait acheté leur protection. S'ils trahissaient cette confiance, leurs plus proches parens les mettraient en pièces. Les kétheris du nord et des montagnes ont une force, une audace, une intrépidité que le climat paraît avoir refusées à ceux des plaines et du midi. La religion leur permet à tous de manger de la viande; et cet aliment les fait vivre plus long-temps, dit-on, que les autres Indiens, qui ne se nourrissent que de végétaux.

Après avoir pourvu à l'instruction et à la sûreté de la nation, il fallait s'occuper de ses plus pressans besoins. C'est ce que fit le législateur en établissant une troisième caste, celle des marchands et des laboureurs.

Dans une région où dès l'origine tout fut bien ou mal combiné, le commerce dut avoir ses lois et ses règlemens. Ni l'ensemble, ni les détails n'en sont venus jusqu'à nous. Cet objet, comme mille autres, s'est constamment refusé aux recherches les plus profondes et les plus savantes. Mais, comme chez ces peuples les usages les plus importans et

les plus frivoles ont été également immobiles, on peut, on doit conjecturer que les productions de la terre, que les ouvrages de l'industrie, que la circulation des métaux s'y répandirent anciennement de la même manière que de nos jours.

Entre les banians, quelques-uns sont banquiers, d'autres négocians. Plusieurs exercent les deux professions. Ce sont les hommes les plus intelligens, les plus actifs, les plus déliés, les plus riches de l'empire. Ils règlent le cours du change et le prix de toutes choses. Par leur ministère, vous envoyez vos effets, vous transportez vos personnes, vous faites vos recettes et vos paiemens d'une extrémité de l'Indostan à l'autre. Leur réputation de probité fut long-temps intacte. Beaucoup ont étrangement dégénéré. Aucune passion ne les détourne de leurs intérêts, aucune considération ne leur fait franchir les bornes qu'ils s'étaient prescrites.

Durant une longue suite de siècles, les affaires furent vives et suivies. La tyrannie des Mogols les accrut encore, parce que les tributs énormes qu'ils exigeaient leur permettaient de multiplier et de varier leurs jouissances. Peu d'entre ces orgueilleux musulmans se livrèrent au négoce, et il resta presque entièrement aux gentils, que leur éducation, leur expérience et leurs habitudes y rendaient plus propres. L'anarchie a depuis beaucoup diminué la circulation des denrées et des marchandises. Les caravanes ont été souvent arrêtées,

vexées et pillées sur les frontières des petits états qui s'étaient formés des débris de l'empire. Si le vide qui se faisait dans le commerce intérieur a été rempli par l'augmentation qu'acquérait le commerce maritime, le dédommagement a été moins pour les Indiens que pour les Européens, principalement auteurs de cette nouvelle révolution.

Les paiemens un peu considérables se font tous dans l'Indostan avec des roupies d'or, avec des roupies d'argent. Elles portent le nom de l'empereur régnant, et du lieu où elles ont été fabriquées. Comme il n'y a guère de grande ville ni de raja qui n'aient le droit de battre monnaie, les espèces diffèrent beaucoup par le poids et par le titre. Dans les marchés de peu d'importance, on se sert de passas, pièces de cuivre imparfaitement rondes; elles ne portent aucune marque qui détermine leur valeur. Au-dessous sont les cauris, petits coquillages des Maldives, qui se perdent, qui se détruisent, et qu'il faut souvent renouveler.

Admis à la même classe que les marchands, les laboureurs se montraient dignes de la plus haute estime. La vertu de ces hommes si nécessaires était simple, modeste et soutenue, comme elle le sera partout lorsqu'ils ne seront ni corrompus, ni opprimés par le gouvernement. Autant qu'on en peut juger, ils avaient associé de bonne heure les animaux à leur travail; ils avaient perfectionné les instrumens de leur agriculture. Leur usage était de partager leurs champs en carrés de douze à

quinze pieds. Cette symétrie offrait un coup-d'œil ravissant lorsque les grains commençaient à pousser et que la terre se couvrait de verdure. La plupart des carrés étaient entourés de petits canaux que remplissaient des étangs, des eaux courantes, ou des puits creusés dans le voisinage. Il reste encore quelques vestiges de cette industrie dans les faibles districts soumis immédiatement aux princes indiens. Mais rien n'est aussi affligeant que l'aspect des provinces gouvernées par des nababs, par des soubabs tartares. Tout y décèle l'extrême misère des agriculteurs. La plupart sont nus ; leurs maisons, de boue et de chaume, sont si basses, qu'on ne saurait s'y tenir debout. Ils couchent à terre, et n'ont pour meubles que quelques grossières poteries. Le riz grillé ou cuit à l'eau fait toute leur nourriture.

La législation crut pouvoir réunir sans inconvénient dans la quatrième caste toutes les professions regardées comme mécaniques, tous les hommes dont les occupations exigent plus de force, d'assiduité et d'expérience que de méditation. Les tisserans formèrent toujours la partie la plus intéressante et la plus nombreuse de cette dernière classe.

Les quatre castes ont des lois générales qui leur défendent de se marier, d'habiter, de manger ensemble. Chacune a des lois particulières, analogues à ses devoirs, relatives à sa conservation. Toutes sont plus ou moins divisées en classes

supérieures et en classes inférieures, sans que cette distinction prive aucun individu des droits de sa caste. Un brame, par exemple, du troisième ou quatrième ordre sera toujours brame pour les autres castes. Il n'éprouvera le désagrément de la subordination que dans la sienne.

Des institutions qui défendent aux castes et aux subdivisions des castes la moindre communication dans les usages les plus ordinaires de la vie, qui font regarder un attouchement, même involontaire, comme une souillure, doivent empoisonner les jours des Indiens, quelque superstitieux qu'on les suppose. Il faut que leurs actions soient toujours incertaines et toujours contraintes. Une attention continuelle aux détails les plus puérils les fait tomber nécessairement dans un abrutissement entier. Jamais leur esprit ne concevra rien de grand, jamais leur cœur ne s'élèvera à rien d'héroïque.

Ces considérations n'ont pas empêché quelques hommes éclairés d'approuver l'établissement des castes. Au lieu, disent-ils, de cette éducation vague et générale que les citoyens reçoivent sur le reste du globe comme s'ils étaient tous appelés aux mêmes fonctions, les Indiens commencent à être dès leurs premiers ans ce qu'ils doivent être le reste de leur vie. On les accoutume de bonne heure aux soins qu'ils auront toujours à remplir. Avec la science de leur profession ils en prennent nécessairement le goût. Appliqués à un seul

objet, nul autre ne les en peut distraire. Formés à leur art dans leur famille et par une longue suite de générations, ils perfectionnent l'héritage de leurs ancêtres. Renfermés dans la sphère de leur état, leur plus grande ambition est de faire honorer leur condition. Les états ne se confondent pas. La subordination est maintenue. Le luxe a des bornes. Les lois ont tout fixé selon les rangs, jusqu'à la qualité des habits, jusqu'aux commodités permises dans la demeure ordinaire et dans les voyages.

Mais l'approbation, bien ou mal accordée par un très-petit nombre de philosophes aux quatre castes dont on a parlé, a été généralement refusée à la cinquième, qui est le rebut de toutes les autres. Ceux qui la composent exercent les emplois les plus vils de la société. Ils enterrent les morts, ils transportent les immondices, ils se nourrissent de la viande des animaux morts naturellement. L'entrée des temples et des marchés publics leur est interdite. On ne leur permet pas l'usage des puits communs. Leurs habitations sont à l'extrémité des villes, ou forment des hameaux isolés dans les campagnes; et il leur est même défendu de traverser les rues occupées par des bramines. Comme tous les Indiens, ils peuvent vaquer aux travaux de l'agriculture, mais seulement pour les autres castes, et ils n'ont jamais des terres en propriété, ni même à ferme. L'horreur qu'ils inspirent est telle, que, si par hasard ils touchaient

quelqu'un qui ne fût pas de leur tribu, on les priverait impunément d'une vie réputée trop vile, pour mériter la protection des lois.

Tel est, même dans les contrées où une domination étrangère a un peu changé les idées, le sort de ces malheureux connus à la côte de Coromandel sous le nom de *parias*. Leur dégradation est bien plus entière encore au Malabar, qui n'a pas été asservi par le Mogol, et où on les appelle *pouliats*.

La plupart y sont occupés à la culture du riz. Près des champs qu'ils cultivent est une espèce de hutte. Ils s'y réfugient lorsque des cris, toujours poussés de loin, leur annoncent un ordre de celui dont ils dépendent, et ils répondent sans sortir de leur asile. Ils prennent la même précaution si un bruit confus les avertit de l'approche de quelque individu que ce puisse être. Le temps leur manque-t-il pour se cacher, ils se prosternent la face contre terre avec toute l'humilité que doit leur donner le sentiment de leur opprobre. Si les récoltes ne répondent pas à l'avidité d'un maître oppresseur, le cruel met quelquefois le feu aux cabanes des malheureux laboureurs ; et il tire impitoyablement sur eux lorsque, ce qui arrive rarement, ils tentent d'échapper aux flammes. Tout est horrible dans la condition de ces infortunés, jusqu'à la manière dont on les force de pourvoir à leurs plus pressans besoins. A l'entrée de la nuit ils sortent en troupes plus ou moins

nombreuses de leur retraite ; ils dirigent leurs pas vers le marché, et poussent des rugissemens à quelque distance. Les marchands approchent ; les pouliats demandent ce qu'il leur faut. On le leur fournit, et on le dépose dans le lieu même où était compté d'avance l'argent destiné au paiement. Lorsque les acheteurs peuvent être assurés que personne ne les verra, ils sortent de derrière la haie qui les dérobait à tous les regards, et enlèvent précipitamment ce qu'ils ont acquis d'une manière si bizarre.

Cet excès d'avilissement où l'on voit plongée une partie considérable d'une nation nombreuse a toujours paru une énigme inexplicable. Les esprits les plus clairvoyans n'ont jamais démêlé comment des peuples humains et sensibles avaient pu réduire leurs propres frères à une condition si abjecte. Oserons-nous hasarder une conjecture ? Des tourmens horribles ou une mort honteuse sont, dans nos gouvernemens à demi barbares, le partage des scélérats qui ont plus ou moins troublé l'ordre de la société. Ne se pourrait-il pas que, dans le doux climat de l'Inde, des lois modérées se fussent bornées à exclure de leurs castes tous les malfaiteurs ? Ce châtiment devait paraître suffisant pour arrêter les crimes ; et il était certainement le plus convenable dans un pays où l'effusion du sang fut toujours proscrite par la religion et par les mœurs. C'eût été sans doute un grand bien que les enfans n'eussent pas hérité de l'infamie

de leurs pères ; mais des préjugés indestructibles s'opposaient à cette réhabilitation. Il est sans exemple qu'une famille chassée de sa tribu y soit jamais rentrée.

On s'attendait à voir tomber les barrières dans les temples. C'est là qu'on devrait se souvenir au moins que les distinctions de la naissance sont de convention, et que tous les hommes sont frères, enfans du même Dieu. Il n'en est pas ainsi. Quelques tribus, il est vrai, se rapprochent et se confondent au pied des autels ; mais les dernières éprouvent les humiliations de leur état jusque dans les pagodes.

Les Européens, pour avoir vécu avec ces proscrits comme on doit vivre avec des hommes, ont fini par inspirer aux Indiens une horreur presque égale. Cette horreur subsiste encore aujourd'hui dans l'intérieur des terres, où le défaut de communication nourrit des préjugés profonds ; ils se dissipent peu à peu sur les côtes, où le commerce et les besoins rapprochent tous les hommes, et donnent nécessairement des idées plus justes de la nature humaine.

La religion, qui consacre cette inégalité parmi les Indiens, n'a pas cependant suffi pour les faire renoncer entièrement à la considération dont jouissent les classes supérieures. L'ambition naturelle s'est fait quelquefois entendre, et a inspiré à quelques esprits ardens des moyens bien singuliers pour partager avec les bramines les respects

de la multitude. C'est là l'origine des moines connus dans l'Inde sous le nom de *jogueys*.

Les hommes de toutes les castes honnêtes sont admis à ce genre de vie. Il suffit de se livrer comme les bramines à la contemplation et à l'oisiveté ; mais il faut les surpasser en mortifications. Aussi les austérités que s'imposent nos plus enthousiastes cénobites n'approchent-elles pas des tourmens horribles auxquels se condamne un moine indien. Courbés sous le poids de leurs chaînes, étendus sur leur fumier, exténués de macérations, de veilles et de jeûnes, les jogueys deviennent un spectacle intéressant pour les peuples.

La plupart parcourent les campagnes, où ils jouissent des hommages de la multitude, des grands même, qui, par politique ou par conviction, descendent souvent de leur éléphant pour se prosterner aux pieds de ces hommes dégoûtans. De toutes parts on leur offre des fruits, des fleurs et des parfums. Ils demandent avec hauteur ce qu'ils désirent, et reçoivent comme un tribut ce qu'on leur présente, sans que cette arrogance diminue jamais la vénération qu'on leur a vouée. L'objet de leur ambition est de ramasser de quoi planter des arbres, de quoi creuser des étangs, de quoi réparer ou construire des pagodes.

Ceux d'entre eux qui préfèrent le séjour des bois voient accourir dans leur solitude les personnes du sexe qui ne sont pas d'un rang assez

distingué pour vivre enfermées, et principalement celles qui n'ont point d'enfans. Souvent elles trouvent dans leur pèlerinage la fin d'une stérilité plus honteuse aux Indes que partout ailleurs.

Les villes attirent et fixent les hommes de cet ordre dont la renommée a le plus vanté les merveilles; mais ils y vivent toujours sous des tentes et à l'air libre. C'est là qu'ils reçoivent les respects qui leur sont prodigués, qu'ils accordent des conseils dont on est avide. Rarement daignent-ils se transporter même dans les palais où l'on se tiendrait le plus honoré de leur présence. Si quelquefois ils cèdent aux supplications de quelque femme très-considérable, leurs sandales qu'ils laissent à la porte avertissent le mari qu'il ne lui est pas permis d'entrer.

La nourriture n'est pas la même pour toutes les castes. Les gens de guerre et quelques autres castes peuvent manger de la venaison et du mouton. Le poisson est permis aux laboureurs et aux artisans. Les bramines s'abstiennent de tout ce qui a eu vie. En général ces peuples sont d'une extrême sobriété, mais plus ou moins rigoureuse, selon que leur profession exige un travail plus ou moins pénible.

Toutes les castes croient également à la métempsycose, et la regardent unanimement comme le point fondamental de leur religion. L'Éternel, disent-elles, après avoir été long-temps absorbé dans la contemplation de sa propre existence,

résolut de créer des êtres capables de partager sa béatitude. Il dit, et les anges furent rangés autour de son trône ; ils l'adorèrent, ils l'aimèrent. L'orgueil séduisit quelques-uns des plus élevés, et leur exemple en entraîna un grand nombre dans la révolte. Ceux qui étaient restés fidèles gémirent d'une si funeste désobéissance, et la douleur fut connue pour la première fois dans le ciel.

Dieu lui-même partagea, si l'on peut parler ainsi, leur tristesse. Miséricordieux dans son courroux, il chargea les esprits qui ne s'étaient pas écartés de leur devoir de ramener ceux que leur présomption avait égarés. Cette condescendance ne produisit pas l'effet qu'on s'en était promis ; et il fallut employer la force pour réduire les criminels que la douceur ne ramenait pas. Battus de tous côtés, ils furent précipités dans un séjour de ténèbres, et condamnés à y souffrir des milliers de siècles.

Les vainqueurs désirèrent de voir abréger ces peines, et le Seigneur daigna écouter leurs vœux. Malheureusement le repentir des coupables ne dura que peu. Ce fut en vain qu'on les pardonna à plusieurs reprises. Chaque acte de clémence fut suivi d'une nouvelle révolte.

Ces faibles ou obstinés pécheurs venaient de commettre encore un trait d'ingratitude, lorsqu'il plut à Dieu de créer la terre. Il les y plaça, et les condamna à subir quatre-vingt-sept transmigrations dans divers animaux avant d'animer la vache, le premier de tous. Ces différentes trans-

migrations sont un état d'expiation d'où l'on passe à un état d'épreuve ; c'est-à-dire que l'ange transmigre du corps de la vache dans un corps humain. C'est là que le Créateur étend ses facultés intellectuelles et sa liberté, dont le bon et le mauvais usage avance ou recule l'époque de son pardon. Le juste va se rejoindre, en mourant, à l'Être suprême ; le méchant recommence son temps d'expiation.

Ce système fut très-anciennement adopté par plusieurs peuples avec plus ou moins de modifications. On s'appropria moins l'habitude qu'avaient contractée les femmes indiennes de se brûler à la mort de leurs maris.

L'usage insensé d'ensevelir des vivans avec des morts s'est trouvé établi dans l'ancien et le nouvel hémisphère, dans des déserts et dans les contrées les plus peuplées. Des régions qui n'avaient jamais eu de communication ont également offert ce cruel spectacle. L'orgueil, l'amour excessif de soi, d'autres passions ou d'autres vices peuvent avoir entraîné l'homme dans la même erreur en divers climats.

Cependant on doit présumer qu'une pratique si visiblement opposée à la raison a principalement tiré sa source du dogme de la résurrection des corps et d'une vie à venir. L'espoir d'être servi dans un autre monde par les mêmes personnes à qui on avait commandé dans celui-ci aura fait immoler l'esclave sur le tombeau de son maître,

la femme sur le tombeau de son mari. Aussi tous les monumens attestent-ils que ce fut sur les tristes restes des souverains que ces homicides se renouvelèrent le plus souvent.

Cet extravagant suicide aurait dû être à jamais écarté d'une région généralement subjuguée par le système de la métempsycose. Cependant, par une des innombrables contradictions qui avilissent partout l'espèce humaine, cette folie y fut beaucoup plus répétée que partout ailleurs. Durant une longue suite de siècles, une femme d'une caste supérieure principalement, qui, dans l'Indostan, aurait refusé de mêler ses cendres aux cendres d'un époux souvent abhorré, aurait été dégradée, couverte de haillons, destinée aux plus vils emplois, méprisée par le dernier des esclaves.

Heureusement ces horribles scènes deviennent tous les jours plus rares. Jamais les Européens ne les souffrent sur le territoire où ils dominent. Plusieurs gouverneurs mogols les ont proscrites dans leurs provinces. Ceux d'entre eux à qui la soif de l'or les fait tolérer encore en mettent la permission à un si haut prix, qu'on y peut rarement atteindre. Mais cette difficulté-là même rend quelquefois les désirs plus vifs. On a vu des femmes se vouer souvent aux travaux les plus humilians et les plus rudes afin de ramasser les sommes exigées pour cette démence.

La veuve d'un bramine, jeune, belle et intéressante, voulait renouveler ces tragédies à Surate.

On se refusait à ses sollicitations. Cette femme, indignée, prit des charbons ardens dans ses mains, et, paraissant supérieure à la douleur, elle dit d'un ton très-ferme au nabab : *Ne considère pas seulement la faiblesse de mon âge et de mon sexe. Vois avec quelle insensibilité je tiens ce feu dans mes mains. Sache que c'est avec la même constance que je me précipiterai au milieu des flammes.*

La vérité, le mensonge, la honte, toutes les sortes de préjugés civils ou religieux peuvent donc élever l'homme jusqu'au mépris de la vie, le plus grand des biens ; de la mort, la plus grande des terreurs ; et de la douleur, le plus grand des maux. Législateurs imbécilles, pourquoi n'avez-vous pas su démêler ce terrible ressort? ou, si vous l'avez connu, pourquoi n'avez-vous pas su en tirer parti pour nous attacher à nos devoirs? Quels pères, quels enfans, quels amis, quels citoyens n'eussiez-vous pas faits de nous par la seule dispensation de l'honneur et de l'ignominie! Si la crainte du mépris précipite au Malabar une jeune femme dans un brasier ardent, en quel endroit du monde ne résoudrait-elle pas une mère à allaiter son enfant, une épouse à garder la fidélité à son époux?

Les Européens étaient établis depuis trois siècles dans l'Indostan, sans avoir pu acquérir sur les peuples qui l'habitent d'autres connaissances un peu certaines que celles que nous venons d'exposer. Les brames, seuls dépositaires des dogmes

et des règlemens, tant civils que religieux, en avaient toujours fait un secret que ni la terreur ni la persuasion n'avaient jamais pu leur arracher. Il était réservé à M. Hastings, gouverneur général des établissemens anglais dans le Bengale, et le plus éclairé des Européens qui soient passés dans cette région, de leur faire sentir les inconvéniens de cette mystérieuse réserve. Ceux d'entre eux que l'expérience ou leurs études avaient élevés au-dessus des préjugés de leur caste se prêtèrent à ses vues, dans l'espérance sans doute d'obtenir plus de faveur pour leur religion ou pour leurs lois. Ils étaient au nombre de onze, dont le plus âgé passait quatre-vingts ans, et le plus jeune n'en avait pas moins de trente-cinq. Leur travail se réduisit à compulser dix-huit auteurs originaux sanscrits; et le recueil des sentences qu'ils en tirèrent, traduit en persan sous les yeux des brames, le fut du persan en anglais par M. Halhed. Les compilateurs du code rejetèrent unanimement deux propositions : l'une de supprimer quelques paragraphes scandaleux, l'autre d'instruire M. Halhed dans le dialecte sacré. Tant il est vrai que l'esprit sacerdotal est partout le même, et qu'en tout temps le prêtre, par intérêt et par orgueil, s'occupe à retenir les peuples dans l'ignorance. Pour donner à l'ouvrage l'exactitude et la sanction qu'on pouvait désirer, on appela, des différentes contrées du Bengale, les plus habiles d'entre les pundits ou brames jurisconsultes.

Voici l'histoire abrégée de la création du monde et de la première formation des castes, telle que ces religieux compilateurs l'ont exposée à la tête du code civil.

Brama aime, dans chaque pays, la forme du culte qu'on y observe. Il écoute dans la mosquée le dévot qui récite des prières en comptant des grains. Il est présent aux temples, à l'adoration des idoles. Il est l'intime du musulman et l'ami de l'Indien, le compagnon du chrétien et le confident du Juif. Les hommes qu'il a doués d'une âme élevée ne voient dans les contrariétés des sectes et la diversité des cultes religieux qu'un des effets de la richesse qu'il a déployée dans l'œuvre de la création.

Le principe de la vérité, ou l'Être suprême, avait formé la terre et les cieux, l'eau, l'air et le feu, lorsqu'il engendra Brama. Brama est l'esprit de Dieu. Il est absorbé dans la contemplation de lui-même. Il est présent à chaque partie de l'espace. Il est un. Sa science est infinie. Elle lui vient par inspiration. Son intelligence comprend tout ce qui est possible. Il est immuable. Il n'y a pour lui, ni passé, ni présent, ni futur. Il est indépendant. Il est séparé de l'univers. Il anime les opérations de Dieu. Il anime les vingt-quatre puissances de la nature. L'œil reçoit son action du soleil, le vase du feu, le fer de l'aimant, le feu des matières combustibles, l'ombre du corps, la poussière du vent, le trait du ressort de l'arc,

et l'ombrage de l'arbre. Ainsi, par cet esprit, l'univers est doué des puissances de la volonté et des puissances de l'action. Si cet esprit vient du cœur par le canal de l'oreille, il produit la perception des sons; par le canal de la peau, la perception du toucher; par le canal de l'œil, la perception des objets visibles; par le canal de la langue, la perception du goût; par le canal du nez, la perception de l'odorat. Cet esprit anime les cinq membres d'action, les cinq membres de perception, les cinq élémens, les cinq sens, les trois dispositions de l'âme; cause la création ou l'anéantissement des choses, contemplant le tout en spectateur indifférent. Telle est la doctrine du Reig-Veda.

Brama engendra de sa bouche la sagesse, ou le brame, dont la fonction est de prier, de lire et d'instruire; de son bras, la force, ou le guerrier et le souverain qui tirera de l'arc, gouvernera et combattra; de son ventre, de ses cuisses, la nourriture, ou l'agriculture et le commerçant; de ses pieds, la servitude, ou l'artisan et l'esclave, qui passera sa vie à obéir, à travailler et à voyager.

La distinction des quatre premières castes est donc aussi vieille que le monde, et d'institution divine.

Brama produisit ensuite le reste de l'espèce humaine qui devait remplir ces quatre castes; les animaux, les végétaux, les choses inanimées, les

vices et les vertus. Il prescrivit à chaque caste ses devoirs, et ces devoirs sont à jamais consignés dans les livres sacrés.

Le premier magistrat ou souverain du choix de Brama eut un méchant successeur qui pervertit l'ordre social en autorisant le mélange des hommes et des femmes des quatre castes qu'il avait instituées; confusion sacrilége, de laquelle sortit une cinquième caste, et de celle-ci une multitude d'autres. Les brames, irrités, le mirent à mort. En frottant la main droite de son cadavre, il en naquit deux fils, l'un militaire ou magistrat, l'autre brame. En frottant la main gauche, il en naquit une fille, que les brames marièrent à son frère le guerrier, à qui ils accordèrent la magistrature. Celui-ci avait médité le massacre de la cinquième caste et de toutes ses branches; les brames l'en dissuadèrent. Leur avis fut de rassembler les individus qui la composaient, et de leur assigner différentes fonctions dans les sciences, les arts et les métiers, qu'ils exercèrent, eux et leurs descendans, à perpétuité.

D'où l'on voit que le brame fut tellement enorgueilli de son origine, qu'il aurait cru se dégrader en ambitionnant la magistrature ou la souveraineté, et qu'on parvient à rendre aux peuples leurs chaînes respectables en les en chargeant au nom de la Divinité. Jamais un Indien ne fut tenté de sortir de sa caste. La distribution des Indiens en castes qui s'élèvent les unes au-dessus des autres

caractérise la plus profonde corruption et le plus ancien esclavage. Elle décèle une injuste et révoltante prééminence des prêtres sur les autres conditions de la société, et une stupide indifférence du premier législateur pour le bonheur général de la nation.

Cet historique de la naissance du monde n'offre rien de plus raisonnable ou de plus insensé que ce qu'on lit dans les autres mythologies. Partout l'homme a voulu descendre du ciel. Les Védas, ou les livres canoniques, ne sont ni moins révérés, ni moins crus dans l'Inde que la Bible par le juif ou par le chrétien; et la foi dans les révélations de Brama, de Râm et de Chiven, est aussi robuste que la nôtre. La religion fut presque partout une invention d'hommes adroits et politiques, qui, ne trouvant pas en eux-mêmes les moyens de gouverner leurs semblables à leur gré, cherchèrent dans le ciel la force qui leur manquait, et en firent descendre la terreur. Leurs rêveries furent généralement admises dans toute leur absurdité. Ce ne fut que par le progrès de la civilisation et des lumières qu'on s'enhardit à les examiner, et qu'on commença à rougir de sa croyance. D'entre les raisonneurs, les uns s'en moquèrent et formèrent la classe abhorrée des esprits forts; les autres, par intérêt ou pusillanimité, cherchant à concilier la folie avec la raison, recoururent à des allégories dont les instituteurs du dogme n'avaient pas eu la moindre idée, et que le peuple

ne comprit pas ou rejeta, pour s'en tenir purement et simplement à la foi de ses pères.

Les annales sacrées des Indiens datent des siècles les plus reculés, et se sont conservées jusqu'aux derniers temps sans aucune interruption. Elles ne font aucune mention de l'événement le plus mémorable et le plus terrible, le déluge. Les brames prétendent que leurs livres sacrés sont antérieurs à cette époque, et que ce fléau ne s'étendit pas sur l'Indostan. Ils distinguent quatre âges. L'âge de la pureté, dont la durée fut de trois millions deux cent mille ans: alors l'homme vivait cent mille ans, et sa stature était de vingt et une coudées. L'âge de réprobation, sous lequel un tiers du genre humain était corrompu: sa durée fut de deux millions quatre cent mille ans, et la vie de l'homme de dix mille ans. L'âge de la corruption de la moitié de l'espèce, dont la durée fut d'un million six cent mille ans, et la vie de l'homme de mille ans. L'âge de la corruption générale ou l'ère présente, dont la durée sera de quatre cent mille ans; il y en a près de cinquante mille d'écoulés : au commencement de ce période, la vie de l'homme fut bornée à cent ans. Partout l'âge présent est le plus corrompu; partout son siècle est la lie des siècles : comme si le vice et la vertu n'étaient pas aussi vieux que l'homme et le monde !

Quelque fabuleuses que ces annales nous paraissent, par qui pourraient-elles être contestées?

Serait-ce par le philosophe qui croit à l'éternité des choses? Serait-ce par le juif, dont la chronologie, les mœurs, les lois ont tant de conformité avec le dernier âge de l'Indien? Il n'y a point d'objections contre les époques des Indiens qu'on ne puisse rétorquer contre les nôtres, et nous n'employons aucune preuve à constater celles-ci qu'on ne retrouve dans la bouche et les écrits du brame.

Les pundits, ou brames jurisconsultes, parlent aujourd'hui la langue originale des lois, langue ignorée du peuple. Les brames parlent et écrivent le sanscrit. Le sanscrit est abondant et concis. La grammaire en est très-compliquée et très-régulière. L'alphabet a cinquante caractères. Les déclinaisons, au nombre de dix-sept, ont chacune un singulier, un duel et un plurier. Il y a des syllabes brèves, plus brèves et très-brèves; des syllabes longues, plus longues et très-longues; aiguës, plus aiguës et très-aiguës; graves, plus graves et très-graves. C'est un idiome noté et musical. La dernière syllabe du mot *bédéreo* est une espèce de point d'orgue qui dure près d'une minute. La poésie a toutes sortes de vers, et la versification toutes les sortes de pieds et de difficultés des autres langues, sans en excepter la rime. Les auteurs composent par stances, dont le sujet est communément moral. *Un père dissipateur est l'ennemi de son fils.—Une mère débauchée est l'ennemie de ses enfans.—Une belle femme est l'ennemie*

de son mari.—Un enfant mal élevé est l'ennemi de ses parens..... Voici un exemple de leurs pièces. —*Par la soif de l'or, j'ai fouillé la terre et je me suis livré à la transmutation des métaux.—J'ai traversé les mers, et j'ai rampé sous les grands.— J'ai fui le monde; je me suis occupé de l'art des enchantemens, et j'ai veillé parmi les tombeaux.— Il ne m'en est pas revenu un cauri. Avarice, retire-toi; j'ai renoncé à tes chimériques promesses.*

Quel laps de temps ne suppose pas une langue aussi difficile et aussi perfectionnée! Que les folies modernes sont vieilles! Il est parlé dans le sanscrit des jugemens de Dieu par l'eau et le feu: combien les mêmes erreurs et les mêmes vérités ont fait de fois le tour du globe! Au temps où le sanscrit était écrit et parlé, les sept jours de la semaine portaient déjà, et dans le même ordre, les noms des sept planètes; la culture de la canne à sucre était exercée; la chimie était connue; le feu grégeois était inventé; il y avait des armes à feu; un javelot qui, lancé, se divisait en flèches ou pointes ardentes qui ne s'éteignaient point; une machine qui lançait un grand nombre de ces javelots et qui pouvait tuer jusqu'à cent hommes en un instant. Mais c'est surtout dans le code civil des Indiens, où nous allons entrer, qu'on trouve les attestations les plus fortes de l'incroyable antiquité de la nation.

Enfin nous les possédons ces lois d'un peuple qui semble avoir instruit tous les autres, et qui,

depuis sa réunion, n'a subi dans ses mœurs et ses préjugés d'autres altérations que celles qui sont inséparables du caractère de l'homme et de l'influence des temps.

Le code civil des Indiens s'ouvre par les devoirs du souverain ou magistrat. On lit dans un paragraphe séparé : « Qu'il soit aimé, respecté, instruit, « ferme et redouté. Qu'il traite ses sujets comme « ses enfans. Qu'il protége le mérite et récom- « pense la vertu. Qu'il se montre à ses peuples. « Qu'il s'abstienne du vin. Qu'il règne d'abord « sur lui-même. Qu'il ne soit jamais ni joueur ni « chasseur. Que dans toute occasion il épargne le « brame et l'excuse. Qu'il encourage surtout la « culture des terres. Il n'envahira point la propriété « du dernier de ses sujets. S'il est vainqueur dans « la guerre, il en rendra grâces aux dieux du pays, « et comblera le brame des dépouilles de l'en- « nemi. Il aura à son service un nombre de bouf- « fons ou parasites, de farceurs, de danseurs et « de lutteurs. S'il ne peut saisir le malfaiteur, le « malfait sera réparé à ses dépens. Si, percevant « le tribut, il ne protége pas, il ira aux enfers. « S'il usurpe une portion des legs ou donations « pieuses, il sera châtié pendant mille ans aux « enfers. Qu'il sache que partout où les hommes « d'un certain rang fréquentent les prostituées et « se livrent à la débauche de la table, l'état marche « à sa ruine. Son autorité durera peu, s'il confie « ses projets à d'autres qu'à ses conseillers. Mal-

« heur à lui s'il consulte le vieillard imbécille ou « la femme légère. Qu'il tienne son conseil au « haut de la maison, sur la montagne, au fond « du désert, loin des perroquets et des oiseaux « babillards. »

Il n'y aurait dans le code entier que la ligne sur les donations pieuses, qu'on y reconnaîtrait le doigt du prêtre. Mais quelle est l'utilité des bouffons, des danseurs, des farceurs à la cour du magistrat ? Serait-ce de le délasser de ses fonctions pénibles, de le récréer de ses devoirs sérieux ?

Combien la formation d'un code civil, surtout pour une grande nation, ne suppose-t-elle pas de qualités réunies ! Quelle connaissance de l'homme, du climat, de la religion, des mœurs, des usages, des préjugés, de la justice naturelle, des droits, des rapports, des conditions, des choses, des devoirs dans tous les états, de la proportion des châtimens aux délits ! Quel jugement ! quelle impartialité ! quelle expérience ! Le code des Indiens a-t-il été l'ouvrage du génie ou le résultat de la sagesse des siècles ? C'est une question que nous laisserons à décider à celui qui se donnera la peine de la méditer profondément.

On y traite d'abord du prêt, le premier lien des hommes entre eux ; de la proprieté, le premier pas de l'association ; de la justice, sans laquelle aucune société ne peut subsister ; des formes de la justice, sans lesquelles l'exercice en devient arbi-

traire; des dépôts, des partages, des donations, des gages, des esclaves, des citoyens, des pères, des mères, des enfans, des époux, des femmes, des danseuses, des chanteuses. A la suite de ces objets, qui marquent une population nombreuse, des liaisons infinies, une expérience consommée de la méchanceté des hommes, on passe aux loyers et aux baux, aux partages des terres et aux récoltes, aux villes et aux bourgs, aux amendes, à toutes sortes d'injures et de rixes, aux charlatans, aux filous et aux vols, entre lesquels on compte le vol de la personne, à l'incontinence et à l'adultère; et chacune de ces matières est traitée dans un détail qui s'étend depuis les espèces les plus communes jusqu'à des délits qui semblent chimériques. Presque tout a été prévu avec jugement, distingué avec finesse, et prescrit, défendu, ou châtié avec justice. De cette multitude de lois nous n'exposerons que celles qui caractérisent les premiers temps de la nation, et qui doivent nous frapper ou par leur sagesse ou par leur singularité.

Il est défendu de prêter à la femme, à l'enfant et à son serviteur. L'intérêt du prêt s'accroît à mesure que la caste de l'emprunteur descend; police inhumaine, où l'on a plus consulté la sécurité du riche que le besoin du pauvre. Quelle que soit la durée du prêt, l'intérêt ne s'élèvera jamais au double du capital. Celui qui hypothéquera le même effet à deux créanciers sera puni de mort: cela

est juste, c'est une espèce de vol. Le créancier saisira son débiteur insolvable dans les castes subalternes, l'enfermera chez lui, et le fera travailler à son profit. Cela est moins cruel que de l'étendre sur de la paille dans une prison.

La femme de mauvaises mœurs n'héritera point, ni la veuve sans enfant, ni la femme stérile, ni l'homme sans principes, ni l'eunuque, ni l'imbécille, ni le banni de sa caste, ni l'expulsé de sa famille, ni l'aveugle ou sourd de naissance, ni le muet, ni l'impuissant, ni le maléficié, ni le lépreux, ni celui qui aura frappé son père. Que ceux qui les remplacent les revêtent et les nourrissent.

Les Indiens ne testent point. Les degrés d'affinité fixent les prétentions et les droits.

La portion de l'enfant qui aura profité de son éducation sera double de celle de l'enfant ignorant.

Presque toutes les lois du code sur les propriétés, les successions et les partages, sont conformes aux lois romaines, parce que la raison et l'équité sont de tous les temps et dictent les mêmes règlemens, à moins qu'ils ne soient contrariés par des usages bizarres ou des préjugés extravagans dont l'origine se perd dans la nuit des temps, que leur antiquité soutient contre le sens commun, et qui font le désespoir du législateur.

S'il se commet une injustice au tribunal de la loi, le dommage se répartira sur tous ceux qui y

auront participé, sans en excepter le juge. Il serait à souhaiter que partout le juge pût être pris à partie. S'il a mal jugé par incapacité, il est coupable; par iniquité, il l'est bien davantage.

Après avoir condamné le faux témoin à la peine du talion, on permet le faux témoignage contre une déposition vraie qui conduirait le coupable à la mort. Quelle étrange association de sagesse et de folie !

Dans la détresse, le mari pourra livrer sa femme, si elle y consent; le père vendre son fils, s'il en a plusieurs. De ces deux lois, l'une est infâme, l'autre inhumaine. La première réduit la mère de famille à la condition de prostituée, la seconde l'enfant de la maison à l'état d'esclave.

Les différentes classes d'esclaves sont énormément multipliées parmi les Indiens. La loi en permet l'affranchissement, qui a son cérémonial. L'esclave remplit une cruche d'eau, y met du riz qu'il a mondé, avec quelques feuilles d'un légume; il se tient debout devant son maître, la cruche sur son épaule; le maître l'élève sur sa tête, la casse, et dit trois fois, tandis que le contenu de la cruche se répand sur l'esclave : *Je te rends libre*, et l'esclave est affranchi.

Celui qui tuera un animal, un cheval, un bœuf, une chèvre, un chameau, aura la main ou le pied coupé; et voilà l'homme mis sur la ligne de la brute. S'il tue un tigre, un ours, un serpent, la peine sera pécuniaire. Ces délits sont des consé-

quences superstitieuses de la métempsycose, qui, faisant regarder le corps d'un animal comme le domicile d'une âme humaine, montre la mort violente d'un reptile comme une espèce d'assassinat. Le brame, avant que de s'asseoir à terre, balayait la place avec un pan de sa robe, et disait à Dieu : *Si j'ai fait descendre ma bienveillance jusqu'à la fourmi, j'espère que tu feras descendre la tienne jusqu'à moi.*

La population est un devoir primitif, un ordre de la nature si sacré, que la loi permet de tromper, de mentir, de se parjurer, pour favoriser un mariage. C'est une action malhonnête qui se fait partout, mais qui ne fut licite que chez les Indiens. Ne serait-il pas de la sagesse du législateur, dans plusieurs autres cas, d'autoriser ce qu'il ne peut ni empêcher ni punir ?

La polygamie est permise par toutes les religions de l'Asie, et la pluralité des maris tolérée par quelques-unes. Dans les royaumes de Boutan et du Thibet, une seule femme sert souvent à toute une famille, sans jalousie et sans trouble domestique.

La virginité est une condition essentielle à la validité de l'union conjugale. La femme est sous le despotisme de son mari. Le code des Indiens dit que *la femme maîtresse d'elle-même se conduira toujours mal, et qu'il ne faut jamais compter sur sa vertu.* Si elle n'engendre que des filles, son époux sera dispensé d'habiter avec elle. Elle ne sortira point de la maison sans sa permission. Elle

aura toujours le sein couvert. A la mort de son mari, il *convient* qu'elle se brûle sur le même bûcher, à moins qu'elle ne soit enceinte, que son mari ne soit absent, qu'elle ne puisse se procurer son turban ou sa ceinture, ou qu'elle ne se voue à la chasteté et au célibat. Si elle partage le bûcher avec le cadavre de son mari, le ciel le plus élevé sera sa demeure, et elle y sera placée à côté de l'homme qui n'aura jamais menti.

La législation des Indiens, qu'on trouvera trop indulgente sur certains crimes, tels que l'assassinat d'un esclave, la pédérastie, la bestialité, dont on obtenait l'absolution avec de l'argent, paraîtra sans doute atroce sur le commerce illicite des deux sexes. C'est vraisemblablement une suite de la lubricité des femmes et de la faiblesse des hommes sous un climat brûlant; de la jalousie effrénée de ceux-ci; de la crainte du mélange des castes, des idées folles de continence accréditées dans toutes les contrées parmi des prêtres incontinens, et une preuve de l'ancienneté du code. A mesure que les sociétés s'accroissent et durent, la corruption s'étend; les délits, surtout ceux qui naissent de la nature du climat, dont l'influence ne cesse point, se multiplient, et les châtimens tombent en désuétude, à moins que le code ne soit sous la sanction des dieux. Nos lois ont prononcé une peine sévère contre l'adultère. Qui est-ce qui s'en doute?

Ce que nous appelons commerce galant, le code

l'appelle adultère. Il y a l'adultère de la coquetterie de l'homme ou de la femme, dont le châtiment est pécuniaire ; l'adultère des présens, qui est châtié dans l'homme par la mutilation ; l'adultère consommé, qui est puni de mort. La fille d'un brame qui se prostitue est condamnée au feu. L'attouchement déshonnête, dont la loi spécifie les différences, parce qu'elle est sans pudeur, mais que la décence supprime dans un historien, a sa peine effrayante. L'homme d'une caste supérieure, convaincu d'avoir habité avec une femme du peuple, sera marqué sur le front, de la figure d'un homme sans tête. Le brame adultère sera marqué sur le front, des parties sexuelles de la femme : on les déchirera à sa complice, et elle sera mise à mort.

Les chanteuses, danseuses et femmes publiques forment des communautés protégées par la police. Elles sont employées dans les solennités : on les envoie à la rencontre des hommes publics. Cet état était moins méprisé dans les anciens temps. Avant les lois, la condition de l'homme différait peu de la condition animale, et aucun préjugé n'attachait de la turpitude à une action naturelle.

La courtisanne qui aura manqué à sa parole rendra le double de la somme qu'elle aura reçue. Celui qui l'avilira par une jouissance abusive lui paiera huit fois la même somme, et autant au magistrat. Le châtiment sera le même s'il l'a prostituée à un autre.

On ne jouera point sans le consentement du magistrat. La dette du jeu clandestin ne sera point exigible.

Celui qui frappera un brame de la main ou du pied aura la main ou le pied coupé.

On versera de l'huile bouillante dans la bouche du soudre, ou de l'homme de la quatrième caste, convaincu d'avoir lu les livres sacrés. S'il a entendu la lecture des védas, ses oreilles seront remplies d'huile chaude et bouchées avec de la cire.

Le soudre qui s'asseoira sur le tapis du brame aura la fesse percée d'un fer chaud, et sera banni. Quelque crime que le brame ait commis, il ne sera point mis à mort. Tuer un brame est le plus grand crime qu'on puisse commettre.

La propriété d'un brame est sacrée : elle ne passera point en des mains étrangères, pas même dans celles du souverain. Et voilà, dans les premiers temps, des hommes de mainmorte parmi les Indiens.

La réprimande suppléera au silence de la loi. Le châtiment d'une faute s'accroîtra par les récidives. L'instrument de l'art ou du métier, même celui de la femme publique, ne sera point confisqué. Que dirait l'Indien s'il voyait nos huissiers démeubler la chaumière du paysan, et ses bœufs, ses autres instrumens de labour mis à l'encan ?

Et pour terminer cette courte analyse d'un code

trop peu connu par quelques grands traits, on lit au paragraphe du souverain : « S'il n'y a dans « l'état ni voleurs, ni adultères, ni assassins, ni « hommes de mauvais principes, le ciel est as- « suré au magistrat. Son empire fleurira, sa gloire « s'étendra pendant sa vie, et sa récompense sera « la même après la mort, si les coupables ont « été sévèrement punis » : car, dit le code avec autant d'énergie que de simplicité, « le châtiment « est le magistrat ; le châtiment inspire la terreur « à tous ; le châtiment est le défenseur du peu- « ple ; le châtiment est son protecteur dans la ca- « lamité ; le châtiment est le gardien de celui qui « dort ; le châtiment au visage noir et à l'œil « rouge est l'effroi du coupable. »

Malgré les vices de ce code, dont les plus frappans sont trop de faveur pour les prêtres, et trop de rigueur contre les femmes, il n'en justifie pas moins la haute réputation de la sagesse des brames dans les siècles les plus reculés. Dans le grand nombre des lois sensées qu'on y remarque, s'il en est qui paraissent trop indulgentes ou trop sévères, d'autres qui prescrivent des actions basses ou malhonnêtes, quelques-unes qui infligent des peines atroces pour des délits légers, ou des châtimens légers pour des crimes atroces, l'homme sage, avant que de blâmer, pèsera les circonstances, qui ne permettent souvent au législateur de donner à un peuple que les meilleures lois qu'il peut recevoir. Il conclura, sans hésiter, de la ré-

gularité compliquée de la grammaire sanscrite, de l'antiquité de cette langue, commune autrefois, et depuis si long-temps ignorée, et de la confection d'un code aussi étendu que celui des Indiens, que dans l'Inde il s'est écoulé un grand nombre de siècles entre l'état de barbarie et l'état policé; et que les prêtres se sont rendus coupables envers leurs compatriotes et les étrangers par un secret mystérieux qui retardait de toutes parts les progrès de la civilisation.

Le sceau qui fermait la bouche au brame est rompu; et il est à présumer qu'un avenir qui n'est pas éloigné nous révélera ce qui reste à savoir de la religion et de la jurisprudence ancienne des Indiens.

Outre les indigènes, les Portugais trouvèrent encore dans l'Indostan des mahométans. Quelques-uns y étaient venus des bords de l'Afrique. La plupart étaient les descendans d'Arabes qui avaient fait dans ces régions des établissemens ou des incursions. La force des armes les avait rendus les maîtres de tous les pays situés jusqu'à l'Indus. Les plus entreprenans avaient ensuite passé ce fleuve, et de proche en proche étaient arrivés jusqu'à l'extrémité de l'orient. Sur ce continent immense, ils étaient les facteurs de l'Arabie, de la Perse, de l'Egypte, et traités avec des égards marqués par tous les souverains qui voulaient avoir des liaisons avec ces contrées. Ils s'y étaient fort multipliés, parce que, leur religion permettant la

polygamie, ils se mariaient dans tous les lieux où ils faisaient quelque résidence.

Leurs succès avaient été encore plus rapides et plus permanens dans les îles répandues sur cet océan. Le besoin du commerce les y avait fait mieux accueillir par les princes et par les peuples. On ne tarda pas à les voir monter aux premières dignités de ces petits états et à s'y rendre les arbitres du gouvernement. Ils profitèrent de l'ascendant que leur donnaient leurs lumières et de l'appui qu'ils tiraient de leur patrie pour tout asservir. Dans la vue de leur plaire, des despotes et des esclaves se détachèrent d'une religion à laquelle ils tenaient fort peu, pour des dogmes nouveaux qui devaient leur procurer quelques avantages. Le sacrifice était d'autant plus facile, que les prédicateurs de l'Alcoran souffraient sans difficulté qu'on alliât les anciennes superstitions avec celles qu'ils voulaient établir.

Les musulmans arabes, apôtres et négocians tout à la fois, avaient encore étendu leur religion en achetant beaucoup d'esclaves, auxquels ils donnaient la liberté après les avoir circoncis et leur avoir enseigné leurs dogmes. Mais, comme un certain orgueil les empêchait de mêler leur sang à celui de ces affranchis, ceux-ci formèrent avec le temps un peuple particulier sur la côte de la presqu'île des Indes depuis Goa jusqu'à Madras. Ils ne savent ni le persan ni l'arabe, et leur idiome est celui des contrées où ils vivent. Leur religion

est un mahométisme extrêmement corrompu par les superstitions indiennes. Ils sont courtiers, écrivains, marchands, navigateurs à la côte de Coromandel, où ils sont connus sous le nom de Chaliats. Au Malabar, où on les appelle Ulapoulès, ils exercent les mêmes professions, mais avec moins d'honneur. On s'y défie généralement de leur caractère avare, perfide et sanguinaire.

L'indostan fut long-temps peu et mal connu. La fable s'en empara, et le fit conquérir en tout ou en partie par Bacchus, par Hercule, par Sémiramis. Diodore de Sicile assure que cette belle partie du globe fut, quelques siècles plus tard, subjuguée par Sésostris; mais les meilleurs critiques ont toujours pensé que cet historien estimable avait été induit en erreur par les prêtres égyptiens, pour qui tout ce qui était merveilleux, tout ce qui paraissait honorable pour leur patrie avait des charmes inexprimables.

Une expédition sur laquelle il n'est pas possible d'élever un doute raisonnable, c'est celle du premier Darius. Ce prince entreprenant, ayant ajouté à ses états la vaste étendue de pays situé entre la mer Caspienne et l'Oxus, tourna son ambition vers l'Inde, parvint à établir son autorité sur une des rives de l'Indus, et en transmit la possession à ses descendans, qui ne la perdirent qu'avec la couronne.

Devenu le maître de ce qui avait appartenu plus ou moins anciennement à la Perse, Alexandre

forma le projet de s'étendre vers l'orient, et de pousser ses conquêtes jusqu'au Gange. De victoire en victoire il était arrivé à l'Hyphase, lorsque ses soldats, couverts de blessures, excédés de fatigues, refusèrent de le suivre. Il fallut rétrograder. Une partie de l'armée fut embarquée sur l'Indus. Des camps volans en suivaient les deux bords, soumettant, par la persuasion ou par la force, tout ce qui se trouvait de nations sur leur passage. Cette navigation dura neuf mois. La flotte, après avoir débouché dans l'Océan, entra dans le sein Persique, où le général et les troupes prirent terre.

Avant de quitter la région qui venait de servir de théâtre à sa gloire, le héros de la Macédoine y avait bâti plusieurs places fortes qu'il avait pourvues de garnisons aguerries. Son successeur au trône de Perse, Séleucus, profita, en grand capitaine, de ces sages établissemens pour pénétrer plus avant dans l'Inde que ne l'avait fait son maître. Il se disposait à pousser encore ses avantages, lorsqu'il fut réduit à la nécessité d'aller défendre ses provinces contre Antigonus qui les menaçait avec des forces redoutables. Que devinrent ses acquisitions ? Elles reçurent vraisemblablement de nouvelles lois ; et il faut dire sur quels fondemens est appuyée cette conjecture.

L'Indien Sandracote avait fait plusieurs campagnes avec les Macédoniens, et appris la guerre sous ces grands maîtres. Les talens militaires qu'il avait acquis dans cette savante école attirèrent

autour de lui, un peu avant ou un peu après la mort d'Alexandre, tous les aventuriers de son pays qui se sentaient les inclinations belliqueuses. Une armée devait lui procurer un trône. Il le fonda dans le Prasy, et lui donna pour capitale Palibothra, située à la jonction du Gange et du Djemna, dans la place qu'occupe maintenant Allahabad.

Les limites du nouvel état s'approchèrent avec le temps du territoire envahi par Séleucus. L'ambition des deux usurpateurs pouvait les brouiller. Des négociations ouvertes à propos arrêtèrent les hostilités. Le roi de Perse s'éloigna avec les forces qui l'avaient fait vaincre, et, selon les apparences, son concurrent soumit à son joug des provinces en quelque manière abandonnées. On ignore combien de temps régna ce prince, où s'étendit sa domination, et quelle fut la destinée de ses descendans. L'histoire ne s'occupe ni de ces grands événemens, ni de ceux qui les suivirent jusqu'au commencement du huitième siècle de l'ère chrétienne.

A cette époque les musulmans, qui, animés de l'esprit de leur prophète, avaient subjugué les plus belles régions du globe, se répandirent en foule dans les mers des Indes. Ils y soumirent à leurs lois et à leur culte quelques petites îles; mais, satisfaits de s'être assurés d'un commerce plus ou moins étendu avec le continent, ils n'y formèrent que peu d'établissemens.

Environ trois cents ans après, Mahmoud sortit

du Khorassan avec des barbares soumis comme lui à l'Alcoran, attaqua l'Inde par le nord, et poussa ses courses jusqu'au Guzarate. Tout ce que ces brigands ne purent emporter fut détruit ou réduit en cendres.

Le souvenir de ces calamités n'était pas encore effacé lorsque Gengis, qui avec ses Tartares avait subjugué la plus grande partie de l'Asie, porta ses armes victorieuses sur l'Indus, et fit ravager ou envahir par ses lieutenans les riches provinces qu'arrose ce grand fleuve. On ignore quelle part ce conquérant et ses descendans prirent dans la suite aux affaires d'un pays trop souvent dévasté. Il est vraisemblable qu'elles ne les occupèrent pas beaucoup, puisqu'on y vit peu de temps après régner les Patanes.

C'étaient des hommes agrestes et féroces, qui, sortis par bandes des montagnes du Candahar, se répandirent dans les plus belles parties de l'Indostan, et y formèrent successivement plusieurs trônes qui n'étaient unis par aucun lien.

Les Indiens avaient eu à peine le temps de se façonner à ce nouveau joug, qu'il leur fallut reconnaître Tamerlan pour maître. C'était un Tartare issu, dit-on, de Gengis par les femmes, et né en 1357 dans le beau pays maintenant occupé par les Ousbeks. Sa famille ne lui avait point laissé d'états; mais son intelligence, son activité, son audace, lui en donnèrent. Il s'était emparé de tout ce qui avait tenté son ambition, lorsqu'il subjugua

l'Indostan jusqu'à Delhy. Son projet paraissait être d'ajouter à ses vastes possessions le reste de la péninsule ; mais les prières de l'empereur grec, qui était assiégé dans Constantinople, les supplications plus pressantes encore de quatre ou cinq princes musulmans dépouillés de leur territoire sur les rives du Pont-Euxin, le déterminèrent à attaquer les Turcs, dont la réputation et les succès blessaient son orgueil. Le combat entre deux généraux également célèbres, entre deux armées également aguerries, s'engagea entre Ancyre et Césarée. Jamais peut-être on n'avait vu de bataille plus sanglante et mieux disputée. La victoire, après avoir long-temps balancé, se décida enfin contre Bajazet, qui fut prisonnier. Désespérant de pouvoir s'établir sur le théâtre de son plus beau triomphe, le vainqueur alla ravager une seconde fois la Syrie, et prit ensuite, avec les immenses trésors qu'il avait pillés dans le cours de ses expéditions, la route de Samarcande, qu'il regardait comme la capitale de son empire. Il s'y occupait des moyens de conquérir la Chine, lorsqu'une mort inattendue termina des jours trop long-temps funestes à l'espèce humaine.

Sur la tombe de ce brigand renommé s'allumèrent des divisions tragiques. Sa succession presque entière échappa à sa postérité. Baber, sixième rejeton d'un de ses enfans, conserva seul son nom. Précipité d'un trône dont la mollesse le rendait indigne, ce jeune prince se réfugia dans le

Caboulistan. Ranghildas, gouverneur de la seule province qui n'eût pas secoué le joug, l'accueillit, et lui donna une armée qui le remit en possession de la partie de l'Inde que son aïeul avait subjuguée.

Ses descendans avaient fait quelques progrès à l'arrivée des Portugais; mais le midi de la péninsule était partagé entre les rois de Cambaie, de Delhy, de Bisnagan, de Narzingue et de Calicut, qui tous comptaient plusieurs souverains plus ou moins puissans parmi leurs tributaires. Le dernier de ces monarques, plus connu sous le nom de zamorin, qui répond à celui d'empereur, que par celui de sa ville capitale, avait les états les plus maritimes, et étendait sa domination sur tout le Malabar.

C'est une ancienne tradition, que, lorsque les Arabes commencèrent à s'établir aux Indes dans le huitième siècle, le souverain du Malabar prit un goût si vif pour leur religion, que, peu content de l'embrasser, il résolut d'aller finir ses jours à la Mecque. Calicut, où il s'embarqua, parut un lieu si cher aux musulmans, qu'insensiblement ils contractèrent l'habitude d'y conduire leurs vaisseaux. Ce port, tout incommode, tout dangereux qu'il était, devint, par la seule force de cette superstition, le plus riche entrepôt de ces contrées.

Les pierres précieuses, les perles, l'ambre, l'ivoire, la porcelaine, l'or, l'argent, les étoffes de soie et de coton, l'indigo, le sucre, les épiceries.

les bois précieux, les aromates, les beaux vernis, tout ce qui peut ajouter aux délices de la vie y était apporté des diverses contrées de l'Orient. Une partie de ces richesses y arrivait par mer; mais, comme la navigation n'était pas aussi sûre, aussi animée qu'elle l'a été depuis, il en venait aussi beaucoup par terre sur des bœufs ou sur des chameaux.

IX. Conduite des Portugais au Malabar.

Gama, instruit de ces particularités à Mélinde, où il avait touché, y prit un pilote habile, et se fit conduire dans le port où le commerce était le plus florissant. Il y trouva heureusement un Maure de Tunis qui entendait la langue des Portugais, et qui, frappé des grandes choses qu'il avait vu faire à cette nation sur les côtes de Barbarie, avait pris pour elle une inclination plus forte que ses préjugés. Ce penchant décida Mouzaide à servir de tout son pouvoir les étrangers qui s'abandonnaient à lui sans réserve. Il procura une audience du zamorin à Gama, qui proposa une alliance, un traité de commerce avec son maître. On allait conclure, lorsque les musulmans réussirent à rendre suspect un concurrent dont ils redoutaient le courage, l'activité et les lumières. Ce qu'ils dirent de son ambition, de son inquiétude, fit une telle impression sur l'esprit du prince, qu'il prit la résolution de faire périr les navigateurs qu'il venait d'accueillir si favorablement.

Gama, averti de ce changement par son fidèle guide, renvoya son frère sur ses vaisseaux. *Quand*

vous apprendriez, lui dit-il, *qu'on m'a chargé de fers, ou qu'on m'a fait mourir, je vous défends, comme votre général, de me secourir ou de me venger. Mettez sur-le-champ à la voile, et allez instruire le roi des détails de notre voyage.*

Heureusement on ne fut pas réduit à ces extrémités. Le zamorin n'osa pas ce qu'il pouvait, ce qu'il voulait même, et l'amiral eut la liberté de joindre les siens. Quelques représailles exercées à propos lui firent rendre les marchandises, les otages qu'il avait laissés dans Calicut, et il reprit la route de l'Europe.

On ne peut exprimer quelle joie son retour répandit dans Lisbonne. Elle se voyait au moment de faire le plus riche commerce du monde. Ce peuple, aussi dévot qu'avide, se flattait en même temps d'étendre sa religion par la persuasion, et même par les armes. Les papes, qui ne laissent pas échapper une occasion d'établir qu'ils sont les maîtres de la terre, donnèrent au Portugal toutes les côtes qu'il découvrirait dans l'Orient, et remplirent cette petite nation de la folie des conquêtes.

On se présentait en foule pour le voyage des Indes. Treize vaisseaux sortis du Tage arrivèrent devant Calicut, sous les ordres d'Alvarès Cabral, et ramenèrent au zamorin quelques-uns de ses sujets qu'avait enlevés Gama. Ces hommes simples se louèrent des traitemens qu'ils avaient reçus; mais ce témoignage n'eut que peu d'effet.

Les premiers ennemis des Portugais prévalurent. Le peuple, séduit par leurs intrigues, massacra une cinquantaine de ces navigateurs. L'amiral, pour les venger, brûla tous les navires arabes qui étaient dans le port, foudroya la ville, et de là se rendit à Cochin, et ensuite à Cananor.

Les rois de ces deux villes lui donnèrent des épiceries, lui offrirent de l'or et de l'argent, et lui proposèrent de s'allier avec lui contre le zamorin, dont ils étaient tributaires. Les maîtres d'Onor et de Coulan, quelques autres princes, firent peu après les mêmes ouvertures. Tous se flattaient d'être déchargés des redevances qu'ils payaient, de reculer les frontières de leurs états, de voir leurs rades enrichies des dépouilles de l'Asie. Cet aveuglement général procura aux Portugais, dans tout le Malabar, une si grande supériorité, qu'ils n'avaient qu'à se montrer pour donner la loi. Nul souverain n'obtenait leur alliance qu'en se reconnaissant vassal de la cour de Lisbonne, qu'en souffrant qu'on bâtît une citadelle dans sa capitale, qu'en livrant ses marchandises au prix fixé par l'acquéreur. Le marchand étranger ne pouvait former sa cargaison qu'après les Portugais; et personne ne naviguait dans ces mers qu'avec leurs passe-ports. Les combats qu'il fallait livrer n'interrompaient guère leur commerce. Un petit nombre d'entre eux dissipaient des armées nombreuses. Leurs ennemis les trouvaient partout, et partout fuyaient devant eux. Bientôt les bâtimens arabes,

ceux du zamorin et de ses vassaux, n'osèrent plus paraître.

Les Portugais, vainqueurs dans l'Orient, envoyaient continuellement de riches cargaisons dans leur patrie, où tout retentissait du bruit de leurs exploits. Peu à peu les navigateurs de tous les pays de l'Europe apprirent la route de Lisbonne. Ils y achetaient les marchandises de l'Inde, parce que les Portugais, qui les allaient chercher directement, les donnaient à plus bas prix que les négocians des autres nations.

Pour assurer ces avantages, pour les étendre encore, il était nécessaire que la réflexion corrigeât ou affermît ce qui n'avait été jusqu'alors que l'ouvrage du hasard, d'une intrépidité brillante, du bonheur des circonstances. Un système bien combiné de domination et de commerce devait lier toutes les parties du grand édifice qu'on se proposait d'élever. Soit défaut de lumières, d'expérience ou de caractère, aucun des agens choisis par la cour de Lisbonne ne s'était trouvé propre à former ce grand ensemble. Le soin en fut enfin confié à Alphonse Albuquerque, dont le génie était connu, dont les talens étaient éprouvés.

X. Conquête de Goa par les Portugais.

Le nouveau vice-roi se trouva encore plus grand qu'on ne l'avait espéré. Il comprit qu'il fallait à sa métropole un établissement facile à défendre, abondant en subsistances, qui eût une bonne rade, dont l'air fût sain, et où les Portugais, fatigués du trajet de l'Europe aux Indes, pussent re-

couvrer leurs forces. Il sentit que Lisbonne avait besoin de Goa, placée vers le milieu du Malabar, au seizième degré de latitude nord, dans une île de dix lieues de tour formée par le confluent de deux rivières qui, descendues des Gates, se jetaient dans la mer à trois lieues de la ville. De temps immémorial, cette grande cité avait fait partie du Décan; mais elle en avait été récemment détachée par Idalcan, qui, comme les autres commandans de province, avait profité de la faiblesse du gouvernement pour se rendre indépendant.

L'importance de la place devait réveiller ses anciens maîtres, pouvait exciter l'ambition des princes voisins. L'usurpateur crut se mettre à l'abri de tous les dangers en l'entourant d'un mur épais, de tours judicieusement placées, des ouvrages alors connus dans cette partie de l'Asie, et en fortifiant avec le même soin, avec la même intelligence les passages par lesquels on pouvait pénétrer dans l'île. C'étaient des précautions nécessaires, mais insuffisantes sans de bons défenseurs; et les lâches Indiens, les perfides Arabes, qui formaient la population de l'état, ne l'étaient point. Des Mameloucs, des Persans, des Turcs furent appelés. Cette milice inspira de la confiance aux peuples limitrophes, qui s'empressèrent de mettre leur industrie et leurs capitaux sous une protection dont ils n'avaient pas joui dans les lieux de leur origine. Les encouragemens qu'on recevait du nouveau souverain, la beauté d'un pays

qui fournissait largement aux besoins, aux délices même de la vie, étaient encore des motifs qui appelaient impérieusement les étrangers.

Tel était l'état des choses lorsque Idalcan s'éloigna de sa capitale pour aller couvrir ou étendre ses possessions. Albuquerque saisit ce moment pour l'exécution du plan qui l'occupait tout entier depuis quelque temps. Il se présenta aux portes de Goa, les força, et n'acheta pas chèrement un si grand avantage.

Averti du malheur qui venait de lui arriver, le prince indien ne balança pas sur le parti qu'il lui convenait de prendre. D'accord avec ceux-là mêmes qui lui faisaient la guerre, et qui avaient à un certain point le même intérêt que lui, il marcha sur Goa avec une célérité inconnue jusqu'alors dans son pays. Les Portugais, divisés entre eux et mal affermis dans leur conquête, se virent hors d'état de s'y maintenir : ils se réfugièrent sur leur flotte, ne quittèrent point la rade, et envoyèrent demander des secours à Cochin. Pendant qu'ils les attendaient, les vivres leur manquèrent. Idalcan leur en offrit, et leur fit dire *que c'était par les armes et non par la faim qu'il voulait vaincre.* C'était alors l'usage dans cette région que les armées laissassent passer des subsistances à leurs ennemis. Cependant le général portugais refusa les offres qu'on lui faisait : *Je ne recevrai,* répondit-il, *des présens d'Idalcan que lorsque nous serons amis.* Il attendait toujours des secours, que des

intrigues trop bien combinées lui faisaient opiniâtrément refuser.

Cette désobéissance aux ordres absolus d'un chef légitimement revêtu de l'autorité publique était un crime ; mais il est probable que, contre la volonté des subalternes jaloux ou vindicatifs qui se l'étaient permise, elle servit plus utilement Albuquerque que ne l'aurait pu faire une soumission aveugle. Ce général, qui se désistait difficilement des projets qu'il avait conçus, se proposait d'attaquer sans coup férir la place qu'il venait de perdre. Tout porte à penser que, quelques renforts qu'on lui eût fait passer, il n'aurait pas réussi à vaincre la résistance que lui aurait opposée un peuple aigri par les cruautés et les brigandages qu'il venait d'éprouver, une garnison qui avait plutôt manqué de capacité que de courage, une armée aguerrie et disciplinée, un souverain qui avait sa gloire et sa couronne à conserver.

Le vice-roi n'eut pas plus tôt rétabli la subordination parmi les siens, qu'il s'occupa secrètement des moyens de recouvrer une conquête importante que des circonstances malheureuses lui avaient arrachée. Ses préparatifs étaient à peine finis, que l'occasion d'en faire usage se présenta en 1510. Idalcan avait été de nouveau forcé de se porter sur les frontières de ses possessions, et d'abandonner à ses lieutenans le soin de défendre sa capitale. Ils répondirent si mal à sa confiance, qu'à l'approche des Portugais ils abandonnèrent

lâchement tous les postes extérieurs, quoiqu'ils eussent neuf mille hommes, une artillerie redoutable, d'immenses munitions pour les défendre. Il n'y eut proprement d'action que dans les rues de la ville même; mais elle fut sanglante. Des milliers de citoyens y périrent. Les assaillans furent moins malheureux : ils n'eurent que quarante ou cinquante morts, et trois ou quatre cents de leurs plus braves guerriers plus ou moins dangereusement blessés; encore ce peu de sang ne fut-il pas versé inutilement. L'acquisition de Goa en fut la récompense.

Il s'agissait de rendre cette conquête aussi utile qu'elle pouvait l'être. Albuquerque imagina qu'il réussirait en y fixant ceux des Portugais qui avaient le moins d'espoir d'avancement dans les emplois civils ou dans l'armée. Le don qu'on leur fit des propriétés des Indiens morts dans les combats sans postérité, des Arabes suspects qu'on avait jugé devoir bannir, en décida un grand nombre. Ils épousèrent les plus belles, les plus riches, les plus nobles femmes du pays, et eurent une existence agréable. Plusieurs parvinrent même à une grande fortune. Ce furent ceux qui ne dédaignèrent pas d'imiter l'activité, l'économie, la prudence des ouvriers, des marchands accourus de toutes parts dans un lieu qui réunissait toutes les commodités possibles pour un commerce avantageux, et une modération dans les douanes qui ne s'était jamais vue dans aucun port de l'Inde.

Ces arrangemens, soutenus d'une grande force militaire, firent juger à la plupart des nations asiatiques que Goa allait devenir le centre d'une puissance à laquelle il serait difficile ou même impossible de résister. Cette persuasion rendit les petits princes, déjà soumis, plus exacts à remplir leurs obligations qu'ils ne l'avaient été. D'autres, plus considérables, demandèrent sans délai des fers. Les rois d'Ormusz et d'Abyssinie sollicitèrent l'alliance du Portugal au prix que lui-même y voudrait mettre. Celui de Cambaie l'acheta par le sacrifice de Diu, la plus importante de ses forteresses. Le zamorin lui-même, désespéré d'être réduit à laisser pourrir ses flottes dans les ports, désespéré de voir ses nombreuses et brillantes armées constamment dissipées par le féroce et infatigable Pachéco, se détermina à reconnaître la suprématie de Lisbonne, à souffrir qu'on bâtît une forteresse dans sa ville capitale, à expulser de ses possessions les Arabes qui les avaient rendues si florissantes, à livrer ses richesses territoriales au monopole le plus oppresseur.

Pendant que ces grandes scènes se passaient dans l'Indostan, le roi don Emanuel, averti qu'à l'est de l'Asie se trouvait un marché fort supérieur à tous ceux que ses amiraux avaient jusqu'alors soumis à sa domination, fit partir, en 1508, d'Europe, Diégo Lopès de Séqueïra, avec quatre vaisseaux, pour vérifier si ce qu'on publiait de ce fameux entrepôt était ou n'était pas exagéré. Sa

mission était de se présenter devant Malacca comme simple négociant, et il ne s'écarta pas des ordres qu'il avait reçus.

Le pays dont cette ville était la capitale est une langue de terre fort étroite, qui peut avoir cent lieues de long. Il ne tient au continent que par la côte du nord, où il confine à l'état de Siam, ou plutôt au royaume de Johor, qui en a été démembré.

Tout le reste est baigné par la mer, qui le sépare de l'île de Sumatra par un canal connu sous le nom de détroit de Malacca.

La nature avait pourvu au bonheur des Malais. Un climat doux, sain, et rafraîchi par les vents et les eaux sous le ciel de la zone torride; une terre prodigue de fruits délicieux, qui pourraient suffire à l'homme sauvage, ouverte à la culture de toutes les productions nécessaires à la société; des bois d'une verdure éternelle; des fleurs qui naissent à côté des fleurs mourantes; un air parfumé des odeurs vives et suaves qui, s'exhalant de tous les végétaux d'une terre aromatique, allument le feu de la volupté dans les êtres qui respirent la vie; la nature avait tout fait pour les Malais, mais la société avait tout fait contre eux.

Le gouvernement le plus dur avait formé le peuple le plus atroce dans le plus heureux pays du monde. Les lois féodales, nées parmi les rochers et les chênes du nord, avaient poussé des racines jusque sous l'équateur, au milieu des

forêts et des campagnes chéries du ciel, où tout invitait à jouir en paix d'une vie qui semblait ne devoir s'abréger et se perdre que dans l'usage et l'excès des plaisirs. C'est là qu'un peuple esclave obéissait à un despote, que représentaient vingt tyrans. Le despotisme d'un sultan semblait s'être appesanti sur la multitude en se subdivisant entre les mains des grands vassaux.

Cet état de guerre et d'oppression avait mis la férocité dans tous les cœurs. Les bienfaits de la terre et du ciel, versés à Malacca, n'y avaient fait que des ingrats et des malheureux. Des maîtres vendaient leur service, c'est-à-dire celui de leurs esclaves, à qui pouvait l'acheter. Ils arrachaient leurs serfs à l'agriculture. Une vie errante et périlleuse sur mer et sur terre leur convenait mieux que le travail. Ce peuple avait conquis un archipel immense, célèbre dans tout l'Orient sous le nom des îles malaises. Il avait porté dans ses nombreuses colonies ses lois, ses mœurs, ses usages, et, ce qu'il y avait de singulier, la langue la plus douce de l'Asie.

Cependant Malacca était devenue par sa situation le plus considérable marché de l'Inde. Son port était toujours rempli de vaisseaux ; les uns y arrivaient du Japon, de la Chine, des Philippines, des Moluques, des côtes orientales moins éloignées ; les autres s'y rendaient du Bengale, de Coromandel, du Malabar, de Perse, d'Arabie et d'Afrique. Tous ces navigateurs y traitaient entre

eux et avec les habitans dans la plus grande sécurité. L'attrait des Malais pour le brigandage avait enfin cédé à un intérêt plus sûr que les succès toujours vagues, toujours douteux de la piraterie.

La modestie qu'affectèrent les Portugais à leur arrivée et durant leur séjour dans la rade et dans la cité ne donna pas d'eux l'opinion qu'ils avaient cherché à inspirer. Leurs usurpations dans l'Inde avaient rendu leur pavillon si suspect, et les Arabes communiquèrent si rapidement leur animosité contre ces redoutables concurrens, qu'on s'occupa du soin de les détruire. Des piéges leur furent tendus, et ils y tombèrent malgré les avertissemens réitérés qui leur furent donnés par quelques hommes modérés qui n'approuvaient pas les perfidies méditées contre des étrangers dont la conduite avait été jusqu'alors sans reproche. Plusieurs d'entre eux furent massacrés, d'autres mis aux fers. L'escadre, délabrée, alla se radouber au Malabar, et regagna Lisbonne, la moitié moins forte qu'elle n'en était partie.

Albuquerque n'avait pas attendu ces violences pour tourner ses regards avides vers Malacca. Elles dûrent cependant lui être agréables, parce qu'elles donnaient aux hostilités qu'il méditait un air de justice propre à diminuer la haine qu'elle devait attirer naturellement au nom portugais. Le temps aurait affaibli une impression qu'il croyait lui être avantageuse, et sans perdre un moment, il mit à

la voile à Goa au commencement de 1511 pour se rendre où l'ambition et la vengeance l'appelaient.

XI. Établissement des Portugais à Ceylan.

Sur sa route se trouvait l'île de Ceylan, qui a quatre-vingts lieues de long sur trente dans sa plus grande largeur, et n'est éloignée que de quinze lieues de la côte de Coromandel. Dans les siècles les plus reculés, elle était très-connue sous le nom de Taprobane. Le détail des révolutions qu'elle doit avoir éprouvées n'est pas venu jusqu'à nous. Tout ce que l'histoire nous apprend de remarquable, c'est que les lois y furent autrefois si respectées, que le monarque n'était pas plus dispensé de leur observation que le dernier des citoyens. S'il les violait, il était condamné à la mort; mais avec cette distinction, qu'on lui épargnait les humiliations du supplice. Tout commerce, toute consolation, tous les secours de la vie lui étaient refusés, et il finissait misérablement ses jours dans cette espèce d'excommunication.

Si les peuples connaissaient leurs prérogatives, cet ancien usage de Ceylan subsisterait dans toutes les contrées de la terre; et tant que les lois ne seront faites que pour les sujets, ceux-ci s'appelleront comme ils voudront, ils ne seront que des esclaves. La loi n'est rien, si ce n'est pas un glaive qui se promène indistinctement sur toutes les têtes, et qui abat ce qui s'élève au-dessus du plan horizontal sur lequel il se meut. La loi ne commande à personne, ou commande à tous. Devant

la loi ainsi que devant Dieu tous sont égaux. Le châtiment particulier ne venge que l'infraction de la loi ; mais le châtiment du souverain en venge le mépris. Qui osera braver la loi, si le souverain ne la brave pas impunément? La mémoire de cette grande leçon dure des siècles, et inspire un effroi plus salutaire que la mort de mille autres coupables.

Lorsque les Portugais abordèrent à Ceylan, ils la trouvèrent très-peuplée. Deux nations différentes par les mœurs, par le gouvernement et par la religion l'habitaient.

Les Bédas, établis à la partie septentrionale de l'île, et dans le pays le moins abondant, sont partagés en tribus qui se regardent comme une seule famille, et qui n'obéissent qu'à un chef dont l'autorité n'est pas absolue. Ils sont presque nus. Du reste, ce sont les mêmes mœurs et le même gouvernement qu'on trouve dans les montagnes d'Ecosse. Ces tribus, unies pour la défense commune, ont toujours vaillamment combattu pour leur liberté, et n'ont jamais attenté à celle de leurs voisins. On sait peu de choses de leur religion, et il est douteux qu'elles aient un culte. Elles ont peu de communication avec les étrangers. On garde à vue ceux qui traversent les cantons qu'elles habitent. Ils y sont bien traités et promptement renvoyés. La jalousie des Bédas pour leurs femmes leur inspire en partie ce soin d'éloigner les étrangers, et ne contribue pas peu à

les séparer de tous les peuples. Ils semblent être les habitans primitifs de l'île.

Une nation plus nombreuse et plus puissante, qu'on appelle les Chingulais, est maîtresse de la partie méridionale. En la comparant à l'autre, nous l'appellerions une nation polie. Ils ont des habits et des despotes. Ils ont, comme les Indiens, la distinction des castes, mais une religion différente. Ils reconnaissent un être suprême, et au-dessous de lui des divinités du second, du troisième ordre. Toutes ces divinités ont leurs prêtres. Ils honorent particulièrement dans les dieux du second ordre un Bouddou, qui est descendu sur terre pour se rendre médiateur entre Dieu et les hommes. Les prêtres de Bouddou sont des personnages fort importans à Ceylan. Ils ne peuvent jamais être punis par le prince, quand même ils auraient attenté à sa vie. Les Chingulais entendent la guerre. Ils ont su faire usage de la nature de leur pays de montagnes pour se défendre contre les Européens, qu'ils ont souvent vaincus. Ils sont fourbes, intéressés, complimenteurs comme tous les peuples esclaves. Ils ont deux langues, celle du peuple et celle des savans. Partout où cet usage est établi, il a donné au prêtre et au gouvernement un moyen de plus pour tromper les hommes.

Les deux peuples jouissaient des fruits, des grains, des pâturages qui abondaient dans l'île. On y trouvait des éléphans sans nombre, des

pierres précieuses, une grande quantité d'excellente cannelle. C'était sur la côte septentrionale et sur la côte de la pêcherie, qui en est voisine, que se faisait la pêche de perles la plus abondante de l'Orient. Les ports de Ceylan étaient les meilleurs de l'Inde, et sa position était au-dessus de tant d'avantages.

Les Portugais auraient dû, ce semble, établir toute leur puissance dans cette île. Elle est au centre de l'Orient. C'est le passage qui conduit dans les régions les plus riches. Avec peu de dépense en hommes et en argent, on serait parvenu à la bien peupler et à la bien fortifier. Des escadres nombreuses, parties de toutes les rades de cette île, auraient fait respecter le nom de ses maîtres dans toute l'Asie; et les vaisseaux qui auraient croisé dans ses parages auraient facilement intercepté la navigation des autres nations.

On doit penser qu'aucun de ces avantages n'échappa à la sagacité du vice-roi, et que ce fut pour lui une grande contrariété d'être forcé de renvoyer cette acquisition à un autre temps. Il ne s'occupa point non plus de la côte de Coromandel, quoique plus riche que celle de Malabar. Cette dernière n'offrait que des marchandises de médiocre qualité, beaucoup de vivres, un peu de mauvaise cannelle, assez de poivre, du cardamome, sorte d'épicerie dont les Orientaux font un grand usage. La côte de Coromandel fournit les plus belles toiles de coton qu'il y ait dans l'uni-

vers. Ses habitans, pour la plupart naturels du pays, et moins mêlés d'Arabes et d'autres nations, sont les peuples les plus doux et les plus industrieux de l'Indostan. D'ailleurs, en remontant la côte de Coromandel vers le nord, on trouve les mines de Golconde. De plus, cette côte est admirablement placée pour recevoir les marchandises de Bengale et d'autres contrées.

Cependant Albuquerque n'y fit point d'établissement. Ceux de Saint-Thomé et de Négapatan ne furent formés qu'après lui. Il savait que cette côte est dépourvue de ports, qu'elle est inabordable dans certains temps de l'année, et qu'alors des flottes n'y pourraient pas secourir des colonies. Enfin il pensa qu'étant maître de Ceylan, conquête qu'il se promettait de faire, les Portugais le seraient du commerce du Coromandel, s'ils s'emparaient de Malacca.

XII. Les Portugais font la conquête de Malacca.

Mahmoud, qui, depuis quelques années, avait secoué le joug de Siam, qui était parvenu à se rendre redoutable à son ancien souverain, ainsi qu'aux autres princes ses voisins, s'attendait à voir arriver Albuquerque, et pensait avoir pris des mesures suffisantes pour repousser ce conquérant. Ce ne furent pas cependant ces préparatifs, tout imposans qu'ils étaient, qui enchaînèrent quelques jours la valeur du général chrétien. Le sage roi d'Aravio était du nombre des prisonniers de la première expédition. On menaçait de le faire périr au moment où commencerait le siége.

Albuquerque était sensible, et il était arrêté par le danger de son ami, lorsqu'il en reçut ce billet: *Ne pensez qu'à la gloire et à l'avantage du Portugal; si je ne puis être un instrument de votre victoire, que je n'y sois pas au moins un obstacle.* La place, quoique défendue par une garnison qui pouvait passer pour une armée, fut attaquée et prise, après bien des combats douteux, opiniâtres et sanglans, par huit cents Portugais, soutenus seulement par deux cents Malabares, accoutumés à vaincre sous ces modèles d'héroïsme militaire. On y trouva des trésors immenses, des magasins remplis des plus riches marchandises, et, si l'on pouvait accorder une foi entière à des historiens passionnés pour le merveilleux, trois milles pièces de canon, dont deux mille étaient de bronze. Une citadelle solidement construite devait garantir la stabilité de la conquête, et y rappeler les affaires, que les troubles en avaient éloignées.

Comme les Portugais se bornèrent à la possession de la ville, ceux des habitans, tous sectateurs d'un mahométisme fort corrompu, qui ne voulurent pas subir le joug, s'enfoncèrent dans les terres, ou se répandirent sur la côte. En perdant l'esprit de commerce, ils ont repris toute la violence de leur caractère. Ce peuple ne marche jamais sans un poignard qu'il appelle *cric*. Il semble avoir épuisé toute l'invention de son génie sanguinaire à former cette arme meurtrière. Rien

de si dangereux que de tels hommes avec un tel instrument. Embarqués sur un vaisseau, ils poignardent tout l'équipage au moment de la plus profonde sécurité. Depuis qu'on a connu leur perfidie, tous les Européens ont pris la précaution de ne pas se servir de Malais pour matelots. Mais ces barbares, enchérissant sur leurs anciennes mœurs, où le fort se faisait honneur d'attaquer le faible, animés aujourd'hui par une fureur inexplicable de périr ou de tuer, vont, avec un bateau de trente hommes, aborder nos vaisseaux, et quelquefois ils les enlèvent. Sont-ils repoussés, ce n'est pas du moins sans emporter avec eux la consolation de s'être abreuvés de sang.

Un peuple à qui la nature a donné cette inflexibilité de courage peut bien être exterminé, mais non soumis par la force. Il n'y a que l'humanité, l'attrait des richesses ou de la liberté, l'exemple des vertus et de la modération, une administration douce, qui puissent le civiliser. Il faut le rendre ou le laisser à lui-même avant de former avec lui des liaisons qu'il repousse. La voie de la conquête serait peut-être la dernière qu'il faudrait tenter : elle ne ferait qu'exalter en lui l'horreur d'une domination étrangère, et qu'effaroucher tous les sentimens de la sociabilité. La nature a placé certains peuples au milieu de la mer, comme les lions dans les déserts, pour être libres. Les tempêtes, les sables, les forêts, les montagnes et les cavernes sont l'asile et les rem-

parts de tous les êtres indépendans. Malheur aux nations policées qui voudront s'élever contre les forces et les droits des peuples insulaires et sauvages! Elles deviendront cruelles et barbares sans fruit; elles sèmeront la haine dans la dévastation, et ne recueilleront que l'opprobe et la vengeance.

Après la prise de Malacca, les rois de Siam, de Pégu, plusieurs autres, consternés d'une victoire si fatale à leur indépendance, envoyèrent à Albuquerque des ambassadeurs pour le féliciter, lui offrir leur commerce, et lui demander l'alliance du Portugal.

XIII. Établissement des Portugais aux Moluques.

Dans ces circonstances, une escadre détachée de la grande flotte prit la route des Moluques. Ces îles, situées près du cercle équinoxial dans l'Océan indien, sont, en y comprenant, comme on le fait communément, celles de Banda, au nombre de dix. La plus grande n'a pas douze lieues de circuit, et les autres en ont beaucoup moins.

Cet archipel paraît avoir été vomi par la mer. On le croirait avec fondement l'ouvrage de quelque feu souterrain. Des monts orgueilleux, dont la cime se perd dans les nues; des rochers énormes, entassés les uns sur les autres; des cavernes hideuses et profondes; des torrens qui se précipitent avec une violence extrême; des volcans annonçant sans cesse une destruction prochaine: un pareil chaos fait naître cette idée, ou lui prête de la force.

On ignore comment ces îles furent d'abord peuplées : mais il paraît prouvé que les Javanais et les Malais leur ont donné successivement des lois. Leurs habitans étaient, au commencement du seizième siècle, des espèces de sauvages, dont les chefs, quoique décorés du nom de rois, n'avaient qu'une autorité bornée, et tout-à-fait dépendante des caprices de leurs sujets. Ils avaient ajouté depuis peu les superstitions du mahométisme à celles du paganisme, qu'ils avaient long-temps professé. Leur paresse était excessive. La chasse et la pêche étaient leur occupation unique, et ils ne connaissaient aucune espèce de culture.

Un peuple sobre, indépendant, ennemi du travail, avait vécu des siècles avec la farine de sagou et l'eau de cocotier, quand les Chinois, ayant abordé par hasard aux Moluques dans le moyen âge, y découvrirent le girofle et la muscade, deux épiceries précieuses que les anciens n'avaient pas connues. Le goût en fut bientôt répandu aux Indes, d'où il passa en Perse et en Europe. Les Arabes, qui tenaient alors dans leurs mains presque tout le commerce de l'univers, n'en négligèrent pas une si riche portion. Ils se jetèrent en foule vers ces îles devenues célèbres, et ils s'en étaient approprié les productions, lorsque les Portugais, qui les poursuivaient partout, vinrent leur disputer cette grande source de prospérité.

Tous les chefs du petit archipel invitèrent ces navigateurs à former un établissement sur leur

domaine. Ils pensaient généralement que celui d'entre eux qui obtiendrait la préférence ne tarderait pas à prendre un ascendant décidé sur ses voisins. Un empressement si marqué ne produisit rien. Ces étrangers, plus avides de gain que de gloire, aimèrent mieux aller vendre les belles cargaisons qu'ils avaient formées que de s'occuper de l'agrandissement de leur empire. Leurs premiers successeurs se conduisirent de la même manière Ce ne fut qu'en 1521 qu'on établit un comptoir à Tidor, et que deux ans après il fut élevé une forteresse à Ternate. Pereira, chargé de régler la nouvelle colonie, ne put y réussir. Les finances, les magasins, les douanes, tout était au pillage, malgré sa vigilance et malgré sa sévérité. Il parut impossible de l'intimider ou de le corrompre, et l'on prit le parti de l'assassiner.

Ce premier forfait devint le germe de mille autres. Chaque jour voyait éclore des crimes d'un genre inconnu; chaque jour une ou plusieurs îles devenaient un theâtre de dissolution et de carnage. Quoique les écrivains contemporains aient supprimé des détails trop humilians pour leur nation, ils ne laissent pas de convenir qu'il n'y eut jamais de peuplade plus dégénérée. On n'y vit qu'un homme vertueux, et ce fut le gouverneur Antoine de Galvam.

C'était un capitaine hardi, entreprenant, toujours en action et toujours heureux, mais en qui l'habitude de la guerre n'avait pas étouffé l'amour

de l'humanité. Son intégrité, sa modération étaient si connues, qu'il se vit offrir une couronne par ces mêmes peuples dont les ordres de ses maîtres lui faisaient un devoir de verser le sang. Une royauté qu'aucune puissance n'eût pu attaquer ne tenta pas cet homme droit et simple. Pauvre au milieu des trésors que dévoraient ses compagnons, et endetté pour le service de l'état, il préféra de repasser en Europe et de s'y mettre entre les mains de ses créanciers. La fatalité, qui semblait poursuivre tous les vainqueurs de l'Inde, le fit mourir dans un hôpital.

Plus les succès que le Portugal obtenait dans l'Orient étaient rapides et brillans, plus l'ambition de son roi Emmanuel devenait ardente. L'ascendant presque romanesque qu'avaient ses sujets dans les contrées les plus intéressantes de cette opulente région fut trop peu de chose à ses yeux avides. Sa nation y était déjà la première. Il voulut qu'elle fût seule, et que les indigènes ne travaillassent, que les peuples étrangers ne consommassent que pour son utilité particulière. Les ordres qu'il donna à ses lieutenans pour assurer à la couronne tous les trésors de l'Inde ne souffraient ni objection ni retardement.

XIV. Manière dont l'Europe commerçait avec l'Inde avant que les Portugais eus-

L'Asie, la première partie du globe habitée, fut par conséquent la première civilisée, la première commerçante. Presqu'à l'origine des choses, on voit l'Assyrie riche, sans qu'on ait pu encore découvrir les causes de cette prospérité. Ce qui paraît dé-

sent doublé le Cap de Bonne-Espérance.

montré, c'est qu'il s'y faisait un débit considérable des productions de l'Inde, et que les états plus ou moins voisins, plus ou moins éloignés, venaient se pourvoir dans ce grand marché de ce que leurs facultés leur permettaient d'en consommer.

A cette époque, toutes les liaisons de l'Inde avec les autres nations se formaient, s'entretenaient par la voie de terre. Les variations que présentait la mer en avaient généralement écarté ceux qui en occupaient les bords. Mais des observations suivies n'eurent pas plus tôt convaincu les esprits attentifs que les moussons et les vents alisés, qui avaient d'abord causé tant d'effroi, étaient plutôt un encouragement qu'un obstacle à la navigation, que les hommes les plus timides ne craignirent plus de confier à l'Océan leur vie et leur fortune.

Alors s'établirent entre l'Indostan, l'Arabie et l'Afrique orientale, des liaisons fondées sur une utilité réciproque. La première de ces régions donnait à la seconde le superflu de ses toiles de coton, de ses étoffes de soie, de son poivre, de ses autres épiceries, et en recevait en échange des gommes, des remèdes, des parfums, qui, dans ces siècles reculés, avaient une valeur que le temps leur a fait perdre. C'était avec son encens, sa myrrhe, son baume, que les Arabes s'approprièrent depuis; c'était avec sa casse; c'était principalement avec son or que la troisième achetait ce que les deux autres avaient à vendre.

Sésostris n'eut pas plus tôt renvoyé dans leurs déserts les pasteurs nubiens qui avaient conquis, ravagé et détruit l'Egypte, qu'il voulut prendre part au commerce qui se faisait à son voisinage. Diodore de Sicile a sûrement beaucoup exagéré les armemens que ce conquérant parvint à former très-rapidement dans une région absolument privée de tous les matériaux qu'exige la construction des navires ; mais on ne peut guère douter qu'il ne réussît à faire taire les répugnances de ses sujets, qui avaient toujours montré un égal éloignement pour les nations étrangères et pour la mer. Comme leur sol abondait en productions que la nature avait refusées à leurs concurrens, comme ils avaient des fantaisies ou des besoins proportionnés à leur population et à leur aisance, tous les marchés qu'ils fréquentaient virent se multiplier leurs échanges.

Il faut des siècles et des soins suivis sans interruption pour dissiper les préjugés, pour changer les inclinations des peuples. L'impulsion violemment donnée à l'Egypte n'avait pas été préparée, et, comme il était aisé de le prévoir, elle s'arrêta naturellement à la mort du souverain qui l'avait communiquée. L'ancien esprit reprit tout son ascendant, et les liaisons de la Méditerranée avec la mer Rouge, qui devaient leur origine aux Phéniciens, leur furent de nouveau tout-à-fait abandonnées.

Sydon et Tyr furent, dans les temps anciens, les

premières cités qui conçurent le projet de fonder les bases de leur prospérité sur un grand commerce. Leur attente ne fut pas trompée. Elles firent connaître des besoins à toutes les régions où leur pavillon pouvait aborder, et leur inspirèrent plus particulièrement le goût des productions orientales. Jusqu'alors on ne les avait obtenues que difficilement et à un prix excessif. Pour écarter ce double inconvénient, les Phéniciens se rendirent les maîtres d'Elath, le port le plus septentrional de la mer Rouge. Les cargaisons qu'ils avaient formées dans l'Arabie, en Ethiopie, aux Indes, étaient déchargées dans cet entrepôt pour être portées par terre à Rhinocolura, le port le plus voisin de la mer Rouge, et qui était aussi tombé en leur puissance. Là on embarquait de nouveau les marchandises pour Tyr et pour Sidon, d'où elles passaient à tous les marchés qui leur offraient un débit avantageux.

Les Juifs étaient trop voisins du théâtre de tant d'opérations heureuses pour n'être pas tentés d'y prendre plus ou moins de part. Deux mauvaises rades dont ils s'étaient emparés dans le golfe Arabique les mirent en état d'expédier quelques bâtimens. Ces navires se rendaient, dit-on, à Ophir, d'où ils rapportaient des trésors immenses. Mais où ces inépuisables mines existaient-elles? Des recherches cent fois renouvelées pour les découvrir ont toujours été inutiles. Aussi tous les esprits auxquels il faut du vrai ou du vraisemblable

ont-ils cessé depuis long-temps de croire à cette immense quantité d'argent et d'or.

Quelles que fussent les richesses des Israélites, ils en virent, ainsi que leurs rivaux, tarir la source à l'époque où Nabuchodonosor ravagea la Palestine, porta la destruction dans la Phénicie, et envahit l'Egypte.

Ces peuples, occupés à réparer les désastres que l'orgueilleux conquérant avait causés sur leur territoire, furent hors d'état de suivre les opérations maritimes qui avaient si rapidement élevé l'édifice de leurs fortunes. Babylone, enrichie des dépouilles de Jérusalem, de Tyr et de Memphis, devint pour la seconde fois un dépôt où furent versées les plus délicieuses productions de l'Inde.

Tel était l'état des choses lorsque le roi des Persans, Darius, asservit l'Assyrie. Plus avide que son caractère ne l'aurait fait présumer, il voulut être propriétaire de l'arbre dont il avait déjà la plupart des fruits. Des troupes nombreuses se mirent en marche pour l'exécution de ce projet, aussi mal conçu qu'il fut mal exécuté. A l'imitation des caravanes, elles devaient traverser l'Ariane et franchir le désert privé d'eau et de subsistances, qui séparait l'Indostan de ses anciennes et de ses nouvelles possessions. L'armée, privée des provisions qui suivaient toujours les marchands, périt de faim et de misère. C'était une nécessité que le cours des affaires souffrît de

cette fatale entreprise. Elles furent encore plus dérangées par la conduite de Cambyse.

Fils et successeur d'un prince qui rachetait ses défauts par de grandes qualités, ce tyran imbécille et féroce ne se vit pas plus tôt assis sur le trône des Pharaons, qu'il destina une partie de ses forces au pillage du temple de Jupiter Ammon, qu'on croyait généralement rempli de richesses; et l'autre partie à la conquête de l'Ethiopie, qui versait habituellement son or en Egypte. Les deux expéditions eurent à peu près un sort également funeste. Il ne revint pas un homme de la première, et très-peu échappèrent à la seconde.

Les premiers pas d'Alexandre ne furent pas favorables au commerce. En renversant Tyr de fond en comble, il coupait pour long-temps toute communication entre l'Océan indien et la Méditerranée. On lui vit persécuter et disperser sans motif les Orites, les seuls ou les principaux agens des achats que les grandes puissances de l'Asie avaient à faire dans l'Indostan. Le désir qu'il avait de pénétrer jusqu'aux sources inconnues du Nil le brouilla avec les pasteurs nubiens, qui remplissaient le pays des Pharaons de leur or et de celui de leurs voisins. Il ne se forma des idées justes du lien le plus puissant qui puisse exister entre les nations que lorsqu'il eut bien étudié l'Egypte.

Cette région, située entre deux mers, dont l'une est la porte de l'orient, l'autre de l'occident,

et que la nature semble avoir attachée à la jonction de l'Asie et de l'Afrique, comme pour les lier avec l'Europe, cette région fixa l'attention du héros de la Macédoine. Elle lui parut propre à devenir le siége de sa puissance et le centre de l'univers. La mort prématurée du plus grand capitaine que l'histoire et la fable aient transmis à l'admiration des hommes aurait à jamais enseveli ces grandes vues, si elles n'eussent été suivies par Ptolomée, celui de ses lieutenans qui, dans le partage de la plus magnifique dépouille que l'on connaisse, s'appropria l'Egypte.

Le nouveau souverain de cette célèbre et fertile contrée ne s'écarta pas du plan tracé par le génie hardi, fécond et vaste dont il avait été à portée de suivre les grandes conceptions. Selon le projet arrêté, Alexandrie fut élevée sur un port excellent, qui, par un canal très-bien entendu, devait recevoir les trésors que l'Ethiopie, l'Arabie et l'Inde confiaient au Nil, et, par le moyen de la Méditerranée, les répandre dans l'Asie mineure, dans la Grèce, dans l'Afrique septentrionale, dans l'Italie, et dans toutes les nations de l'Europe, qui, trop long-temps et uniquement formées par des chasseurs, des pêcheurs ou des pasteurs, commençaient à se dégoûter du séjour de leurs forêts, de leurs vêtemens de peau, de leur grossière nourriture, et aspiraient à quelques jouissances.

Les principes du chef de l'état ajoutaient beaucoup à l'avantage d'une position si heureuse. Sa

maxime favorite était qu'un souverain ne devait penser à être riche que des richesses de ses peuples. Cette doctrine, trop peu connue ou trop peu pratiquée, le décida à ouvrir indistinctement ses rades à toutes les nations; à rendre ses douanes aussi douces qu'elles pouvaient l'être; à débarrasser les opérations mercantiles des entraves dont on les surchargeait ailleurs; à tenir sans prédilection la balance égale entre ses sujets et ceux des étrangers que le désir d'accroître leur fortune amènerait dans ses possessions; à éviter avec un soin extrême tout ce qui pourrait blesser ses voisins, ou même les puissances les plus éloignées.

Quoiqu'une conduite si prudente et si noble fût propre à lui concilier l'amour de l'univers, il supposa sagement que de grandes prospérités pourraient exciter l'envie. Cette défiance ne le détermina pas à entretenir des forces sur la mer Rouge, où les mœurs douces et pacifiques des Asiatiques ne lui laissaient rien à craindre; mais il eut toujours sur la Méditerranée une flotte suffisante pour rendre inutiles les entreprises que des esprits ardens et inquiets pourraient former contre lui. Cette précaution enchaîna vraisemblablement tous les ambitieux. L'ancien empire des Pharaons devint, comme l'avait été naguère Tyr, le point de communication entre l'Europe et l'Asie. Les liaisons devinrent même beaucoup plus vives que dans les siècles précédens, parce que plusieurs nations barbares, sorties de leur léthargie, eurent

des besoins et des moyens pour les satisfaire. Ce fut au milieu de ses succès que Ptolomée termina sa carrière, emportant avec lui le glorieux surnom de *Soter* ou de sauveur du royaume.

Ptolomée Philadelphe, héritier des talens et des vertus de son père, ajouta aux institutions qu'il trouvait établies toute la perfection dont elles étaient susceptibles. Il fit plus : averti que les bâtimens qui naviguaient sur la mer Rouge périssaient quelquefois sur les bas-fonds de la côte d'Arabie, et qu'ils y trouvaient rarement du bois, de l'eau, des vivres et un air salubre, il éleva sur les bords opposés de l'Afrique, plus sûrs, plus sains et plus abondans, une cité à laquelle il donna le nom de sa mère Bérénice, d'où les cargaisons étaient voiturées au Nil, qui les portait à leur destination. Un projet plus important en apparence l'occupa ensuite. Deux fois, très-anciennement, on avait tenté, et deux fois, après d'énormes dépenses, on avait abandonné un canal de communication entre la mer Rouge et le grand fleuve qui fertilise si heureusement l'Égypte. Il osa espérer qu'avec le secours des habiles géomètres qui étaient à ses ordres, il réussirait à surmonter les obstacles inséparables de cette entreprise. Ce qu'il avait conjecturé se trouva vrai, mais sans utilité réelle. La nouvelle route se trouva semée de tant de difficultés, qu'après quelques tentatives infructueuses, le commerce reprit généralement la direction à laquelle il était accou-

tumé. Le canal fut si pleinement abandonné, qu'un ou deux siècles après les curieux n'en pouvaient pas seulement retracer la place.

Digne de son père et de son aïeul, Ptolomée Evergètes parcourut toutes les côtes de l'Afrique et de l'Arabie qu'arrose la mer Rouge. Quoiqu'à la tête d'une force suffisante pour les asservir, il respecta leur indépendance. Sa passion était d'engager les peuples qui les occupaient à se donner une meilleure organisation que celle qu'ils avaient eue jusqu'alors, à vivre en paix sous des gouvernemens plus sages, à substituer des travaux utiles aux dissensions qui n'avaient pas discontinué de les tourmenter, à cesser d'opprimer les négocians étrangers que des affaires importantes ou les hasards de la mer conduisaient dans leurs rades, à renoncer entièrement et pour toujours à une piraterie qui trop souvent, dans leurs parages, suspendait ou rendait dangereuse la navigation. Ces intentions bienfaisantes furent couronnées du plus grand succès. Le commerce acquit à cette époque une étendue, une consistance, une dignité qu'il n'avait peut-être jamais eues.

Les lois faites par les trois premiers Ptolomées qui avaient régi l'Égypte étaient si bien combinées et si solidement établies, qu'elles conservèrent leur utilité et leur force malgré les extravagances continuelles des dix successeurs de leur nom. La navigation même de l'état acquit une grande extension après que Carthage et Corinthe

eurent succombé sous les vices de leur opulence. Les Égyptiens se virent heureusement obligés de porter eux-mêmes les productions de l'Inde que ces villes chargeaient autrefois sur leurs vaisseaux. A peine pouvaient ils suffire aux consommations des peuples. Eux-mêmes se livraient à des profusions dont les détails nous paraissent romanesques. Cléopâtre, avec qui finit leur empire et leur histoire, était aussi magnifique que voluptueuse. Cette prospérité aurait été plus éclatante, si elle n'eût été traversée par la concurrence.

Des préjugés de religion avaient inspiré aux anciens Perses un éloignement insurmontable pour la mer. Jamais ils ne naviguaient. Leurs moindres comme leurs plus grandes cités étaient toujours placées loin de l'Océan. Pour qu'aucun navire ne pût arriver jusqu'à eux, ils avaient embarrassé avec un soin extrême l'embouchure de leurs rivières. Dans les nombreuses flottes que leurs orgueilleux souverains employèrent contre la Grèce on ne voyait pas un seul vaisseau de la nation ; tous étaient fournis par l'Asie mineure, par les Phéniciens et par la Syrie. Ce que le pays pouvait consommer des productions de l'Inde lui était porté à grands frais par des caravanes.

Ces superstitions s'évanouirent devant Alexandre. Il voulut que la région qu'il venait de conquérir eût des richesses, eût des jouissances. Les bâtimens indiens, auxquels il n'avait jamais été permis d'en approcher, tournèrent aussitôt leurs

voiles vers les côtes persanes, et y déposèrent des cargaisons plus ou moins précieuses, qui ne tardèrent pas à circuler dans toute l'étendue de l'empire. Ce mouvement devint plus rapide encore sous Séleucus, devenu possesseur des contrées de l'Asie que son illustre maître avait subjuguées. Par les soins de ce prince habile, par les soins des héritiers de son nom et de ses états, ce commerce s'étendit jusque dans la Méditerranée. Il acquit une nouvelle activité lorsque les Romains eurent enlevé aux Grecs cette belle partie du globe.

Des navires expédiés de différens ports traversaient le sein Persique, remontaient l'Euphrate, versaient sur ses bords leurs riches cargaisons, qu'on voiturait en deux ou trois jours à Palmyre, d'où, à travers un espace d'environ deux cents milles, des chameaux les transportaient dans les rades de la Syrie. L'idée d'un pareil entrepôt avait donné sans doute naissance à cette ville, placée dans un de ces cantons d'Arabie trop peu nombreux où l'on trouve des arbres, de l'eau et des terres susceptibles de culture. Quoique située entre deux grands empires, celui des Romains et celui des Parthes, il lui fut long-temps permis d'être neutre. A la fin Trajan la soumit, mais sans lui rien faire perdre de son opulence. Ce fut même pendant les cent cinquante ans qu'elle fut colonie romaine que s'élevèrent dans ses murs, sur le modèle de l'architecture grecque, ces temples, ces portiques, ces palais dont les ruines, fidèlement décrites,

ont causé tant de surprise et d'admiration. Ces prospérités lui devinrent fatales, si elles déterminèrent sa souveraine à vouloir sortir d'une dépendance qui n'avait rien de bien onéreux. Aurélien ruina de fond en comble cette cité célèbre. Ce prince, il est vrai, permit depuis de la rétablir et de l'habiter au petit nombre de citoyens qui avaient échappé aux calamités de leur patrie ; mais il est plus aisé de détruire que de réparer. Le siége du commerce, des arts, de la grandeur de Zénobie, devint successivement un lieu obscur, une forteresse peu importante, et enfin un misérable village composé de trente ou quarante cabanes construites dans l'enceinte spacieuse d'un édifice public autrefois très-magnifique.

Palmyre détruite, les caravanes, après quelques variations, se fixèrent à la route d'Alep, qui, par le port d'Alexandrette, continua à pousser le cours et la pente des richesses dans la Méditerranée.

On portait aux Indes ce qu'on y a toujours porté depuis, des étoffes de laine, du fer, du plomb, du cuivre, des vins, quelques ouvrages de verrerie, de l'argent principalement. On ne recevait alors en échange ni le thé ni le café, dont l'usage s'est introduit depuis parmi nous, ni la muscade et le girofle, dont la vertu ne fut connue en Asie même que plusieurs siècles après ceux dont nous parlons. Il est encore permis de douter si la consommation des toiles de coton blanches ou peintes, qui forment aujourd'hui le vêtement

d'une grande partie de l'Europe, était de quelque importance dans les temps anciens. Les cargaisons en retour étaient composées d'ébène, d'écaille, d'ivoire, de gommes, de poivre, de cannelle, de soie, de diamans, quoique l'art de les tailler fût très-imparfait, d'autres pierres précieuses de couleurs diverses, et principalement de perles. Leur possession était devenue la passion dominante de tous les rangs, de tous les âges, de l'un et l'autre sexe. Le prix insensé où cette frénésie avait fait monter les plus parfaites, celles même d'une qualité inférieure, ne repoussait pas les acheteurs. Tous les vêtemens en devaient être indistinctement couverts, pour qu'on pût se présenter en public avec bienséance. Les aromates, si négligés aujourd'hui, doivent encore être comptés parmi les productions de l'Inde que l'Europe recherchait avec le plus d'empressement. On les prodiguait dans les temples, alors si multipliés, des faux dieux, dans les palais des rois et des grands, dans les funérailles de l'homme obscur comme dans celles du citoyen le plus distingué. Entre ces parfums, l'encens était le plus estimé. Sa valeur s'élevait si haut, que les négocians trouvaient un grand avantage à le falsifier. Les ouvriers employés à le préparer étaient nus, tant l'avarice craint les larcins de la pauvreté. On leur laissait seulement autour des reins une ceinture, dont le maître de l'atelier scellait l'ouverture avec son cachet.

Les navires destinés à entretenir un si grand mouvement étaient la plupart expédiés d'Egypte ou d'Arabie. Quelques-uns se bornaient à traiter dans la mer Rouge. D'autres, après avoir franchi le détroit de Bab-el-Mandel, suivaient la côte orientale de l'Afrique jusqu'à Madagascar, ou, prenant la route du sein Persique, ils entraient dans l'Euphrate, et y trafiquaient spécialement avec les Grecs, que les expéditions d'Alexandre y avaient attirés. Plusieurs parcouraient le Malabar et l'île de Ceylan, connue des anciens sous le nom de Taprobane. Nul ne poussait que très-rarement sa navigation plus loin. Tous trouvaient dans les différens ports où ils relâchaient ce qui devait former leurs cargaisons. Ces objets plus ou moins précieux y avaient été portés de l'intérieur des terres par des caravanes ou par des bâtimens expédiés de l'est de l'Asie.

Cette navigation se faisait avec des bateaux longs et plats, tels à peu près qu'on les voyait flotter sur le Nil. Avant que la boussole eût agrandi les navires et les eût poussés en haute mer à pleines voiles, ils étaient réduits à raser les côtes, à suivre terre à terre toutes les sinuosités du rivage, à ne prêter que peu de bord et de flanc aux vents, peu de profondeur aux vagues, de peur d'échouer contre les écueils, ou sur les sables et les bas-fonds. Aussi les voyages, qui n'égalaient pas le tiers de ceux que nous faisons en quelques mois, duraient-ils quelquefois cinq ans ou plus. On

suppléait alors à la petitesse des navires par le nombre, et à la lenteur de leur marche par la multiplication des escadres.

La conquête de l'Egypte par les Romains ne changea rien à ce qui se trouvait si bien établi. L'argent même qu'ils tiraient des mines d'Espagne, les dépouilles de l'Orient, accumulées dans leurs murs, les mirent en état de se livrer sans mesure à la passion qu'ils ne tardèrent pas à prendre pour les voluptés de l'Inde. Ce goût effréné dura tout le temps que leurs facultés leur permirent de s'y livrer. Mais l'embonpoint du luxe est une maladie qui annonce la décadence des forces. Ce grand empire tomba par sa propre pesanteur; semblable aux leviers de bois ou de métal dont l'extrême longueur fait la faiblesse, il se rompit, et il en résulta deux grands débris.

L'Egypte et la Syrie furent annexées à l'empire d'Orient, qui se soutint plus long-temps que celui d'Occident, parce qu'il fut attaqué plus tard, ou moins fortement. Sa position et ses ressources l'eussent rendu même inébranlable, si les richesses pouvaient tenir lieu de courage. Mais on ne sut opposer que des ruses aux Arabes, qui joignaient l'enthousiasme d'une nouvelle religion à toute la force de leurs mœurs encore barbares. Une si faible barrière ne pouvait pas arrêter un torrent qui devait s'accroître de ses ravages. Dès le septième siècle, il engloutit la Perse entière, et bientôt après l'Egypte, la Syrie, les deux seuls

canaux par où la Méditerranée eût reçu jusqu'alors les productions de l'Inde.

L'horreur que les Arabes avaient à cette époque pour les chrétiens, qu'ils regardaient comme idolâtres, les décida à leur fermer les ports de leur domination qui étaient en possession de fournir à l'Europe les marchandises de l'Orient. Ce n'est pas qu'ils dédaignassent ce commerce; les colonies qu'ils avaient jetées sur le continent et dans les îles de l'Asie le leur rendaient même plus facile et plus lucratif. Mais, comme un grand luxe ne tarda pas à s'établir dans les différentes régions soumises à leur vaste empire, ils se bornèrent à y faire circuler des voluptés dont eux-mêmes étaient d'autant plus avides qu'ils étaient moins accoutumés à de grandes jouissances.

La privation d'une multitude d'objets utiles ou agréables, auxquels toutes les nations de la Méditerranée et quelques-unes de l'Océan étaient accoutumées, causa une désolation dont on se formerait difficilement une idée juste. Il était réservé à la Grèce, alors la région la plus éclairée, la plus civilisée du globe, de trouver un remède à cette espèce de calamité.

La Chine était en possession de fournir la soie et d'autres productions que son territoire possédait exclusivement. Elles avaient de tout temps traversé l'Océan indien, et nous étaient parvenues par la mer Rouge et par le sein Persique. Des Grecs hardis et intelligens entreprirent de les ti-

rer directement des lieux de leur origine par les déserts de la Tartarie , et ils réussirent à les faire arriver à la capitale de leur empire.

De cette métropole sortaient d'autres aventuriers qui s'embarquaient sur le Pont-Euxin pour remonter le Phase , d'abord sur de grands bâtimens , et ensuite sur de plus petits , jusqu'à Sérapana. De ce lieu partaient des voitures qui conduisaient par terre en quatre ou cinq jours les marchands et leurs marchandises au fleuve Cyrus, qui se jette dans la mer Caspienne. A travers cette mer orageuse on gagnait l'embouchure de l'Oxus, qu'on remontait jusque auprès des sources de l'Indus , d'où l'on revenait par le même chemin chargé des trésors de l'Inde.

Les deux routes étaient très-longues , très-difficiles, très-dangereuses. Tant d'obstacles à surmonter devaient beaucoup augmenter, décupler peut-être le prix originaire des objets qu'on avait été forcé de leur faire parcourir. Cependant les consommateurs ne se rebutaient pas ; et Constantinople devint un marché important où les peuples de l'Europe allaient se pourvoir sans cesse de ce que l'Orient fournissait de plus précieux.

Le monopole durait depuis plusieurs siècles , lorsque l'intérêt , ce grand mobile des actions de l'homme , parut vouloir rapprocher les disciples de Jésus et de Mahomet. Une communication un peu suivie aurait eu vraisemblablement des suites très-heureuses , si les croisades n'eussent bien-

tôt ranimé une haine mal éteinte. Les féroces guerriers armés pour recouvrer la Terre-sainte, depuis long-temps occupée par les infidèles, étaient portés à leur destination par les Vénitiens et par les Génois, les seuls navigateurs alors en état de remplir un pareil office. Au prix énorme qu'ils exigeaient pour le fret de leurs bâtimens ces républicains ne tardèrent pas à joindre les bénéfices d'un commerce plus avantageux que celui d'aucune des époques antérieures. Le besoin absolu qu'on avait de leur ministère leur faisait accorder de si grands priviléges, que dans les villes dont on s'emparait sur la côte ils étaient plus maîtres que les conquérans eux-mêmes. Un événement inattendu changea dans ces circonstances la position des deux républiques rivales.

Au siècle désastreux où l'empire d'Orient s'était vu dépouiller de ses plus riches provinces, il avait eu le bonheur de concentrer dans les murs de sa capitale toutes les liaisons de l'Europe avec l'Asie. Cet avantage seul pouvait arrêter sa chute et lui rendre peut-être son ancienne gloire; mais il l'avait due à ses armes, à des vertus, à des mœurs frugales, et tout ce qui conserve la prospérité lui manquait. Corrompus par les richesses prodigieuses qu'un commerce exclusif leur assurait presque sans efforts et sans vigilance, les Grecs s'abandonnèrent à cette vie oisive et molle qui amène le luxe, aux frivoles jouissances des arts brillans et voluptueux, aux vaines discussions

d'un jargon sophistique sur les matières de goût et de sentiment, et même de religion et de politique. Ils ne savaient que se laisser opprimer et non se faire gouverner, caresser tour à tour la tyrannie par une lâche adulation, ou l'irriter par une molle résistance. Quand les empereurs eurent acheté ce peuple, ils le vendirent à tous les monopoleurs qui voulurent s'enrichir des ruines de l'état. Le gouvernement, toujours plus tôt corrompu que les citoyens, laissa tomber sa marine, et ne compta plus pour sa défense que sur les traités qu'il faisait avec les étrangers, dont les vaisseaux remplissaient ses ports. Les Italiens s'étaient insensiblement emparés de la navigation de transport, que les Grecs avaient long-temps retenue dans leurs mains. Cette branche d'industrie, plus active encore que lucrative, était doublement utile à une nation commerçante, dont la principale richesse est celle qui entretient la vigueur par le travail.

L'usurpation d'un état aussi mal administré paraissait facile. Les croisés s'en aperçurent, et ils l'envahirent au commencement du treizième siècle. Les Vénitiens, qui avaient beaucoup contribué à cet odieux succès, eurent en partage la meilleure partie du Péloponèse, les îles les plus florissantes de l'Archipel, et le commerce exclusif de l'empire entier, dont celui de l'Asie formait la plus riche branche.

Gênes vit avec une douleur extrême les écla-

tantes prospérités de sa trop heureuse rivale, et s'occupa sans relâche des moyens de l'en dépouiller. Des intrigues habilement ourdies pendant cinquante ans et plus la conduisirent à son but. Elle réussit à précipiter les princes latins d'un trône qu'ils avaient usurpé, et à y replacer la famille grecque qui en avait été si long-temps en possession. Cet éminent service fut grandement et trop payé. On accorda à la république la propriété du faubourg de Péra, qu'il lui fut permis de fortifier. Elle eut la liberté d'établir des comptoirs sur toutes les côtes qui lui offriraient quelques avantages. La cession de Caffa sur la mer Noire mit dans ses mains les productions de l'Orient, qui arrivaient en Europe par cette voie. Toute concurrence était écartée par les faveurs qu'on lui prodiguait aux douanes. Ses négocians avaient acquis dans Constantinople une autorité supérieure à celle du gouvernement lui-même. Cette tyrannie, qui avait augmenté l'inaction des regnicoles, qui les avait jetés dans un découragement entier, précipita la perte de l'empire, pressé, investi de tous côtés par les Turcs; et les Génois furent engloutis dans le précipice que leur avidité avait creusé.

Venise n'avait pas attendu ce mémorable événement pour travailler à redevenir la première puissance commerçante de l'Occident. De l'aveu du saint-siége, sans lequel on ne croyait pas alors pouvoir communiquer avec les infidèles, elle de-

manda aux musulmans, dominateurs dans la Syrie et dans l'Égypte, que les rades de ces deux provinces pussent être librement fréquentées par les navigateurs chrétiens. Ses agens trouvèrent plus de facilité qu'ils n'en espéraient d'un gouvernement formé depuis les dernières croisades, et à peu près semblable à celui que nous voyons établi dans les états barbaresques. Les Mameloucs, qui, à l'époque de ces guerres, s'étaient emparés d'un trône dont ils avaient été jusqu'alors l'appui, étaient des esclaves tirés la plupart de la Circassie dès leur enfance, et formés de bonne heure aux combats. Un chef et un conseil composé de vingt-quatre des principaux d'entre eux exerçaient l'autorité. Ce corps militaire, que la mollesse aurait nécessairement énervé, était renouvelé tous les ans par une foule de braves aventuriers que l'espérance de la fortune attirait de toutes parts. Ces hommes avides consentirent pour l'argent qu'on leur donna, pour les promesses qu'on leur fit, que leur pays devînt l'entrepôt des marchandises des Indes. Ils souffrirent par corruption ce que l'intérêt politique de leur état devait leur prescrire. Les Pisans, les Florentins, les Catalans, les Génois tirèrent quelque utilité de cette révolution; mais elle tourna singulièrement à l'avantage de Venise, dont elle était l'ouvrage, qui avait eu l'art de se ménager de bonne heure des protections puissantes, formé à Damas et à Alexandrie de grands établissemens de commerce, et entre-

tenu dans ces deux cités des consuls très-réservés, chargés de maintenir dans l'ordre ceux de ses sujets qui y étaient établis, et de terminer sans bruit les différends qui pourraient s'élever entre eux. Telle était la situation des choses lorsque les Portugais parurent aux Indes.

Les Arabes, établis en grand nombre dans cette région depuis plusieurs siècles, soupçonnèrent de bonne heure que le commerce très-lucratif dont ils étaient les principaux agens leur serait très-vraisemblablement enlevé par ces Européens. Leurs inquiétudes se changèrent en certitude lorsqu'ils virent ces étrangers se multiplier prodigieusement, faire la loi aux souverains du pays, élever des forteresses dans les postes les plus importans, dominer dans les meilleures rades, ne permettre aucun achat que leurs cargaisons ne fussent formées, s'affranchir impérieusement du poids des douanes, exiger qu'aucun navigateur ne mît à la mer sans leurs passe-ports, qu'ils ne respectaient pas toujours, quoiqu'ils les eussent fait payer fort chèrement. Ce n'était pas tout. Les Portugais ne dissimulaient pas le projet qu'ils avaient formé de se rendre maîtres, avec leurs citadelles ou avec leurs escadres, des golfes de Perse et d'Arabie, par où plusieurs provinces de l'Orient, une partie de l'Afrique, l'Europe entière, avaient jusqu'alors reçu les marchandises de l'Inde, et de forcer ces riches productions d'arriver à leur destination primitive par la voie de l'Océan et sur leurs seuls navires.

C'étaient beaucoup trop de genres d'oppression pour ne pas exciter une haine universelle. Les négocians mahométans, qui avaient une grande influence dans les affaires politiques, ceux des rois indiens, qui avaient les mêmes principes religieux, les petits princes de l'Arabie, tout se réunit pour engager le soudan d'Égypte, alors le plus puissant monarque de leur communion, à réunir ce qu'il pouvait avoir de forces pour les délivrer d'une tyrannie qui devenait de jour en jour plus intolérable.

Campson, qui, à cette époque, occupait le trône presque journellement ensanglanté des Pharaons, n'était guère moins à plaindre que les infortunés qui réclamaient sa protection. Ses douanes, qui formaient la principale branche du revenu public, par le droit de cinq pour cent que les marchandises des Indes payaient à leur entrée, par celui de dix pour cent qu'elles payaient à leur sortie, commençaient à ne plus rien rendre. Les banqueroutes, que l'interruption des affaires rendaient fréquentes et inévitables, aigrissaient les esprits contre le gouvernement, toujours responsable aux peuples des malheurs qui leur arrivent. La milice mal payée, craignant de l'être plus mal encore, se permettait des mutineries plus redoutables dans le déclin de la puissance que dans des temps de prospérité.

Des forces maritimes suffisantes pour combattre et pour vaincre les oppresseurs de l'Inde étaient

le seul moyen qui pût mettre le sultan en état de secourir ses alliés, de relever son empire de la décadence où il était tombé, de dérober sa tête aux périls sans cesse renaissans qui la menaçaient; mais l'Égypte n'offrait rien de ce qu'il fallait pour construire une flotte de cette importance. Venise vint, dit-on, à son secours. La sagesse de cette république venait d'être déconcertée par une ligue à laquelle elle ne put résister, et qu'assurément elle n'avait pas dû prévoir. Plusieurs princes, divisés d'intérêts, rivaux de puissance, et qui avaient des prétentions opposées, venaient de s'unir, contre toutes les règles de la justice et de la politique, pour détruire un état qui ne faisait ombrage à aucun d'eux; et Louis XII lui-même, qui de tous ces souverains avait le plus d'intérêt à la conservation de Venise, Louis XII, par la victoire d'Aignadel, la mit sur les bords de sa ruine. La division qui devait nécessairement se mettre entre de semblables alliés, et la prudence de la république, l'avaient sauvée de ce danger, le plus éminent en apparence, mais en effet moins grand, moins réel que celui où la jetait la découverte du passage aux Indes par le Cap de Bonne-Espérance.

Les historiens ne sont pas d'accord sur les parages d'où furent expédiés les matériaux destinés à former un armement qui intéressait si vivement tant de nations. Les uns les font partir du golfe Adriatique, et les autres de l'Asie mineure. Ce qui est certain, c'est qu'ils arrivèrent à Alexan-

drie. On les conduisit par le Nil au Caire, d'où ils furent portés sur des chameaux à Suez. D'excellens ouvriers européens en construisirent quatre grands vaisseaux, un galion, deux galères et trois galiotes, qui, sans qu'il y eût un moment de perdu, firent voile en 1507 pour l'Inde.

XV. Les Portugais se rendent maîtres de la navigation de la mer Rouge.

Cette démarche avait été prévue. Afin d'en prévenir les suites, l'on expédia de Lisbonne Tristan d'Acugna pour s'emparer de Socotora ou de la Dioscoride des anciens, qu'on croyait tenir la clef de l'entrée et de la sortie de la mer Rouge. Il fut combattu à la descente par Ibrahim, fils du roi des Fartaques, souverain d'une partie de l'Arabie et de cette île. Ce jeune prince fut tué dans l'action. Les Portugais assiégèrent, et bientôt emportèrent d'assaut la seule place en état de faire quelque résistance, quoiqu'elle fût défendue jusqu'à la dernière extrémité par une garnison plus nombreuse que leur petite armée. Les soldats de cette garnison, ne voulant point survivre au fils de leur maître, refusèrent de capituler, et se firent tuer jusqu'au dernier. Les troupes de leur vainqueur étaient encore au-dessus de ce courage. Cependant, comme le prix de leur intrépidité ne se trouva pas atteindre le but qu'on s'était proposé, il ne tarda pas à être abandonné, quoiqu'il assurât à ses possesseurs le plus parfait aloës qui ait jamais été connu. La plante qui produit ce suc et lui donne son nom a des feuilles épaisses et charnues, du milieu desquelles sort un très-

bel épi de fleurs rouges. On arrache ces feuilles, et l'on en exprime, par une pression légère, la portion la plus fluide, qui, purgée de ses parties grossières et épaissie au soleil, constitue l'aloës succotrin, facile à distinguer des autres par sa couleur jaune-safran, son brillant, sa transparence, son odeur forte, son goût amer et aromatique.

L'escadre égyptienne, qui n'avait pas été arrêtée par des obstacles que l'ignorance avait jugés insurmontables, pénétra sans danger dans l'Océan indien, et joignit la flotte de Cambaye dans le port de Diu. Les deux forces réunies combattirent avec avantage les Portugais, qui, venant d'expédier pour l'Europe un grand nombre de navires chargés de marchandises, se trouvèrent trop faibles pour vaincre, et ne purent que se faire tuer. Leur mort ne tarda pas à être vengée, et elle le fut par la destruction de la majeure partie des hommes et des bâtimens qui avaient contribué à leur défaite. Ce revers, tout grand qu'il était, pouvait ne pas décourager le soudan ni sa turbulente milice. Il parut d'une très-bonne politique de les mettre hors d'état de faire de nouveaux efforts, et Albuquerque reçut l'ordre d'aller détruire Suez, et brûler les ateliers qu'on y avait formés.

Ce fut uniquement pour se conformer aux volontés absolues de son souverain que, contre l'opinion de ses officiers et de ses pilotes, il entra, en 1513, dans la mer Rouge. Comme il était le

premier des Européens qui s'y fût présenté avec une flotte, il crut devoir célébrer cette nouveauté par une décharge générale de son artillerie. De noirs chagrins succédèrent bientôt à ces démonstrations d'allégresse. Loin de parvenir au fond du golfe, où devaient s'exécuter les terribles opérations dont on l'avait chargé, il ne put, malgré son activité, son intelligence et son ambition, parcourir la moitié de sa carrière. Opiniâtrément repoussé par les bas-fonds et par les vents, il lui fut impossible de s'emparer d'aucune rade, même d'approcher du continent. Les misères de tous les genres l'assaillirent, et plus d'une fois ses équipages révoltés demandèrent sa mort. Il fut réduit à regarder comme un bonheur de pouvoir passer quelques mois dans une île stérile, inhabitée et malsaine, d'où il regagna l'Océan indien aussitôt que la saison lui permit de faire voile.

Ce revers, qui vraisemblablement aurait abattu une âme commune, ne fit que donner une nouvelle énergie aux qualités physiques et morales d'Albuquerque. Les arrangemens qu'on lui vit faire étaient si bien combinés, qu'ils dégoûtèrent le soudan d'une guerre qui achevait sa ruine. Ces mesures furent même efficaces contre les Turcs, qui, quatre ans après, s'emparèrent de l'Égypte. Ce torrent, que rien n'arrêtait, se déborda très-rapidement jusqu'à Aden, ville forte de l'Arabie heureuse, située sur la mer des Indes, et jusqu'au sein Persique, où il était arrivé par l'Euphrate.

Encore quelques pas en avant, et il submergeait sans difficulté l'Indostan entier.

XVI. De quel danger l'empire des Portugais dans la mer Rouge a préservé l'Europe.

A cette époque l'Europe commençait à peine à respirer et à secouer le joug de la servitude, qui avait avili ses habitans depuis les conquêtes des Romains et l'établissement des lois féodales. Les tyrans sans nombre qui opprimaient des multitudes d'esclaves avaient été ruinés par le délire des croisades. Pour soutenir ces extravagantes expéditions, ils avaient été obligés de vendre leurs terres et leurs châteaux, et d'accorder à prix d'argent, à leurs vassaux, quelques priviléges qui les rapprochaient enfin de la condition des hommes. Alors le droit de propriété commença à s'introduire parmi les particuliers, et leur donna cette sorte d'indépendance sans laquelle la propriété n'est elle-même qu'une illusion. Ainsi les premières étincelles de liberté qui aient éclairé l'Europe furent l'ouvrage inattendu des croisades, et la folie des conquêtes contribua pour la première fois au bonheur des hommes.

Sans le passage du Cap de Bonne-Espérance, le flambeau de la liberté s'éteignait de nouveau, et peut-être pour toujours. Les Turcs allaient remplacer ces nations féroces qui, des extrémités de la terre, étaient venues remplacer les Romains pour devenir comme eux le fléau du genre humain; et à nos barbares institutions aurait succédé un joug plus pesant encore. Cet événement était inévitable, si les farouches vainqueurs de l'Égypte

et de la Mésopotamie n'eussent été repoussés par les Portugais dans les différentes expéditions qu'ils tentèrent dans l'Inde. Les richesses de l'Asie leur assuraient celles de l'Europe. Maîtres de tout le commerce du monde, ils auraient eu nécessairement la plus redoutable marine qu'on eût jamais vue. Quels obstacles auraient pu arrêter alors sur notre continent ce peuple, qui était conquérant par la nature de sa religion et de sa politique ?

L'Angleterre se déchirait pour les intérêts de sa liberté, la France pour les intérêts de ses maîtres, l'Italie pour les prétentions réciproques des deux puissances ecclésiastique et séculière. Couverte de fanatiques et de combattans, l'Europe entière ressemblait à un malade qui, tombé dans le délire, s'ouvre les veines, et perd dans sa fureur son sang avec ses forces. Dans cet état d'épuisement et d'anarchie, elle n'aurait opposé aux Turcs qu'une faible résistance. Plus le calme qui succède aux guerres civiles rend les peuples redoutables à leurs voisins, plus les troubles de la dissension qui les divise les exposent à l'invasion et à l'oppression. La conduite dépravée du clergé aurait encore favorisé les progrès d'un culte étranger, et nous serions sans retour dans les chaînes de l'esclavage. En effet, de tous les systèmes politiques et religieux qui affligent l'espèce humaine, il n'en est point qui laisse moins de carrière à la liberté que celui des musulmans. Dans presque toute l'Europe, une religion étrangère au gouvernement,

et dont les premiers pas se sont presque toujours faits à son insu, une morale répandue sans ordre, sans précision dans des livres obscurs et susceptibles d'une seule bonne interprétation entre une infinité de mauvaises; une autorité en proie aux prêtres et aux souverains, qui se disputent tour à tour le droit de commander aux hommes; des lois politiques et civiles sans cesse en contradiction avec la religion dominante, qui condamne l'inégalité et l'ambition; une administration inquiète et entreprenante, qui, pour dominer avec plus d'empire, oppose continuellement une partie de l'état à l'autre partie : tous ces germes de trouble doivent entretenir dans les esprits une fermentation violente. Est-il surprenant qu'au milieu de ces mouvemens la nature s'éveille et crie au fond des cœurs : *L'homme est né pour être libre ?*

Mais sous le joug d'une religion qui consacre la tyrannie en fondant le trône sur l'autel, qui semble imposer silence à l'ambition en permettant la volupté, qui favorise la paresse naturelle en interdisant les opérations de l'esprit, il n'y a point d'espérance pour les grandes révolutions. Aussi les Turcs, qui égorgent si souvent leur maître, n'ont-ils jamais pensé à changer leur gouvernement. Cette idée est au-dessus de leurs âmes énervées et corrompues. C'en était donc fait de la liberté du monde entier; elle était perdue, si le peuple de la chrétienté le plus superstitieux, et peut-être le plus esclave, n'eût arrêté le pro-

grès du fanatisme des musulmans, et le cours impétueux de leurs conquêtes en leur coupant le nerf des richesses, d'abord du côté de la mer Rouge, et quinze ou dix-huit mois après du côté du golfe Persique.

XVII. Les Portugais acquièrent la domination dans le golfe Persique.

Au débouché du détroit de Moçandon, qui conduit dans ce bras de mer, est située l'île de Ghérun. C'est sur ce rocher stérile qu'un conquérant arabe bâtit, dans le onzième siècle, une ville devenue avec le temps la capitale d'un royaume qui d'un côté s'étendait assez avant dans l'Arabie, et de l'autre dans la Perse. Ormuz avait deux bons ports : il était grand, peuplé, fortifié ; il ne devait ses richesses et sa puissance qu'à sa situation. Il servait d'entrepôt au commerce de la Perse avec les Indes ; commerce très-considérable dans un temps où les Persans faisaient passer par les ports de Syrie ou par Caffa la plupart des marchandises qui venaient de l'Asie en Europe. Dans les saisons qui permettaient l'arrivée des marchands étrangers, Ormuz était la ville la plus brillante et la plus agréable de l'Orient. On y voyait des hommes de presque toutes les parties de la terre faire un échange de leurs denrées, et traiter leurs affaires avec une politesse et des égards peu connus dans les autres places de commerce.

Ce ton était donné par les marchands du port, qui communiquaient aux étrangers une bonne partie de leur affabilité. Leurs manières, le bon ordre qu'ils entretenaient dans leur ville, les com-

modités, les plaisirs de toute espèce qu'ils y rassemblaient, tout concourait avec les intérêts du commerce à y attirer les négocians. Le pavé des rues était couvert de nattes très-propres, et, en quelques endroits, de tapis. Des toiles qui s'avançaient du haut des maisons rendaient les ardeurs du soleil supportables. On voyait des cabinets à la façon des Indes, ornés de vases dorés, ou de porcelaine, qui contenaient des arbustes fleuris ou des plantes aromatiques. On trouvait dans les places des chameaux chargés d'eau. On prodiguait les vins de Perse, ainsi que les parfums et les alimens les plus exquis. On entendait la meilleure musique de l'Orient. Ormuz était rempli de belles filles des différentes contrées de l'Asie, instruites dès l'enfance dans tous les arts qui varient et augmentent la volupté. On y goûtait enfin toutes les délices que peuvent attirer et réunir l'abord des richesses, un commerce immense, un luxe ingénieux, un peuple poli et des femmes galantes.

A son arrivée dans les Indes en 1507, Albuquerque commença par ravager les côtes, par piller les villes dépendantes d'Ormuz. Ces dévastations, qui sont plus d'un brigand que d'un conquérant, n'entraient pas naturellement dans son caractère : mais il se les permettait dans l'espérance d'engager une puissance qu'il n'était pas en état de réduire par la force à se présenter d'elle-même au joug qu'il voulait lui donner. Lorsqu'il crut avoir inspiré une terreur nécessaire

à ses desseins, il se présenta devant la capitale, dont il somma le roi de se rendre tributaire du Portugal comme il l'était de la Perse. Cette proposition fut reçue comme elle devait l'être. Une flotte composée de bâtimens ormuziens, arabes et persans, vint combattre l'escadre d'Albuquerque, qui détruisit toutes ces forces avec cinq vaisseaux. Le roi, découragé, consentit que le vainqueur construisît une citadelle qui devait également dominer la ville et ses deux ports.

Albuquerque, qui connaissait le prix du temps, ne perdit pas un moment pour hâter cette construction. Il travaillait comme le dernier des siens. Cette activité n'empêcha pas qu'on ne remarquât le peu de monde qu'il avait. Atar, qui, par des révolutions communes en Orient, était parvenu de l'esclavage au ministère, rougit d'avoir sacrifié l'état à une poignée d'étrangers. Plus habile à manier les ressorts de la politique que ceux de la guerre, il résolut de réparer par des artifices le mal qu'il avait fait par sa lâcheté. Il sut gagner, corrompre, désunir et brouiller si bien les Portugais entre eux et avec leur chef, qu'ils furent cent fois sur le point d'en venir aux mains. Cette animosité, qui augmentait toujours, les détermina à se rembarquer au moment qu'on les avertit qu'il y avait un complot pour les égorger. Albuquerque, qui s'affermissait dans ses idées par les obstacles et par les murmures, prit le parti d'affamer la place et de fermer le passage à tous les secours.

Sa proie ne pouvait lui échapper, lorsque trois de ses capitaines l'abandonnèrent honteusement avec leurs vaisseaux. Pour justifier leur désertion, ils ajoutèrent à la noirceur de leur infidélité celle d'imputer à leur général les crimes les plus atroces.

Cette trahison, qui réduisit Albuquerque à se désister d'une entreprise qui lui paraissait devoir être glorieusement terminée, le révolta au point qu'il forma et garda le serment de ne point couper sa barbe jusqu'à ce qu'il fût redevenu le maître d'une ville que des intrigues basses et criminelles lui avaient fait perdre. Ce fut l'an 1515 qui amena cet événement trop impatiemment attendu. Le souverain de ce petit état n'avait jamais pu aimer les Portugais, dont son prédécesseur et lui avaient reçu tant d'insultes. S'il leur avait payé assez régulièrement le tribut qui lui avait été imposé, c'était évidemment pour ne pas voir intercepter un reste de commerce qui faisait toute sa fortune. Il n'avait jamais pu se déterminer à leur restituer les effets saisis à leur expulsion, à les remettre en possession de la citadelle qu'ils avaient commencée, à souffrir même qu'ils eussent dans ses murs un simple comptoir. Ces motifs pour l'attaquer étaient fortifiés par la certitude qu'avait le vice-roi qu'un ministre tout puissant et perfide allait livrer son faible maître au roi de Perse, qu'il eût été dangereux d'avoir pour voisin. Tout s'arrangea de manière que Torun-cha se trouva subjugué sans s'en être aperçu. On ne lui laissa que le nom de

roi, et, pour perpétuer cette dégradation, ses deux successeurs immédiats furent conduits comme otages au Malabar.

Retiré après ce dernier succès dans le centre de ses conquêtes, Albuquerque, qui voyait sans effroi le tombeau s'ouvrir devant lui, employa le peu qui lui restait de forces à réprimer la licence des Portugais, à rétablir l'ordre dans les colonies, à affermir la discipline militaire, et se montra actif, prévoyant, sage, juste, humain, désintéressé. L'idée de ses vertus avait fait une impression si profonde sur l'esprit des Indiens, que, long-temps après sa mort, ils allaient à son tombeau pour lui demander justice des vexations de ses successeurs. Il mourut à Goa vers la fin de 1515, sans richesses, et dans la disgrâce d'Emmanuel, auquel on l'avait rendu suspect.

XVIII. Causes de la grande énergie des Portugais.

Si l'on doit être étonné du nombre de ses victoires et de la rapidité de ses conquêtes, quel droit n'ont pas à notre admiration les hommes intrépides auxquels il avait l'honneur de commander! Avait-on vu jusqu'alors une nation avec si peu de puissance faire de si grandes choses? Il n'y avait pas quarante mille Portugais sous les armes, et ils faisaient trembler l'empire de Maroc, tous les barbares d'Afrique, les Mameloucs, les Arabes, et tout l'Orient depuis l'île d'Ormuz jusqu'à la Chine. Ils n'étaient pas un contre cent, et ils attaquaient des troupes qui, souvent avec des armes égales, disputaient leurs biens et leur

vie jusqu'à l'extrémité. Quels hommes devaient donc être alors les Portugais, et quels ressorts extraordinaires en avaient fait un peuple de héros?

Il y avait près d'un siècle qu'ils combattaient contre les Maures lorsque le comte Henri, de la maison de Bourgogne, débarqua en Portugal avec plusieurs chevaliers français, dans le dessein d'aller faire la guerre en Castille sous le célèbre Cid, dont la réputation les avait attirés. Les Portugais les invitèrent à les seconder contre les infidèles; les chevaliers y consentirent, et la plupart même s'établirent en Portugal. L'institution de la chevalerie, une de celles qui ont le plus élevé la nature humaine; cet amour de la gloire substitué à celui de la patrie; cet esprit épuré de la lie des siècles barbares, né des vices mêmes du gouvernement féodal pour en réparer ou tempérer les maux: la chevalerie reparut alors sur les bords du Tage avec tout l'éclat qu'elle avait eu dans sa naissance en France et en Angleterre. Les rois cherchèrent à la conserver, à l'étendre par l'établissement de plusieurs ordres formés sur le modèle des anciens, et dont l'esprit était le même; c'est-à-dire un mélange d'héroïsme, de galanterie et de dévotion.

Les rois élevaient encore l'esprit de la nation par la sorte d'égalité avec laquelle ils traitaient la noblesse, et par les limites qu'ils donnèrent eux-mêmes à leur autorité. Ils assemblaient souvent les états-généraux, sans lesquels il n'y a point

proprement de nation. Ce fut de ces états qu'Alphonse reçut le sceptre après la prise de Lisbonne. Ce fut avec eux que ses successeurs donnèrent long-temps des lois. Plusieurs de ces lois étaient propres à inspirer l'amour des grandes choses. La noblesse était accordée à des services de distinction; à celui qui avait tué ou pris un général ennemi, ou son écuyer; à celui qui, prisonnier chez les Maures, avait refusé de racheter sa liberté par le sacrifice de sa religion. On ôtait la noblesse à quiconque insultait une femme, rendait un faux témoignage, manquait de fidélité, ou *déguisait la vérité au roi.* Si cet usage a cessé, est-ce la faute des sujets qui n'ont pas osé dire la vérité aux souverains, ou la faute des souverains qui n'ont pas voulu l'entendre?

Les guerres que les Portugais avaient soutenues pour défendre leurs biens et leur liberté étaient en même temps des guerres de religion. Ils étaient remplis de ce fanatisme féroce, mais brillant, que les papes avaient répandu dans le temps des croisades. Les Portugais étaient donc des chevaliers armés pour leurs biens, leurs femmes, leurs enfans, et pour leurs rois, chevaliers comme eux. C'étaient encore des croisés qui, défendant le christianisme, combattaient pour leur patrie. Ajoutez qu'ils étaient une petite nation, une puissance très-bornée : or ce n'est guère que dans les petits états, souvent en danger, qu'on sent pour la patrie un enthousiasme que n'ont

jamais connu les grands peuples, qui jouissent de plus de sécurité.

Les principes d'activité, de force, d'élévation, de grandeur, qui étaient réunis à la fois dans cette nation, ne se perdirent pas après l'expulsion des Maures. On poursuivit ces ennemis de l'état et de la foi jusqu'en Afrique. On eut quelques guerres contre les rois de Castille et de Léon. Enfin, pendant les temps qui précédèrent les expéditions de l'Inde, la noblesse, éloignée des villes et de la cour, conservait dans ses châteaux les portraits et les vertus de ses pères.

Dès qu'il fut question de tenter des conquêtes en Afrique et en Asie, une passion nouvelle s'unit à tous les ressorts dont nous venons de parler pour ajouter encore de la force au génie des Portugais. Cette passion, qui devait d'abord exalter toutes les autres, mais anéantir bientôt leur principe généreux, fut la cupidité. Ils partirent en foule pour aller s'enrichir, servir l'état et faire des conversions. Ils parurent dans l'Inde plus que des hommes jusqu'à la mort d'Albuquerque. Alors les richesses, qui étaient l'objet et le fruit de leurs conquêtes, corrompirent tout. Les passions nobles firent place au luxe et aux jouissances, qui ne manquent jamais d'énerver les forces du corps et les vertus de l'âme. La faiblesse des successeurs du grand Emmanuel, les hommes médiocres qu'il choisit lui-même pour vice-rois des Indes, firent dégénérer peu à peu les Portugais.

Cependant Lopès Soarez, qui prit la place d'Albuquerque, succéda à ses projets. Il abolit une coutume barbare établie dans le pays de Travancor, près de Calicut. Ces peuples consultaient des sorciers sur la destinée de leurs enfans. Si les devins promettaient à ces enfans une destinée heureuse, on les laissait vivre; s'ils les menaçaient de quelques grands malheurs, on les égorgeait. Soarez fit conserver ces enfans. Il eut à lutter quelque temps contre les mouvemens dont sa nation était menacée aux Indes. Lorsqu'il fut délivré de cette inquiétude, il ne songea plus qu'à s'ouvrir la route de la Chine.

XIX. Arrivée des Portugais à la Chine. Idée générale de cet empire.

Le grand Albuquerque en avait formé le dessein. Il avait rencontré à Malacca des vaisseaux et des négocians chinois; et il avait pris la plus haute idée d'une nation dont les derniers matelots avaient plus de politesse, d'attachement aux bienséances, de douceur et d'humanité qu'il n'y en avait alors en Europe dans la noblesse même. Il invita les Chinois à continuer leur commerce dans Malacca. Il apprit d'eux des détails sur la puissance, la richesse, les mœurs de leur vaste empire, et il fit part de ses découvertes à la cour de Portugal.

On n'avait aucune idée en Europe de la nation chinoise. Le Vénitien Marc-Pol, qui avait fait par terre le voyage de la Chine, en avait donné une relation qui avait passé pour fabuleuse. Elle était conforme cependant à ce que manda de-

puis Albuquerque. On ajouta foi au témoignage de ce capitaine; on crut ce qu'il disait du riche commerce qu'on pourrait faire dans cette contrée.

Une escadre partit de Lisbonne en 1518 pour y porter un ambassadeur. Quand elle fut arrivée aux îles voisines de Canton, elle ne tarda pas à être entourée de navires chinois qui vinrent la reconnaître. Ferdinand d'Andreade, qui en était le chef, ne se mit point en défense : il laissa visiter ses vaisseaux; il fit part aux mandarins qui commandaient à Canton du sujet de son arrivée, et il leur remit l'ambassadeur, qui fut conduit à Pékin.

Cet ambassadeur rencontrait dans sa route des merveilles qui l'étonnaient à tout moment. La grandeur des villes; la multitude des villages; la quantité des canaux, dont les uns sont navigables et traversent l'empire, et les autres contribuent à la fertilité des terres; l'art de cultiver ces terres; l'abondance et la variété de leurs productions; l'extérieur sage et doux des peuples; ce commerce continuel de bons offices dont les campagnes, les grands chemins donnent le spectacle; le bon ordre au milieu d'un peuple innombrable que l'industrie entretient dans une agitation très-vive : tout cela dut surprendre l'ambassadeur portugais, accoutumé aux mœurs barbares et ridicules de l'Europe.

XX. État de la Chine, selon ses panégyristes.

Arrêtons-nous sur ce peuple si diversement jugé par les Européens. Au tableau qu'en ont tracé ses panégyristes opposons celui qui vient de ses

détracteurs. Peut-être sortira-t-il de ce contraste quelque lumière propre à rapprocher les opinions.

L'histoire d'une nation si bien policée, disent ses partisans, est proprement l'histoire des hommes : tout le reste de là terre est une image du chaos où était la matière avant la formation du monde. C'est par une continuité de destructions que la société s'est essayée à l'ordre, à l'harmonie. Les états et les peuples y sont nés les uns des autres comme les individus ; avec cette différence que dans les familles la nature pourvoit à la mort des uns, à la naissance des autres par des voies constantes et régulières ; mais dans les états la société trouble et rompt cette loi par un désordre où l'on voit tantôt les anciennes monarchies étouffer au berceau les républiques naissantes, et tantôt un peuple informe et sauvage engloutir dans ses irruptions une foule d'états brisés et démembrés.

La Chine a résisté seule à cette fatalité. Cet empire, borné au nord par la Tartarie russe, au midi par les Indes, à l'occident par le Tibet, à l'orient par l'Océan, embrasse presque toute l'extrémité orientale du continent de l'Asie. Son circuit est de plus de dix-huit cents lieues. On lui donne une durée suivie de quatre mille ans, et cette antiquité n'a rien de surprenant. C'est la guerre, le fanatisme, le malheur de notre situation qu'il faut accuser de la briéveté de notre histoire et de la petitesse de nos nations,

qui se sont succédées et détruites avec rapidité. Mais les Chinois, enfermés et garantis de tous côtés par les eaux et les déserts, ont pu, comme l'ancienne Égypte, former un état durable. Dès que leurs côtes et le milieu de leur continent ont été peuplés et cultivés, tout ce qui environnait ces heureux habitans a dû se réunir à eux comme à un centre d'attraction; et les petites peuplades errantes ou cantonnées ont dû s'attacher de proche en proche à une nation qui ne parle presque jamais des conquêtes qu'elle a faites, mais des guerres qu'elle a souffertes; plus heureuse d'avoir policé ses vainqueurs que si elle eût détruit ses ennemis.

Une région si anciennement policée doit porter partout les traces antiques et profondes de l'industrie. Les plaines en ont été unies autant qu'il était possible. La plupart n'ont conservé que la pente qu'exigeait la facilité des arrosemens, regardés avec raison comme un des plus grands moyens de l'agriculture. On n'y voit que peu d'arbres, même utiles, parce que les fruits déroberaient trop de suc aux grains. Comment y trouverait-on ces jardins remplis de fleurs, de gazons, de bosquets, de jets d'eau, dont la vue, propre à réjouir des spectateurs oisifs, semble interdite au peuple et cachée à ses yeux, comme si l'on craignait de lui montrer un larcin fait à sa subsistance? La terre n'y est pas surchargée de ces parcs, de ces forêts immenses qui fournissent

moins de bois aux besoins de l'homme qu'ils ne détruisent de guérets et de moissons en faveur des bêtes qu'on y enferme pour le plaisir des grands et le désespoir du laboureur. A la Chine, le charme des maisons de campagne se réduit à une situation heureuse, à des cultures agréablement diversifiées, à des arbres irrégulièrement plantés, à quelques monceaux d'une pierre poreuse, qu'on prendrait de loin pour des rochers ou pour des montagnes.

Les coteaux sont généralement coupés en terrasses, soutenues par des murailles sèches. On y reçoit les pluies et les sources dans des réservoirs pratiqués avec intelligence. Souvent même les canaux et les rivières qui baignent le pied d'une colline en arrosent la cime et la pente par un effet de cette industrie qui, simplifiant et multipliant les machines, a diminué le travail des bras, et fait avec deux hommes ce que mille ne savent point faire ailleurs. Ces hauteurs donnent ordinairement par an trois récoltes. A une espèce de radis qui fournit de l'huile succède le coton, qui lui-même est remplacé par des patates. Cet ordre de culture n'est pas invariable, mais il est commun.

On voit sur la plupart des montagnes qui refusent de la nourriture aux hommes des arbres nécessaires pour la charpente des édifices, pour la construction des vaisseaux. Plusieurs renferment des mines de fer, d'étain, de cuivre, propor-

tionnées aux besoins de l'empire. Celles d'or ont été abandonnées, soit qu'elles ne se soient pas trouvées assez abondantes pour payer les travaux qu'elles exigeaient, soit que les parties que les torrens en détachent aient été jugées suffisantes pour tous les échanges.

La mer, qui change de bords comme les rivières de lit, mais dans des espaces de temps proportionnés aux masses d'eau; la mer, qui fait un pas en dix siècles, mais dont chaque pas fait cent révolutions sur le globe, couvrait autrefois les sables qui forment aujourd'hui le Nankin et le Tché-Kiang. Ce sont les plus belles provinces de l'empire. Les Chinois ont repoussé, contenu, maîtrisé l'Océan, comme les Égyptiens domptèrent le Nil. Ils ont rejoint au continent des terres que les eaux en avaient séparées. Ces peuples opposent à l'action de l'univers la réaction de l'industrie; et tandis que les nations les plus célèbres ont secondé par la fureur des conquêtes les mains dévorantes du temps dans la dévastation du globe, ils combattent et retardent les progrès successifs de la destruction universelle par des efforts qui paraîtraient surnaturels, s'ils n'étaient continuels et sensibles.

A la culture de la terre cette nation ajoute, pour ainsi dire, la culture des eaux. Du sein des rivières, qui, communiquant entre elles par des canaux, coulent le long de la plupart des villes, on voit s'élever des cités flottantes, formées du

concours d'une infinité de bateaux remplis d'un peuple qui ne vit que sur les eaux et ne s'occupe que de la pêche. L'Océan, lui-même, est couvert et sillonné de milliers de barques dont les mâts ressemblent de loin à des forêts mouvantes. Anson reproche aux pêcheurs établis sur ces bâtimens de ne s'être pas distraits un moment de leur travail pour considérer son vaisseau, le plus grand qui jamais eût mouillé dans ces parages. Mais cette insensibilité pour une chose qui paraissait inutile aux matelots chinois, quoiqu'elle ne fût pas étrangère à leur profession, prouve peut-être le bonheur d'un peuple qui compte pour tout l'occupation, et la curiosité pour rien.

Les cultures ne sont pas les mêmes dans tout l'empire. Elles varient suivant la nature des terrains et la diversité des climats. Dans les provinces basses et méridionales, on demande à la terre un riz qui est continuellement submergé, qui devient fort gros, et qu'on récolte deux fois chaque année. Sur les lieux élevés et secs de l'intérieur du pays, le sol produit un riz qui a moins de volume, moins de goût, moins de substance, et qui ne récompense qu'une fois l'an les travaux du laboureur. Au nord on trouve tous les grains qui nourrissent les peuples de l'Europe : ils y sont aussi abondans et d'aussi bonne qualité que dans nos plus fertiles contrées. D'une extrémité de la Chine à l'autre l'on voit une grande abondance de légumes. Cependant ils sont plus multipliés au

sud, où, avec le poisson, ils tiennent lieu, au peuple, de la viande, dont l'usage est général dans d'autres provinces. Mais ce qu'on connaît, ce qu'on pratique universellement, c'est l'amélioration des terres. Tout engrais est conservé, tout engrais est mis à profit avec la vigilance la plus éclairée; et ce qui sort de la terre féconde y rentre pour la féconder encore. Ce grand système de la nature, qui se reproduit de ses débris, est mieux entendu, mieux suivi à la Chine que dans tous les autres pays du monde.

La première source de l'économie rurale des Chinois est le caractère de la nation, la plus laborieuse que l'on connaisse, et l'une de celles dont la constitution physique exige le moins de repos. Tous les jours de l'année sont pour elle des jours de travail, excepté le premier, destiné aux visites réciproques des familles, et le dernier, consacré à la mémoire des ancêtres. L'un est un devoir de société, l'autre un culte domestique. Chez ce peuple de sages, tout ce qui lie et civilise les hommes est religion, et la religion elle-même n'est que la pratique des vertus sociales. C'est un peuple mûr et raisonnable, qui n'a besoin que du frein des lois civiles pour être juste. Le culte intérieur est l'amour de ses pères, vivans ou morts; le culte public est l'amour du travail; et le travail le plus religieusement honoré, c'est l'agriculture.

On y révère la générosité de deux empereurs, qui, préférant l'état à leur famille, écartèrent le rs

propres enfans du trône pour y faire asseoir des hommes tirés de la charrue. On y vénère la mémoire de ces laboureurs qui jetèrent les germes du bonheur et de la stabilité de l'empire dans le sein fertile de la terre ; source intarissable de la reproduction des moissons et de la multiplication des hommes.

A l'exemple de ces rois agricoles, tous les empereurs de la Chine le sont devenus par état. Une de leurs fonctions publiques est d'ouvrir la terre au printemps, avec un appareil de fête et de magnificence qui attire des environs de la capitale tous les cultivateurs. Ils courent en foule pour être témoins de l'honneur solennel que le prince rend au premier de tous les arts. Ce n'est plus, comme dans les fables de la Grèce, un dieu qui garde les troupeaux d'un roi ; c'est le père des peuples, qui, la main appesantie sur le soc, montre à ses enfans les véritables trésors de l'état. Bientôt après il revient au champ qu'il a labouré lui-même y jeter les semences que la terre demande. L'exemple du prince est suivi dans toutes les provinces ; et, dans la même saison, les vice-rois y répètent les mêmes cérémonies en présence d'une multitude de laboureurs. Les Européens qui ont été témoins de cette solennité à Canton ne peuvent en parler sans attendrissement. Ils nous font regretter que cette fête politique, dont le but est d'encourager le travail, ne soit pas substituée dans nos climats à tant de fêtes religieuses,

qui semblent inventées par la fainéantise pour la stérilité des campagnes.

Il se peut que dans une région où les arts de luxe sont si avancés, cet encouragement donné aux occupations champêtres ait dégénéré en pure cérémonie; mais la loi qui force le prince à honorer ainsi la profession des laboureurs doit tourner au profit de l'agriculture. Cet hommage rendu par le souverain à l'opinion publique contribue à la perpétuer; et l'influence de l'opinion est le premier de tous les ressorts du gouvernement.

Cette influence est entretenue à la Chine par les honneurs accordés à tous les laboureurs qui se distinguent dans la culture des terres. Si quelqu'un d'eux a fait une découverte utile à sa profession, il est appelé à la cour pour éclairer le prince; et l'état le fait voyager dans les provinces pour former les peuples à sa méthode. Enfin, dans un pays où la noblesse n'est pas un souvenir héréditaire, mais une récompense personnelle; dans un pays où l'on ne distingue ni la noblesse, ni la roture, mais le mérite, plusieurs des magistrats et des hommes élevés aux premières charges de l'empire sont choisis dans des familles uniquement occupées des travaux de la campagne.

Ces encouragemens, qui tiennent aux mœurs, sont encore appuyés par les meilleures institutions politiques. Tout ce qui de sa nature ne peut être partagé, comme la mer, les fleuves, les canaux, est en commun; tous en ont la jouissance,

personne n'en a la propriété. La navigation, la pêche, la chasse, sont libres. Un citoyen qui possède un champ, acquis ou transmis, ne se le voit pas disputer par les abus tyranniques des lois féodales. Les prêtres même, si hardis partout à former des prétentions sur les terres et sur les hommes, n'ont jamais osé le tenter à la Chine. Ils y sont à la vérité infiniment trop multipliés, et y jouissent, quoique souvent mendians, de possessions trop vastes; mais du moins ne perçoivent-ils pas sur les travaux des citoyens un odieux tribut. Un peuple éclairé n'aurait pas manqué de voir un fou dans un bonze qui aurait soutenu que les aumônes qu'il recevait étaient une rétribution due à la sainteté de son caractère.

La modicité des impôts achève d'assurer les progrès de l'agriculture. A l'exception des douanes établies dans les ports de mer, on ne connaît que deux tributs dans l'empire. Le premier, qui est personnel, est payé par chaque citoyen, depuis vingt jusqu'à soixante ans, dans la proportion de ses facultés. Le second, qui porte sur les productions, se réduit au dixième, au vingtième, au trentième, suivant la qualité du sol. Sans doute quelques empereurs, quelques ministres, auront tenté d'étendre, de multiplier les taxes; mais comme c'est une entreprise longue, et qu'il n'y a pas d'homme qui puisse se flatter de vivre assez pour en voir le succès, on y aura renoncé. Les méchans veulent jouir sans délai, et c'est ce qui

les distingue des bons administrateurs. Ceux-ci se contentent de méditer des projets et de répandre des vérités utiles, sans espérance de les voir eux-mêmes prospérer ; mais ils aiment la génération à naître comme la génération vivante.

La manière de lever les contributions à la Chine est aussi paternelle que les contributions mêmes. L'unique peine qu'on impose aux contribuables trop lents à s'acquitter des charges publiques de l'impôt, est qu'on envoie chez eux des vieillards, des infirmes et des pauvres, pour y vivre à leurs dépens, jusqu'à ce qu'ils aient payé leur dette à l'état. C'est la commisération, c'est l'humanité qu'on va solliciter dans le cœur du citoyen par le spectacle de la misère, par les cris et les pleurs de la faim, et non pas révolter son âme et soulever son indignation par les recherches et les visites importunes de la finance européenne, par la violence des saisies, par les menaces d'une soldatesque insolente, qui vient s'établir à discrétion dans une maison ouverte aux cent bouches du fisc.

Des mandarins perçoivent en nature la dixme des terres, et en argent la capitation. Les officiers municipaux versent ces produits dans le trésor de l'état par les mains du receveur de la province. La destination de ce revenu prévient les infidélités dans la perception. On sait qu'une partie de cette redevance est employée à la nourriture du magistrat et du soldat. Le prix de la portion des

récoltes qu'on a vendues ne sort du fisc que pour les besoins publics. Enfin il en reste dans les magasins pour les temps de disette, où l'on rend au peuple ce qu'il avait comme prêté dans les temps d'abondance.

Des peuples qui jouissaient de tant d'avantages ont dû se multiplier prodigieusement dans une région où les femmes sont extrêmement fécondes ; où rien n'est si rare que la débauche ; où l'étendue des droits paternels inspire nécessairement la passion d'une postérité nombreuse ; où il règne dans les fortunes une égalité que la différence des conditions rend ailleurs impossible ; où le genre de vie est généralement simple, peu dispendieux, et tend toujours à la plus austère économie ; où les guerres ne sont ni fréquentes ni meurtrières ; où le célibat est proscrit par les mœurs ; où la salubrité du climat repousse les épidémies. Aussi n'y a-t-il pas dans l'univers de contrée aussi peuplée. Elle l'est même trop, puisque les annales de l'empire attestent qu'il y a peu de mauvaises récoltes qui n'occasionnent des révoltes.

Il ne faut pas chercher ailleurs les causes qui, à la Chine, arrêtent les progrès du despotisme. Ces révolutions fréquentes supposent un peuple assez éclairé pour sentir que le respect qu'il porte au droit de la propriété, que la soumission qu'il accorde aux lois, ne sont que des devoirs du second ordre, subordonnés aux droits im-

prescriptibles de la nature, qui n'a dû former des sociétés que pour le besoin de tous les hommes qui les composent. Ainsi, lorsque les choses de première nécessité viennent à manquer, les Chinois ne reconnaissent plus une puissance qui ne les nourrit pas. C'est le devoir de conserver les peuples qui fait le droit des rois. Ni la religion, ni la morale, ne dictent d'autres maximes à la Chine.

L'empereur sait qu'il règne sur une nation qui n'est attachée aux lois qu'autant qu'elles font son bonheur. Il sait que, s'il se livrait un moment à cet esprit de tyrannie, ailleurs si commun et si contagieux, des secousses violentes le précipiteraient du trône. Ainsi placé à la tête d'un peuple qui l'observe et qui le juge, il ne s'érige pas en un fantôme religieux à qui tout est permis. Il ne déchire pas le contrat inviolable qui l'a mis sur le trône. Il est si convaincu que le peuple connaît ses droits et les sait défendre, que, lorsqu'une province murmure contre le mandarin qui la gouverne, il le révoque sans examen, et le livre à un tribunal qui le poursuit s'il est coupable. Mais ce magistrat fût-il innocent, il ne serait pas remis en place. C'est un crime en lui d'avoir pu déplaire au peuple. On le traite comme un instituteur ignorant qui priverait un père de l'amour que ses enfans lui portaient. Une complaisance qui entretiendrait ailleurs une fermentation continuelle, et qui y serait la source d'une

infinité d'intrigues, n'a nul inconvénient à la Chine, où les habitans sont naturellement doux et justes, et où le gouvernement est constitué de manière que ses délégués n'ont que rarement des ordres rigoureux à exécuter.

Cette nécessité où est le prince d'être juste doit le rendre plus sage et plus éclairé. Il est à la Chine ce qu'on veut faire croire aux autres princes qu'ils sont partout, l'idole de la nation. Il semble que les mœurs et les lois y tendent de concert à établir cette opinion fondamentale, que la Chine est une famille dont l'empereur est le patriarche. Ce n'est pas comme conquérant, ce n'est pas comme législateur qu'il a de l'autorité, c'est comme père; c'est en père qu'il est censé gouverner, récompenser et punir. Ce sentiment délicieux lui donne plus de pouvoir que tous les soldats du monde et les artifices des ministres n'en peuvent donner aux despotes des autres nations. On ne saurait imaginer quel respect, quel amour les Chinois ont pour leur empereur, ou, comme ils le disent, pour le père commun, pour le père universel.

Ce culte public est fondé sur celui qui est établi par l'éducation domestique. A la Chine, un père, une mère conservent une autorité absolue sur leurs enfans, à quelque âge, à quelque dignité que ceux-ci soient parvenus. Le pouvoir paternel et l'amour filial sont le ressort de cet empire: c'est le soutien des mœurs: c'est le lien qui unit

le prince aux sujets, les sujets au prince, et les citoyens entre eux. Le gouvernement des Chinois est revenu, par les degrés de sa perfection, au point d'où tous les autres sont partis, et d'où ils semblent s'éloigner pour jamais, au gouvernement patriarchal, qui est celui de la nature même.

Cependant cette morale sublime, qui perpétue depuis tant de siècles le bonheur de l'empire chinois, se serait peut-être insensiblement altérée, si des distinctions chimériques attachées à la naissance eussent rompu cette égalité primitive que la nature établit entre les hommes, et qui ne doit céder qu'aux talens et aux vertus. Dans tous nos gouvernemens d'Europe il est une classe d'hommes qui apportent en naissant une supériorité indépendante de leurs qualités morales. On n'approche de leur berceau qu'avec respect. Dans leur enfance, tout leur annonce qu'ils sont faits pour commander aux autres. Bientôt ils s'accoutument à penser qu'ils sont d'une espèce particulière; et, sûrs d'un état et d'un rang, ils ne cherchent plus à s'en rendre dignes.

Cette institution, à laquelle on a dû tant de ministres médiocres, de magistrats ignorans et de mauvais généraux, cette institution n'a point lieu à la Chine. Il n'y a point de noblesse héréditaire. La fortune de chaque citoyen commence et finit avec lui. Le fils du premier ministre de l'empire n'a d'autres avantages, au moment de sa naissance, que ceux qu'il peut avoir reçus de la na-

ture. On anoblit quelquefois les aïeux d'un homme qui a rendu des services importans : mais cette distinction, purement personnelle, est enfermée avec lui dans le tombeau, et il ne reste à ses enfans que le souvenir et l'exemple de ses vertus.

Une égalité si parfaite permet de donner aux Chinois une éducation uniforme, et de leur inspirer des principes semblables. Il n'est pas difficile de persuader à des hommes nés égaux qu'ils sont tous frères. Il y a tout à gagner pour eux dans cette opinion; il y aurait tout à perdre dans l'opinion contraire. Un Chinois qui voudrait sortir de cette fraternité générale deviendrait dès-lors un être isolé et malheureux : il serait étranger au milieu de sa patrie.

A la place de ces distinctions frivoles que la naissance établit entre les hommes dans presque tout le reste de l'univers, le mérite personnel en établit de réelles à la Chine. Sous le nom de mandarins lettrés, un corps d'hommes sages et éclairés se livrent à toutes les études qui peuvent les rendre propres à l'administration publique. Ce sont les talens et les connaissances qui font seules admettre dans ce corps respectable; les richesses n'y donnent aucun droit. Les mandarins choisissent eux-mêmes ceux qu'ils jugent à propos de s'associer, et ce choix est toujours précédé d'un examen rigoureux. Il y a différentes classes de mandarins, et l'on s'élève des unes aux autres, non point par l'ancienneté, mais par le mérite.

C'est parmi ces mandarins que l'empereur, par un usage aussi ancien que l'empire même, choisit les ministres, les magistrats, les gouverneurs de province, en un mot, tous les administrateurs qui, sous différentes qualités, sont appelés à prendre part au gouvernement. Son choix ne peut guère tomber que sur des sujets capables, éprouvés; et le bonheur des peuples est ordinairement confié à des hommes vraiment dignes de le faire.

Au moyen de cette constitution, il n'y a de dignité héréditaire que celle de l'empereur; et l'empire même ne passe pas toujours à l'aîné des princes, mais à celui que l'empereur et le conseil suprême des mandarins en jugent le plus digne. Aussi l'émulation de la gloire et de la vertu règne-t-elle jusque dans la famille impériale. C'est le mérite qui brigue le trône, et c'est par les talens qu'un héritier y parvient. Des empereurs ont mieux aimé chercher des successeurs dans une maison étrangère que de laisser les rênes du gouvernement en des mains faibles.

Les vice-rois et les magistrats participent à l'amour du peuple comme à l'autorité du monarque. Le peuple a même une mesure d'indulgence pour les fautes d'administration qui leur échappent, comme il en a pour celles du chef de l'empire. Il n'est pas enclin aux séditions comme on doit l'être dans nos contrées. On ne voit à la Chine aucun corps qui puisse former ou conduire des factions. Les mandarins ne tenant point à des

familles riches et puissantes, ne reçoivent aucun appui que du trône et de leur sagesse. Ils sont élevés dans une doctrine qui inspire l'humanité, l'amour de l'ordre, la bienfaisance, le respect pour les lois. Ils répandent sans cesse ces sentimens dans le peuple, et lui font aimer chaque loi, parce qu'ils lui en montrent l'esprit et l'utilité. Le prince même ne donne pas un édit qui ne soit une instruction de morale et de politique. Le peuple s'éclaire nécessairement sur ses intérêts et sur les opérations du gouvernement qui s'y rapportent. Plus éclairé, il doit être plus tranquille.

La superstition, qui, partout ailleurs, agite les nations et affermit le despotisme ou renverse les trônes, la superstition est sans pouvoir à la Chine. Les lois l'y tolèrent, mal à propos peut-être; mais au moins n'y fait-elle jamais des lois. Pour avoir part au gouvernement, il faut être de la secte des lettrés, qui n'admet aucune superstition. On ne permet pas aux bonzes de fonder sur les dogmes de leurs sectes les devoirs de la morale, et par-conséquent d'en dispenser. S'ils trompent une partie de la nation, ce n'est pas du moins celle dont l'exemple et l'autorité doivent le plus influer sur le sort de l'état.

Confucius, dont les actions servirent d'exemple, et les paroles de leçon, Confucius, dont la mémoire est également honorée, la doctrine également chérie de toutes les classes et de toutes les

sectes, Confucius a fondé la religion nationale de la Chine. Son code n'est que la loi naturelle, qui devrait être la base de toutes les religions de la terre, le fondement de toute société, la règle de tous les gouvernemens. La raison, dit Confucius, est une émanation de la Divinité ; la loi suprême n'est que l'accord de la nature et de la raison. Toute religion qui contredit ces deux guides de la vie humaine ne vient point du ciel.

Ce ciel est Dieu ; car les Chinois n'ont point de terme pour exprimer Dieu. *Mais ce n'est point au ciel visible et matériel que nous adressons des sacrifices*, dit l'empereur Khang-hi dans un édit de 1710 ; *c'est au maître du ciel.* Ainsi l'athéisme, quoiqu'il ne soit pas rare à la Chine, n'y est point avoué ; on n'en fait pas une profession publique. Ce n'est point un signal de secte ni un objet de persécution. Il y est seulement toléré comme la superstition.

L'empereur, seul pontife de la nation, est aussi le juge de la religion ; mais, comme le culte a été fait pour le gouvernement, et non le gouvernement pour le culte ; comme l'un et l'autre ont été formés pour la société, le souverain n'a ni intérêt ni intention d'employer cette unité de puissance qu'il a dans les mains à tyranniser le peuple. Si d'un côté les dogmes ou les rites de la hiérarchie ne répriment pas dans le prince l'abus du pouvoir despotique, il est, d'un autre côté, plus fortement contenu par les mœurs publiques et nationales.

Rien n'est plus difficile que de les changer, parce qu'elles sont inspirées par l'éducation, peut-être la meilleure que l'on connaisse. On ne se presse point d'instruire les enfans avant l'âge de cinq ans. Alors on leur apprend à écrire; et ce sont d'abord des mots ou des hiéroglyphes, qui leur rappellent des choses sensibles, dont on tâche en même temps de leur donner des idées justes. Ensuite on remplit leur mémoire de vers sentencieux qui contiennent des maximes de morale dont on leur montre l'application. Dans un âge plus avancé, c'est la philosophie de Confucius qu'on leur enseigne. Telle est l'éducation des hommes du peuple. Celle des enfans qui peuvent prétendre aux honneurs commence de même; mais on y ajoute bientôt d'autres études, qui ont pour objet la conduite de l'homme dans les différens états de la vie.

Les mœurs, à la Chine, sont prescrites par les lois et maintenues par les manières que prescrivent aussi les lois. Les Chinois sont le peuple de la terre qui a le plus de préceptes sur les actions les plus ordinaires. Le code de leur politesse est fort long; et les dernières classes des citoyens en sont instruites et s'y conforment comme les mandarins et la cour.

Les lois de ce code sont instituées, ainsi que toutes les autres, pour perpétuer l'opinion que la Chine n'est qu'une famille, et pour prescrire aux citoyens les égards et les prévenances mu-

tuelles que des frères doivent à des frères. Ces rites, ces manières rappellent continuellement aux mœurs. Elles mettent quelquefois, il est vrai, la cérémonie à la place du sentiment; mais combien souvent ne le font-elles par revivre! Elles sont une sorte de culte qu'on rend sans cesse à la vertu. Ce culte frappe les yeux des jeunes gens; il nourrit en eux le respect pour la vertu même; et si, comme tous les cultes, il fait des hypocrites, il entretient aussi un zèle véritable. Il y a des tribunaux érigés pour punir les fautes contre les manières comme il y en a pour juger des crimes et des vertus. On punit le crime par des peines douces et modérées, on récompense la vertu par des honneurs. Ainsi l'honneur est un des ressorts qui entrent dans le gouvernement de la Chine. Ce n'est pas le ressort principal; il y est plus fort que la crainte et plus faible que l'amour.

Avec de pareilles institutions, la Chine doit être le pays de la terre où les hommes sont le plus humains. Aussi voit-on l'humanité des Chinois jusque dans ces occasions où la vertu semble n'exiger que de la justice, et la justice que de la rigueur. Les prisonniers sont détenus dans des logemens propres et commodes, où ils sont bien traités jusqu'au moment de leur sentence. Souvent toute la punition d'un homme riche se réduit à l'obligation de nourrir ou de vêtir pendant quelque temps chez lui des vieillards et des orphelins Nos romans de morale et de politique sont l'his-

toire des Chinois. Chez eux on a tellement réglé les actions de l'homme, qu'on n'y a presque pas besoin de ses sentimens : cependant on inspire les uns pour donner du prix aux autres.

L'esprit patriotique, cet esprit sans lequel les états sont des peuplades et non pas des nations, est plus fort, plus actif à la Chine qu'il ne l'est peut-être dans aucune république. C'est une chose commune que de voir des Chinois réparer les grands chemins par un travail volontaire, des hommes riches y bâtir des abris pour les voyageurs, d'autres y planter des arbres. Ces actions publiques, qui ressentent plutôt l'humanité bienfaisante que l'ostentation de la générosité, ne sont pas rares à la Chine.

Il y a des temps où elles ont été communes, d'autres temps où elles l'ont été moins; mais la corruption amenait une révolution, et les mœurs se réparaient. La dernière invasion des Tartares les avait changées : elles s'épurent à mesure que les princes de cette nation conquérante quittent les superstitions de leur pays pour adopter l'esprit du peuple conquis, et qu'ils sont instruits par les livres que les Chinois appellent canoniques.

On ne doit pas tarder à voir tout-à-fait revivre le caractère estimable de la nation; cet esprit de fraternité, de famille; ces liens aimables de la société, qui forment dans le peuple la douceur des mœurs et l'attachement inviolable aux lois. Les erreurs et les vices politiques ne sauraient

prendre de fortes racines dans un pays où l'on n'élève aux emplois que des hommes de la secte des lettrés, dont l'unique occupation est de s'instruire des principes de la morale et du gouvernement. Tant que les vraies lumières seront recherchées, tant qu'elles conduiront aux honneurs, il y aura dans le peuple de la Chine un fonds de raison et de vertu qu'on ne verra pas dans les autres nations.

Cependant il faut avouer que la plupart des connaissances fondées sur des théories un peu compliquées n'y ont pas fait les progrès qu'on devait naturellement attendre d'une nation ancienne, active, appliquée, qui depuis très-long-temps en tenait le fil. Mais cette énigme n'est pas inexplicable. La langue des Chinois demande une étude longue et pénible, qui occupe des hommes tout entiers durant le cours de leur vie. Les rites, les cérémonies qui font mouvoir cette nation donnent plus d'exercice à la mémoire qu'au sentiment. Les manières arrêtent les mouvemens de l'âme, en affaiblissent les ressorts. Trop occupés des objets d'utilité, les esprits ne peuvent pas s'élancer dans la carrière de l'imagination. Un respect outré pour l'antiquité les asservit à tout ce qui est établi. Toutes ces causes réunies ont dû ôter aux Chinois l'esprit d'invention. Il leur faut des siècles pour perfectionner quelque chose; et quand on pense à l'état où se trouvaient chez eux les arts et les sciences il y a trois cents ans,

on est convaincu de l'étonnante durée de cet empire.

Peut-être encore faut-il attribuer l'imperfection des lettres et des beaux-arts, chez les Chinois, à la perfection même de la police et du gouvernement. Ce paradoxe est fondé sur la raison. Lorsque chez un peuple la première étude est celle des lois; que la récompense de l'étude est une place dans l'administration au lieu d'une place d'académie; que l'occupation des lettrés est de veiller à l'observation de la morale ou à la manutention de la politique, si cette nation est infiniment nombreuse; s'il y faut une vigilance continuelle des savans sur la population et la subsistance; si chacun, outre les devoir spublics, dont la connaissance même est une longue science, a des devoirs particuliers, soit de famille ou de profession : chez un tel peuple, les sciences spéculatives et de pur ornement ne doivent pas s'élever à cette hauteur, à cet éclat où nous les voyons en Europe. Mais les Chinois, toujours écoliers dans nos arts de luxe et de vanité, sont nos maîtres dans la science de bien gouverner. Ils le sont dans l'art de peupler, non dans celui de détruire.

La guerre n'est point à la Chine une science perfectionnée. Une nation, dont toute la vie est réglée comme l'enfance, par des rites, des préceptes, des usages publics et domestiques, doit être naturellement souple, modérée, paisible et pacifique. La raison et la réflexion, qui président

à ses leçons et à ses pensées, ne sauraient lui laisser cet enthousiasme qui fait les guerriers et les héros. L'humanité même dont on remplit son âme tendre et molle lui fait regarder avec horreur l'effusion du sang, le pillage et le massacre, si familiers à tout peuple soldat. Avec cet esprit, est-il étonnant que les Chinois ne soient pas belliqueux? Leur milice est innombrable, mais ignorante, et ne sait qu'obéir. Elle manque de tactique encore plus que de courage. Dans les guerres contre les Tartares, les Chinois n'ont pas su combattre, mais ils ont su mourir. L'amour pour leur gouvernement, pour leur patrie et pour leurs lois, doit leur tenir lieu d'esprit guerrier; mais il ne tient pas lieu de bonnes armes et de la science de la guerre. Quand on soumet ses conquérans par les mœurs, on n'a pas besoin de dompter ses ennemis par les armes.

Quel est l'homme assez indifférent au bonheur d'une portion considérable de l'espèce humaine pour ne pas désirer que l'état de la Chine soit tel que nous venons de l'exposer? Écoutons cependant ceux qui croient pouvoir en douter.

XXI. État de la Chine selon ses détracteurs.

Pour juger, disent-ils, d'une nation également fermée aux étrangers, qui n'ont pas la liberté d'y entrer, et aux indigènes, qui n'ont pas celle d'en sortir, il faut partir de quelques points d'appui, peu solides peut-être, mais reçus pour bons. Ces points d'appui, ce seront les faits mêmes, allégués par les admirateurs de la Chine. Nous les

avouerons sans les discuter, et nous nous contenterons d'en tirer les conséquences qui en découlent nécessairement.

1.° La Chine jouissait ou était affligée d'une population immense, lorsqu'elle fut conquise par les Tartares; et de ce que les lois de cet empire furent adoptées par le vainqueur, on en conclut qu'elles devaient être bien sages.

Cette soumission du Tartare au gouvernement Chinois ne nous paraît pas une preuve de sa bonté. La nature veut que les grandes masses commandent aux petites; et cette loi s'exécute au moral comme au physique. Or, si l'on compare le nombre des conquérans de la Chine au nombre des peuples conquis, on trouvera que pour un Tartare il y avait cinquante mille Chinois. Un individu peut-il changer les usages, les mœurs, la législation de cinquante mille hommes? et d'ailleurs comment ces Tartares n'auraient-ils pas adopté les lois de la Chine, bonnes ou mauvaises, n'en ayant point à leur substituer? Ce que cette étrange révolution montre le plus évidemment, c'est la lâcheté de la nation; c'est son indifférence pour ses maîtres, un des principaux caractères de l'esclavage. Passons à la population de la Chine.

2° L'agriculture a été de temps immémorial en honneur à la Chine. C'est un fait sur lequel il n'y a pas deux sentimens. Or, toute région agricole qui jouit d'une longue paix; qui n'éprouve point de révolutions sanglantes; qui n'est ni op-

primée par la tyrannie, ni dévastée par des maladies de climat, et où l'on voit le laborieux citoyen ramasser dans la plaine un panier de terre, le porter au sommet des montagnes, en couvrir la pointe nue d'un rocher, et la retenir par de petites palissades, doit abonder en habitans. En effet, ces habitans se livreraient-ils à des travaux insensés, si la plaine où ils ont ramassé la poignée de terre était inculte, déserte et abandonnée au premier qui voudrait l'occuper? S'il leur était libre de s'étendre dans les campagnes, resteraient-ils entassés aux environs des villes? La Chine et toute la Chine est donc très-peuplée.

Le pays est coupé par un grand nombre de canaux. Ces canaux seraient superflus, s'ils n'établissaient pas une communication nécessaire et fréquente d'un lieu à un autre lieu. Qu'annoncent-ils, sinon un grand mouvement intérieur, et conséquemment une population très-considérable?

Toute contrée agricole où les disettes sont fréquentes, où ces disettes soulèvent des milliers d'hommes; où dans ces soulèvemens il se commet plus de forfaits, plus de meurtres, plus d'incendies, plus de pillage qu'il ne s'en commettrait dans l'irruption d'une horde de sauvages, et où, le temps de la disette et de la révolte passé, l'administration ne recherche pas le coupable, renferme certainement plus d'habitans qu'elle n'en peut nourrir. Ne serait-ce pas le plus absurde des peuples que le Chinois, si le défaut accidentel des subsis-

tances provenait de sa négligence, soit à cultiver ses terres, soit à pourvoir à ses approvisionnemens? Mais la Chine, pays immense, contrée fertile, si bien cultivée, si merveilleusement administrée, n'en est pas moins exposée à cette sorte de calamité. Il faut donc qu'il y ait dix fois, vingt fois plus d'habitans que d'arpens de terre.

Tout pays où l'on foule aux pieds un sentiment si naturel, qu'il est commun à l'homme et à la brute, la tendresse des pères et des mères pour leurs petits, et où l'on se résout à les tuer, à les étouffer, à les exposer, sans que la vindicte publique s'y oppose, a trop d'habitans, ou est habité par une race d'hommes comme il n'y en a aucune autre sur la surface du globe. Or, c'est ce qui se passe à la Chine; et nier ce fait ou l'affaiblir, ce serait jeter de l'incertitude sur tous les autres.

Mais un dernier phénomène qui achève de confirmer l'excessive population de la Chine, c'est le peu de progrès des sciences et des arts depuis l'époque très-éloignée qu'on les y cultive. Les recherches s'y sont arrêtées au point où, cessant d'être utiles, elles commencent à devenir curieuses. Il y a plus de profit à faire à l'invention du plus petit art pratique qu'à la plus sublime découverte qui ne montrerait que du génie. On fait plus de cas de celui qui sait tirer parti des recoupes de la gaze que de celui qui résoudrait le problème des trois corps. C'est là surtout que se fait la question qu'on n'entend que trop souvent

parmi nous : *A quoi cela sert-il?* Je demande si ce repos, contraire au penchant naturel de l'homme, qui veut toujours voir au-delà de ce qu'il a vu, peut s'expliquer autrement que par une population qui interdise l'oisiveté, l'esprit de méditation, et qui tienne la nation soucieuse, continuellement occupée de ses besoins? La Chine est donc la contrée de la terre la plus peuplée.

Cela supposé, ne s'ensuit-il pas qu'elle est la plus corrompue? L'expérience générale ne nous apprend-elle pas que les vices des sociétés sont en proportion du nombre des individus qui la composent? Et que me repliquerait-on si j'assurais que les mœurs chinoises doivent être, dans toute l'étendue de l'empire, plus mauvaises encore que dans nos plus superbes cités, où l'honneur, sentiment étranger au Chinois, donne de l'éclat aux vertus et tempère les vices?

Ne puis-je pas demander quel est et quel doit être le caractère d'un peuple où l'on voit, dans des occasions assez fréquentes, une province fondre sur une autre province, et en égorger impitoyablement, impunément les habitans; si ce peuple peut avoir des mœurs bien douces; si une nation où les lois ne préviennent ni ne punissent l'exposition ou le meutre des nouveau-nés est civilisée ou barbare; si le sentiment de l'humanité, la bienfaisance, la commisération y subsistent dans un degré bien éminent; et si un peuple que les circonstances les plus extraordinaires invitaient à

fonder des colonies est bien sage lorsqu'il n'imagine pas ou qu'il dédaigne un remède aussi simple, aussi sûr, à des malheurs effroyables et toujours renaissans?

Il est difficile jusqu'ici de faire grand cas de la prudence chinoise. Voyons si l'examen de la constitution de l'empire, de la conduite du souverain et de ses ministres, de la science des lettrés et des mœurs du peuple, ne nous en donneront pas une idee plus sublime.

3° Un auteur grave, qui n'est pas dans la foule des admirateurs de la sagesse chinoise, dit expressément que *le bâton est le souverain de la Chine.* Sur ce mot plaisant et profond, on aura, je crois, quelque peine à se persuader qu'une nation où l'homme est traité comme on traite ailleurs les animaux ait quelque chose des mœurs ombrageuses et délicates de notre Europe, où un mot injurieux se lave dans le sang, où la menace du geste se venge par la mort. Le Chinois doit être pacifique et bénin. Tant mieux, ajouterons nos antagonistes.

Cependant, c'est comme père de ses sujets que le prince à la Chine est considéré, obéi, respecté.... Et nous ajouterons à notre tour : tant pis. Cela me garantit bien l'humble soumission des enfans, mais non la bonté du père. Veut-on précipiter un peuple dans une abjection dont il ne se relèvera jamais? On n'a qu'à consacrer le titre de despote par celui de père. Partout les enfans qui osent

lever la main sur leurs parens sont des monstres rares; et, malgré l'autorité des lois qui limitent l'autorité paternelle, les parens qui maltraitent leurs enfans ne sont malheureusement partout que des monstres trop communs. L'enfant ne demande point à son père compte de sa conduite; et la liberté, sans cesse en péril, si le chef est à l'abri de toute poursuite par sa qualité infiniment respectable de père, sera nulle sous un despote qui imposera un silence absolu sur son administration.

Nous nous trompons peut-être; mais les Chinois nous semblent courbés sous le joug d'une double tyrannie, de la tyrannie paternelle dans la famille, de la tyrannie civile dans l'empire. D'où nous oserions conclure qu'ils doivent être les plus doux, les plus insinuans, les plus respectueux, les plus timides, les plus vils et les moins dangereux des esclaves; à moins qu'il ne se soit fait en leur faveur une exception à l'expérience de tous les peuples et de tous les siècles. Quel est parmi nous l'effet du despotisme paternel? Le respect extérieur et une haine impuissante et secrète pour les pères. Quel a été et quel est chez toutes les nations l'effet du despotisme civil? la bassesse et l'extinction de toute vertu. S'il en est autrement à la Chine, on nous apprendra comment cette merveille s'y est opérée.

Voici ce qu'on dit..... *L'empereur sait qu'il règne sur une nation qui n'est attachée aux lois*

qu'autant qu'elles font son bonheur..... Y a-t-il entre le Chinois et l'Européen quelque différence sur ce point?..... *L'empereur sait que, s'il se livrait à la tyrannie il s'exposerait à tomber du trône.....* Est-ce que les histoires anciennes et modernes n'offrent pas des exemples de ce juste et terrible châtiment? Qu'ont-ils produit? Dira-t-on que le Chinois souffre l'oppression plus impatiemment que l'Anglais ou le Français, ou que la Chine n'a été, n'est et ne sera jamais gouvernée que par des monarques accomplis? O révérence des temps passés et des contrées éloignées, combien tu nous fais dire de sottises! La clémence, la fermeté, l'application, les lumières, l'amour des peuples, la justice, sont des qualités que la nature n'accorde, même séparées, qu'à des hommes rares; et il n'en est presque aucun en qui elles ne soient malheureusement plus ou moins affaiblies par la dangereuse jouissance du pouvoir suprême. La Chine seule aura donc échappé à cette malédiction, qui a commencé avec toutes les autres sociétés, et qui durera autant qu'elles.

Assurément; *car il y a à côté du trône un tribunal toujours subsistant, qui tient un compte fidèle et rigoureux des actions de l'empereur....* Et ce tribunal n'existe-t-il pas dans toutes les contrées? Les souverains l'ignorent-ils? le redoutent-ils? le respectent-ils? La différence de notre tribunal à celui de la Chine, c'est que le nôtre, composé de la masse entière de la nation, est incorruptible, et que le

tribunal chinois n'est composé que d'un petit nombre de lettrés. O l'heureuse contrée que la Chine ! O la contrée unique où l'historiographe du prince n'est ni pusillanime, ni rampant, ni accessible à la séduction ; et où le prince, qui peut faire couper la tête ou la main à son historiographe, pâlit d'effroi lorsque celui-ci prend la plume ! Il n'y eut jamais que les bons rois qui craignissent le jugement de leurs contemporains et le blâme de la postérité.

Aussi les souverains de la Chine sont-ils bons, justes, fermes, éclairés..... Tous, sans exception ? Il en est, je crois, du palais impérial de la Chine comme du palais du souverain de toutes les autres contrées. Il est un au milieu de la multitude innombrable des habitations des sujets ; c'est-à-dire que, pour une fois qu'il arrive au génie et à la vertu de tomber du ciel sur la demeure du maître, cent mille fois ils doivent tomber à côté. Mais cette loi de la nature n'a peut-être pas lieu à la Chine comme en Europe, où nous serions trop heureux si après dix mauvais successeurs d'un bon roi il en naissait un qui lui ressemblât.

Mais l'autorité souveraine est limitée à la Chine... Où ne l'est-elle pas ? Comment, par qui est-elle limitée à la Chine ? Si la barrière qui protége le peuple n'est pas hérissée de lances, d'épées, de baïonnettes dirigées vers la poitrine ou la tête sacrée de l'empereur, père et despote, nous craindrons, mal à propos peut-être, mais nous crain-

drons que cette barrière ne soit à la Chine qu'une grande toile d'araignée sur laquelle on aurait peint l'image de la justice et de la liberté, mais au travers de laquelle l'homme qui a de bons yeux aperçoit la tête hideuse du despote. Y a-t-il eu un grand nombre de tyrans déposés, emprisonnés, jugés, mis à mort? Voit-on sur la place publique un échafaud sans cesse dégouttant du sang des souverains? Pourquoi cela n'est-il pas?

Pourquoi?..... *C'est que la Chine est revenue, par une suite de révolutions, à l'état dont les autres contrées se sont éloignées, au gouvernement patriarchal.....* Nous en demandons pardon à nos adversaires; mais le gouvernement patriarchal d'une contrée immense, d'une famille de deux cents millions d'individus, nous paraît une idée presque aussi creuse que celle d'une république de la moitié du monde connu. Le gouvernement républicain suppose une contrée assez étroite pour le prompt et facile concert des volontés, le gouvernement patriarchal un petit peuple nomade renfermé sous des tentes. La notion du gouvernement patriarchal de la Chine est une espèce de rêverie qui ferait sourire l'empereur et ses mandarins.

4° *Les mandarins ne tenant point à des familles riches et puissantes, l'empire est en paix.....* Chose singulière! L'empire est en paix, et cela par la raison même qui devrait souvent le troubler; à moins que Richelieu ne fût un mauvais politique lorsqu'il voulait que les grandes places ne fussent

pas accordées à des gens de rien qui ne tiennent qu'à leur devoir.

Ces hommes d'état n'excitent point de troubles : c'est un fait..... Et c'en est peut-être un encore qu'ils n'ont point de pauvres parens à protéger, point de flatteurs à combler de grâces, point de mignons ou de maîtresses à enrichir, également supérieurs à la séduction et à l'erreur. Mais ce qui est très-incontestable, c'est que les magistrats ou chefs de la justice promènent eux-mêmes sans pudeur les marques de leur dégradation et de leur ignominie. Or, qu'est-ce qu'un magistrat portant sa bannière ou l'enseigne de son avilissement sans en être moins fier? Qu'est-ce qu'un peuple chez lequel ce magistrat n'est pas moins honoré?

5° Après le souverain et le mandarin se présente le lettré. Et qu'est-ce que le lettré?..... C'est un homme élevé dans une doctrine qui inspire l'humanité, qui la prêche; qui prêche l'amour de l'ordre, la bienfaisance, le respect pour les lois; qui répand ces sentimens dans le peuple et lui en montre l'utilité..... Et n'avons-nous pas dans nos écoles, dans nos chaires, parmi nos ecclésiastiques, nos magistrats et nos philosophes, des hommes qui ne le cèdent, je crois, aux lettrés ni en lumières ni en bonnes mœurs; qui exercent les mêmes fonctions de vive voix et par écrit dans la capitale, dans les grandes villes, dans les moindres cités, dans les bourgs et dans les hameaux. Si la sagesse d'une nation était pro-

portionnée au nombre de ses docteurs, aucune ne serait plus sage que la nôtre.

Nous avons parcouru les hautes classes de l'empire. Descendons maintenant aux conditions inférieures, et jetons un coup-d'œil sur les mœurs populaires.

6° On a quelques ouvrages de mœurs traduits du chinois. Qu'y voyons-nous? d'infâmes scélérats exerçant les fonctions de la police; l'innocent condamné, battu, fouetté, emprisonné; le coupable absous à prix d'argent, ou châtié, si l'offensé est plus puissant : tous les vices de nos cités et de l'intérieur de nos maisons, avec un aspect plus hideux et plus dégoûtant.

7° Mais rien ne peut donner des notions plus justes des mœurs populaires que l'éducation. Comment l'enfance est-elle formée à la Chine? On y contraint un enfant à rester assis des heures entières, immobile, en silence, les bras croisés sur la poitrine, dans l'état de méditation et de recueillement. Quel fruit espérer d'un exercice habituel aussi contraire à la nature? Un homme d'un bon sens ordinaire répondrait: la taciturnité, la finesse, la fausseté, l'hypocrisie, et tous ces vices accompagnés du sang-froid particulier au méchant. Il penserait qu'à la Chine la franchise, cette aimable franchise qui charme dans les enfans, cette naïve ingénuité qui se fane à mesure qu'ils avancent en âge, et qui concilie la confiance universelle au petit nombre de ceux qui ont le

bonheur de la conserver, est étouffée dès le berceau.

8° *Le code de la politesse chinoise est fort long....* Un homme d'un bon sens ordinaire en conclurait qu'elle cesse d'être à la Chine l'expression simple et naturelle des égards et de la bienveillance; que ce n'est qu'une étiquette; et il regarderait l'apparence cordiale de ces voituriers embourbés qui s'agenouillent les uns devant les autres, s'embrassent, s'adressent les noms les plus tendres, et se secourent, comme une espèce de momerie d'usage chez un peuple cérémonieux.

9° *Il y a un tribunal érigé contre les fautes dans les manières......* Un homme d'un bon sens ordinaire soupçonnerait que la justice y est mieux administrée contre ces minutieux délits que dans les tribunaux civils contre les grands forfaits; et il douterait beaucoup que sous les entraves des rites, des cérémonies, des formalités, l'âme pût s'élever, le génie exercer son ressort. Il penserait qu'un peuple cérémonieux ne peut être que petit; et, sans avoir vécu ni à Pékin, ni à Nankin, il prononcerait qu'il n'y a aucune contrée sur la terre où on se soucie moins de la vertu, et où l'on en ait plus les apparences.

10° Tous ceux qui ont commercé avec les Chinois conviennent unanimement que l'on ne saurait trop prendre de précautions, si l'on ne veut pas en être dupé. Ils ne rougissent pas même de leur mauvaise foi.

Un Européen, arrivé pour la première fois dans l'empire, acheta des marchandises d'un Chinois, qui le trompa sur la qualité et sur le prix. Les marchandises avaient été portées à bord du vaisseau, et le marché était consommé. L'Européen se flatta que peut-être il toucherait le Chinois par des représentations modérées, et il lui dit : Chinois, tu m'as vendu de mauvaises marchandises... Cela se peut, lui répondit le Chinois, mais il faut payer.... Tu as blessé les lois de la justice et abusé de ma confiance.... Cela se peut, mais il faut payer.... Mais tu n'es donc qu'un fripon, un malheureux?.... Cela se peut, mais il faut payer.... Quelle opinion veux-tu donc que je remporte dans mon pays de ces Chinois si renommés par leur sagesse? Je dirai que vous n'êtes que de la canaille..... Cela se peut, mais il faut payer..... L'Européen, après avoir renchéri sur ces injures de toutes celles que la fureur lui dicta, sans en avoir arraché que ces mots froids et froidement prononcés, *cela se peut, mais il faut payer,* délia sa bourse et paya. Alors le Chinois, prenant son argent, lui dit : Européen, au lieu de tempêter comme tu viens de faire, ne valait-il pas mieux te taire, et commencer par où tu as fini? car qu'y as-tu gagné?

Le Chinois n'a donc pas même un reste de pudeur commune à tous les fripons qui veulent bien l'être, mais qui ne souffrent pas qu'on le leur dise. Il est donc parvenu au dernier degré

de la dépravation. Et qu'on n'imagine pas que ce soit ici un exemple particulier. Ce flegme est l'effet naturel de cette réserve qu'inspire l'éducation chinoise.

Et qu'on ne m'objecte pas que les Chinois observent entre eux une fidélité dont ils se croient dispensés avec l'étranger. Cela n'est pas, parce que cela ne peut être. On n'est pas alternativement honnête et malhonnête. Celui qui s'est fait l'habitude de tromper l'étranger est trop souvent exposé à la tentation de tromper ses concitoyens pour y résister constamment.

11° Mais, à vous entendre, me dira-t-on, la Chine est presqu'une contrée barbare..... C'est pis encore. Le Chinois, à demi civilisé, est à nos yeux un barbare à prétentions, un peuple profondément corrompu, condition plus malheureuse que la barbarie pure et naturelle. Le germe de la vertu peut se développer dans le barbare par un enchaînement de circonstances favorables; mais nous n'en connaissons pas, nous n'en imaginons point qui puissent rendre ce grand service au Chinois, en qui ce germe est, non pas étouffé, mais totalement détruit. Ajoutez à la dépravation et à l'ignorance de ce peuple la vanité la plus ridicule. Ne dit-il pas qu'*il a deux yeux, que nous n'en avons qu'un, et que le reste de la terre est aveugle?* Ce préjugé, l'excessive population, l'indifférence pour les souverains, qui peut-être en est une suite, l'attachement opiniâtre à ses usages,

la loi qui lui défend de sortir de son pays : toutes ces raisons doivent le fixer pendant une suite indéfinie de siècles dans son état actuel. Apprend-on quelque chose à celui qui croit tout savoir, ou qui méprise ce qu'il ignore? Comment enseigner la sagesse à celui qui s'estime le seul sage? Comment perfectionner celui qui se tient pour parfait? Nous osons le prédire, le Chinois ne s'améliorera ni par la guerre, ni par la peste, ni par la famine, ni par la tyrannie, plus insupportable, et, par cette raison même, plus propre que tous les fléaux réunis à régénérer leur nation en l'accablant.

12° Nous ignorons si les autres peuples de l'univers servent beaucoup aux Chinois ; mais à quoi les Chinois sont-ils bons pour le reste de la terre? Il semble que leurs panégyristes aient affecté de leur donner une grandeur colossale et de nous réduire à la petite stature du pygmée. Nous nous sommes occupé, nous, à les montrer tels qu'ils sont ; et jusqu'à ce qu'on nous apporte de Pékin des ouvrages de philosophie supérieurs à ceux de Descartes et de Locke ; des traités de mathématiques à placer à côté de ceux de Newton, de Leibnitz et de leurs successeurs ; des morceaux de poésie, d'éloquence, de littérature, d'érudition, que nos grands écrivains daignent lire, et dont ils soient forcés d'avouer la profondeur, la grâce, le goût et la finesse ; des discours sur la morale, la politique, la législation, la finance et le commerce, où il y ait une ligne nouvelle pour nos bons es-

prits ; des vases, des statues, des tableaux, de la musique, des plans d'architecture qui puissent arrêter les regards de nos artistes ; des instrumens de physique, des machines où notre infériorité soit bien démontrée : jusqu'alors nous rendrons au Chinois son propos, et nous lui dirons qu'il a peut-être un œil, que nous en avons deux; et nous nous garderons bien d'insulter aux autres nations que nous avons laissées en arrière, et qui sont peut-être destinées à nous devancer un jour. Qu'est-ce que ce Confucius, dont on parle tant, si on le compare à Sidney et à Montesquieu?

13° *La nation chinoise est la plus laborieuse que l'on connaisse.....* Nous n'en doutons pas. Il faut bien qu'elle travaille, et qu'après avoir travaillé elle travaille encore. N'y est-elle pas condamnée par la disproportion du produit de ses champs avec le nombre de ses habitans? d'où l'on voit que cette population tant vantée a des limites au-delà desquelles c'est un fléau qui ôte à l'homme le temps du repos, l'entraîne à des actions atroces, et détruit dans son âme l'honneur, la délicatesse, la morale, et même le sentiment d'humanité.

14° Et l'on ose s'opiniâtrer, après ce que l'on vient d'entendre, à appeler la nation chinoise *un peuple de sages !.....* Un peuple de sages chez lequel on expose, on étouffe les enfans; où la plus infâme des débauches est commune; où l'on mutile l'homme; où l'on ne sait ni prévenir ni châtier les for-

faits occasionnés par la disette; où le commerçant trompe l'étranger et le citoyen; où la connaissance de la langue est le dernier terme de la science; où l'on garde depuis des siècles un idiome et une écriture à peine suffisans au commerce de la vie; où les inspecteurs des mœurs sont sans honneur et sans probité; où la justice est d'une vénalité sans exemple chez les peuples les plus dépravés; où, depuis l'empereur jusqu'au dernier de ses sujets, ce n'est qu'une longue chaîne d'êtres rapaces qui se dévorent, et où le souverain ne laisse engraisser quelques-uns de ces intermédiaires que pour les sucer à son tour, et pour obtenir avec la dépouille du concussionnaire le titre de vengeur du peuple; où enfin le législateur au nom duquel les fronts s'inclinent ne désapprouve ni le pouvoir arbitraire, ni le pouvoir paternel dégénéré en tyrannie, ni la servitude réelle, ni la servitude personnelle, ni la polygamie, ni l'usage de vendre ses propres enfans, ni tant d'autres choses également contraires aux principes du droit naturel et d'une morale saine. Quel est parmi nous celui qui lirait ce Confucius tant vanté, si on n'excusait la pauvreté de ses écrits par l'ignorance du temps où il a vécu?

15° S'il est vrai, comme nous n'en doutons point, qu'à la Chine ce qui ne peut être partagé, comme la mer, les fleuves, les canaux, la navigation, la pêche, la chasse est à tous, c'est un ordre de choses fort raisonnable. Mais un peuple

si nombreux pouvait-il patiemment abandonner ses moissons à la pâture des animaux ? Et si les hautes conditions s'étaient arrogé une jouissance exclusive des forêts et des eaux, ne s'en serait-il pas suivi une prompte et juste vengeance ? Tâchons de ne pas confondre les lois de la nécessité avec les institutions de la sagesse.

16° Les Chinois n'ont-ils pas des moines plus intrigans, plus dissolus, plus oisifs et plus nombreux que les nôtres ? Des moines ! des sangsues dans une contrée où le travail le plus opiniâtre fournit à peine la subsistance ! *Le gouvernement les méprise.* Dites plutôt qu'il les craint, et que le peuple les révère.

17° Il serait peut-être très-avantageux que dans toutes les régions, ainsi qu'on l'assure de la Chine, l'administration ne fût attachée à aucun dogme, à aucune secte, à aucun culte religieux. Cependant cette tolérance ne s'étend qu'aux religions anciennement établies dans l'empire. Le christianisme y a été proscrit, soit que le fond mystérieux de sa doctrine ait révolté des esprits bornés, soit que les intrigues de ceux qui la prêchaient aient alarmé un gouvernement ombrageux.

18° A la Chine, le mérite d'un fils confère la noblesse à son père, et cette prérogative finit avec lui. On ne peut qu'applaudir à cette institution. Cependant la noblesse héréditaire a aussi ses avantages. Quel est le descendant assez vil pour ne pas sentir le fardeau d'un nom imposant, pour

ne pas s'efforcer d'y répondre? Dégradons le noble indigne de ses ancêtres, et sur ce point nous serons aussi sages que le Chinois.

19° Nous ne demandons pas mieux que de louer. Aussi reconnaissons-nous volontiers de la prudence dans la manière dont les Chinois punissent la négligence à payer le tribut. Au lieu d'installer dans les foyers du débiteur des satellites qui se jettent sur son lit, sur ses ustensiles, sur ses meubles, sur ses bestiaux, sur sa personne; au lieu de le traîner dans une prison ou de le laisser sans pain étendu sur la paille dans sa chaumière dépouillée, il vaut mieux sans doute le condamner à nourrir le pauvre. Mais celui qui conclurait de cet excellent usage la sagesse de la Chine ne serait-il pas aussi mauvais logicien que celui qui, d'après le nôtre, nous jugerait barbares? On affaiblit autant qu'on peut les reproches que mérite la nation chinoise; on relève cette contrée pour humilier les nôtres. On n'en vient pas jusqu'à dire que nous sommes fous; mais on prononce sans hésiter que c'est à la Chine qu'habite la sagesse, et l'on ajoute tout de suite que, par le dernier dénombrement, il y avait environ soixante millions d'hommes en état de porter les armes. Apologistes insensés de la Chine, vous écoutez-vous? Concevez-vous bien ce que c'est que deux cents millions d'individus entassés les uns sur les autres? Croyez-moi, ou diminuez de la moitié, des trois quarts cette épouvantable population;

ou, si vous persistez à y croire, convenez, d'après le bon sens qui est en vous, d'après l'expérience qui est sous vos yeux, qu'il n'y a, qu'il ne peut y avoir ni police ni mœurs à la Chine.

20° *Le Chinois aime la génération à naître comme la génération vivante.....* Cela est impossible. Enfans, amis du merveilleux, jusques à quand vous bercera-t-on de pareils contes? Tout peuple obligé de lutter sans cesse contre les besoins ne saurait penser qu'au moment, et, sans les honneurs rendus publiquement aux ancêtres, cérémonies qui doivent réveiller et entretenir dans les esprits quelque faible idée qui s'étende au-delà du tombeau, il faudrait tenir pour démontré que, s'il y a un coin de la terre où le sentiment de l'immortalité et le respect de la postérité soient des mots vides de sens, c'est à la Chine. On ne s'aperçoit pas qu'on porte tout à l'extrême, et qu'il résulte de ces opinions outrées des contradictions palpables; qu'une excessive population est incompatible avec de bonnes mœurs, et qu'on décore une multitude dépravée des vertus de quelques rares personnages.

Lecteur, on vient de soumettre à vos lumières les argumens des partisans et des détracteurs de la Chine. C'est à vous de prononcer. Et qui sommes-nous pour aspirer à l'ambition de diriger vos arrêts? S'il nous était permis d'avoir une opinion, nous dirions que, quoique les deux systèmes soient appuyés sur des témoignages respectables,

ces autorités n'ont pas le grand caractère qu'exigerait une foi entière. Peut-être pour se décider faudrait-il attendre qu'il fût permis à des hommes désintéressés, judicieux, et profondément versés dans l'écriture et dans la langue, de faire un long séjour à la cour de Pékin, de parcourir les provinces, d'habiter les campagnes, et de conférer librement avec les Chinois de toutes les conditions.

Ces philosophes, arrivés avec la conviction que les hommes, quoique frères, ont reçu de l'équateur au pole mille et mille modifications du climat, des alimens, de l'éducation, démêleraient par leur sagacité le trait qui distingue la Chine des autres contrées. Ils ne ressembleraient pas au commun des voyageurs, que l'impression du moment, qu'une politesse vague, qu'un manquement involontaire décident trop souvent pour ou contre un peuple. Ce ne serait qu'après avoir étudié la religion, les lois civiles, les institutions politiques, les goûts, les penchans de tous les ordres des citoyens, les vices et les vertus du plus grand nombre; ce ne serait qu'alors que ces sages se permettraient d'avoir une opinion et de travailler à former la nôtre.

Vainement attendrait-on ces connaissances des naturels du pays. Ce n'est pas qu'ils ressemblent entièrement aux autres nations de l'Asie qui ont vieilli sans que leur jugement fît aucun progrès; qui, plongées dans un sommeil léthargique depuis leur premier âge, ont blanchi sans s'éclairer; qui

ont mêlé leurs propres extravagances aux connaissances sublimes qu'elles avaient reçues d'un peuple leur instituteur. Les Chinois, autant qu'on en peut juger, sont leur propre ouvrage. Ils sont parvenus à la raison, mais sans y mêler aucune espèce de génie. Hommes faits pour la morale, ils sont enfans pour les sciences. On leur trouve la même indolence pour les découvertes que pour les conquêtes. L'inertie de leur caractère leur a permis les choses tranquilles, et leur a refusé cette curiosité inquiète, cette activité d'esprit qu'exigent les spéculations d'un autre genre. L'éducation, qui n'est proprement que le nombre des idées acquises que l'on transmet à la jeunesse pour les étendre, l'éducation n'est à la Chine qu'une tradition dont il n'est jamais permis de s'écarter. Ses habitans ont depuis une infinité de siècles la même instruction. La génération actuelle n'est pas plus avancée que la génération qui la précéda; et le temps s'écoule inutilement pour toutes. Serait-il raisonnable d'espérer que les écrivains de cette nation auront le talent, la volonté et la modestie de la peindre.

Quel que fût l'état de la Chine lorsque les Portugais y abordèrent, comme ils ne se proposaient que d'en tirer des richesses et d'y répandre leur religion, ils auraient vu dans cette contrée le meilleur des gouvernemens qu'ils n'auraient pas profité de sa sagesse. Thomas Pérès, leur ambassadeur, trouva la cour de Pékin disposée en fa-

veur de sa nation, dont la gloire remplissait l'Asie. Elle avait l'estime des Chinois ; et la conduite de Ferdinand d'Andreade, qui commandait l'escadre portugaise, devait encore augmenter cette estime. Il parcourut les côtes de la Chine ; il y fit le commerce. Lorsqu'il voulut partir, il fit publier dans les ports où il avait relâché que, si quelqu'un avait à se plaindre des Portugais, il eût à le déclarer pour en obtenir satisfaction. Les ports de la Chine allaient leur être ouverts, Thomas Pérès allait conclure un traité lorsque Simon d'Andreade, frère de Ferdinand, parut sur les côtes avec une nouvelle escadre. Celui-ci traita les Chinois comme depuis quelque temps les Portugais traitaient les peuples de l'Asie. Il bâtit sans permission un fort dans l'île de Taman ; et de là il se mit à piller ou à rançonner tous les vaisseaux qui sortaient des ports de la Chine ou qui voulaient y entrer. Il enleva des filles sur la côte ; il fit des Chinois esclaves ; il se livra au brigandage le plus effréné et à la plus honteuse dissolution. Ses matelots et ses soldats suivirent son exemple. Les Chinois, irrités, équipèrent une flotte nombreuse ; les Portugais se défendirent vaillemment, et s'échappèrent en se faisant jour à travers les vaisseaux ennemis. L'empereur fit mettre Thomas Pérès en prison, où il mourut, et la nation Portugaise fut exclue de la Chine pendant quelques années. Dans la suite, les Chinois s'adoucirent, et il fut permis aux Portugais de faire le commerce dans le

port de Sanciam. Ils y apportaient de l'or qu'ils tiraient d'Afrique, des épiceries qu'ils prenaient aux Moluques, des dents d'éléphant et des pierreries de l'île de Ceylan. Ils exportaient en échange des étoffes de soie de toute espèce, des porcelaines, des vernis, des plantes médicinales, et le thé, qui depuis est devenu si nécessaire en Europe aux nations du nord.

Les Portugais se contentaient des loges et des comptoirs qu'ils avaient à Sanciam, et de la liberté que le gouvernement de la Chine accordait à leur commerce, lorsqu'il s'offrit une occasion de se procurer un établissement plus solide et moins dépendant des mandarins qui commandaient sur la côte.

Un pirate, nommé Tchang-si-lao, devenu puissant par ses brigandages, s'était emparé de la petite île de Macao, d'où il tenait bloqué les ports de la Chine. Il fit même le siége de Canton. Les mandarins des environs eurent recours aux Portugais, qui avaient des vaisseaux à Sanciam; ils accoururent au secours de Canton, et ils en firent lever le siége. Ils remportèrent une victoire complète sur le pirate, qu'ils poursuivirent jusque dans Macao, où il se tua.

L'empereur de la Chine, informé du service que les Portugais venaient de lui rendre, en eut de la reconnaissance, et leur fit présent de Macao. Ils acceptèrent cette grâce avec joie, et ils bâtirent une ville qui devint florissante. Cette

place fut avantageuse au commerce qu'ils firent bientôt dans le Japon.

Cet empire, situé à l'extrémité de l'Océan oriental, entre le trente-unième et le quarante-deuxième degré de latitude septentrionale, est formé par les trois grandes îles de Niphon, de Kiusiu, de Sikokf, et par un grand nombre d'autres moins étendues. Il reçoit seulement un léger tribut des îles éloignées de Liqueio, de Matsmaï ou Ieso, et d'une partie de la Corée. Une mer orageuse, des sables accumulés, d'innombrables rochers, des montagnes escarpées rendent ses côtes d'un accès très-difficile.

Le climat de cet archipel est très-inconstant. A des neiges abondantes, à de fortes gelées succèdent très-rapidement des chaleurs trop vives. Peu de jours se passent sans pluie. Le tonnerre se fait continuellement entendre. Rien n'est si ordinaire que les tremblemens de terre, et leur retour fréquent n'en diminue pas la violence. Cependant l'air doit être salubre dans la région, puisqu'on y vit long-temps, que les femmes y sont d'une fécondité remarquable, et que les maladies y sont rares.

Au milieu des volcans, qui sont nombreux dans le pays, se forment le fer, le cuivre, l'argent et l'or nécessaires aux différens besoins de l'état. Entre ces productions souterraines, la dernière n'est pas seulement la plus riche, elle est encore, à proportion de sa destination, la plus multipliée.

On voit au Japon quelques arbres fruitiers de l'Asie et de l'Europe, soit qu'ils en soient originaires, ou qu'ils y aient été portés; mais ils y obtiennent peu de soins. La vigilance y est principalement tournée vers d'autres grands végétaux regardés comme plus utiles. Tels sont deux espèces de mûrier, dont les feuilles de l'un servent à la nourriture des vers à soie, dont l'écorce de l'autre est convertie en papier, en cordages, en toile, même en quelques étoffes grossières. L'arbre à vernir, qui sur les montagnes ne donne que peu et de mauvaise gomme, mais qui dans la plaine en offre beaucoup et d'une qualité parfaite. Son suc laiteux s'emploie à conserver et embellir les meubles, la vaisselle, tous les objets de commodité ou d'agrément qui servent à l'usage des gens riches. Deux variétés de chêne, produisant du gland que les naturels aiment, et que les étrangers ne dédaignent pas. L'arbre à thé, dont les feuilles qui ont reçu tout leur développement forment, infusées, la boisson ordinaire de la nation; dont les feuilles naissantes, réduites en poudre et jetées dans des tasses remplies d'eau chaude, font les délices des hommes les plus délicats. Quelques autres arbres, dont le fruit et l'écorce remplacent le poivre et la cannelle, que le pays ne fournit pas.

Cependant les arbres les plus précieux aux yeux des Japonais sont le sapin et le cyprès. C'est uniquement avec leur bois qu'on construit les édifices publics, les maisons des particuliers, les

navires, tous les ouvrages de charpente et de menuiserie. Il faut la permission du magistrat pour pouvoir abattre un de ces arbres si nécessaires; et jamais elle n'est accordée sans l'obligation d'en planter un autre.

Les quadrupèdes sauvages sont très-rares au Japon, quoique rien n'y soit moins commun que la chasse. Parmi les domestiques on ne compte ni le mulet, ni l'âne, ni le chameau, ni l'éléphant. Le cheval suffit pour les voyages; le bœuf et la vache servent uniquement au charroi et à la culture dans un pays où l'usage du lait et du beurre est inconnu. On reçut des Portugais le mouton et la chèvre; mais on ne tarda pas à s'en dégoûter, parce que les principes religieux empêchaient de s'en servir pour la nourriture, et qu'on ignorait l'art de mettre leur toison en œuvre.

Le Japonais cultive du chanvre et du coton pour son vêtement; plusieurs plantes qui lui donnent l'huile qu'exigent des besoins très-multipliés; du riz, du froment, de l'orge, des fèves, des raves pour sa subsistance. Les terres basses et unies sont labourées avec la charrue. Des bras nerveux mettent en valeur les lieux d'un accès difficile. Dans tout l'empire il n'y a pas une toise de sol inculte. La loi porte même que tout citoyen qui laissera passer une année sans exploiter sa terre en perdra la propriété; et cette loi est très-rigoureusement exécutée.

Toutefois les travaux les plus opiniâtres et le

mieux dirigés ne suffisent pas pour arracher à des campagnes naturellement arides de quoi substanter une population qu'on pourrait dire exorbitante; et la pêche, quelque abondante qu'elle soit, ne remplit pas le vide. Le peuple est habituellement réduit à convertir en alimens les racines, les feuilles, les fleurs, les fruits des plantes les plus sauvages, de celles même qu'on trouve au fond des mers.

S'il fallait s'en rapporter à une tradition conservée dans une partie de l'Orient, les premiers habitans du Japon eurent une origine singulière. Un empereur de la Chine, affligé de la brièveté de la vie, s'était follement persuadé qu'il était possible de rendre l'homme immortel, et avait fait mourir plusieurs de ses médecins, parce qu'ils n'avaient pu découvrir ce secret important. Un d'entre eux, qui voyait sa tête menacée, affirma que le remède existait très-réellement, qu'on le trouverait dans quelqu'une des îles voisines de l'empire, mais qu'il consistait dans des plantes d'une organisation si tendre, que, pour conserver toute leur vertu, elles devaient être cueillies par des mains pures et délicates. Sur cette assurance, le gouvernement lui accorda trois cents jeunes hommes et trois cents jeunes filles qu'il porta au Japon, dont ils formèrent la première population.

Loin de désavouer cet événement, les Japonais montrent avec complaisance le lieu où les Chinois abordèrent, le canton où ils s'établirent, les ruines

d'un monument élevé en l'honneur du fondateur de la colonie, qui leur porta les sciences, les arts, la politesse du lieu dont il était parti; mais ils prétendent qu'à l'époque où ces étrangers arrivèrent, Sinnus avait déjà fondé une monarchie, qui s'est depuis perpétuée dans sa famille. Ces souverains, nommés Daïris, étaient à la fois les rois, les pontifes de la nation; et la réunion de ces deux pouvoirs mettait dans leurs mains tous les ressorts de l'autorité suprême. Les Daïris étaient des personnes sacrées, les descendans, les représentans des dieux. La plus légère désobéissance à la moindre de leurs lois était regardée comme un crime digne des plus grands supplices. Le coupable même n'était pas puni seul. On enveloppait dans son châtiment sa famille entière.

Vers le onzième siècle, ces princes, plus jaloux sans doute des douces prérogatives du sacerdoce que des droits pénibles de la royauté, laissèrent flotter comme au hasard les rênes de l'empire; et leur pouvoir, jusqu'alors illimité, souffrit de ce changement. Leurs lieutenans, dont l'ambition était inquiète et clairvoyante, trouvèrent dans cette indolence le germe de mille révolutions. Peu à peu on les vit se relâcher de l'obéissance qu'ils avaient jurée. Ils se firent la guerre entre eux; ils la firent à leur chef. Une indépendance presque entière fut le fruit de ces mouvemens. Tel était l'état du Japon lorsqu'il fut découvert par les Portugais.

Ce fut en 1542 qu'une tempête jeta ces navigateurs sur cet archipel. Ils y furent accueillis favorablement. On leur donna tout ce qu'il fallait pour se rafraîchir et se radouber. Arrivés à Goa, ils rendirent compte de ce qu'ils avaient vu, et ils apprirent au vice-roi qu'une nouvelle contrée fort riche et fort peuplée s'offrait au zèle des missionnaires, à l'activité des négocians. Les uns et les autres prirent la route du Japon. Quoique tout ce qui s'offrait à eux dût les occuper, leurs regards se fixèrent d'abord plus particulièrement sur la superstition, dont les grands accidens de la nature dans une région si féconde en orages avaient rempli tous les esprits. Elle s'y divisait en plusieurs sectes.

XXII. Arrivée des Portugais au Japon. Religion, mœurs, gouvernement de ces îles.

Celle du sintos est la religion du pays, l'ancienne religion. Elle reconnaît un être suprême, l'immortalité de l'âme; et elle rend un culte à une multitude de dieux, de saints ou de camis, c'est-à-dire aux âmes des grands hommes qui ont servi ou illustré la patrie. C'est par l'empire de cette religion que le daïri, grand-prêtre des dieux, dont il était issu, avait long-temps régné sur ses sujets avec tout le despotisme que la superstition exerce sur les âmes. Mais, empereur et grand-pontife, il avait du moins rendu la religion utile à ses peuples; ce qui n'est pas impossible dans les états où le sacerdoce est uni à l'empire.

On ne voit pas que la secte du sintos ait eu la

manie d'ériger en crimes des actions innocentes par elles-mêmes, manie si dangereuse pour les mœurs. Loin de répandre ce fanatisme sombre et cette crainte des dieux qu'on trouve dans presque toutes les religions, le sintos avait travaillé à prévenir ou à calmer cette maladie de l'imagination par des fêtes qu'on célébrait trois fois chaque mois. Elles étaient consacrées à visiter ses amis, à passer avec eux la journée en festins, en réjouissances. Les prêtres du sintos disaient que les plaisirs innocens des hommes étaient agréables à la Divinité; que la meilleure manière d'honorer les camis, c'était d'imiter leurs vertus, et de jouir dès ce monde du bonheur dont ils jouissent dans l'autre. Conformément à cette opinion, les Japonais, après avoir fait la prière dans des temples, toujours situés au milieu d'agréables bocages, allaient chez des courtisannes qui habitaient des maisons ordinairement bâties dans ces lieux consacrés à la dévotion et à l'amour. Ces femmes étaient des religieuses soumises à un ordre de moines qui retiraient une partie de l'argent qu'elles avaient gagné par ce pieux abandon d'elles-mêmes au vœu le plus sacré de la nature.

Dans toutes les religions, les femmes ont influé sur le culte comme prêtresses ou comme victimes des dieux. La constitution physique de leur sexe les expose à des infirmités singulières dont les causes et les accidens ont quelque chose d'inexplicable et de merveilleux. Dès-lors c'est par

elles, c'est en elles que s'opèrent ces prodiges dont leur faiblesse et leur vanité se repaissent, et que l'ascendant de leurs charmes ne tarde pas à faire adopter aux hommes, doublement fascinés par l'ignorance et par l'amour. Les imposteurs ont toujours profité de ces dispositions pour étayer leur puissance sur la faiblesse des femmes pour le merveilleux, sur la faiblesse des hommes pour les femmes. Les extases, les apparitions, les frayeurs et les ravissemens, toutes les sortes de convulsions appartiennent à la sensibilité du genre nerveux. Comme c'est surtout après la puberté que les spasmes et les vapeurs se manifestent, le célibat est très-propre à les entretenir dans le sexe le plus susceptible de ces symptômes. Aussi la virginité fut-elle de tout temps convenable à la religion. La dévotion s'empare aisément d'un jeune cœur qui n'a point encore d'autre amour. Toutes les personnes nubiles en qui les visions se sont manifestées ont prétendu ne connaître point d'hommes. Elles en ont été plus respectées par les deux sexes.

Les peuples sauvages ont des magiciennes; les barbares gaulois ont eu des druïdesses, les Romains des vestales; et le midi de l'Europe se glorifie encore d'avoir des religieuses. Chez les sauvages, ce sont les vieilles femmes qui deviennent les nourrices de la superstition, quand elles ne sont plus bonnes à rien. Chez les peuples demi-civilisés ou tout-à-fait policés, c'est la jeunesse et la

beauté qui servent d'instrument et de soutien au culte religieux, en s'y dévouant par un sacrifice public et solennel. Mais combien ce dévouement, même volontaire, outra la raison, l'humanité et la religion !

Quoi qu'il en soit des raisons, soit religieuses ou politiques, qui ont introduit et cimenté le célibat monastique en Europe, on ne doit pas du moins juger avec rigueur les institutions contraires que le climat a dû sans doute établir en des régions où le ciel et le sol parlent si puissamment en faveur du vœu le plus ardent de la nature. Si c'est une vertu sous la zone tempérée d'étouffer les désirs qui portent les deux sexes à s'aimer, à s'unir, céder à ce penchant est un devoir plus cher et plus sacré sous le climat brûlant du Japon.

Dans les pays où la religion ne peut réprimer l'amour, il y a peut-être de la sagesse à le changer en culte. Quel sujet de reconnaissance envers l'être des êtres que d'attendre et de recevoir comme un présent de sa main le premier objet par qui l'on goûte une nouvelle vie ; l'épouse ou l'époux qu'on doit chérir ; les enfans, gages d'un bonheur qu'ils sentiront à leur tour ! Que de biens dont la religion pourrait faire des vertus et les récompenses de la vertu, mais qu'elle profane et dénature quand elle les représente comme un sentier de crimes, de malheurs et de peine ! Oh ! que les hommes se sont éloignés des fondemens

de la morale en s'écartant des premiers sentimens de la nature! Ils ont cherché les liens de la société dans des erreurs périssables et funestes. Si l'homme avait besoin d'illusions pour vivre en paix avec l'homme, que ne les prenait-il dans les plus délicieux penchans de son cœur? Quel moraliste, quel législateur sublime saura trouver dans les besoins qui tendent à la conservation, à la reproduction de l'espèce, les moyens les plus sûrs de multiplier les individus et de les rendre heureux? Qu'il faut plaindre les âmes froides, insensibles, malheureuses et dures, à qui ces sentimens, ces vœux d'un cœur honnête paraîtraient un délire, ou même un attentat!

Tels sont les budsoïstes, autre secte du Japon, dont Budso fut le fondateur. Quoiqu'ils professent à peu près les dogmes du Sintos, ils ont espéré l'emporter sur cette religion par une morale plus sévère. Les budsoïstes adorent, outre la divinité des sintoïstes, un Amida, sorte de médiateur entre Dieu et les hommes, des divinités médiatrices entre les hommes et leur Amida. C'est par la multitude de ses préceptes, par l'excès de son austérité, par la bizarrerie de ses pratiques et de ses mortifications que cette religion a cru mériter la préférence sur la plus ancienne.

L'esprit du budsoïsme est terrible. Il n'inspire que pénitence, crainte excessive, rigorisme cruel. C'est le fanatisme le plus affreux. Les moines de cette religion persuadent à leurs dévots de passer

une partie de leur vie dans les supplices pour expier des fautes imaginaires. Ils leur infligent eux-mêmes la plupart de ces punitions avec un despotisme et une cruauté dont les inquisiteurs d'Espagne pourraient nous retracer l'idée, si ceux-ci n'avaient mieux aimé s'ériger en juges des crimes et des peines dont ils ont eté les inventeurs que d'etre les bourreaux des victimes volontaires de la superstition. Les moines budsoïstes tiennent continuellement l'esprit de leurs sectateurs dans un etat violent de remords et d'expiations. Leur religion est si surchargée de préceptes, qu'il est impossible de les accomplir. Elle peint les dieux toujours avides de vengeance, et toujours offensés.

On peut s'imaginer quels effets une si horrible superstition dut opérer sur le caractère du peuple, et à quel degré d'atrocité elle l'a conduit. Les lumières d'une saine morale, un peu de philosophie, une éducation sage, auraient pu servir de remède à ces lois, à ce gouvernement, à cette religion, qui concouraient à rendre l'homme plus féroce dans la société des hommes qu'il ne l'eût eté dans les bois parmi les monstres des déserts.

A la Chine, on met entre les mains des enfans des livres didactiques qui les instruisent en détail de leurs devoirs, et qui leur démontrent les avantages de la vertu. Aux enfans japonais on fait apprendre par cœur des poëmes où sont célébrées les vertus de leurs ancêtres, où l'on inspire

le mépris de la vie et le courage du suicide. Ces chants, ces poëmes, qu'on dit pleins d'énergie et de grâce, enfantent l'enthousiasme. L'éducation des Chinois règle l'âme, la dispose à l'ordre; celle des Japonais l'enflamme et la porte à l'héroïsme. On les conduit toute leur vie par le sentiment, et les Chinois par la raison et les usages. Tandis que le Chinois, ne cherchant que la vérite dans ses livres, se contente du bonheur qui naît de la tranquillité, le Japonais, avide de jouissances, aime mieux souffrir que de ne rien sentir. Il semble qu'en général les Chinois tendent à prevenir la violence et l'impétuosité de l'âme, les Japonais son engourdissement et sa faiblesse.

Un tel caractère devait rendre ce peuple avide de nouveautés. Aussi les Portugais furent-ils reçus avec le plus vif empressement. Tous les ports leur furent ouverts. Chacun des petits rois du pays chercha à les attirer dans ses états. On se disputait à qui leur ferait plus d'avantages, à qui leur accorderait plus de priviléges, à qui leur donnerait plus de facilités. Ces négocians firent un commerce immense. Ils transportaient au Japon les marchandises de l'Inde qu'ils tiraient des différens marchés, et celles de Portugal, auxquelles Macao servait d'entrepôt. Le daïri, les usurpateurs de ses droits souverains, les grands de l'empire, la nation entière, tout faisait une consommation prodigieuse des productions d'Europe et d'Asie. Mais avec quoi les payait-on?

Le Japon n'a presque point de productions qu'on puisse exporter, et il ne sort de ses ateliers que fort peu d'ouvrages qui soient à l'usage des autres nations. Ce n'était donc qu'avec le produit de ses mines qu'il pouvait solder. Toutes entraient bien pour quelque chose dans les échanges; mais celles d'or en étaient le principal instrument. Comme le gouvernement n'avait pas imaginé, ainsi qu'il l'a fait depuis, de s'approprier les deux tiers de ce riche métal, qui est arraché des entrailles de la terre, il était alors plus commun et à meilleur marché dans l'empire que dans le reste du globe. Aussi les Portugais en emportaient-ils une quantité prodigieuse, et le plaçaient-ils avec une utilité remarquable dans toutes les régions ou leur inquiétude les poussait à cette époque de leur gloire.

XXIII. Étendue de la domination portugaise aux Indes.

La cupidité et l'ambition de ces conquérans devaient être satisfaites. Ils étaient les maîtres de la Guinée, de l'Arabie, de la Perse et des deux presqu'îles de l'Inde. Ils régnaient aux Moluques, à Ceylan, dans les îles de la Sonde; et leur établissement à Macao leur assurait le commerce de la Chine et du Japon.

Dans cet immense espace, la volonté des Portugais était la loi suprême. Ils tenaient sous le joug les terres et les mers. Leur despotisme ne laissait aux choses et aux personnes qu'une existence précaire et fugitive. Aucun peuple, aucun particulier ne naviguait, ne faisait le commerce sans leur aveu et leurs passe-ports. Ceux

auxquels on permettait cette activité ne pouvaient l'étendre à la cannelle, au gingembre, au poivre, au bois de charpente, au fer, à l'acier, au pomb, à l'étain, aux armes, dont les conquérans s'étaient réservé la vente exclusive. Mille objets précieux, sur lesquels tant de nations ont depuis élevé leur fortune, et qui, dans leur nouveauté, avaient une valeur qu'ils n'ont pas eue depuis, étaient concentrés dans leurs seules mains. Ce monopole les rendait les arbitres absolus du prix des productions des manufactures de l'Europe et de l'Asie.

Au milieu de tant de gloire et de tant de conquêtes, les Portugais n'avaient pas négligé la partie orientale de l'Afrique, qui s'étend depuis le Cap de Bonne-Espérance jusqu'à la mer Rouge. Ces côtes, qui anciennement appartenaient à l'Abyssinie, en avaient été successivement détachées, et avaient vu se former sur leurs rivages un grand nombre d'états libres ou asservis, dont les uns avaient de l'aisance et les autres des richesses. Les Cafres, premiers habitans du pays, avaient été généralement subjugués; et les musulmans qui s'y étaient établis à des époques différentes avaient concentré dans leurs mains tous les droits du gouvernement. Les forces de ces maîtres impérieux avaient été augmentées à l'arrivée d'un assez grand nombre de Maures, qui, chassés d'Espagne par Ferdinand et par Isabelle, étaient venus à travers d'immenses déserts cher-

cher le repos ou la fortune dans ces régions lointaines. Des navigateurs arabes y arrivaient tous les ans avec les productions, avec les marchandises de l'Asie, qui la plupart étaient versées dans l'intérieur des terres en échange de l'or, de l'ivoire, des esclaves qu'elles fournissaient.

Une proie de cette importance ne pouvait manquer de tenter les Portugais. Aussi un de leurs premiers soins fut-il de la dévorer. Elle leur coûta moins de temps et moins de sang qu'ils ne l'avaient peut-être craint. Jamais les peuples auxquels ils voulaient donner la loi n'eurent la sagesse de réunir leurs moyens de défense; et aucun ne se trouva assez puissant ou assez aguerri pour opposer une résistance un peu opiniâtre: en moins de vingt ans tous furent détruits ou assujettis; et la domination de la cour de Lisbonne s'étendit depuis Sofala jusqu'à Mélinde. Ses agens jugèrent que des forces dispersées contiendraient difficilement tant de nations mécontentes du joug qu'on venait de leur imposer, des tributs qu'il leur faudrait payer; et en 1502 ils se déterminèrent prudemment à réunir leurs troupes et leurs escadres dans le centre de leur puissance, à Mozambique, située au quinzième degré de latitude australe.

C'est une île éloignée du continent à peu près d'un mille, et qui n'a pas deux lieues de circonférence; son sol est stérile, et l'air qu'on y respire très-malsain; mais elle a un des meilleurs ports que l'on connaisse, et sa position offre une

relâche favorable aux vaisseaux qui vont de l'Europe aux Indes, aux vaisseaux qui viennent des Indes en Europe. L'eau et les subsistances que son territoire lui refuse, elle les tire facilement et à bon marché des parages voisins qui sont dans sa dépendance. Lorsqu'on en dépouilla le roi de Quiloa, ce n'était qu'un entrepôt de commerce. Sans perdre cet avantage, elle devint sous ses nouveaux maîtres un lieu très-bien fortifié, devant lequel échouèrent toujours les flottes hollandaises, qui mettaient un grand intérêt à s'en emparer.

Il était possible que la cour de Lisbonne fût troublée dans la jouissance des avantages qu'elle venait d'obtenir si facilement. Depuis que ses flottes avaient fait perdre tout espoir aux Turcs, maîtres de l'Égypte et de l'Yémen, d'envahir les Indes, cette milice redoutable avait joint ses armes à celles des Arabes d'Adel, pour s'emparer de l'Abyssinie. Cet empire vit arriver en 1542 dans son sein cinq à six cents Portugais chargés d'arrêter les progrès d'un ennemi commun aux deux nations. Ces braves auxiliaires firent des exploits dignes de leur renommée, périrent tous dans plusieurs actions très-meurtrières, et ne furent point remplacés. Heureusement le vide qu'ils laissèrent n'entraîna pas les malheurs qu'on redoutait. Ou les mahométans avaient formé leur entreprise sans les moyens suffisans pour la faire réussir, ou ils ne la suivirent pas avec la constance qui formait alors la base de leur caractère.

XXIV. Corruption des Portugais dans l'Inde.

Eussent-ils eu un succès complet, la domination des Portugais était assez solidement établie pour pouvoir former une masse de puissance inébranlable ; mais les vices et l'ineptie de quelques commandans, l'abus des richesses, celui de la puissance, l'ivresse des succès, l'éloignement de leur patrie, avaient changé les conquérans. Le fanatisme de religion, qui avait donné plus de force et d'activité à leur courage, ne leur donnait plus que de l'atrocité. Ils ne se faisaient aucun scrupule de piller, de tromper, d'asservir des idolâtres. Ils pensaient que le pape, en donnant au Portugal les royaumes d'Asie, n'avait pas refusé à leurs sujets les biens des particuliers. Tyrans des mers de l'Orient, ils y rançonnaient les vaisseaux de toutes les nations. Ils ravageaient les côtes, ils insultaient les princes, et ils devinrent bientôt l'horreur et le fléau des peuples.

Le roi de Tidor fut enlevé dans son palais, et massacré avec ses enfans, qu'il avait confiés aux Portugais.

A Ceylan, les peuples n'y cultivaient plus la terre que pour leurs nouveaux maîtres, qui les traitaient avec barbarie.

On avait établi l'inquisition à Goa ; et quiconque était riche devenait la proie des ministres de cet infâme tribunal.

Faria, envoyé contre des corsaires malais, chinois, et d'autres pirates, alla piller les tombeaux des empereurs de la Chine dans l'île de Calampui.

Souza faisait renverser toutes les pagodes sur les côtes du Malabar ; et l'on égorgeait inhumainement les malheureux Indiens qui allaient pleurer sur les ruines de leurs temples.

Corréa terminait une guerre vive avec le roi de Pégu, et les deux partis devaient jurer l'observation du traité sur les livres de leurs religions. Corréa jura sur un recueil de chansons, et crut éluder un engagement par ce vil stratagème.

Nuñès d'Acunha voulut se rendre maître de l'île de Daman, sur la côte de Cambaie : les habitans offrirent de la lui abandonner, s'il leur permettait d'emporter leurs richesses. Cette grâce fut refusée, et Nuñès les fit tous passer au fil de l'épée.

Diégo de Silveyra croisait dans la mer Rouge. Un vaisseau richement chargé le salua. Le capitaine vint à son bord, et lui présenta, de la part d'un général portugais, une lettre qui devait lui servir de passe-port. Cette lettre ne contenait que ces mots : *Je supplie les capitaines des vaisseaux du roi de Portugal de s'emparer du navire de ce Maure, comme de bonne prise.*

Bientôt les Portugais n'eurent pas les uns pour les autres plus d'humanité et de bonne foi qu'ils n'en avaient avec les naturels du pays. La fraude, l'assassinat devinrent communs parmi eux, et c'étaient principalement les nobles qui se rendaient coupables de ces atrocités et de ces bassesses. Des factions agitaient tous les lieux où ils

dominaient, et la subordination était regardée généralement comme une lâcheté.

Il régnait partout dans les mœurs un mélange d'avarice, de débauche, de cruauté et de dévotion. Les commandans, les principaux officiers, admettaient à leur table une foule de ces chanteuses et de ces danseuses dont l'Inde est remplie. La mollesse s'était introduite dans les maisons et dans les armées. C'était en palanquin que les officiers marchaient à l'ennemi. On ne leur trouvait plus ce courage brillant qui avait soumis tant de peuples. Les Portugais ne combattaient guère sans l'appât d'un riche butin. Bientôt le monarque ne toucha plus le produit des tributs que lui payaient plus de cent cinquante princes de l'Orient. Cet argent se perdit dans les mains qui l'avaient arraché. Tel était le brigandage dans les finances, que les tributs des souverains, le produit des douanes, qui devait être immense, les impôts qu'on levait en or, en argent, en épiceries sur les peuples du continent et des îles, ne suffisaient plus pour l'entretien de quelques citadelles, pour l'équipement des vaisseaux nécessaires à la protection du commerce.

Il serait triste d'arrêter les yeux sur le déclin d'une nation qui se serait signalée par des exploits utiles au genre humain, qui aurait éclairé le monde, ou procuré la splendeur et la félicité de sa contrée sans être le fléau de ses voisins ou des régions éloignées. Mais on doit mettre une

grande différence entre le héros qui teint la terre de son sang pour la défense de sa patrie, et des brigands intrépides qui trouvent la mort sur un sol étranger, ou qui la font souffrir à ses innocens et malheureux habitans. *Sers ou meurs*, disaient insolemment les Portugais à chaque peuple qui se trouvait sur leurs pas rapides et ensanglantés. Il est doux d'entrevoir la chute de cette tyrannie. Il est consolant d'espérer le châtiment des trahisons, des meurtres, des cruautés qui la précédent ou qui la suivent. Loin de m'affliger de la décadence de ces farouches conquérans, c'est de la vertueuse politique de deux ou trois de leurs sages chefs que je m'affligerais, parce qu'elle pouvait ressusciter ce que le vulgaire appelle l'héroïsme des Portugais, et que peut-être moi-même, entraîné par l'habitude, je n'ai pas traité avec l'indignation que je ressentais. Si cela m'est arrivé, j'en demande pardon à Dieu, j'en demande pardon aux hommes.

Barbares Européens ! l'éclat de vos entreprises ne m'en a point imposé. Leur succès ne m'en a point dérobé l'injustice. Je me suis souvent embarqué par la pensée sur les vaisseaux qui vous portaient dans ces contrées lointaines : mais, descendu à terre avec vous, et devenu témoin de vos forfaits, je me suis séparé de vous ; je me suis précipité parmi vos ennemis, j'ai pris les armes contre vous ; j'ai baigné mes mains dans votre sang. J'en fais ici la protestation solennelle ; et si

je cesse un moment de vous voir comme des nuées de vautours affamés et cruels, avec aussi peu de morale et de conscience que ces oiseaux de proie, puisse mon ouvrage, puisse ma mémoire, s'il m'est permis d'espérer d'en laisser une après moi, tomber dans le dernier mépris, être un objet d'exécration !

XXV. Brillante administration de Castro.

Ce vœu n'aurait jamais été prononcé, si les prédécesseurs de Juan de Castro avaient tous su ou tous voulu contenir leurs subordonnés dans les bornes de la modération et de la justice. Cet excellent vice-roi était fort instruit pour son siècle. Il avait l'âme noble, élevée ; et la lecture des anciens l'avait nourri dans cet amour de la gloire et de la patrie si commun chez les Grecs et chez les Romains.

Dès les premiers temps de sa sage et brillante administration, Cojè-Sophar, ministre de Mahmoud, roi de Cambaie, sut inspirer à son maître le dessein d'attaquer les Portugais. Cet homme, né, à ce qu'on assure, d'un père italien et d'une mère grecque, était parvenu de l'esclavage au ministère et au commandement des armées. Il s'était fait musulman ; il n'avait aucune religion, mais il savait faire usage de la haine que les Portugais avaient inspirée au peuple par leur mépris pour les religions du pays. Il attira auprès de lui des officiers expérimentés, des soldats aguerris, de bons ingénieurs, des fondeurs même, qu'il fit venir de Constantinople. Ses préparatifs parurent

destinés contre le Mogol ou contre les Patanes ; et lorsque les Portugais s'y attendaient le moins, il attaqua Diu, s'en rendit le maître, et fit le siége de la citadelle.

Cette place, située dans une petite île, sur les côtes du Guzurate, avait toujours été regardée comme la clef des Indes dans le temps que les navigateurs ne s'écartaient pas des terres, et que Surate était le plus grand entrepôt de l'Orient. Depuis l'arrivée de Gama, elle avait été constamment l'objet de l'ambition des Portugais ; et elle était enfin tombée sous leur domination du temps d'Acunha. Mascarenhas, qui en était gouverneur au temps dont il s'agit ici, devait avoir neuf cents hommes, et n'en avait que trois cents. Le reste de sa garnison, par un abus dès-lors fort commun, faisait le commerce dans les villes de la côte. Il allait succomber, s'il n'eût reçu de prompts secours. Castro lui en fit passer sous la conduite de son fils, qui fut tué. Cojè-Sophar le fut aussi, et sa mort ne ralentit pas le siége.

Castro établit des jeux funèbres à l'honneur de ceux qui étaient morts en combattant pour la patrie. Il fit faire des complimens à leurs parens de la part du gouvernement. Il en reçut lui-même pour la mort de son fils aîné. Le second de ses fils presidait aux jeux funéraires, et partit aussitôt pour Diu, comme pour aller mériter les honneurs qu'il venait de rendre à son frère. La garnison repoussait tous les assauts, se signalait

chaque jour par des actions extraordinaires. Aux yeux des Indiens, les Portugais étaient au-dessus de l'homme. *Heureusement*, disait-on, *la Providence avait voulu qu'il y en eût peu, comme il y a peu de tigres et de lions, afin qu'ils ne détruisissent pas l'espèce humaine.*

Castro amena lui-même un plus grand secours que ceux qu'il avait envoyés. Il entra dans la citadelle avec des vivres et plus de quatre mille hommes. Il fut délibéré si on livrerait bataille. Garcie de Sâ, vieil officier, imposa silence, et dit : *J'ai écouté, il faut combattre.* C'était l'avis de Castro. Les Portugais marchèrent aux retranchemens, et remportèrent une grande victoire. Après avoir délivré la citadelle, il fallait la réparer; les fonds manquaient, et Castro les emprunta en son nom.

Il voulut, à son retour dans Goa, donner à son armée les honneurs du triomphe à la manière des anciens. Il pensait que ces honneurs serviraient à ranimer le génie belliqueux des Portugais, et que le faste de cette cérémonie imposerait à l'imagination des peuples. Les portes, à son entrée, furent ornées d'arcs triomphaux; les rues étaient tapissées; les femmes, parées magnifiquement, étaient aux fenêtres, et jetaient des fleurs et des parfums sur les vainqueurs. Le peuple dansait au son des instrumens. On portait l'étendard royal à la tête des troupes victorieuses, qui marchaient en ordre. Le vice-roi, couronné de feuilles de palmier, était monté sur un char su-

perbe ; les généraux ennemis suivaient son char, les soldats prisonniers marchaient après eux. Les drapeaux qu'on leur avait enlevés paraissaient renversés et traînans sur la poussière : on faisait suivre l'artillerie et les bagages pris sur les vaincus. Des représentations de la citadelle délivrée et de la bataille gagnée relevaient la pompe de cet appareil. Vers, chansons, harangues, feux de joie, rien ne fut oublié pour rendre cette fête magnifique, agréable, imposante.

La relation de ce triomphe fut répandue en Europe. Les petits esprits la trouvèrent ridicule, et les bigots l'appelèrent profane. La reine de Portugal dit à cette occasion *que Castro avait vaincu en héros chrétien, et qu'il avait triomphé en héros païen.*

XXVI. Les Portugais s'amollissent et ne sont plus redoutables.

La vigueur des Portugais, que Castro avait ranimée, ne se soutint pas long-temps ; et la corruption augmentait de jour en jour dans toutes les classes des citoyens. Un vice-roi imagina d'établir dans les villes principales des troncs où tous les particuliers pouvaient jeter des mémoires et lui donner des avis. Un semblable établissement pourrait être fort utile, et réformer les abus chez une nation éclairée où il y aurait encore des mœurs ; mais chez une nation superstitieuse et corrompue, quel bien pouvait-il faire ?

Il ne restait plus aucun des premiers conquérans de l'Inde, et leur patrie, épuisée par un trop grand nombre d'entreprises et de colonies, n'avait

plus de quoi les remplacer. Les défenseurs des établissemens portugais étaient nés en Asie. L'abondance, la douceur du climat, le genre de vie, peut-être les alimens, avaient fort altéré en eux l'intrépidité de leurs pères. Ils ne conservèrent pas assez de courage pour se faire craindre, en se livrant à tous les excès qui font haïr. C'étaient des monstres familiarisés avec le poison, les incendies, les assassinats. Tous les particuliers étaient excités à ces horreurs par l'exemple des hommes en place. Ils égorgeaient les naturels du pays, ils se déchiraient entre eux. Le gouverneur qui arrivait mettait aux fers son prédécesseur pour le dépouiller. L'éloignement des lieux, les faux témoignages, l'or versé à pleines mains, assuraient l'impunité à tous les crimes.

L'île d'Amboine fut le premier pays qui se fit justice. Dans une fête publique, un Portugais saisit une très-belle femme, et, sans aucun égard pour les bienséances, il lui fit le dernier des outrages. Un des insulaires, nommé Génulio, ayant armé ses concitoyens, assembla les Portugais, et leur dit : « Les cruels affronts que nous avons « reçus de vous demanderaient des effets, et non « des paroles. Cependant, écoutez. Le dieu que « vous nous prêchez se plaît, dites-vous, dans « les actions vertueuses des hommes, et le vol, le « meurtre, l'impudicité, l'ivrognerie, sont vos « habitudes; tous les vices sont entrés dans vos « âmes. Nos mœurs et les vôtres ne peuvent s'ac-

« corder. En vain la nature l'avait prévu en nous « séparant par des mers immenses, vous avez « franchi ces barrières. Cette audace dont vous « osez vous enorgueillir est une preuve de la « corruption de vos cœurs. Croyez-moi, laissez « en paix des peuples qui vous ressemblent si « peu; allez habiter avec des hommes aussi fé- « roces que vous : votre commerce serait le plus « funeste des fléaux dont votre dieu pourrait nous « accabler. Nous renonçons pour toujours à votre « alliance. Vos armes sont meilleures que les « nôtres; mais nous avons pour nous la justice, « et nous ne vous craignons pas. Les Itons sont « d'aujourd'hui vos ennemis declarés; fuyez leur « pays, et gardez-vous d'y reparaitre. »

Ce discours, qui trente ans auparavant aurait entraîné la ruine d'Amboine, fut écouté avec une patience qui montrait le changement des Portugais.

XXVII. Il se forme une conspiration générale contre les Portugais. Comment Ataïde la dissipe.

Également détestés partout, ils virent se former une confédération pour les chasser de l'Orient. Toutes les grandes puissances de l'Inde entrèrent dans cette ligue, et pendant trois ou quatre ans firent en secret des préparatifs. La cour de Lisbonne en fut informée. Le roi Sébastien, qui, sans l'excès de son fanatisme, aurait été un grand roi, fit partir pour l'Inde Ataïde et tous les Portugais qui s'étaient distingués dans les guerres de l'Europe.

A leur arrivée, l'opinion générale était qu'il

fallait abandonner les possessions éloignées et rassembler ses forces dans le Malabar et aux environs de Goa. Quoique Ataïde pensât qu'on avait fait trop d'établissemens, il ne consentit pas à les sacrifier. *Compagnons*, dit-il, *je veux tout conserver; et, tant que je vivrai, les ennemis ne gagneront pas un pouce de terrain.* Aussitôt il expédia des secours pour toutes les places menacées, et fit les dispositions nécessaires à la défense de Goa.

Le zamorin attaqua Mangalor, Cochin, Cananor. Le roi de Cambaie attaqua Chaul, Daman, Baçaim. Le roi d'Achem fit le siége de Malacca. Le roi de Ternate fit la guerre dans les Moluques. Agalachem, tributaire du Mogol, fit arrêter tous les Portugais qui négociaient à Surate. La reine de Gargopa tenta de les chasser d'Onor.

Ataïde, au milieu des soins et des embarras du siége de Goa, envoya cinq vaisseaux à Surate; ils firent relâcher les Portugais détenus par Agalachem. Treize bâtimens partirent pour Malacca; le roi d'Achem et ses alliés levèrent le siége de cette place. Ataïde voulut même faire appareiller les navires qui portaient tous les ans à Lisbonne quelques tributs ou des marchandises. On lui représenta qu'au lieu de se priver du secours des hommes qui monteraient cette flotte, il fallait les garder pour la défense de l'Inde. *Nous y suffirons*, dit Ataïde; *l'état est dans le besoin, et il ne faut pas tromper son espérance.* Cette réponse étonna, et la flotte partit. Dans le temps que la capitale

se voyait le plus vivement pressée par Idalcan, Ataïde envoya des troupes au secours de Cochin, et des vaisseaux à Ceylan. L'archevêque, dont l'autorité était sans bornes, voulut s'y opposer. *Monsieur*, lui dit Ataïde, *vous n'entendez rien à nos affaires; bornez-vous à les recommander à Dieu.* Les Portugais, arrivés d'Europe, firent au siége de Goa des prodiges de valeur. Ataïde eut souvent de la peine à les empêcher de prodiguer inutilement leur vie. Plusieurs, malgré ses défenses, sortaient en secret la nuit pour aller attaquer les assiégeans dans leurs lignes.

Le vice-roi ne comptait pas si absolument sur la force de ses armes qu'il ne crût devoir employer la politique. Il fut instruit qu'Idalcan était gouverné par une de ses maîtresses qu'il avait amenée à son camp. Cette femme se laissa corrompre, et lui vendit les secrets de son amant. Idalcan s'aperçut de la trahison, mais il ne put découvrir le traître. Enfin, après dix mois de combats et de travaux, ce prince, qui voyait ses tentes ruinées, ses troupes diminuées, ses éléphans tués, sa cavalerie hors d'état de servir, vaincu par le génie d'Ataïde, leva le siége, et se retira la honte et le désespoir dans le cœur.

Le brave Ataïde descendit au-dessous de son caractère en corrompant la maîtresse d'Idalcan. Celle-ci resta dans le sien en trahissant son amant. Comment celle qui a vendu publiquement son honneur à son souverain balancerait-

elle de vendre l'honneur de son souverain à celui qui saura mettre un prix proportionné à sa perfidie ? Si une femme était capable d'inspirer de grandes choses à son roi, elle aurait assez d'élévation dans l'âme pour dédaigner de devenir sa courtisanne ; et lorsqu'elle se résoudra à accepter ce titre avilissant, lorsque peut-être elle sera assez lâche pour s'en tenir honorée, que peut en attendre la nation ? La corruption des mœurs de son amant, la corruption des mœurs de ses favoris, la déprédation du fisc, l'élévation des hommes les plus ineptes et les plus infâmes aux places les plus importantes, la honte d'un long règne. Souverains, un homme de mœurs austères vous interdirait toute liaison illicite ; mais si vos pénibles fonctions sollicitent notre indulgence, du moins que votre vice soit couvert par de grandes vertus. Ayez une maîtresse, s'il faut que vous en ayez une ; mais qu'étrangère aux affaires publiques, son district soit restreint à la surintendance momentanée de vos amusemens.

Ataïde vole sur-le-champ au secours de Chaul, assiégée par Nizamaluc, roi de Cambaie, qui avait plus de cent mille hommes. La défense de Chaul avait été aussi intrépide que celle de Goa. Elle fut suivie d'une grande victoire qu'Ataïde, à la tête d'une poignée de Portugais, remporta sur une armée nombreuse et aguerrie par un long siége.

Ataïde marcha ensuite contre le zamorin, le battit, et fit avec lui un traité par lequel ce prince

s'engageait à ne plus avoir de vaisseaux de guerre.

Telle fut la fin désastreuse d'une conspiration ourdie avec beaucoup de concert, d'art et de secret contre des usurpateurs insolens et oppresseurs. On gémit de la défaite de tant de peuples, et l'on souhaiterait que les talens, que les vertus d'Ataïde eussent été employés dans une meilleure cause. Pour concilier l'admiration qu'inspire ce héros avec la liberté des Indes, je lui désirerais une mort glorieuse.

Les Portugais redevenaient dans tout l'Orient ce qu'ils étaient auprès d'Ataïde. Un seul vaisseau, commandé par Lopès-Carasco, se battit pendant trois jours contre la flotte entière du roi d'Achem. Au milieu du combat on vint dire au fils de Lopès que son père avait été tué : *C'est*, dit-il, *un brave homme de moins ; il faut vaincre, ou mériter de mourir comme lui.* Il prit le commandement du vaisseau, et, traversant en vainqueur la flotte ennemie, se rendit devant Malacca.

On retrouvait alors dans les Portugais ces autres vertus qui suivent le courage : tant est puissant sur les nations, même les plus corrompues, l'ascendant d'un grand homme. Thomas de Souza venait de faire esclave une belle femme, promise depuis peu à un jeune homme qui l'aimait. Celui-ci, instruit du malheur de sa maîtresse, alla se jeter à ses pieds et partager ses fers. Souza fut témoin de leur entrevue : ils s'embrassaient, ils fondaient en larmes. *Je vous affranchis*, leur

dit le général portugais; *allez vivre heureux où vous voudrez.*

Ataïde mit de la réforme dans la régie des deniers publics, et réprima l'abus le plus nuisible aux états, l'abus le plus difficile à réprimer. Mais ce bon ordre, cet héroïsme renaissant, ce beau moment, n'eut de durée que celle de son administration.

XXVIII. État où tombe le Portugal, subjugué par l'Espagne.

Un gouvernement est toujours une machine très-compliquée qui a son commencement, ses progrès et son moment de perfection, lorsqu'il est bien conçu; son commencement, ses progrès et son moment d'extrême corruption, lorsqu'il est vicieux à son origine. Dans l'un et l'autre cas il embrasse un si grand nombre d'objets, tant au-dedans qu'au-dehors, que sa dissolution, amenée, soit par l'imbécillité du chef, soit par l'impatience des sujets, ne peut avoir que les suites les plus effrayantes. Si l'impatience des sujets vient à briser un joug sous lequel ils sont las de gémir, une nation s'avance plus ou moins rapidement à l'anarchie à travers des flots de sang. Si elle arrive insensiblement à ce terme fatal par l'indolence ou la faiblesse du souverain, incapable de tenir les rênes de l'empire, le sang est épargné, mais la nation tombe dans un état de mort. Ce n'est plus qu'un cadavre dont toutes les parties entrent en putréfaction, se séparent et se transforment en un amas de vers qui pourrissent eux-mêmes après avoir tout dévoré. Cependant les nations adja-

centes tournent autour, comme on voit dans les campagnes les animaux voraces. Elles s'emparent sans effort d'une contrée sans défense. Alors les peuples passent sous un état pire qu'au sortir de la barbarie. Les lois du conquérant luttent contre les lois du peuple conquis ; les usages de l'un contre les usages de l'autre ; ses mœurs contre ses mœurs ; sa religion contre sa religion ; sa langue se confond avec un idiome étranger. C'est un chaos dont il est difficile de présager la fin ; un chaos qui ne se débrouille qu'après le laps de plusieurs siècles, et dont il reste des traces que les événemens les plus heureux n'effacent jamais entièrement.

Tel fut le spectacle qu'offrit aux esprits les moins attentifs le Portugal peu après la mort de son roi Sébastien. Le joug espagnol, sous lequel il fallut plier, lui ôta en Europe même ce qu'il avait conservé jusqu'alors d'énergie. Ceux des siens qui étaient nés ou qui s'étaient transportés dans l'Inde furent encore plus découragés. Ils se crurent sans patrie. Quelques-uns se rendirent indépendans. D'autres se firent corsaires, et ne respectèrent aucun pavillon. Plusieurs se mirent au service des princes du pays, et y parvinrent au ministère ou au commandement des armées : tant leur nation avait de supériorité sur celles de l'Asie. Parmi ceux qui pensèrent devoir se soumettre à une domination nouvelle, très-peu parurent décidés par des motifs louables. A l'époque des premières invasions dans ces régions lointaines, un ministère

peu éclairé avait partagé ses conquêtes à des officiers qui ne furent pas mis dans une dépendance assez prononcée d'un chef unique. Chacun d'eux devait fournir aux dépenses de son département, au moyen de la liberté qui lui était accordée d'envoyer annuellement pour son compte à la métropole une quantité déterminée des denrées qui croissaient dans son district, des toiles qui s'y fabriquaient. Le fisc aimait un arrangement qui le soulageait beaucoup, parce que la noblesse servait presque sans aucune solde, dans l'espoir de parvenir à l'un de ces postes lucratifs. Mais ce que les gens sages avaient prévu ne tarda pas à se réaliser. Après les premiers momens d'enthousiasme, la passion de l'or remplaça celle de la gloire. Le soldat se fit marchand. Il n'y eut plus de mœurs dans les cités; il n'y eut plus de subordination dans les camps. Les vaisseaux de guerre ne sortaient plus des rades, ou n'en sortaient que mal équipés. Aucun gouverneur ne pouvait réprimer les vices, et la plupart des gouverneurs étaient corrompus. Les désordres grossirent et se multiplièrent sous la tyrannie ou les lois de la Castille. Si, après tant de malheurs, tant de fautes et tant de crimes, il restait aux Portugais une ombre de grandeur, ils la perdirent lorsqu'une nation libre, éclairée et entreprenante se montra dans l'Inde et leur en disputa l'empire.

XXIX. Quelles sont les autres

On peut dire que, dans le temps des découvertes que fit le Portugal, les principes politiques

sur le commerce, sur la puissance réelle des états, sur les avantages des conquêtes, sur la manière d'établir et de conserver des colonies, et sur l'utilité qu'en peut tirer la métropole, n'étaient point encore connus.

Causes qui amènent la ruine des Portugais dans l'Inde.

Le projet de trouver un chemin autour de l'Afrique pour se rendre aux Indes et en rapporter des marchandises était sage. Les bénéfices que faisaient les Vénitiens par des voies plus détournées avaient excité une juste émulation dans les Portugais; mais une si louable ambition devait avoir des bornes.

Cette petite nation, se trouvant tout à coup maîtresse du commerce le plus riche et le plus étendu de la terre, ne fut bientôt composée que de marchands, de facteurs et de matelots, que détruisaient de longues navigations. Elle perdit aussi le fondement de toute puissance réelle, l'agriculture, l'industrie nationale et la population. Il n'y eut pas de proportion entre son commerce et les moyens de le continuer.

Elle fit plus mal encore : elle voulut être conquérante, et embrassa une étendue de terrain qu'aucune nation de l'Europe ne pourrait conserver sans s'affaiblir.

Ce petit pays, médiocrement peuplé, s'épuisait sans cesse en soldats, en matelots, en colons.

Son intolérance religieuse ne lui permit pas d'admettre au rang de ses citoyens les peuples de l'Orient et de l'Afrique; et il lui fallait partout,

et à tout moment, combattre ses nouveaux sujets.

Comme le gouvernement changea bientôt ses projets de commerce en projets de conquêtes, la nation, qui n'avait jamais eu l'esprit de commerce, prit celui de brigandage.

L'horlogerie, les armes à feu, les fins draps, et quelques autres marchandises qu'on a apportées depuis aux Indes, n'étant pas à ce degré de perfection où elles sont parvenues, les Portugais n'y pouvaient porter que de l'argent. Bientôt ils s'en lassèrent, et ils ravirent de force aux Indiens ce qu'ils avaient commencé par acheter de ces peuples.

C'est alors qu'on vit en Portugal, à côté de la plus excessive richesse, la plus excessive pauvreté. Il n'y eut de riches que ceux qui avaient possédé quelque emploi dans les Indes; et le laboureur, qui ne trouvait pas des bras pour l'aider dans son travail, les artisans qui manquaient d'ouvriers, abandonnant bientôt leurs métiers, furent réduits à la plus extrême misère.

Toutes ces calamités avaient été prévues. Lorsque la cour de Lisbonne s'était occupée de la découverte des Indes, elle s'était flattée qu'il n'y aurait qu'à se montrer dans ce doux climat pour y dominer; que le commerce de ces contrées serait une source inépuisable de richesses pour la nation, comme il l'avait été pour les peuples qui jusqu'alors en avaient été les maîtres; que les trésors qu'on y puiserait élèveraient l'état, malgré

les étroites limites de son territoire, à la force, à la splendeur des puissances les plus redoutables. Ces séduisantes espérances ne subjuguèrent pas tous les esprits. Les plus éclairés, les plus modérés des ministres osèrent dire que, pour courir après des métaux, après des objets brillans, on négligerait les biens réels, l'exploitation des terres, des manufactures; que les guerres, les naufrages, les épidémies, les accidens de tous les genres énerveraient pour jamais le royaume entier; que le gouvernement, entraîné loin de son centre par une ambition démesurée, attirerait par violence ou par séduction les citoyens aux extrémités de l'Asie; que le succès même de l'entreprise susciterait à la couronne des ennemis puissans qu'il lui serait impossible de repousser. Inutilement on entreprit quelque temps après de détromper des hommes sages en leur montrant les Indiens soumis, les Arabes réprimés, les Turcs humiliés, l'or et l'argent répandus abondamment dans le Portugal. Leurs principes et leur expérience les soutinrent contre l'éclat imposant des prospérités. Ils ne demandèrent que peu d'années encore pour voir la corruption, la dévastation, la confusion de toutes choses poussées au dernier période. Le temps, ce juge suprême de la politique, ne tarda pas à justifier leurs prédictions.

XXX. État actuel des Portugais dans l'Inde.

De toutes les conquêtes que les Portugais avaient faites dans les mers orientales il ne leur reste que Macao, une partie de Timor, Goa, Daman, Diu

et le Mosambique. Les liaisons que ces misérables établissemens entretiennent entre eux, avec le reste de l'Inde et avec leur métropole, sont très-languissantes.

Macao est une ville bâtie à la pointe d'une petite île située à l'embouchure de la rivière de Canton. En reconnaissance de quelques services, la Chine la céda aux Portugais avec un terrain stérile et inégal de trois milles de circonférence. La disposition de la rade, trop resserrée, mais très-sûre, leur fut aussi accordée, sous la condition qu'ils acquitteraient les droits exigés dans les autres douanes de l'empire. Pour un léger tribut on leur permit même d'élever les fortifications qu'ils jugeraient nécessaires à leur sûreté.

Ce fut long-temps un entrepôt célèbre. Les navigateurs des côtes orientales et occidentales de l'Asie s'y rendaient en foule pour faire leurs échanges. Le concours de tant de nations y avait multiplié les jouissances au point que ceux des conquérans qui avaient occupé les premiers emplois regardaient comme une faveur la liberté d'y aller jouir de leur fortune. Les sujets de la cour de Lisbonne furent exclus du commerce du Japon, leur influence diminua partout ailleurs, et ce grand marché retomba dans le néant dont des circonstances heureuses l'avaient fait sortir.

Cependant les faibles restes d'une colonie autrefois si florissante jouirent d'une espèce d'indépendance jusqu'en 1744. A cette époque, un

Chinois y fut massacré, et cet assassinat détermina le vice-roi de la province à demander à la cour un magistrat pour instruire les barbares de Macao. Ce furent les propres termes de la requête. On leur envoya un mandarin, qui aurait cru s'avilir en se fixant au milieu d'eux, et qui établit sa demeure au voisinage, dans un petit fort élevé pour contenir la ville et lui couper les vivres, si elle méritait un jour cette punition.

Ses opérations actuelles se réduisent à l'envoi de quelques petits bâtimens, communément chargés du rebut des magasins chinois, et le plus souvent pour le compte des marchands de cette nation. Bien peu prennent la route de Siam ou de la Cochinchine. La plupart portent leurs cargaisons à Goa et à Timor, où ils se chargent en retour des productions propres à ces contrées.

L'île de Timor, située au sud des Moluques et à l'est de Java, peut avoir soixante lieues de long sur quinze, et vingt de large. Ses côtes sont marécageuses. L'intérieur du pays est rempli d'abeilles et de cocotiers. On y voit plusieurs peuplades indépendantes les unes des autres. Les individus qui les forment sont tous chasseurs ou pêcheurs, et font sécher au feu, sur une espèce de claie, le poisson et le gibier qu'ils veulent conserver. Ces hommes agrestes et sauvages ne sortent jamais de leurs cabanes sans une épée au côté, un javelot à la main, un arc sur l'épaule. Quoiqu'un pareil séjour n'eût rien de bien sédui-

sant, il ne laissa pas de devenir il y a deux siècles le refuge d'un assez grand nombre de Portugais.

Ces conquérans, qui à leur arrivée aux Indes avaient pris un vol hardi et démesuré, qui avaient parcouru une carrière immense et remplie de précipices avec une rapidité que rien n'arrêtait, qui s'étaient si bien accoutumés aux actions héroïques, que les exploits les plus difficiles ne leur coûtaient plus d'efforts ; ces conquérans, attaqués par les Hollandais, lorsque leur trop vaste empire, fatigué par son propre poids, était prêt à crouler de toutes parts, ne montrèrent aucune des vertus qui avaient fondé leur puissance. Forcés dans une citadelle, chassés d'un royaume, dispersés par une défaite, ils auraient dû chercher un asile auprès des leurs, et se réunir sous des drapeaux jusqu'alors invincibles, pour arrêter les progrès de leur ennemi, ou pour recouvrer leurs établissemens. Loin de prendre une résolution si généreuse, on leur vit mendier un emploi ou quelque solde auprès des mêmes princes indiens qu'ils avaient si souvent outragés. Ceux qui avaient le plus contracté l'habitude de la mollesse ou de la lâcheté se réfugièrent à Timor, où ils pensèrent qu'un vainqueur occupé de conquêtes utiles ne les poursuivrait pas. Ils se trompèrent.

Les Hollandais les chassèrent de l'ouest de l'île; mais jusqu'à ce jour ils s'y sont maintenus au nord, où ils occupent Lafao, bourgade bâtie

au bord de la mer, défendue par quelques batteries, pouvant mettre cinq ou six cents hommes sous les armes, en réunissant tout ce qui lui est soumis. Chaque année, au mois de septembre, arrivent de Macao dans cette faible colonie plusieurs navires chargés de marchandises de la Chine; et alors ce lieu obscur devient un assez grand marché, où les insulaires de Timor, où des insulaires voisins échangent leur or, leur cire, leurs bois de sapan contre des objets dont ils ont besoin ou qui leur sont agréables.

Daman, située à l'entrée et au sud du golfe de Cambaie, entre Surate et Baçaïm, au vingt et unième degré de latitude, excitait depuis longtemps l'ambition de la cour de Lisbonne, lorsqu'en 1533 Martin Alphonse Souza s'en rendit le maître, mais sans pouvoir s'y établir. Vingt-six ans après, Constantin de Bragance l'obtint d'un roi mineur, avec un territoire sain, étendu, fertile, qu'il distribua à de vieux officiers dont la misère était extrême. L'empereur Akbar, ayant conquis le Guzarate, voulut y rattacher une possession importante qui en avait été démembrée. L'arrivée d'une flotte nombreuse sortie de Goa le décida à renoncer à cette entreprise, et il jugea plus convenable à ses intérêts de faire la paix avec les Portugais que de les combattre. Ce qu'il n'avait pu exécuter, Aureng-Zeb le tenta avec une armée de quarante mille hommes. La brèche était praticable, et tout se disposait pour un assaut.

L'intrépide gouverneur le prévint par une sortie nocturne qu'il dirigea du côté où étaient les éléphans. Il les effraya si bien par ses feux d'artifice, par ses tambours et par ses trompettes, qu'ils tournèrent toute leur fureur contre les assaillans. Il fallut que le prince mogol abandonnât le siége avec une précipitation qui approchait de la fuite, après avoir perdu son artillerie, ses équipages et la moitié de ses troupes. La place n'a pas été depuis insultée.

Cette tranquillité n'a pas été mise à profit. La ville a même perdu la majeure partie de sa population et le peu qu'elle avait d'industrie. C'est avec leur culture seule que ses habitans doivent pourvoir à tous leurs besoins. Heureusement leur sol, un des meilleurs de la côte, leur fournit assez de blé et assez de riz pour en pourvoir les marchés voisins. Une garnison de quelques centaines d'hommes, que la douane et d'autres impositions sont chargées de nourrir, est destinée à les garantir d'un joug étranger.

À peine les Portugais eurent-ils jeté des regards un peu attentifs sur l'Inde, qu'ils furent frappés de l'importance de Diu, située au vingt-deuxième degré vingt minutes de latitude, à l'entrée du golfe de Cambaie, sur une péninsule d'une lieue de long et d'un mille de large. Cette place devint l'objet de leurs plus ardens désirs; mais elle leur parut si bien défendue par l'art et par la nature, que, malgré leur présomption et leurs succès, ils

n'osèrent l'assiéger. Le roi de Guzarate, dont elle dépendait, en avait confié le commandement à Mélic-Joz, qui de son esclave était devenu son favori, et le seul dépositaire de son autorité. On employa pendant quinze ou vingt ans tous les genres de séduction pour obtenir de cet homme habile la liberté de bâtir une citadelle dans la ville soumise à ses ordres. Ces artifices échouèrent tous; et en 1531 ils furent remplacés par la force, qui n'eut pas une issue plus heureuse.

La cour de Lisbonne désespérait de pouvoir un jour compter Diu au nombre de ses possessions, lorsqu'en 1534 les Mogols tournèrent leurs armes victorieuses contre le Guzarate. Radour, deux fois battu et hors d'état de résister à des ennemis si redoutables, acheta le secours des Portugais par la cession du poste qu'ils désiraient passionnément depuis si long-temps. Les nouveaux maîtres ne tardèrent pas à l'entourer de fortifications où vinrent se briser les forces des Indiens, des Turcs, des Tartares qui eurent l'audace de les attaquer.

Diu est donc toujours resté aux Portugais, mais sans avoir jamais eu dans leurs mains l'éclat qu'il avait jeté anciennement, sans même s'être soutenu dans l'état de médiocrité où on le voyait à l'époque de leurs prospérités. Il s'y traite pourtant encore quelques affaires. Les côtes voisines n'ont pas discontinué de s'y pourvoir des marchandises de l'Europe, ou même de celles de l'Asie qu'il faudrait aller chercher dans des parages éloignés.

Sur la côte orientale de l'Afrique, que ses connexions ont toujours fait regarder comme une partie de l'Inde, la grandeur portugaise n'a guère moins souffert qu'ailleurs. Aucun des états que ses agens y avaient détruits ne s'est relevé. Plusieurs auxquels ils avaient permis un reste d'existence ont achevé de succomber sous une tyrannie soutenue. Ceux qui devaient un tribut plus ou moins onéreux ont cessé de le payer aussitôt que la force a manqué pour les y contraindre. La cour de Lisbonne peut bien penser ou dire encore que cette région fait partie de son empire, mais elle n'y règne plus. La moindre peuplade s'y joue de ses ordres, et se conduit selon ses intérêts ou au gré de ses caprices.

Ce que dans cette anarchie le Mosambique a conservé d'activité, il l'a dû à l'indifférence ou au mépris que les navigateurs de toutes les nations ont eu pour cette grande partie du globe. Un abandon si général en a forcé les habitans à se pourvoir aux comptoirs portugais de Quérimbe, de Séma et de quelques autres, des marchandises de l'Europe et de l'Asie qui étaient à leur usage. Ces objets ont été payés avec de l'or, avec de l'ivoire, et principalement avec des esclaves, qui tous passaient autrefois en Arabie, en Turquie, aux Indes, mais dont depuis quelques années un grand nombre ont été livrés au Nouveau-Monde, qui manquait de cultivateurs. Les échanges ont formé au fisc un revenu suffisant pour les dépenses

publiques de la colonie, un superflu même de quelque importance, qui a toujours été envoyé à Goa.

Cette ville, qui, en moins d'un siècle, se plaça à une hauteur où peu de cités s'étaient élevées avant elle, a perdu depuis long-temps tout l'éclat dont elle s'était environnée. Rien n'y rappelle même le souvenir de cette activité, de ces mœurs fortes, de cet héroïsme, de ces conquêtes, de cette puissance qui firent la gloire de ses fondateurs. Ce n'est plus qu'un vil rassemblement de moines, d'esclaves, de mendians, de voleurs, d'hommes désœuvrés ou dissolus, qui traînent dans la mollesse ou dans l'opprobre un nom qu'avaient illustré leurs ancêtres. Les gens en place ne valent guère mieux que ceux qu'ils gouvernent. Leur autorité ne se déploie guère que contre le petit nombre de citoyens honnêtes ou laborieux qui ont reçu quelque fortune de leurs pères, ou qui en ont acquis une par leur industrie.

Les ressources locales de ce chef-lieu de l'Inde portugaise se réduisent au produit des cocotiers, assez multipliés sur son territoire, plus agréable que fertile. Il tire aussi quelque avantage des bâtimens qu'on lui expédie des différens comptoirs que la nation a conservés ou que lui-même leur envoie. Les vaisseaux qu'il reçoit d'Europe sont rarement assez richement chargés ou assez nombreux pour occasionner une grande circulation dans sa rade : aussi faut-il que le trésor de

la métropole s'ouvre régulièrement pour soutenir le gouvernement civil et les forces militaires qu'on a cru jusqu'ici devoir entretenir dans ce ruineux établissement. Le délire cessera un jour : ou la cour de Lisbonne abandonnera ses colonies, ou elle les conduira dans les principes qui ont si bien réussi aux autres nations commerçantes. L'orgueil doit avoir un terme. Si la géneration actuelle n'a pas le courage de renoncer hautement à ses erreurs, la genération suivante, plus éclairée, ne balancera pas à les abdiquer.

LIVRE SECOND.

ÉTABLISSEMENS, GUERRES, POLITIQUE ET COMMERCE DES HOLLANDAIS DANS LES INDES ORIENTALES.

La république de Hollande offre en naissant un grand spectacle aux nations, et doit rester un puissant objet d'intérêt pour nous et de curiosité pour notre postérité la plus reculée. Son industrie et son audace ont éclaté partout; mais plus particulièrement sur les mers et le continent des Indes. Avant de la suivre dans ces vastes régions, nous remonterons jusqu'à l'époque la plus ancienne de son histoire. C'est surtout dans un ouvrage de la nature de celui-ci qu'il convient d'embrasser d'un coup-d'œil rapide tout ce qui peut caractériser le génie d'une nation. Il faut mettre le lecteur qui réfléchit à portée de juger par lui-même si ce qu'elle était à son origine annonçait ce qu'elle est devenue depuis, et si les dignes compagnons de Civilis, qui bravèrent la puissance romaine, se retrouvent dans ces républicains intrépides qui, sous les auspices de Nassau, repoussèrent la sombre et odieuse tyrannie de Philippe II.

1. Anciennes révolutions de la Hollande.

C'est une des vérités historiques les mieux prouvées, qu'un siècle avant l'ère chrétienne les Battes, dégoûtés de la Hesse, allèrent s'établir

dans l'île que forment le Waal et le Rhin, sur un terrain marécageux, qui n'avait point ou qui n'avait que peu d'habitans. Ils donnèrent à leur nouvelle patrie le nom de Batavie. Leur gouvernement fut un mélange de monarchie, d'aristocratie, de démocratie. On y voyait un chef qui n'était proprement que le premier des citoyens, et qui donnait moins des ordres que des conseils. Les grands, qui jugeaient les procès de leur district et commandaient les troupes, étaient choisis comme les rois dans les assemblées générales. Cent personnes, prises dans la multitude, servaient de surveillant à chaque comte, et de chefs aux différens hameaux. La nation entière était en quelque sorte une armée toujours sur pied. Chaque famille y composait un corps de milice qui servait sous le capitaine qu'elle se donnait.

Telle était la situation de la Batavie lorsque César passa les Alpes. Ce général romain battit les Helvétiens, plusieurs peuples des Gaules, les Belges, les Germains, qui avaient passé le Rhin, et poussa ses conquêtes au-delà du fleuve. Cette expédition, dont l'audace et le succès tenaient du prodige, fit rechercher la protection du vainqueur.

Des écrivains, trop passionnés pour leur patrie, assurent que les Bataves firent alors alliance avec Rome; mais ils se soumirent en effet à condition qu'ils se gouveneraient eux-mêmes, qu'ils ne paieraient aucun tribut, et qu'ils seraient assujettis seulement au service militaire.

César ne tarda pas à distinguer les Bataves des peuples vaincus et soumis aux Romains. Quand ce conquérant des Gaules, rappelé à Rome par le crédit de Pompée, eut refusé d'obéir au sénat; quand, assuré de l'empire absolu que le temps et son caractère lui avaient donné sur les légions et les auxiliaires, il attaqua ses ennemis en Espagne, en Italie, en Asie; ce fut alors que, reconnaissant les Bataves pour les plus sûrs instrumens de ses victoires, il leur accorda le titre glorieux d'*amis et de frères du peuple romain*.

Révoltés dans la suite des injustices de quelques gouverneurs, ils suivirent cet instinct courageux et digne de l'homme qui cherche dans les armes la vengeance d'un affront. Ils se montrèrent ennemis aussi redoutables qu'alliés fidèles; mais ces troubles s'apaisèrent, et les Bataves furent calmés plutôt que vaincus.

Dès que Rome, parvenue à un point de grandeur que nul état n'avait encore atteint, où nul état n'est arrivé depuis, se fut relâchée des vertus mâles et des principes austères qui avaient posé les fondemens de son élévation; lorsque ses lois eurent perdu leur force, ses armées leur discipline, ses citoyens leur amour pour la patrie, les barbares, que la terreur du nom romain avait poussés vers le nord, et que la violence y avait contenus, se débordèrent vers le midi. L'empire s'écroula de tous côtés, et ses plus belles provinces devinrent la proie des nations qu'il n'avait

jamais cessé d'avilir ou d'opprimer. Les Francs, en particulier, lui arrachèrent les Gaules ; et la Batavie fit partie du vaste et brillant royaume que ces conquérans fondèrent dans le cinquième siècle.

La nouvelle monarchie éprouva les inconvéniens presque inséparables des états naissans, et trop ordinaires encore dans les gouvernemens les plus affermis. Tantôt elle obéit à un seul prince, et tantôt elle gémit sous le caprice de plusieurs tyrans. Elle fut toujours occupée de guerres étrangères, ou en proie à la fureur des dissensions domestiques. Quelquefois elle porta la terreur chez ses voisins ; et plus souvent des peuples venus du nord portèrent le ravage dans ses provinces. Elle eut également à souffrir et de l'imbécillité de plusieurs de ses rois, et de l'ambition déréglée de leurs favoris et de leurs ministres. Des pontifes orgueilleux sapèrent les fondemens du trône, et avilirent par leur audace les lois et la religion. L'anarchie et le despotisme se succédèrent avec une rapidité qui ôtait aux plus confians jusqu'à l'espoir d'un avenir supportable. L'époque brillante du règne de Charlemagne ne fut qu'un éclair. Comme ce qu'il avait fait de grand était l'ouvrage de son talent, et que les bonnes institutions n'y avaient point de part, les affaires retombèrent, après sa mort, dans le chaos d'où elles étaient sorties sous Pépin, son père, et plus encore sous lui-même. L'empire français, dont il avait trop

étendu les limites, fut divisé. Celui de ses petits-fils dont la Germanie fut le partage obtint encore la Batavie, à laquelle les Normands, dans leurs excursions, avaient donné depuis peu le nom de Hollande.

La branche germanique des Carlovingiens finit au commencement du dixième siècle. Comme les autres princes français n'avaient ni le courage ni les forces nécessaires pour faire valoir leurs droits, les Germains brisèrent aisément un joug étranger. Ceux de la nation qui, sous l'autorité du monarque, régissaient les cinq cercles dont l'état était composé, choisirent un d'entre eux pour chef. Il se contenta de la foi et de l'hommage de ces hommes puissans, que des devoirs plus gênans auraient pu pousser à une indépendance entière. Leurs obligations se réduisirent au service féodal.

Les comtes de Hollande, qui, comme les autres gouverneurs de province, n'avaient exercé jusqu'alors qu'une juridiction précaire et dépendante, acquirent à cette époque mémorable les mêmes droits que tous les grands vassaux d'Allemagne. Ils augmentèrent dans la suite leurs possessions par les armes, par les mariages, par les concessions des empereurs, et réussirent, avec le temps, à se rendre tout-à-fait indépendans de l'empire. Les entreprises injustes qu'ils formèrent contre la liberté publique n'eurent pas le même succès. Leurs sujets ne furent ni intimidés par les vio-

lences, ni séduits par les caresses, ni corrompus par les profusions. La guerre, la paix, les impôts, les lois, tous les traités furent toujours l'ouvrage des trois pouvoirs réunis : du comte, des nobles et des villes. L'esprit républicain était encore l'esprit dominant de la nation, lorsque des événemens extraordinaires la firent passer sous la domination de la maison de Bourgogne, qui était déjà puissante, et qui le fut encore davantage après cette réunion.

Les gens éclairés, qui calculaient les probabilités, prévoyaient que cet état, formé successivement de plusieurs autres états, serait d'un grand poids dans le système politique de l'Europe. Le génie de ses habitans, l'avantage de sa situation, ses forces réelles, tout lui présageait un agrandissement presque sûr et fort considérable. Un événement qui, quoique très-ordinaire, confond toujours l'ambition, déconcerta des projets et des espérances qui ne devaient pas tarder à se réaliser. La ligne masculine s'éteignit dans cette maison; et Marie, son unique héritière, porta, en 1477, dans la maison d'Autriche le fruit de plusieurs hasards heureux, de beaucoup d'intrigues, et de quelques injustices.

A cette époque, si célèbre dans l'histoire, chacune des dix-sept provinces des Pays-Bas avait des lois particulières, des priviléges fort étendus, un gouvernement presque isolé. Tout s'éloignait de cette unité précieuse, de laquelle dépendent

également le bonheur et la sûreté des empires et des républiques. Une longue habitude avait familiarisé les peuples avec cette espèce de chaos, et ils ne soupçonnaient pas qu'il pût y avoir d'administration plus raisonnable. Le préjugé était si ancien, si général et si affermi, que Maximilien, Philippe et Charles, ces trois premiers princes autrichiens qui jouirent de l'héritage de la maison de Bourgogne, ne crurent pas devoir entreprendre de rien innover. Ils se flattèrent que quelqu'un de leurs successeurs trouverait des circonstances favorables pour exécuter avec sûreté ce qu'ils ne pouvaient seulement tenter sans risque.

II. Fondation de la république de Hollande.

Alors se préparait en Europe une grande révolution dans les esprits. La renaissance des lettres, un commerce étendu, les inventions de l'imprimerie et de la boussole, amenaient le moment où la raison humaine devait secouer le joug d'une partie des préjugés qui avaient pris naissance dans les temps de barbarie.

Beaucoup de bons esprits étaient guéris des superstitions romaines. Ils étaient blessés de l'abus que les papes faisaient de leur autorité, des tributs qu'ils levaient sur les peuples, de la vente des expiations, et surtout de ces subtiles absurdités dont ils avaient chargé la religion simple de Jésus-Christ.

Mais ce ne furent pas ces bons esprits qui commencèrent la révolution. Un moine turbulent eut cet honneur. Son éloquence barbare souleva les

nations du nord. Quelques hommes éclairés aidèrent à détromper les autres peuples. Parmi les princes de l'Europe, les uns adoptèrent la religion des réformateurs, d'autres se tinrent unis à Rome. Les premiers entraînèrent assez aisément leurs sujets dans leurs opinions; les autres eurent de la peine à empêcher les leurs d'embrasser les opinions nouvelles. Ils employèrent plusieurs moyens, mais trop souvent ceux de la rigueur. On vit renaître l'esprit de fanatisme qui avait détruit les Saxons, les Albigeois, les Hussites. On releva les gibets, on ralluma les bûchers pour y envoyer les novateurs.

Aucun souverain ne fit plus d'usage de ces moyens que Philippe II. Son despotisme s'étendait sur toutes les branches de sa vaste monarchie; et le fanatisme y persécutait ceux auquels on donnait les noms d'hérétiques ou d'infidèles. Les Pays-Bas furent plus particulièrement le théâtre de ces violences; et des milliers de citoyens périrent sur l'échafaud. Ces peuples se révoltèrent. On vit alors se renouveler le spectacle que les Vénitiens avaient donné au monde plusieurs siècles auparavant. Un peuple qui fuyait la tyrannie, et qui ne trouvait plus d'asile sur la terre, alla le chercher sur les eaux. Sept petites provinces au nord du Brabant et de la Flandre, inondées plutôt qu'arrosées par de grandes rivières, souvent submergées par la mer, qu'on contenait avec peine avec des digues, n'ayant pour richesses que le

produit de quelques pâturages et une pêche médiocre, fondèrent une des plus riches, des plus puissantes républiques du monde, et le modèle peut-être des états commerçans. Les premiers efforts de leur union ne furent point heureux. Mais si les Hollandais commencèrent par des défaites, ils finirent par des victoires. Les troupes espagnoles qu'ils avaient à combattre étaient les meilleures de l'Europe : elles eurent d'abord des avantages. Peu à peu les nouveaux républicains les leur firent perdre. Ils résistèrent avec constance; ils s'instruisirent par leurs fautes mêmes, par l'exemple de leur ennemi, et ils le surpassèrent enfin dans la science de la guerre. La nécessité de disputer pied à pied le terrain étroit de la Hollande fit perfectionner l'art de fortifier les pays et les villes.

La Hollande, cet état si faible dans sa naissance, chercha des armes et de l'appui partout où elle put en espérer. Elle donna des asiles aux pirates de toutes les nations, dans le dessein de s'en servir contre les Espagnols; et ce fut là le fondement de sa puissance maritime. Des lois sages, un ordre admirable, une constitution qui conservait l'égalité parmi les hommes, une excellente police, la tolérance, firent bientôt de cette république un état puissant. En 1590, elle avait humilié plus d'une fois la marine espagnole. Elle avait déjà du commerce et celui qui convenait le mieux à sa situation. Ses vaisseaux faisaient

alors ce qu'ils font encore aujourd'hui : ils se chargeaient des marchandises d'une nation pour les porter à l'autre. Les villes anséatiques et quelques villes d'Italie étaient en possession de ces transports : les Hollandais, en concurrence avec elles, eurent bientôt l'avantage ; ils le dûrent à leur frugalité. Leurs flottes militaires protégeaient leurs flottes marchandes. Leurs négocians prirent de l'ambition et aspirèrent à étendre de plus en plus leur commerce. Ils s'étaient emparés de celui de Lisbonne, où ils achetaient les marchandises des Indes pour les revendre dans toute l'Europe.

Philippe II, devenu le maître du Portugal, défendit, en 1594, à ses nouveaux sujets toute relation avec ses ennemis. Ce despote ne prévoyait pas qu'une interdiction qu'il croyait devoir affaiblir les Hollandais les rendrait en effet plus redoutables. Si ces sages navigateurs n'avaient pas été exclus d'un port d'où dépendait tout le succès de leurs opérations navales, on peut penser que, contens de couvrir de leurs vaisseaux les mers d'Europe, ils n'auraient pas songé à porter leur pavillon dans des mers plus éloignées. L'impossibilité de maintenir leur commerce sans les productions de l'Orient les força à sortir d'une sphère peut-être trop étroite pour la situation où ils se trouvaient. On résolut d'aller puiser ces richesses à leur source.

III. Premiers voyages des

Il semble que le meilleur moyen était d'équiper des vaisseaux et de les envoyer aux Indes : mais

on n'avait ni pilotes qui connussent les mers d'Asie, ni facteurs qui en entendissent le commerce. On craignit les dangers d'une longue navigation sur des côtes dont l'ennemi était le maître ; on craignit de voir les vaisseaux interceptés dans une route de six mille lieues. Il parut plus raisonnable de travailler à découvrir un passage à la Chine et au Japon par les mers du nord. La route devait être plus courte et plus sûre. Les Anglais avaient fait cette tentative sans succès ; les Hollandais la renouvelèrent, et ne furent pas plus heureux.

Hollandais aux Indes.

Pendant qu'ils étaient occupés de cette recherche, Corneille Houtman, marchand de leur nation, homme de tête et d'un génie hardi, arrêté pour ses dettes à Lisbonne, fit dire aux négocians d'Amsterdam que, s'ils voulaient le tirer de prison, il leur communiquerait un grand nombre de découvertes qu'il avait faites, et qui pouvaient leur être utiles. Il s'était en effet instruit, dans le plus grand détail, et de la route qui menait aux Indes, et de la manière dont s'y faisait le commerce. On accepta ses propositions ; on paya ses dettes. Les lumières étaient telles qu'il les avait promises. Ses libérateurs, qu'il éclaira, formèrent une association sous le nom de compagnie des pays lointains, et lui confièrent, en 1595, quatre vaisseaux pour les conduire aux Indes par le Cap de Bonne-Espérance.

Le principal objet de ce voyage était d'étudier

les côtes, les nations, les productions, les différens commerces de chaque lieu, en évitant, autant qu'il serait possible, les établissemens des Portugais. Houtman reconnut les côtes d'Afrique et du Brésil, s'arrêta à Madagascar, relâcha aux Maldives, et se rendit aux îles de la Sonde. Il y vit les campagnes couvertes de poivre, et en acheta, de même que d'autres épiceries plus précieuses. Sa sagesse lui procura l'alliance du principal souverain de Java : mais les Portugais, quoique haïs et sans établissement dans l'île, lui suscitèrent des ennemis. Il sortit victorieux de quelques petits combats qu'il fut contraint de livrer, et repartit avec sa petite flotte pour la Hollande, où il apporta peu de richesses et beaucoup d'espérances. Il ramenait avec lui des nègres, des Chinois, des Malabares, un jeune homme de Malacca, un Japonais, et enfin Abdoul, pilote de Guzurate, plein de talens, et qui connaissait parfaitement les différentes côtes de l'Inde.

D'après la relation d'Houtman et les lumières qu'on devait à son voyage, les négocians d'Amsterdam conçurent le projet d'un établissement à Java, qui leur donnerait le commerce du poivre ; qui les approcherait des îles où croissent des épiceries plus précieuses ; qui pourrait leur faciliter l'entrée de la Chine et du Japon ; et qui, de plus, serait éloigné du centre de la puissance européenne qu'ils avaient à craindre dans l'Inde. Van-Neck, chargé en 1598, avec huit vaisseaux, d'une

opération si importante, arriva dans l'île de Java, où il trouva les habitans indisposés contre sa nation. On combattit, on négocia. Le pilote Abdoul, les Chinois, et plus encore la haine qu'on avait contre les Portugais, servirent les Hollandais. On leur laissa faire le commerce; et bientôt ils expédièrent quatre vaisseaux avec beaucoup d'épiceries et quelques toiles. L'amiral, avec le reste de sa flotte, fit voile pour les Moluques, où il apprit que les naturels du pays avaient chassé les Portugais de quelques endroits, et qu'ils n'attendaient qu'une occasion favorable pour les chasser des autres. Il établit des comptoirs dans plusieurs de ces îles; il fit des traités avec quelques souverains, et il revint en Europe chargé de richesses.

La joie que son retour causa fut extrême. Le succès de son voyage excita une nouvelle émulation. Il se forma des sociétés dans la plupart des villes maritimes et commerçantes des provinces unies. Bientôt ces associations, trop multipliées, se nuisirent les unes aux autres par le prix excessif où la fureur d'acheter fit monter les marchandises dans l'Inde, et par l'avilissement où la nécessité de vendre les fit tomber en Europe. Elles étaient toutes sur le point de périr par leur propre concurrence et par l'impuissance où se trouvait chacune d'elles séparément de résister à un ennemi redoutable, qui se faisait un point capital de les détruire. Dans cette conjoncture, le

gouvernement, quelquefois plus éclairé que des particuliers, vint à leur secours.

IV. Établissement de la compagnie des Indes.

Les états-généraux réunirent, en 1602, ces différentes sociétés en une seule, sous le nom de compagnie des grandes Indes. On lui accorda le droit de faire la paix ou la guerre avec les princes de l'Orient, de bâtir des forteresses, de choisir les gouverneurs, d'entretenir des garnisons, et de nommer des officiers de police et de justice.

Cette compagnie, sans exemple dans l'antiquité, modèle de toutes celles qui l'ont suivie, forma un fonds de 6,459,840 florins, ou, à raison de quarante sols le florin, de 12,919,680 liv. Il fut fourni 7,349,830 par Amsterdam; 2,667,764 par la Zélande; 1,073,550 par Enckhuysen; 940,000 par Delft; 533,736 par Horn; et enfin 354,800. Ce capital fut divisé en sommes de 6,000 livres qu'on nomma actions. Leur nombre s'éleva à 2,153.

Le monopole trouva les voies bien préparées dans la carrière qui lui était ouverte. Les sociétés particulières qui l'avaient précédé lui étaient utiles par leurs malheurs, par leurs fautes mêmes. Le trop grand nombre de vaisseaux qu'elles avaient équipés avait donné des lumières certaines sur toutes les branches du commerce; avait formé beaucoup d'officiers et de matelots; avait encouragé les bons citoyens à ces expéditions éloignées, en n'exposant d'abord que des gens sans aveu et sans fortune.

Tant de moyens réunis ne pouvaient rester oisifs dans des mains actives. Le nouveau corps devint bientôt une grande puissance. Ce fut un nouvel état placé dans l'état même, qui l'enrichissait, augmentait sa force au-dehors, mais qui pouvait diminuer, avec le temps, le ressort politique de la démocratie, qui est l'amour de l'égalité, de la frugalité, des lois et des citoyens.

Aussitôt après son établissement, la compagnie fit partir pour les Indes quatorze vaisseaux et quelques yachts sous les ordres de l'amiral Warwyck, que les Hollandais regardent comme le fondateur de leur commerce et de leurs puissantes colonies dans l'Orient. Il bâtit un comptoir fortifié dans l'île de Java; il en bâtit un dans les états du roi de Johor; il fit des alliances avec plusieurs princes dans le Bengale. Il eut à combattre souvent les Portugais, et il remporta presque toujours l'avantage. Dans les lieux où ils n'étaient que commerçans, ils eut à détruire les préventions répandues contre sa nation, qu'ils avaient représentée comme un amas de brigands, ennemis de tous les rois, et infectés de tous les vices. La conduite des Hollandais et celle des Portugais apprirent bientôt aux peuples d'Asie laquelle des deux nations avait sur l'autre l'avantage des mœurs. Elles ne tardèrent pas à se faire une guerre sanglante.

Quel dut être l'étonnement des Indiens témoins de ces grands combats! Combien leur cœur de-

vait tressaillir de joie en voyant leurs tyrans s'acharner à leur destruction mutuelle ! Avec quel transport ils devaient bénir une providence vengeresse des maux qu'on leur avait faits ! Jusqu'où ne devait pas monter leur espérance, puisque, de quelque côté que le sang fût répandu, c'était celui d'un oppressenr ou d'un ennemi ?

V. Guerres des Hollandais et des Portugais.

Les Portugais avaient pour eux une parfaite connaissance des mers, l'habitude du climat, et les secours de plusieurs nations qui les détestaient, mais que la crainte forçait à combattre pour leurs tyrans. Les Hollandais étaient animés par le sentiment pressant de leurs besoins ; par l'espoir de donner une stabilité entière à une indépendance qu'on leur disputait encore ; par l'ambition de fonder un grand commerce sur les ruines du commerce de leurs anciens maîtres ; par une haine que la diversité de religion rendait implacable. Ces passions, en leur donnant l'activité, la force, l'opiniâtreté nécessaires dans l'exécution des grands projets, ne les empêchaient pas de se conduire avec précaution. Leur douceur et leur bonne foi leur conciliaient les peuples. Bientôt plusieurs se déclarèrent contre leurs anciens oppresseurs.

Les Hollandais faisaient passer continuellement en Asie de nouveaux colons, des vaisseaux et des troupes ; et les Portugais étaient abandonnés à leurs propres forces. L'Espagne négligeait de leur envoyer des flottes marchandes, de les faire soutenir par l'escadre qu'on avait entretenue jusqu'a-

lors dans l'Inde, de réparer les places fortes, et d'en renouveler les garnisons. On pouvait penser qu'elle désirait l'abaissement de ses nouveaux sujets, qui ne lui paraissaient pas assez soumis, et qu'elle fondait la perpétuité de son empire sur leurs défaites réitérées. Elle fit plus. Dans la crainte que le Portugal ne trouvât des ressources en lui-même, elle lui enlevait ses citoyens, qu'elle envoyait en Italie, en Flandre, dans les autres contrées de l'Europe où elle faisait la guerre.

Cependant la balance fut long-temps égale, et les événemens assez variés. Il ne faut pas en être étonné. Les Portugais, à leur arrivée aux Indes, n'avaient eu à combattre sur mer que de faibles navires, mal construits, mal armés, mal défendus; et sur le continent que des hommes efféminés, des despotes voluptueux, des esclaves tremblans : au lieu que ceux qui venaient leur arracher le sceptre de l'Asie devaient enlever à l'abordage des vaisseaux semblables aux leurs, emporter d'assaut des forteresses régulièrement construites, vaincre et subjuguer des Européens enorgueillis par un siècle de victoires et par la fondation d'un empire immense.

Le temps arriva enfin où les Portugais expièrent leurs perfidies, leurs brigandages et leurs cruautés. Alors se vérifia la prophétie d'un roi de Perse. Ce prince ayant demandé à un ambassadeur arrivé de Goa combien de gouverneurs son maître avait fait décapiter depuis qu'il avait in-

troduit sa domination dans les Indes : *Aucun,* répondit l'ambassadeur. *Tant pis,* répliqua le monarque : *sa puissance, dans un pays où il se commet tant de vexations et de barbaries, ne durera pas long-temps.*

On ne vit pas pourtant, durant cette guerre, dans les Hollandais cette témérité brillante, cette intrépidité inébranlable qui avaient signalé les entreprises des Portugais : mais on leur vit une suite, une persévérance immuables dans leurs desseins. Souvent battus, jamais découragés, ils revenaient faire de nouvelles tentatives avec de nouvelles forces et des mesures plus sages. Ils ne s'exposaient jamais à une défaite entière. Si dans un combat ils avaient plusieurs vaisseaux maltraités, ils se retiraient; et comme ils ne pouvaient jamais se résoudre à perdre de vue leur commerce, la flotte vaincue, en se réparant chez quelques princes de l'Inde, y achetait des marchandises et retournait en Hollande. Elle y portait à la compagnie de nouveaux fonds, qui étaient employés à de nouvelles entreprises. Les Hollandais ne faisaient pas toujours de grandes choses, mais ils n'en faisaient pas d'inutiles. Ils n'avaient pas cette fierté, cette vaine gloire des Portugais, qui avaient fait plus de guerres peut-être pour s'illustrer que pour s'agrandir. Les Hollandais suivirent leur premier dessein sans se laisser détourner par des motifs de vengeance, ou par des projets de conquêtes ruineuses.

Dès 1601 ils avaient cherché, et en 1607 ils cherchèrent encore à s'ouvrir les ports du vaste empire de la Chine, qui, à cette époque, n'admettait que difficilement les étrangers. L'or des Portugais et les intrigues de leurs missionnaires leur en firent refuser l'entrée. La force pouvait arracher ce qu'on avait refusé aux prières, et ils se déterminèrent à intercepter les vaisseaux Chinois. Ce brigandage n'eut pas les suites favorables qu'on s'en était promis. Une flotte portugaise, sortie de Macao, allait fondre sur les pirates, lorsqu'ils prirent le parti de s'éloigner. L'inégalité du nombre, l'impossibilité de se radouber dans des mers où l'on manquait d'asile, la crainte de commettre l'honneur de la nation à la vue d'un grand empire où l'on était intéressé à le conserver, tout déterminait à éviter le combat. Ce ne fut pas pour long-temps.

Quelques années après, les Hollandais assiégèrent une place dont ils avaient appris à connaître l'importance. Ils échouèrent dans leur entreprise : mais, comme ils ne perdaient jamais le fruit de leurs armemens, ils firent servir celui qu'ils avaient dirigé contre Macao à former une colonie dans les îles des Pêcheurs. Ce sont des rochers qui manquent d'eau dans des temps de sécheresse, et de vivres dans tous les temps. Ces inconvéniens n'étaient pas rachetés par des avantages solides, parce que, dans le continent voisin, on empêchait avec la plus grande sévérité toute liaison avec ces étran-

gers, qu'on trouvait dangereux si près des côtes. Les Hollandais étaient déterminés à abandonner un établissement qu'ils désespéraient de rendre utile, lorsqu'ils furent invités, en 1624, à s'aller fixer à Formose, avec l'assurance que les marchands chinois auraient une liberté entière d'aller traiter avec eux.

VI. Les Hollandais s'établissent à Formose.

Cette île, quoique située vis à vis de la province de Fokien, et à trente lieues de la côte, n'était pas soumise à l'empire de la Chine, qui n'a point la passion des conquêtes, et qui, par une politique inhumaine et mal entendue, aime mieux laisser périr une partie de sa population que d'envoyer la surabondance de ses sujets dans des terres voisines. On trouva que Formose avait cent trente ou cent quarante lieues de tour. Ses habitans, à en juger par leurs mœurs et par leur figure, paraissaient descendus des Tartares de la partie la plus septentrionale de l'Asie. Vraisemblablement la Corée leur avait servi de chemin. Ils vivaient, la plupart, de pêche ou de chasse, et allaient presque nus.

Les Hollandais, après avoir pris sans obstacle toutes les lumières que la prudence exigeait, jugèrent que le lieu le plus favorable pour un établissement était une petite île voisine de la grande. Ils trouvaient dans cette situation trois avantages considérables : une défense aisée, si la haine ou la jalousie cherchaient à les troubler ; un port formé par les deux îles ; la facilité d'avoir dans

toutes les moussons une communication sûre avec la Chine : ce qui aurait été impossible dans quelque autre position qu'on eût voulu prendre.

La nouvelle colonie se fortifiait insensiblement sans éclat, lorsqu'elle s'éleva tout d'un coup à une prospérité qui étonna toute l'Asie. Ce fut à la conquête de la Chine par les Tartares qu'elle dut ce bonheur inespéré : ainsi les torrens engraissent les vallons de la substance des montagnes ravagées. Plus de cent mille Chinois, qui ne voulaient pas se soumettre au vainqueur, se réfugièrent à Formose. Ils y portèrent l'activité qui leur est particulière, la culture du riz et du sucre, et y attirèrent des vaisseaux sans nombre de leur nation. Bientôt l'île devint le centre de toutes les liaisons que Java, Siam, les Philippines, la Chine, le Japon, d'autres contrées voulurent former. En peu d'années elle se trouva le plus grand marché de l'Inde. Les Hollandais comptaient sur de plus grands succès encore, lorsque la fortune trompa leurs espérances.

Un Chinois, nommé Equam, né dans l'obscurité, s'était fait pirate par inquiétude, et par ses talens était parvenu à la dignité de grand-amiral. Il soutint long-temps les intérêts de sa patrie contre les Tartares; mais, voyant que son maître avait succombé, il chercha à faire sa paix. Arrêté à Pékin, où on l'avait attiré, il s'y vit condamné par l'usurpateur à une prison perpétuelle, dans laquelle on croit qu'il fut empoisonné. Sa flotte

servit d'asile à son fils Coxinga, qui jura une haine éternelle aux oppresseurs de sa famille et de sa patrie, et qui imagina qu'il pourrait exercer contre eux des vengeances terribles, s'il réussissait à s'emparer de Formose. Il l'attaque, et prend à la descente le ministre Hambroeck.

Choisi entre les prisonniers pour aller au fort de Zélande déterminer ses compatriotes à capituler, ce républicain se souvient de Régulus : il les exhorte à tenir ferme, et tâche de leur persuader qu'avec beaucoup de constance ils forceront l'ennemi à se retirer. La garnison, qui ne doute pas que cet homme généreux ne paie sa magnanimité de sa tête, de retour au camp, fait les plus grands efforts pour le retenir. Ces instances sont tendrement appuyées par deux de ses filles qui étaient dans la place. *J'ai promis*, dit-il, *d'aller reprendre mes fers; il faut dégager ma parole. Jamais on ne reprochera à ma mémoire que, pour me mettre à couvert, j'ai appesanti le joug, et peut-être causé la mort des compagnons de mon infortune.* Après ces mots héroïques, il reprend tranquillement la route du camp chinois, et le siége commence.

Quoique les ouvrages de la place fussent en mauvais état, que les munitions de guerre et de bouche n'y fussent pas abondantes, que la garnison fût faible, et que les secours envoyés pour attaquer l'ennemi se fussent honteusement retirés, le gouverneur Coyet fit une défense opi-

niâtre. Forcé au commencement de 1662 de capituler, il se rendit à Batavia, où ses supérieurs, par une de ces iniquités d'état communes à tous les gouvernemens, le flétrirent, pour ne pas laisser soupçonner que la perte d'un établissement si important fût l'ouvrage de leur ineptie ou de leur négligence. Les tentatives qu'on fit pour le recouvrer furent inutiles; et l'on fut réduit dans la suite à faire le commerce de Canton aux mêmes conditions, avec la même gêne, la même dépendance que les autres nations.

Il pourrait paraître singulier qu'aucun peuple de l'Europe, depuis 1683 que Formose a subi le joug des Chinois, n'ait songé à s'y établir, du moins aux mêmes conditions que les Portugais à Macao. Mais, outre que le caractère soupçonneux de la nation à laquelle cette île appartient ne permettait pas d'espérer de sa part cette complaisance, on peut assurer que ce serait une mauvaise entreprise. Formose n'était un poste important que lorsque les Japonais pouvaient y naviguer, et lorsque ses productions étaient reçues sans restriction au Japon.

VII. Commerce des Hollandais avec le Japon.

Cet empire avait servi en 1600 de refuge à quelques Hollandais qui avaient fait naufrage sur la côte de la province de Bungo: mais ce ne fut qu'en 1609 qu'il reçut des navires de la compagnie.

Depuis près d'un siècle, le gouvernement avait changé au Japon. Presqu'à l'origine de la mo-

narchie, un général, sous le nom de Cubo, eut la disposition absolue des troupes. Comme il était à craindre qu'un ambitieux n'abusât d'un si grand moyen d'usurpation, les daïris contractèrent l'habitude de conférer cette dignité à quelqu'un de leurs enfans, ou à celui de leurs proches sur l'attachement duquel ils pouvaient le plus sûrement compter. Avec le temps, le commandement de la milice tomba dans des mains faibles, et la plupart des gouverneurs de provinces saisirent, pour se rendre indépendans, l'occasion qu'un heureux hasard leur présentait. Taycosama, parvenu à la tête des armées, fit tout rentrer dans la soumission; mais il n'avait vaincu que pour lui. Laissant aux anciens souverains le seul droit de règler le culte, il s'appropria une autorité entière sur tout le reste. L'état eut alors deux empereurs, l'un religieux, résidant à Méaco; l'autre civil, régnant à Iedo. Le comble de la tyrannie est d'établir le despotisme par les lois. Taycosama fit plus encore; il le cimenta par des lois sanguinaires. Sa législation ne fut qu'un code criminel où l'on ne voyait que des échafauds, des supplices, des coupables, des bourreaux.

Dès que le Japonais vit l'esclavage, il prit les armes : le sang coula dans tout l'empire; et quoiqu'il semble que la liberté doive être plus courageuse que la tyrannie, celle-ci triompha. Elle fut encore plus atroce quand elle eut à se venger. Une inquisition publique et secrète consterna les ci-

toyens : ils devinrent espions, délateurs, accusateurs, ennemis les uns des autres. Les fautes de police s'appelèrent crimes d'état, et les discours imprudens crimes de lèse-majesté. La persécution fut érigée en législation. Il fallut noyer successivement trois générations dans leur propre sang ; et des pères rebelles donnèrent le jour à des fils proscrits.

Le Japon ne fut, durant un siècle, qu'un cachot rempli de criminels, et un théâtre de supplices. Le trône, élevé sur les débris de l'autel, était entouré de gibets. Les sujets étaient devenus atroces comme leur tyran. Avides de la mort, ils la cherchaient souvent par des crimes, qui, sous le despotisme, ne pouvaient leur manquer. Au défaut de bourreaux, ils se punissaient de leur esclavage ou se vengeaient de la tyrannie en se donnant la mort. Un nouveau courage, un nouveau motif de la braver vint les aider à souffrir : ce fut le christianisme, que les Portugais leur avaient apporté.

Ce nouveau culte trouva dans l'oppression des Japonais le germe le plus fécond de prosélytisme. On écouta des missionnaires qui prêchaient une religion de souffrances. En vain la doctrine de Confucius cherchait à s'insinuer chez un peuple voisin de la Chine. Elle était trop simple, trop raisonnable cette doctrine pour des insulaires dont l'imagination naturellement inquiète était encore exaltée par les cruautés du gouvernement.

Quelques dogmes du christianisme assez semblables à ceux des Budsoïstes, le même esprit de pénitence dans les deux croyances, donnèrent des prosélytes aux missionnaires portugais. Mais, indépendamment de cette conformité, on se serait fait chrétien au Japon seulement par haine du prince.

La religion nouvelle, suspecte à la cour, devait plaire aux familles détrônées. Elle y enflamma le levain de tous les ressentimens. On aima un dieu étranger que n'aimait pas le tyran. Alors Taycosama leva en 1597 un sceptre de fer, et frappa sur les chrétiens, comme ennemis de l'état. Il proscrivit les dogmes de l'Europe, et la proscription les enracina dans les esprits. Il dressa des bûchers, et des millions de victimes s'y précipitèrent. Les empereurs du Japon enchérirent sur ceux de Rome dans l'art de persécuter les chrétiens. Durant quarante ans, les échafauds furent teints du sang innocent des martyrs. Ce fut une semence de christianisme, mais aussi de sédition. Près de quarante mille chrétiens, dans le royaume ou la province d'Arima, s'armèrent au nom et pour le nom de *Christ :* ils se défendirent avec tant de fureur, qu'il n'en survécut pas un seul au carnage excité par la persécution.

La navigation, le commerce, les comptoirs des Portugais s'étaient soutenus durant toute cette grande crise. Cependant, depuis long-temps, le gouvernement et le peuple étaient mécontens

d'eux. Ils s'étaient rendus suspects au gouvernement par leur ambition, par leurs intrigues, peut-être par des conspirations secrètes; et odieux au peuple, par leur avarice, par leur orgueil, par leurs infidélités. Mais, comme on avait pris l'habitude des marchandises qu'ils apportaient, et qu'on n'avait point d'autre canal que celui de leur navigation pour se les procurer, ils ne furent exclus du Japon qu'à la fin de 1638, lorsqu'il y eut des négocians en état de les remplacer.

Les Hollandais, qui depuis quelque temps étaient entrés en concurrence avec eux, ne furent pas enveloppés dans cette disgrâce. Comme ces républicains n'avaient pas montré l'ambition de se mêler du gouvernement; qu'ils avaient prêté leur artillerie contre les chrétiens; qu'on les voyait en guerre avec la nation proscrite; que l'opinion de leurs forces n'était pas établie; qu'ils paraissaient réservés, souples, modestes, uniquement occupés de leur commerce, on les toléra, mais en les gênant beaucoup. Trois ans après, soit que l'esprit d'intrigue et de domination les eût saisis, soit, comme il est plus vraisemblable, qu'aucune conduite ne pût prévenir la défiance japonaise, ils furent dépouillés de la liberté et des priviléges dont ils jouissaient.

Depuis 1641, ils ne peuvent aborder qu'à Nangazaki, cité peu riche et de grandeur médiocre, située sur un sol ingrat, au trente-deuxième degré trente-six minutes latitude nord, dans l'île de

Kiusiu, entre des rochers escarpés et de hautes montagnes, mais qui possède la meilleure rade de l'empire. Là ils sont relégués dans l'île artificielle de Désima élevée dans la rade, et qui communique par un pont à la ville. On désarme leurs vaisseaux à mesure qu'ils arrivent; et la poudre, les fusils, les épées, l'artillerie, les voiles, le gouvernail même, sont portés à terre. Dans cette espèce de prison, ils sont traités avec un mépris dont on n'a point d'idée; et ils ne peuvent avoir de communication qu'avec les commissaires chargés de régler le prix et la quantité de leurs marchandises. Il n'est pas possible que la patience avec laquelle ils souffrent ce traitement depuis plus d'un siècle ne les ait avilis aux yeux de la nation qui en est le témoin, et que l'amour du gain ait amené à ce point l'insensibilité aux outrages, sans avoir flétri le caractère.

Des draps d'Europe, des toiles des Indes, de la soie, du sucre, des cuirs, du verre, des miroirs, du corail, des bois de teinture, quelques épiceries, telles sont les principales marchandises que les Hollandais portent au Japon. On leur y donne en paiement des porcelaines, des vernis, du papier, de l'or, et surtout du cuivre. Ces échanges furent originairement très-importans. Peu à peu ils sont devenus si faibles, qu'il n'est plus expédié annuellement de Batavia qu'un seul navire, dont, suivant la loi, la cargaison ne devait pas s'élever à plus d'un million de livres. Que ce règlement

soit ou ne soit pas exactement observé, on est assuré que le gain n'excède pas cinquante ou soixante mille livres. Il serait plus considérable sans l'obligation imposée à ces navigateurs d'envoyer tous les ans à la capitale de l'empire une ambassade qui éprouve plus de dégoûts et plus d'humiliation qu'on ne saurait dire.

Les agens de la compagnie sont plus heureux que le corps qu'ils servent. Par une hospitalité particulière au Japon, on leur donne, dès leur arrivée, des courtisannes, qu'ils peuvent garder jusqu'à leur départ. Ces filles ne servent pas seulement à leurs plaisirs, mais encore à leur fortune. C'est par leur ministère qu'ils introduisent dans le pays plusieurs objets d'un grand prix et de peu de volume; c'est par leur ministère qu'ils reçoivent en paiement un or qui, quoique très-fin, n'a dans cette région que huit fois la valeur de l'argent. Tout passe ainsi par les mains de leurs maîtresses, dont l'intelligence et la probité, dans la double négociation, sont généralement attestées.

Les Chinois, le seul peuple étranger qui soit admis dans l'empire avec les Hollandais, ne font pas un commerce beaucoup plus étendu; et c'est avec les mêmes gênes. Depuis 1688, ils sont enfermés, tout le temps que leur vente dure, hors des murs de Nangazaki, dans une espèce de prison composée de plusieurs cabanes, environnée d'une palissade, et défendue par un bon fossé, avec un corps-de-garde à toutes les portes. On a pris ces

précautions contre eux depuis que, parmi les livres de philosophie et de morale qu'ils vendaient, on a trouvé des ouvrages favorables au christianisme. Les missionnaires europeens les avaient chargés, à Canton, de les répandre ; et l'appât du gain les détermina à une infidélité qui a été sévèrement punie.

On peut croire que ceux qui ont changé l'ancien gouvernement du pays en un despotisme le plus absolu de la terre regarderont toute communication avec les étrangers comme dangereuse à leur autorité. Cette conjecture paraît d'autant mieux fondée, qu'on a défendu à tous les sujets de sortir de leur patrie. Cet édit rigoureux, soutenu de la peine de mort, est devenu la maxime fondamentale de l'empire.

Ainsi la politique inhumaine de l'état s'est ôté l'unique moyen de s'adoucir elle-même en adoucissant le caractère national. Le Japonais, ardent comme son climat, agité comme la mer qui l'environne, avait besoin de la plus grande activité, que le commerce le plus vif pouvait seul lui donner. Pour n'être pas forcé de le contenir par les supplices, il fallait l'exercer par les travaux. Son inquiétude devait avoir une carrière libre au-dehors, si l'on craignait qu'elle n'allumât un feu séditieux au-dedans. Cette énergie de l'âme, qui est dégénérée en fanatisme, se serait exaltée en industrie. La contemplation se serait changée en action, la crainte des peines en amour du plaisir.

Cette haine de la vie qui tourmente le Japonais enchaîné, gourmandé, effarouché par le frein des lois qu'il ronge dans sa rage, aurait cédé dans son âme à la curiosité de courir les mers et de voir les nations. En changeant souvent de place et de climat, il eût insensiblement changé de mœurs, d'opinions, de caractère; et ce changement était un bien pour lui, comme il l'est pour la plupart des peuples. Par le commerce on est moins citoyen peut-être, mais on devient plus homme; et le Japonais est devenu tigre sous la verge de ses tyrans.

Qu'on nous vante les Spartiates, les Égyptiens, et toutes les nations isolées qui ont été plus fortes, plus grandes et plus stables dans l'état de séparation qu'elles s'étaient imposé. Le genre humain n'a rien gagné dans ces institutions singulières. Mais l'esprit de commerce est utile à toutes les nations, en leur communiquant les biens et les lumières de chacune. Enfin, fût-il inutile ou funeste à certains peuples, il était nécessaire aux Japonais. Par le commerce, ils se seraient éclairés à la Chine, humanisés dans l'Inde, guéris de tous leurs préjugés avec les Européens.

Heureusement pour les Hollandais ils furent dédommagés des pertes qu'ils faisaient au Japon par les avantages que leur procuraient les Moluques.

VIII. Les Moluques subissent le joug des Hollandais.

A peine les Portugais s'étaient ouvert ces îles, qu'appuyée de l'autorité de Magellan, l'Espagne forma des prétentions sur elles. On entra en né-

gociation. Il fut convenu que Charles-Quint suspendrait l'exercice de ses droits jusqu'à l'entier remboursement de la somme de trois cent cinquante mille ducats qui lui fut comptée. Philippe II, ayant réuni les deux couronnes sur sa tête, voulut que ses anciens sujets partageassent avec les nouveaux un commerce qui, depuis l'arrangement, avait reçu une grande extension. Il réussit même à le faire tomber presqu'en totalité dans les mains des Castillans, en leur fournissant lui-même des navires, et en prenant des mesures sûres pour mettre leurs concurrens dans l'impossibilité d'en expédier.

Tel était l'état des choses lorsque les Hollandais parurent aux Moluques. Vraisemblablement ils ne seraient jamais parvenus à s'y établir, si les deux nations contre lesquelles il leur fallut lutter, asservies au même maître, avaient mis le moindre accord dans leurs mouvemens. Mais l'antipathie qui les divisait, et qu'un gouvernement ombrageux ou malhabile n'avait pas voulu ou n'avait pas su détruire, les empêchait de faire cause commune et de se secourir dans le besoin. Une mésintelligence si marquée fut très-favorable aux nouveaux républicains, remplis de cet enthousiasme que donne toujours la liberté naissante. Après quelques actions plus ou moins disputées, plus ou moins meurtrières, ils restèrent les maîtres du champ de bataille où ils avaient combattu si vaillamment. La proie était riche : elle tenta l'Anglais.

Ce fut une nécessité de la défendre contre lui; mais enfin on parvint à la lui faire lâcher.

Aussitôt que les Hollandais se virent solidement établis aux Moluques, ils cherchèrent à s'approprier le commerce exclusif des épiceries : avantage que ceux qu'ils venaient de dépouiller n'avaient jamais pu se procurer. Le plus puissant obstacle à l'exécution de ce projet devait venir du grand nombre de lieux où croissaient le giroflier et le muscadier. Il fut arrêté que chacun de ces arbres ne serait conservé que dans une île, et que l'un et l'autre seraient extirpés partout ailleurs. Les forts que les conquérans avaient emportés l'épée à la main et ceux qu'on avait eu l'imprudence de leur laisser bâtir les mettaient en état de braver le ressentiment que cette innovation inspirerait infailliblement au peuple; et, pour adoucir le chagrin de ses souverains affaiblis et dégradés, il leur fut accordé une si modique pension, qu'elle pouvait passer pour une aumône.

L'arbre qui donne le girofle a le port du bouleau, l'écorce fine et lisse du hêtre. Son tronc, formé d'un bois très-dur, s'élève peu et se partage en plusieurs branches principales, dont les rameaux se couvrent, en mars, de feuilles et de fleurs. Les feuilles sont toujours opposées, pointillées, lisses, entières sur les bords, presque semblables pour la forme et la consistance à celles du laurier. Les fleurs, disposées en corymbe terminal, ont chacune un calice allongé, terminé par quatre

dents, qui porte autant de pétales blancs et un grand nombre d'étamines. Le pistil, renfermé dans le fond de ce calice, devient avec lui un fruit ovoïde rempli d'un seul noyau, et connu sous le nom de matrice de girofle. Ce même calice, cueilli avant le développement des pétales et la fécondation du pistil, est le clou proprement dit, dont la récolte fait le principal objet de la culture du giroflier. Elle commence en octobre et finit en février. Lorsque les clous ont acquis une couleur rougeâtre et une certaine fermeté, on les fait tomber avec de longs roseaux, ou en secouant fortement les branches de l'arbre sur de grandes toiles ou sur un terrain bien nettoyé. Ils sont exposés ensuite pendant quelques jours à la fumée sur des claies recouvertes de grandes feuilles. Cette fumigation, à laquelle on devrait peut-être substituer l'étuve, est suivie de la dessiccation au soleil, qui est censée parfaite lorsqu'en enlevant avec l'ongle une portion de l'enveloppe du clou, on aperçoit dans l'intérieur une belle couleur rouge.

Le giroflier veut un terrain gras et fertile. On favorise son accroissement en lui donnant de l'espace et en arrachant les herbes et les arbrisseaux de son voisinage; ce qui a fait dire à quelques voyageurs qu'il attirait à lui tous les sucs nourriciers du sol qui le produit. Si on l'abandonnait à lui-même, il s'élèverait très-haut; mais on préfère, pour la facilité de la récolte, une tige basse et ramifiée dès son origine.

Les clous qui ont été oubliés sur l'arbre continuent à grossir jusqu'à l'épaisseur d'un demi-pouce. Ils sont alors propres à la germination, pourvu qu'on les mette aussitôt en terre, et ils produisent le giroflier, qui ne donne des fleurs qu'au bout de huit ou neuf ans. Ces fruits ou matrices, quoique inférieurs aux clous ordinaires, ont des vertus. Les Hollandais ont coutume d'en confire avec du sucre; et dans les longs voyages ils en mangent après le repas, pour rendre la digestion meilleure; ou ils s'en servent comme d'un remède agréable contre le scorbut.

Le clou de girofle, pour être parfait, doit être bien nourri, pesant, gras, facile à casser, d'une odeur excellente, d'un goût chaud et aromatique, presque brûlant à la gorge, piquant les doigts quand on le manie, et y laissant une humidité huileuse quand on le presse. La grande consommation s'en fait dans les cuisines. Il est tellement recherché dans quelques pays de l'Europe, et surtout aux Indes, que l'on y méprise presque toutes les nourritures où il ne se trouve pas. On le mêle dans les mets, dans les vins, dans les liqueurs; on l'emploie aussi parmi les odeurs. On s'en sert peu dans la médecine; mais on en tire une huile dont elle fait un assez grand usage.

Le muscadier a le port et le feuillage du poirier. Son tronc, peu élevé, est recouvert, ainsi que les branches, d'une écorce lisse et cendrée. Ses feuilles, disposées alternativement, sont ovales, aiguës,

vertes en dessus, blanchâtres en dessous, et répandent une odeur aromatique quand on les froisse. Ses fleurs, qui naissent en petits corymbes aux aisselles des feuilles, le long des petits rameaux, sont dioïques, c'est-à-dire toutes mâles sur certains pieds, et toutes femelles sur d'autres. Les unes et les autres manquent de corolle, et sont pourvues d'un calice en grelot et à trois divisions. Les fleurs mâles ont de six à douze étamines, rarement neuf, avec des filets réunis en un faisceau, et couronnés par de longues anthères droites et à deux loges. Les fleurs femelles sont sans styles; elles contiennent un ovaire libre, supérieur, ovale ou oblong, terminé par un ou deux stigmates; il leur succède le fruit, recouvert d'un brou semblable pour la forme à celui du noyer ordinaire, mais plus charnu et succulent. Ce brou, parvenu à sa maturité, acquiert une couleur jaune foncée, et laisse apercevoir en s'ouvrant une enveloppe plus intérieure, membraneuse, d'un beau rouge, fendue par intervalles, connue sous le nom de *macis*, appliquée immédiatement sur la coque mince et cassante qui renferme la muscade. C'est le temps de la cueillir, sans quoi le macis se détacherait, et la noix perdrait cette huile qui la conserve et qui en fait la force. Celle qu'on cueille avant une parfaite maturité est confite au sucre, et n'est recherchée qu'en Asie.

Le fruit est neuf mois à se former. Quand on l'a cueilli, on détache sa première écorce, et on en sé-

pare le macis, qu'on laisse sécher au soleil. Les noix demandent plus de préparation. Elles sont étendues sur des claies, où elles sèchent pendant six semaines à un feu modéré, dans des cabanes destinées à cet usage. Séparées alors de leur coque, elles sont jetées dans de l'eau de chaux ; précaution nécessaire pour qu'il ne s'y engendre point de vers.

La muscade est plus ou moins parfaite, suivant le terroir, l'exposition, l'âge et la culture de l'arbre. Bien différent du giroflier, le muscadier aime un terrain humide, couvert de plantes, et même ombragé par de grands arbres, pourvu qu'il n'en soit pas étouffé. Sous leur abri il lève très-bien, et supporte les froids qui se font quelquefois sentir sur le sommet des montagnes. La muscade ronde est plus recherchée que la longue, qui n'en est qu'une variété. On estime surtout celle qui est récente, grasse, pesante, de bonne odeur, d'une saveur agréable, quoique amère, et qui, étant piquée, rend un suc huileux. Son usage immodéré produit des accès de folie, et quelquefois donne la mort. A petite dose, elle facilite la digestion, dissipe les vents, fortifie les viscères, et arrête la dysenterie. L'huile figée que l'on retire par expression des muscades rebutées dans la vente, et celle que fournit le macis, sont employées extérieurement dans les maladies du genre nerveux.

Indépendamment de l'excellent giroflier, de l'excellent muscadier qu'on vient de décrire, les Moluques offrent un giroflier sauvage, qui diffère

de l'autre par son tronc plus élevé, ses feuilles beaucoup plus longues, ses matrices plus allongées, raboteuses à leur surface, et d'un goût désagréable ; elles offrent cinq ou six espèces de muscadiers également sauvages, dont le fruit n'a aucune valeur et n'est qu'un objet de curiosité.

Soit vice inhérent au sol, soit inertie dans les habitans, soit opposition de la part du gouvernement, on ne connaît aux Moluques de culture que celle du muscadier et du giroflier. Le sagou seul y fournit des alimens.

C'est une espèce de palmier qui s'élève très-rapidement à la hauteur de trente pieds sur environ six de circonférence. Son écorce est épaisse d'un pouce; tout l'intérieur est rempli d'une moelle qui se réduit en farine. La maturité est indiquée par une poussière blanche et fine dont se couvrent les feuilles. Les insulaires coupent alors l'arbre par le pied, et le dépècent en tronçons pour en tirer la moelle ou la farine qu'ils renferment. Après que cette substance a été delayée, on la coule à travers une espèce de tamis qui en retient les parties les plus grossières ; ce qui est passé est jeté dans des moules de terre, où la pâte sèche et durcit pour des années entières. On mange le sagou bouilli converti en pain , ou simplement délayé dans l'eau ; l'humanité en réserve la fleur pour les vieillards et pour les malades. Elle est quelquefois réduite en une gelée blanche et très-délicate.

La stérilité des Moluques n'empêche pas qu'elles n'aient été appelées avec raison *les mines d'or* de leurs possesseurs. La compagnie gagne sur les marchandises qu'elle y vend le peu de frais qu'entraînent leur administration et leur défense, et a en pur bénéfice les neuf ou dix millions de livres que lui rendent le girofle et la muscade que consomment les Indes et l'Europe.

On a souvent reproché aux Hollandais de s'être permis toutes sortes d'atrocités dans les Moluques, d'y avoir principalement laissé ou fait périr tous ceux des habitans dont les bras ne leur étaient pas absolument nécessaires. Nous aimons à croire les accusations exagérées. Ce qui est sûr, c'est que les chefs des différens comptoirs doivent visiter les îles où, dès les premiers jours de sa puissance, la compagnie détruisit les épiceries. Leur odieux ministère se réduit à lutter contre la libéralité de la nature, et à couper les arbres partout où ils repoussent. Tous les ans ils sont obligés de recommencer leurs courses, parce que la terre, rebelle aux mains qui la dévastent, semble s'obstiner contre la méchanceté des hommes, et que la muscade et le girofle, renaissant sous le fer qui les extirpe, trompent une avidité cruelle, ennemie de tout ce qui ne croît pas pour elle seule. Ces abominables expéditions commencent et finissent par des fêtes dont les détails feraient frémir l'âme la moins sensible, si la plume ne se refusait à les retracer.

L'esprit de toutes les fêtes civiles et religieuses, depuis leur première origine jusqu'à nos jours, sous les cabanes du sauvage et dans les villes policées, est de rappeler quelque époque favorable, quelque événement heureux. Elles ont chacune leur caractère. Le prêtre fait retentir l'air du son de ses cloches ; il ouvre les portes de son temple ; il appelle les citoyens au pied des autels ; il se revêt de ses ornemens les plus somptueux ; il élève ses mains vers le ciel ; il en implore la bienfaisance pour l'avenir, et lui témoigne sa reconnaissance pour le passé par des chants d'allégresse. Au sortir du temple, la fête civile commence, et la joie se montre sous un autre aspect. Les tribunaux de la justice sont fermés. Le bruit, qui a cessé dans les ateliers, éclate dans les rues et sur les places publiques. Les instrumens invitent à des danses où les deux sexes, où les différens âges se confondent. Les pères et les mères se sont un peu relâchés de leur sévérité. Le vin coule dans les carrefours. Des illuminations suppléent à l'absence du soleil, et restituent au plaisir ce que la lumière du jour ôtait à la liberté. Avec quelle impatience ces solennités ne sont-elles pas attendues? On en jouit long-temps d'avance. C'est un sujet d'entretien long-temps après qu'on les a célébrées. Et c'est ainsi qu'on fait oublier au peuple sa peine journalière, s'il est malheureux ; qu'on redouble son amour pour les auteurs de sa félicité, s'il est heureux ; et qu'on entretient dans les

âmes une étincelle d'enthousiasme par le ressouvenir ou des bons souverains qui ont gouverné dans les temps passés, ou des honnêtes et braves aïeux dont on est descendu. Il semble qu'aux Moluques le but des fêtes instituées par les Hollandais est d'éterniser la mémoire des atrocités qu'ils ont commises, et d'y entretenir au fond des cœurs le sentiment de la vengeance. Ce n'est que sous l'empire des démons que les fêtes doivent être lugubres : mais telle est l'aversion de l'homme pour le travail, que, tristes ou gaies, le peuple aime les fêtes.

Pour s'assurer de plus en plus le commerce exclusif des épiceries, les Hollandais ont formé deux établissemens, l'un à Timor, et l'autre à Célèbes.

IX. Les Hollandais s'établissent à Timor.

Ce fut en 1613 que ces républicains enlevèrent au Portugal le petit fort de Koupan, situé à l'ouest de la première de ces îles. Ils en sont depuis toujours restés les maîtres, avec une garnison qui a été successivement réduite à quinze ou vingt soldats indiens. La compagnie y envoie tous les ans quelques grosses toiles, et elle en retire de la cire, du caret, du bois de sandal et du cadiang, petite féve dont on se sert communément dans les vaisseaux hollandais pour varier la nourriture des équipages. Ces objets réunis occupent une ou deux chaloupes expédiées de Batavia. Il n'y a ni à gagner ni à perdre dans cet établissement : la recette égale la dépense. Il y a long-temps que

les Hollandais auraient abandonné Timor, s'ils n'avaient craint de voir s'y fixer quelque nation active, qui, de cette position favorable, troublerait aisément le commerce des Moluques. Le même esprit de précaution les attira à Célèbes.

X. Les Hollandais se rendent maîtres de Célèbes.

Cette île, à laquelle la plupart des géographes donnent cent cinquante lieues de long et soixante de large, est très-habitable, quoique située au milieu de la zone torride. Les chaleurs y sont assez habituellement tempérées par des pluies abondantes et par des vents frais. Ses montagnes sont remplies de minéraux plus ou moins précieux; ses forêts peuplées de bois de marqueterie, de teinture ou de senteur; ses campagnes couvertes de fleurs, de fruits, de légumes dans toutes les saisons. Sur ce sol noir, profond, d'une exploitation facile, le riz et le coton ont une perfection qu'on ne leur retrouve pas dans les îles voisines, où ces objets, d'une si grande consommation dans la majeure partie de l'Asie, sont cultivés avec moins de soin. Le pays n'a ni tigres, ni lions, ni éléphans, ni rhinocéros; mais il possède beaucoup de buffles et de bœufs pour le labourage; beaucoup de chevaux petits, ardens et courageux, dont tout le service se réduit à être montés.

Les peuples d'une île trop peu connue sont les plus braves de l'Asie méridionale. Leur premier choc est furieux : mais une résistance de deux heures fait succéder un abattement total à une si étrange impétuosité. Sans doute qu'alors l'i-

vresse de l'opium, source unique de ce feu terrible, se dissipe après avoir épuisé leurs forces par des transports qui tiennent de la frénésie. Leur arme favorite, le *cric*, est d'un pied et demi de long. Il a la forme d'un poignard, dont la lame s'allonge en serpentant. On n'en porte qu'un à la guerre : mais les querelles particulières en exigent deux. Celui qu'on tient à la main gauche sert à parer le coup, et l'autre à frapper l'ennemi. La blessure qu'il fait est très-dangereuse, et le duel se termine le plus souvent par la mort des deux combattans.

Une éducation austère rend les habitans de Célèbes ou les Macassarois agiles, industrieux, robustes. A toutes les heures du jour leurs nourrices les frottent avec de l'huile ou de l'eau tiède. Ces onctions répétées aident la nature à se développer avec liberté. On les sèvre un an après leur naissance, dans l'idée qu'ils auraient moins d'intelligence s'ils continuaient d'être nourris plus long-temps du lait maternel. A l'âge de cinq ou six ans, les enfans mâles de quelque distinction sont mis comme en dépôt chez un parent ou chez un ami, de peur que leur courage ne soit amolli par les caresses de leurs mères, et par l'habitude d'une tendresse réciproque. Ils ne retournent dans leur famille qu'à l'âge où la loi leur permet de se marier.

Voilà certes des esclaves bien civilisés sur le point le plus important de la vie humaine. Quel

est le peuple civilisé de l'Europe qui ait poussé aussi loin les soins de l'éducation? Qui de nous s'est encore avisé de garantir sa postérité de la séduction paternelle et maternelle? Les précautions prises à Célèbes, utiles dans toutes les conditions, seraient surtout nécessaires pour les enfans des rois.

La corruption s'échappe de tout ce qui les entoure. Elle attaque leur cœur et leur esprit par tous les sens à la fois. Comment seraient-ils sensibles à la misère, qu'ils ignorent et qu'ils n'éprouvent point? amis de la vérité, leurs oreilles n'ayant jamais été frappées que des accens de la flatterie? admirateurs de la vertu, nourris au milieu d'indignes esclaves, tout occupés à préconiser leurs goûts et leurs penchans? patiens dans l'adversité, qui ne les respecte pas toujours? fermes dans les périls auxquels ils sont quelquefois exposés, lorsqu'ils ont été énervés par la mollesse et bercés sans cesse de l'importance de leur existence? Comment apprécieraient-ils les services qu'on leur rend? connaîtraient-ils la valeur du sang qu'on répand pour le salut de leur empire ou pour la splendeur de leur règne, imbus du funeste préjugé que tout leur est dû, et qu'on est trop honoré de mourir pour eux? Étrangers à toute idée de justice, comment ne deviendraient-ils pas le fléau de la portion de l'espèce humaine dont le bonheur leur est confié?

Heureusement leurs instituteurs pervers sont

tôt ou tard châtiés par l'ingratitude ou par le mépris de leurs élèves. Heureusement ces élèves, misérables au sein de la grandeur, sont tourmentés toute leur vie par un profond ennui qu'ils ne peuvent éloigner de leurs palais. Heureusement le morne silence de leurs sujets leur apprend de temps en temps la haine qu'on leur porte. Heureusement ils sont trop lâches pour la dédaigner. Heureusement les préjugés religieux qu'on a semés dans leurs âmes reviennent sur eux et les tyrannisent. Heureusement, après une vie qu'aucun mortel, sans en excepter le dernier de leurs sujets, ne voudrait accepter s'il en connaissait toute la misère, ils trouvent les noires inquiétudes, la terreur et le désespoir assis au chevet de leur lit de mort.

Les peuples de Célèbes ne reconnaissaient autrefois de dieux que le soleil et la lune. On ne leur offrait des sacrifices que dans les places publiques, parce qu'on ne trouvait pas de matières assez précieuses pour leur élever des temples. Dans l'opinion de ces insulaires, le soleil et la lune étaient éternels, comme le ciel, dont ils se partageaient l'empire. L'ambition les brouilla. La lune, fuyant devant le soleil, se blessa, et accoucha de la terre : elle était grosse de plusieurs autres mondes, qu'elle mettra successivement au jour, mais sans violence, pour réparer la ruine de ceux que le feu de son vainqueur doit consumer.

Ces absurdités étaient généralement reçues à

Célèbes; mais elles n'avaient pas dans l'esprit des grands et du peuple la consistance que les dogmes religieux ont chez les autres nations. Il y a environ deux siècles que quelques chrétiens et quelques mahométans y ayant apporté leurs idées, le principal roi du pays se dégoûta entièrement du culte national. Frappé de l'avenir terrible dont les deux nouvelles religions le menaçaient également, il convoqua une assemblée générale. Au jour indiqué, il monta sur un endroit élevé; et là, tendant ses mains vers le ciel, et se tenant debout, il adressa cette prière à l'Être suprême.

« Grand Dieu, je ne me prosterne point à tes « pieds en ce moment, parce que je n'implore « point ta clémence. Je n'ai à te demander qu'une « chose juste : et tu me la dois. Deux nations « étrangères, opposées dans leur culte, sont ve- « nues porter la terreur dans mon âme, et dans « celle de mes sujets. Elles m'assurent que tu me « puniras à jamais, si je n'obéis à tes lois. J'ai « donc le droit d'exiger de toi que tu me les fasses « connaître. Je ne demande point que tu me ré- « vèles les mystères impénétrables qui envelop- « pent ton être, et qui me sont inutiles. Je suis « venu pour t'interroger avec mon peuple, sur les « devoirs que tu veux nous imposer. Parle, ô mon « Dieu! puisque tu es l'auteur de la nature, tu « connais le fond de nos cœurs, et tu sais qu'il « leur est impossible de concevoir un projet de « désobéissance. Mais si tu dédaignes de te faire

« entendre à des mortels ; si tu trouves indigne de « ton essence d'employer le langage de l'homme « pour dicter les devoirs à l'homme, je prends à « témoin ma nation entière, le soleil qui m'é- « claire, la terre qui me porte, les eaux qui en- « vironnent mon empire, et toi-même, que je « cherche dans la sincérité de mon cœur à con- « naître ta volonté ; et je te préviens aujourd'hui « que je reconnaîtrai pour les dépositaires de tes « oracles les premiers ministres de l'une ou de « l'autre religion que tu feras arriver dans nos « ports. Les vents et les eaux sont les ministres « de ta puissance ; qu'ils soient le signal de ta « volonté. Si dans la bonne foi qui me guide je « venais à embrasser l'erreur, ma conscience se- « rait tranquille, et c'est toi qui serais le mé- « chant. »

Le peuple se sépara en attendant les ordres du ciel, et résolu de se livrer aux premiers missionnaires qui arriveraient à Célèbes. Les apôtres de l'Alcoran furent les plus actifs ; et le souverain se fit circoncire avec son peuple. Le reste de l'île ne tarda pas à suivre cet exemple.

Ce contre-temps n'empêcha pas les Portugais de s'établir à Célèbes. Ils s'y maintinrent, même après avoir été chassés des Moluques. La raison qui les y retenait était la facilité de se procurer des épiceries, que les naturels du pays trouvaient le moyen d'avoir malgré les précautions qu'on prenait pour les écarter des lieux où elles croissent.

Les Hollandais, que cette concurrence empêchait de s'approprier le commerce exclusif du girofle et de la muscade, entreprirent, en 1660, d'arrêter ce trafic, qu'ils appelaient une contrebande. Avec vingt-cinq voiles expédiées de Batavia ils enveloppèrent sept navires portugais, dont deux furent pris, trois brûlés, et les autres coulés à fond. Durant le combat, cinq gros vaisseaux battaient avec une artillerie formidable un fort que la cour de Lisbonne avait fait bâtir à Jomparidam. Il fut emporté d'assaut, et tous ses défenseurs y périrent, jusqu'à la femme du gouverneur, qui fut tuée sur la brèche. Il passe pour constant que cette généreuse Portugaise rassembla tout ce qu'elle avait d'or et de diamans, les plaça dans les plus gros canons, et y mit elle-même le feu pour que l'ennemi ne fût pas enrichi de ses dépouilles. Après ce double avantage, le vainqueur convertit en siége le blocus qu'il avait mis depuis assez long-temps devant Massacar. La place ne tarda pas à ouvrir ses portes, et l'assaillant se trouva le maître absolu de l'île, sans l'avoir proprement conquise.

Les princes qui la partagent furent réunis dans une espèce de confédération. Ils s'assemblent de temps en temps pour les affaires qui concernent l'intérêt général. Ce qui est décidé est une loi pour chaque état. Lorsqu'il survient quelque contestation, elle est terminée par le gouverneur de la colonie hollandaise qui préside à cette diète. Il

éclaire de près ces différens despotes, qu'il tient dans une entière égalité, pour qu'aucun d'eux ne s'élève au préjudice de la compagnie. On les a tous désarmés, sous prétexte de les empêcher de se nuire les uns aux autres; mais en effet pour les mettre dans l'impuissance de rompre leurs fers.

Les Chinois, les seuls étrangers qui soient reçus à Célèbes, y apportent du tabac, du fil d'or, des porcelaines et des soies en nature. Les Hollandais y vendent de l'opium, des liqueurs, de la gomme-lacque, des toiles fines et grossières. On en tire un peu d'or, beaucoup de riz, de la cire et des esclaves. Ce que le monopole gagne dans son commerce, ce que les douanes lui produisent, ce qu'il retire de la dîme perçue sur le territoire immédiatement soumis à ses ordres, ne le dédommage pas des frais qu'il se croit obligé de faire. La dépense excède annuellement le revenu de cent cinquante mille livres. Bornéo n'exige pas les mêmes sacrifices.

XI. Les Hollandais sont reçus à Bornéo.

Cette île, une des plus grandes, et peut-être la plus grande que l'on connaisse, est coupée par l'équateur en deux parties inégales, dont l'une, suivant quelques géographes, a sept degrés vers le nord, et l'autre quatre vers le sud. Plusieurs états s'y sont successivement formés. Ceux du centre, occupés par les aborigènes, ne sont guère que de faibles peuplades gouvernées par des chefs particuliers. On trouve plus d'étendue aux sou-

verainetés fondées sur les côtes envahies par les Malais, par les Arabes, et par d'autres aventuriers.

Les navigateurs européens n'ont jamais pénétré à Bornéo dans l'intérieur des terres; très-peu même d'entre eux ont visité deux ou trois de ses ports. Aussi n'avons-nous que des notions vagues sur cette île immense. Ce qui paraît de mieux prouvé, c'est que les habitans des montagnes vivent de leur chasse, de leur pêche et de leurs troupeaux; que les arts de nécessité première sont très-imparfaits chez eux; qu'ils ont le vol en horreur; qu'ils partagent volontiers avec ceux qui ont des besoins le peu que la nature ou le travail leur ont donné; que la fidélité conjugale est dans leurs petites sociétés un devoir si saint, que l'adultère est puni de mort dans les deux sexes; qu'une union stable règne parmi leurs rochers, et que leur rage n'est dirigée que contre les usurpateurs de leurs belles plaines. Ces sauvages adorent un dieu unique, et croient à un lieu de récompense pour le juste, à un lieu de tourmens pour les méchans. Cependant ils attribuent toutes les disgrâces qui leur arrivent à un être malfaisant. Lorsque des sacrifices multipliés ne désarment pas sa colère, il est accablé d'outrages.

Les mahométans, fixés plus ou moins anciennement sur les bords, ou à peu de distance de l'Océan, occupent communément des maisons bâties sur les rivières, qu'on élève sur des ra-

deaux flottans, sur des piliers de bambous, ou sur des grosses poutres; elles sont constamment attachées au rivage ou au fond de l'eau par de fortes lianes. Ces cabanes, toutes en bois, n'ont que six ou sept pieds d'élévation, sont divisées en chambres par des cloisons de cannes, et ont pour toit des feuilles. On passe de l'une à l'autre sur des planches qui servent de pont. Elles sont tellement distribuées des deux côtés de la rivière, qu'elles forment une rue souvent spacieuse et toujours bien alignée. Chaque particulier tend devant sa demeure des filets qui lui donnent autant de poison qu'il lui en faut pour sa subsistance. Il arrive quelquefois que dans des temps orageux les câbles rompent, et alors l'édifice entier est entraîné par la rapidité du courant.

Les possesseurs de ces fragiles habitations ont une passion désordonnée pour les vêtemens magnifiques, pour les riches vases, pour tout ce qui a de l'éclat. Jouer, danser, mâcher du bétel, fumer du tabac et de l'opium, recevoir les caresses de leur harem, c'est l'occupation de leur vie entière. Maîtres absolus des productions de l'île, ils pouvaient former des liaisons qui auraient encore accru ces jouissances; mais leur légèreté, leur présomption, leur orgueil, leur cruauté, leur mauvaise foi, ont dans tous les temps éloigné de leurs rades les marchands indiens.

Ce caractère si atroce n'était pas connu des Portugais, lorsqu'en 1526 ils firent voir pour la pre-

mière fois dans ces parages le pavillon européen. Pour obtenir la bienveillance du sultan de Banjar-Massin, ils lui offrirent quelques pièces de tapisserie. L'imbécille despote prit les figures qu'elles représentaient pour des hommes enchantés dont il devait craindre les complots; et les présens, ceux qui les avaient apportés furent également repoussés. Avec le temps, les sujets de la cour de Lisbonne établis à Macao furent mieux accueillis dans ce même port. Ils obtinrent même, en 1690, la liberté d'y former un comptoir; mais cette faveur eut peu de durée. Quelques années après on pilla leurs magasins, on égorgea leurs commis, on se saisit de trois de leurs navires.

Les Espagnols des Philippines entrés dans la même carrière tournèrent leurs voiles vers Bornéo, ville qui étendait alors sa domination au loin, et dont des démembremens successifs ont depuis fort resserré l'empire. Cette capitale leur fut soumise en quelque sorte. Toutes les rades qui obéissaient à ses lois devaient être fermées aux autres nations. Les ennemis de leur pays devaient devenir les ennemis de l'état. Cependant, quelle qu'en fût la raison, les expéditions ne furent ni multipliées, ni suivies.

Succadana, port et cité principale d'un grand royaume de ce nom, reçut les Anglais; mais on les en chassa en 1694. Un nouveau comptoir, formé quelque temps après à Banjar-Massin, fut évacué, parce que l'argent et les vivres y man-

quaient également. En 1704, il fut rétabli avec quelques fortifications qui furent attaquées par les insulaires, alarmés pour leur liberté. Des ennemis peu accoutumés au feu de l'artillerie furent dissipés sans de grands efforts. Malheureusement la mort de l'intrépide Barro, arrivée deux ans après, fit passer le commandement à un homme timide, qui, voyant les Maures encore attroupés autour de sa loge, s'embarqua précipitamment avec toute la garnison pour l'Europe. Cette fuite eut les suites qu'elle devait avoir. Les marchandises furent pillées, les ouvrages détruits, les Indiens attachés à la colonie massacrés, et quelques Anglais qui avaient commencé un petit établissement à l'extrémité méridionale de l'île forcés de l'abandonner.

Au commencement du dix-septième siècle, les Hollandais s'établirent à Succadana. Ils pensèrent depuis que Banjar-Massin leur conviendrait mieux, et ils y transférèrent leur comptoir. On y égorgea deux fois leurs agens, et il devint impossible de leur trouver des successeurs. Le souvenir de ces désastres était ou effacé ou affaibli lorsque la compagnie jugea qu'il lui convenait de reconquérir un trafic que des circonstances malheureuses lui avaient fait perdre. La faible escadre qu'en 1748 elle expédia pour ces parages intimida tellement le prince dont les états produisent seuls le poivre, qu'il se détermina à en accorder le commerce exclusif. Seu-

lement il lui fut permis d'en livrer tous les ans cinq cent mille livres pesant aux Chinois, depuis long-temps en possession de l'acheter entièrement.

Depuis ce traité, la compagnie envoie à Banjar-Massin du riz, de l'opium, du sel, et de grosses toiles, objets sur lesquels elle gagne à peine les dépenses de son établissement, quoiqu'elles ne passent pas annuellement 30,000 à 40,000 liv. Ses avantages se réduisent au bénéfice qu'on peut faire sur six cent mille pesant de poivre qu'elle obtient à 34 liv. le cent. Ses agens même ne peuvent tirer de Bornéo, pour leur commerce particulier, qu'un très-petit nombre de diamans, et une assez grande quantité de ces beaux joncs dont l'usage s'étend de plus en plus dans nos contrées. On tire plus d'utilité de Sumatra.

XII. Établissement des Hollandais à Sumatra.

Cette île, sur laquelle les anciens ne nous ont laissé que des notions confuses, est la plus occidentale des îles de la Sonde. L'équateur la coupe en deux parties presque égales. Elle est très-vaste; mais des observations suivies n'en ont pas exactement déterminé l'étendue. Large à son extrémité méridionale, on la voit se rétrécir à mesure qu'elle avance vers le nord. Deux et quelquefois trois chaînes de hautes montagnes la traversent dans toute sa longueur. Entre ces montagnes sont de vastes plaines fort élevées au-dessus du niveau de la mer. Ce sont les parties du pays les plus peuplées, les plus fertiles et les plus agréables. A leur

centre se sont successivement formés plusieurs lacs plus ou moins profonds, d'où sortent de nombreuses rivières rarement navigables, parce que, dans un terrain si inégal, les chutes d'eau sont et doivent être très-fréquentes.

L'air n'est pas aussi embrasé à Sumatra que sa position inclinerait à le faire croire. Sur les côtes même, où les rayons du soleil agissent le plus puissamment, les chaleurs sont communement modérées; et dans les montagnes le froid se fait souvent assez sentir pour qu'il y faille allumer du feu. Un sol argileux, des sources innombrables, des campagnes éternellement couvertes de verdure, l'action continuelle des vents de terre et de mer, qui n'ont qu'un espace borné à parcourir, telles sont vraisemblablement les causes de ce phénomène.

D'épaisses vapeurs rendent habituellement l'atmosphère sombre. A peine les plus belles nuits laissent-elles apercevoir quelques étoiles. Sur les hauteurs s'élèvent dès l'aurore des brouillards qui ne sont pas toujours dissipés au milieu du jour. Le tonnerre et les éclairs sont si fréquens, qu'ils n'attirent aucune attention. L'île serait inhabitable, si la plupart de ses volcans n'étaient pas éteints, si les tremblemens de terre étaient aussi violens qu'ils sont multipliés.

Peu de contrées sur le globe sont aussi malsaines. Les naturels vivent rarement au-delà de cinquante ou de soixante ans, et les Européens ter-

minent la plupart leur carrière avec une rapidité effrayante. C'est dans les terrains bas et marécageux que la mort choisit de préférence ses victimes.

D'immenses forêts couvrent les trois quarts de l'île. C'est peut-être le pays du monde le plus arrosé, et l'eau s'y trouve toujours à deux ou trois pieds. La nature lui a prodigué l'or, l'étain, le cuivre, le fer, le salpêtre, le charbon de terre, le soufre, les eaux minérales, le cristal de roche, des pétrifications de toutes les couleurs et de tous les genres. Des bancs de corail défendent ses côtes contre les fureurs de l'Océan.

Tous les quadrupèdes qu'on voit dans l'Orient se trouvent à Sumatra, mais en général plus petits qu'ailleurs. Le seul qui lui soit propre, c'est le carbou, que les naturalistes ont jugé pouvoir appeler *bison*. Il a bien quelque ressemblance avec cette espèce de bœuf, mais ses inclinations sont tout-à-fait différentes.

Son plus grand bonheur est de se vautrer dans quelque bourbier creusé par lui-même dans le temps des pluies. Il s'y roule le plus souvent qu'il peut, jetant adroitement avec ses cornes l'eau et la fange sur ceux de ses membres qu'elles ne peuvent pas couvrir. Outre le plaisir de rafraîchir un sang trop chaud, cet exercice lui procure l'avantage d'incruster dans sa peau un limon propre à le garantir des insectes acharnés à le tourmenter. C'est pour le préserver de cette calamité qu'on fait brûler chaque nuit autour de sa loge quelques

broussailles, et il a, dit-on, l'intelligence de se coucher sous le vent du feu pour jouir pleinement du secours qui lui est offert. Sa femelle, qui donne moins de lait que la vache, mais qui le donne beaucoup meilleur, ne manque jamais de porter ses petits sur son dos lorsqu'elle veut ou qu'elle est forcée de passer quelque rivière.

On distingue deux espèces de carbou, le blanc et le noir. Le second fait partie de la nourriture ordinaire; mais le premier est rarement mangé, parce que la plupart des Sumatranais en croient la chair malsaine ou la repoussent par superstition. Tous deux servent aux mêmes travaux. On les attache à la charrue; on leur fait traîner le chariot; et, dans les routes impraticables pour les voitures, c'est sur leur dos que sont placés les fardeaux. Quoique leur caractère soit obstiné, l'habitude les rend dociles; et ce que la nature leur a refusé en vivacité, elle le leur accorde en patience. Malgré leur grandeur, malgré leur force apparente, ils ne peuvent faire que peu d'ouvrage; et la moindre fatigue extraordinaire, surtout pendant la chaleur du jour, leur coûte souvent la vie. Une maladie épidémique, contre laquelle on n'a encore trouvé aucun remède, les fait souvent périr tous, ou la plupart, en fort peu de temps.

Il est vraisemblable que cet animal fut originairement tiré des forêts, et que des soins suivis le rendirent domestique. Ce qui paraît appuyer cette conjecture, c'est qu'il erre encore aujour-

d'hui en nombreux troupeaux sur les montagnes et dans les plaines. Ces carbous sauvages surpassent en vitesse le cheval même qui va au galop. Dans une attaque, ou seulement dans une alarme, ils se mettent en ordre de bataille avec une célérité, avec une régularité admirables. Le danger devient-il trop pressant, ils font leur retraite, s'arrêtant de temps en temps et présentant un front menaçant à l'ennemi, jusqu'à ce qu'ils aient gagné un asile sûr. Dans les combats particuliers, les mâles sont ordinairement vainqueurs du tigre; mais les femelles en deviennent trop souvent la proie.

Les habitans de Sumatra sont généralement petits, mais assez bien pris dans leur taille. On leur aplatit le nez; on comprime la tête des enfans peu après leur naissance : coutume bizarre qui s'est retrouvée ailleurs. Tous les yeux sont noirs. Les cheveux sont noirs aussi. Les femmes les soignent et les laissent croître; les hommes les négligent et les coupent le plus souvent. Rien ne serait plus contraire aux bienséances que d'avoir le moindre poil sur le visage ou sur le corps. Aussi les jeunes gens ne manquent-ils jamais d'en détruire la racine avec la chaux de coquille; aussi, lorsque de loin en loin il repousse, est-il soigneusement arraché. La couleur du cuivre est la couleur des deux sexes. Les personnes d'un rang distingué trouvent de la dignité à laisser croître excessivement leurs ongles, et de l'agrément à

les teindre en rouge. Ceux des pieds et ceux des mains reçoivent le même honneur et la même parure, parce qu'ils sont également découverts.

Dans l'échelle des peuples qui couvrent le globe, les Sumatranais ne peuvent être rangés ni parmi les nations entièrement sauvages, ni parmi celles qui sont tout-à-fait civilisées. Ne les envisagez donc ni comme les enfans de la simple nature, ni comme les enfans d'une éducation soignée. C'est, au jugement de M. Marsden, ce sage Anglais qui a vécu long-temps au milieu d'eux, c'est placés à une égale distance de ces deux extrêmes qu'il faut les voir pour s'en faire une juste idée.

Les parties de l'île qui ont été toujours fidèles à leurs anciennes maximes sont toutes partagées en plusieurs tribus, plus ou moins bornées. Chacune a un chef que le vœu général appelle à son poste, ou qui l'y maintient. Pour peu qu'il s'écarte de ce qui, de temps immémorial, se trouve établi, toute obéissance lui est retirée. Comme il ne peut lever aucun impôt, et que toute sa fortune se réduit au peu d'émolumens que les discussions portées à son tribunal peuvent rendre, il n'a nul moyen de force pour soumettre les rebelles à ses volontés. S'il trouve un peu plus de déférence dans les sujets placés autour de lui, cette plus grande soumission se réduit toujours à fort peu de chose.

Chaque village est gouverné par un magistrat nommé en apparence par le chef de la tribu, mais

si impérieusement indiqué par les citoyens, que tout autre serait repoussé. Ses fonctions se réduisent à terminer, avec le secours de quelques vieillards, les petits différends qui peuvent agiter la communauté, sans pouvoir jamais infliger des peines capitales. Loin d'être utile, la place est communément ruineuse. C'est aux dépens de celui qui l'occupe que doivent être construits ou réparés les édifices publics; c'est dans sa maison et à sa table que doivent être reçus les étrangers.

Dans un pays privé de lois, c'est la coutume seule qui doit diriger les tribunaux. Se présente-t-il quelque cas dont on ne puisse citer d'exemple, la décision des juges devient règle dans la suite. Les peuples veulent bien consentir à l'observer à l'avenir comme une chose établie, mais ils ne souffrent jamais que, sous quelque prétexte que ce puisse être, on déroge aux usages primitifs.

A Sumatra, la terre, comparée à la population, est si étendue, qu'on l'y regarde à peu près, ainsi que l'air et l'eau, comme un bien commun. Cependant le sol qu'un citoyen s'avise de cultiver, du consentement de ses voisins, devient une espèce d'apanage, qui même peut être vendu. Mais, comme il n'a rien coûté au planteur, le prix en est toujours déterminé par le nombre, par l'état des cocotiers ou des autres arbres fruitiers qui s'y trouvent placés. Tout le temps que quelques-uns de ces utiles végétaux subsistent, les descendans du premier possesseur peuvent réclamer le ter-

rain, eût-il été abandonné depuis plusieurs années. Ont-ils été coupés, on a le droit de les replanter. S'ils ont péri de vétusté, le sol retourne au public.

La sorte d'indifférence que l'ordre établi inspire aux insulaires pour les biens fonciers ne s'étend jamais aux richesses mobiliaires. Ils en sont généralement avides. La passion de la plupart est de former un trésor plus ou moins considérable, dont ils dérobent le secret à leurs plus intimes confidens, et qu'une mort inattendue les empêche trop souvent de découvrir à leurs héritiers. Outre les motifs d'une prévoyance partout sage, les Sumatranais ont une raison particulière pour tenir en réserve une somme quelconque dont ils puissent toujours disposer. Chez eux, chaque famille est responsable des dettes que contractent ses différens membres. La loi permet, il est vrai, de rompre les liens du sang et de se décharger de cette obligation; mais elle exige un acte judiciaire qui ait précédé les engagemens du dissipateur; précaution qui quelquefois n'a pas été prise aussitôt qu'il l'aurait fallu.

Le mariage, à Sumatra, peut être contracté de trois manières. Dans la première, on demande une fille à son père en lui offrant une somme plus ou moins forte, mais qui n'est pas d'abord entièrement payée. Lorsque les engagemens ont tous été remplis, l'épouse devient l'esclave de l'époux dans toute l'étendue du terme. Elle a perdu le droit de

demander le divorce, et son mari a acquis le droit de la vendre.

Dans la seconde, le père de la fille fait choix pour elle de quelque jeune homme dans une famille ordinairement inférieure, de laquelle il reçoit vingt piastres. Le malheureux qui a contracté cette union joue un rôle très-subalterne. Il ne peut avoir aucune propriété. Ce que des hasards heureux lui auraient donné, ce qu'il aurait obtenu de son industrie, tout appartient à la maison où il est entré. Elle a même le droit de le renvoyer. Seulement elle est obligée d'acquitter les dettes que ses dissipations ou ses besoins lui auraient fait contracter depuis son mariage.

Le troisième mariage est entré avec les Malais dans l'île, et n'y a pas fait encore de grands progrès, quoique de tous le plus raisonnable. Il est contracté sur le pied d'une égalité entière. Tout ce qu'on possède, tout ce qu'on peut acquérir est mis en commun, et, dans le cas d'un divorce mutuellement consenti, tout doit être également partagé. Si le mari seul le veut, il livre à sa compagne la moitié des biens, et perd les douze piastres qu'il avait données en épousant. Si la femme seule le demande, elle perd son droit à la moitié des biens, et ses parens sont obligés de rendre ce qu'ils ont reçu; mais il est rare que le mari l'exige.

Quelle que soit la sorte de mariage qui ait été adoptée, la cérémonie se réduit à joindre les mains des deux époux. Cependant le lit nuptial

reste toujours quelque temps intact. Il est de la décence que la mariée defende quelques jours sa virginité, et elle est encouragée à cette résistance par quelques vieilles femmes qui ne la perdent point de vue.

La polygamie, quoique permise, est très-rare. Il n'y a guère que les chefs qui aient assez de fortune pour acquérir, pour entretenir plusieurs femmes. En quelque nombre qu'elles soient, elles habitent toutes la même chambre, sans être séparées par la moindre cloison ou par la plus faible toile. Chacune y a son foyer, chacune y a ses ustensiles, chacune y prépare séparément ses alimens, et à son tour ceux de son mari. Toutes sont obligées de donner aux travaux de la culture le temps que peuvent leur laisser les soins domestiques.

Quoique le Sumatranais aime assez la danse, il a, comme les habitans des pays chauds, de l'éloignement pour les exercices de corps un peu violens. Chanter, mâcher du bétel, fumer de l'opium, jouer aux dez, sont ses plaisirs les plus familiers. C'est surtout pour les combats des coqs qu'il se passionne. Leur éducation occupe principalement ses loisirs. Trop souvent la disposition entière de sa fortune est livrée à leur force et à leur adresse. A-t-il perdu son or et ses vergers, il joue quelquefois sa mère, ses sœurs, ses enfans; il se joue lui-même.

Une des singularités des mœurs de ces insu-

laires, c'est de ne faire jamais des visites sans apporter avec eux quelque présent. Ce sont le plus ordinairement des oiseaux, des oranges, des noix de coco. Rien ne serait plus indécent que de les refuser; mais c'est une grossièreté sans exemple.

Dans l'intérieur du pays on ne voit point de ville. Les villages même y sont peu étendus et peu peuplés. Tous sont élevés sur les bords d'un lac ou d'une rivière, et, le plus qu'il est possible, dans une position d'un accès difficile. On y entre, on en sort par deux sentiers très-tortueux, dont l'un conduit à l'eau et l'autre aux champs. Des arbres fruitiers les entourent; un peu plus loin sont les cultures. On ne voit ni pierre, ni brique, ni argile dans la construction de leurs maisons. De simples cabanes élevées sur des piliers de sept à huit pieds, construites de bambou et couvertes de feuilles de palmier, suffisent aux premiers comme aux derniers des citoyens. On y arrive par une échelle légère, que la crainte des bêtes féroces aura, selon les apparences, fait préférer à un escalier plus commode et plus régulier.

L'ameublement est assorti à l'habitation. Il se réduit à un petit nombre de tables grossièrement travaillées, à des corbeilles de bambou, à des vases de calebasse, à des ustensiles de terre, de fer, de cuivre ou de porcelaine. Le lit seul peut mériter un peu d'attention. C'est une natte d'un beau tissu, couverte d'oreillers également riches et brillans, et couronnée par un dais ou pavillon

dans lequel sont prodiguées les étoffes les plus précieuses, les couleurs les plus recherchées.

L'ancien vêtement du pays consistait en une casaque, une courte culotte et un chapeau, tous faits avec l'écorce intérieure de quelques arbres, à laquelle on donnait plus ou moins de souplesse. Cette matière est encore mise en œuvre dans un petit nombre de cantons écartés, et plus attachés par conséquent aux usages primitifs. Partout ailleurs l'habillement malais a prévalu, mais avec quelque modification.

Le riz est la principale nourriture des habitans de l'île. On y mêle quelquefois de l'ail, du cardamome, du lait de coco; mais le plus ordinairement il n'est préparé qu'avec du sel et du piment. C'est le même assaisonnement pour tous les végétaux qui servent d'aliment dans le pays. Il n'est pas rare de voir du chevreau, de la volaille sur la table des gens aisés; et la plupart, ou toutes, sont surchargées de bison à la moindre solennité. Souvent sa chair est coupée en tranches bien minces, et exposée aux ardeurs du soleil jusqu'à ce qu'elle soit assez séchée pour résister à la putréfaction sans le secours du sel. Le poisson est conservé de la même manière; et les deux objets sont envoyés des lieux où ils abondent dans ceux où il n'y en a pas. S'il arrive de loin en loin que le dérangement des saisons fasse périr les comestibles, la multitude, habituée à un régime simple, a recours sans trop

murmurer aux racines et aux herbes sauvages pour sa subsistance. Une observation à ne pas négliger, c'est qu'un peuple dont le poivre est la marchandise principale n'en mêle jamais à aucun de ses mets, dans la crainte de trop échauffer un sang facilement inflammable.

Le sol de Sumatra n'est qu'une argile compacte partout, calcinée dans les lieux exposés aux rayons d'un soleil ardent, couverte seulement de quelques pouces de terre végétale, formée par la décomposition lente et successive des feuilles qui s'y entassent sans cesse. Il donne cependant d'assez abondantes récoltes, par l'attention qu'on a de ne les demander qu'aux cendres des forêts nouvellement abattues, ou à des champs qui ont joui d'un long repos.

Dans cette île, comme dans le reste de l'Inde, le riz seul occupe plus de bras que toutes les autres denrées réunies. On l'y demande aux montagnes, on l'y demande aux terres basses. Sur les montagnes, le laboureur se porte sur le terrain, un pieu pointu à chaque main, avec lesquels il fait des trous des deux côtés à distance égale. Son compagnon le suit avec des semences qu'il jette dans chaque ouverture, laissant au vent et à la pluie le soin de les couvrir. C'est tout le travail qu'exige cette culture jusqu'à la récolte, qui a lieu cinq mois et dix jours après.

Dans les terres basses, le riz exige quelques précautions de plus. Semé d'abord fort épais sur

des couches bien préparées, il est transplanté, après quarante jours, dans un terrain humide qu'on a eu l'attention de bien aplanir pour que l'arrosement fût plus égal. Les plus grandes dépenses suffisent à peine ailleurs pour obtenir l'abondance d'eau que cette culture exige. Ici, où les sources sont très-multipliées, tout l'art du planteur se réduit à n'en prendre que la quantité nécessaire, et à la faire écouler à propos.

Le premier de ces grains est gros, blanc, d'un goût exquis, et a l'avantage de se conserver longtemps. Le second est d'une substance aqueuse, enfle peu dans la cuisson, et se gâte promptement. Ce dernier est pourtant d'un usage plus commun que l'autre, parce que ses épis rendent davantage, qu'il est exposé à moins d'accidens, et qu'il est à meilleur marché. Les deux espèces sont toujours cultivées séparément, et l'une ne croît jamais dans le terrain destiné à l'autre.

A la culture du riz les Sumatranais ajoutent celle des pommes de terre, du chou, des haricots, de l'ognon, du coco, du bétel, de beaucoup de plantes destinées à l'assaisonnement de ces divers alimens. La plupart des fruits de l'Asie sont très-abondans dans leurs vergers. Si leur café est d'une qualité inférieure, c'est que les arbres qui le produisent sont trop serrés, trop ombragés, et dépouillés avant le temps. C'est avec la liqueur d'une espèce particulière de palmier qu'ils forment leur sucre. Si quelques-uns d'entre eux cul-

tivent la canne qui le fournit au reste du globe, ce n'est guère que pour la sucer. Quoique les tabacs soient communs dans l'île, on y fume le chanvre de préférence. Il n'y sert qu'à cet usage. C'est avec les feuilles et l'écorce intérieure de quelques arbres que sont fabriqués le fil, la toile, les filets, les cordages. Le coton annuel et le coton arbrisseau y sont excellens. Rien n'est comparable à son coton soie pour l'éclat et pour la finesse; mais, comme son duvet est trop court et son fil trop cassant pour être employé dans les étoffes, il n'a servi jusqu'ici qu'à remplir des oreillers et des matelas. Sa soie n'est ni belle, ni abondante, et des mûriers nains forment la nourriture des insectes qui la produisent. Des bois assez ressemblans à ceux de campêche et du Brésil, de nombreuses racines s'offrent de toutes parts pour la teinture; cependant l'indigo obtient des soins très-suivis, parce que la couleur qu'il donne est généralement préférée. Des simples qui se reproduisent d'eux-mêmes sont les seuls secours accordés aux infirmités, dont la lèpre est la plus commune.

A ce tableau, très-ressemblant à ceux des aborigènes qui ont été fidèles à leurs anciens usages, il faut ajouter quelques traits particuliers aux Battas, vraisemblablement les plus Sumatranais de tous, et parce qu'ils n'habitent pas les côtes, et parce qu'ils ne naviguent jamais, et parce que les étrangers ne se sont jamais établis au milieu d'eux.

Ce peuple occupe, sur les bords d'un grand lac, de vastes plaines entre deux chaînes de montagnes. C'est la partie de l'île la plus découverte et la mieux cultivée. La multitude s'y nourrit de maïs et de patates; les grands vivent principalement de riz. On réserve la viande pour les occasions importantes, et la chair de cheval est toujours préférée. Tous ou presque tous les habitans y savent lire, y savent écrire : sorte d'éducation très-rare dans les sociétés à demi-sauvages, et trop souvent négligée parmi les nations, même les plus civilisées.

Là sont punis de mort les hommes convaincus d'adultère, et les femmes simplement rasées et vendues comme esclaves. Cette différence dans le châtiment est une suite du préjugé généralement reçu, qu'un des deux sexes a une force suffisante pour dompter ses passions; privilége que la nature a refusé à l'autre.

C'est la seule contrée de Sumatra dont les habitans soient anthropophages. Leur rage s'étend également et sur les prisonniers de guerre, lorsqu'ils ne peuvent être échangés, et sur les criminels condamnés au dernier supplice, lorsqu'ils sont hors d'état de payer une amende de quatre-vingts piastres. Les uns et les autres sont attachés à un poteau et percés à coups de lance. A peine ont-ils expiré, qu'on fait rôtir leurs membres encore palpitans, et qu'on les dévore.

Les Battas sont partagés en un grand nombre

de petites tribus, toutes très-jalouses les unes des autres. Aussi les combats sont-ils comme journaliers entre leurs peuplades. Celle qui croit avoir quelque injure à venger commence à tirer à poudre seulement sur les villages dont elle est mécontente. Si dans trois jours on ne lui propose pas un accommodement qui lui convienne, les hostilités commencent. La tête ou la queue d'un cheval sont toujours l'étendard des deux partis. Ils ont un fusil, un sabre, et une lance de bambou pour armes. Jamais on ne les voit se battre de pied ferme. Leur science militaire se réduit à se cacher pour se surprendre. Dès qu'ils ont aperçu l'ennemi, ils tirent sur lui et prennent aussitôt la fuite, laissant derrière eux des pieux pointus plantés en terre pour éviter d'être poursuivis. La plupart d'entre eux se contentent d'une patate par jour, ce qui leur donne une grande facilité pour continuer ou pour renouveler leurs guerres.

Combien tout est changé dans les parties de l'île que les Malais, que les Javanais ont plus ou moins anciennement asservies, et principalement dans le Ménangcabo! C'était, suivant la tradition, le siége d'un empire qui donnait originairement des lois à tout Sumatra. Des révolutions, dont les détails ne sont pas venus jusqu'à nous, en détachèrent successivement plusieurs provinces. Les démembremens, déjà fort considérables au quinzième siècle, se sont multipliés depuis cette

époque. Cependant aucun des nouveaux souverains n'a jamais disputé une sorte de suzeraineté à l'ancien maître. Plusieurs même lui envoient quelquefois un léger tribut, mais en témoignage de leur vénération, et non comme un aveu de leur dépendance.

Cet état, autrefois si étendu, est maintenant réduit dans l'intérieur du pays à une plaine de cent milles de long, de soixante milles de large, généralement entourée de hautes montagnes. Les Malais, qui ne s'éloignaient jamais des côtes dans le grand Archipel qu'ils envahissaient, se portèrent en foule, dans le treizième ou quatorzième siècle, à Sumatra, dans l'intérieur des terres, vraisemblablement parce que l'or y était plus commun. Le mahométisme, qu'ils avaient reçu des Arabes, entra avec eux dans le Ménangcabo, et en devint bientôt la croyance unique. Si les contrées voisines, en l'adoptant, y mêlèrent d'autres fables, du moins conserve-t-il toute sa pureté dans la partie de l'île qui la première l'avait adopté. Aussi la plupart des ministres du coran vont-ils y faire leurs etudes ou y recevoir leur mission; aussi est-ce un lieu de pèlerinage pour un grand nombre de leurs sectateurs; aussi le prince qui la régit est-il regarde comme le chef de la religion; aussi ses parens, ses envoyes même sont-ils reçus partout avec des égards marqués.

A l'arrivee des Malais, un gouvernement presque patriarchal était le gouvernement de l'île en-

tière. Ils portèrent dans le premier établissement qu'ils y formèrent des lois féodales qui, avec le temps, s'étendirent à tous les lieux où ils acquirent de l'autorité.

Leur influence sur les mœurs ne fut pas moins marquée. Jusqu'alors l'indigène avait été doux, sobre, patient, hospitalier, réservé dans ses discours et dans ses actions, mais joueur, paresseux et chicaneur. Telle est du moins l'opinion qu'il en faut prendre dans les cantons écartés où ces conquérans n'ont pas pénétré. Aux lieux où ils ont eu des communications suivies, aux lieux où ils se sont rendus les maîtres, leurs vices se sont tous ou la plupart naturalisés. A Ménangcabo principalement, l'imitation a été si entière, qu'on en croirait tous les habitans, sans exception, sortis de la même tige. C'est un peuple généralement fier, ingrat, rusé, faux, indolent, opiniâtre, jaloux, féroce et vindicatif. Cependant il souffre les plus horribles tourmens avec la plus étonnante patience; il voit approcher la mort avec une résignation parfaite; espèce de stoïcisme que sa foi à la prédestination lui donne.

On parle différens jargons dans plusieurs provinces de Sumatra. La langue malaise est la seule usitée dans le Ménangcabo. On l'y écrit en caractères arabes, sur des écorces d'arbre, avec un fer pointu qui sert de style. Comme elle est très-douce, très-tendre, très-harmonieuse, elle se prête facilement au goût qui y est général pour les

chansons. Quelques commentaires du coran, quelques contes insipides, forment le reste de sa littérature. Jamais cet état n'eut des annales; il n'en aura vraisemblablement jamais.

Dans cet empire, les arts ont fait quelques pas de plus que les sciences. Les ouvrages de filigrane en or et en argent y sont portés à un degré de perfection remarquable. Quelques-unes de ses toiles sont recherchées même aux Indes. Le fer tiré de ses mines est passablement fondu, et son acier bien préparé. C'est de ses ateliers que sortent les armes blanches et les armes à feu dont se servent ses voisins. Ses canons sont d'un excellent calibre, et ils étaient déjà très-multipliés lorsque le pavillon portugais se montra pour la première fois dans ces mers lointaines.

A l'extrémité méridionale de l'île est le Lampoun, pays d'une assez grande étendue, à qui la nature a donné deux excellens ports sur le détroit de la Sonde, et dont un fleuve considérable, sorti d'un lac immense, arrose le centre. La contrée fut autrefois conquise par les monarques de Bantam, et resta long-temps sous leur domination. De Palembang, ville qu'ils avaient fondée ou beaucoup accrue, partaient les ordres qui devaient régir la province entière. L'exécution en était confiée aux chefs des différens cantons, dont on respectait l'investiture qu'ils avaient reçue. Des fers trop pesans furent à la fin rompus; et la puissance passa d'un prince étranger à un sultan par-

ticulier et héréditaire, que les circonstances firent depuis tomber sous le joug des Hollandais.

La partie montueuse du pays est la plus habitée. La population s'y porta vraisemblablement lorsque les côtes furent opprimées par un usurpateur avide, et elle n'y a pas reflué depuis, parce que des aventuriers sortis de Java les infestent trop souvent de leurs brigandages. L'avantage qu'un féroce voisin tire de ses armes à feu ne les a pas fait adopter par les naturels. Seulement aux instrumens de guerre anciennement connus ils ont ajouté une longue lance portée par trois guerriers, dont le premier dirige la pointe en se couvrant lui et ses compagnons d'un bouclier énorme.

C'est dans le Lampoun qu'on trouve les hommes les mieux faits, les plus belles femmes de Sumatra; et c'est là aussi que les mœurs sont singulièrement dépravées. Le commerce illégitime entre les deux sexes, si rare et si sévèrement puni dans le reste de l'île, y est ordinaire, et ne fait aucune sensation. Lorsque les preuves en sont trop publiques, on tâche d'unir les deux amans. Si le mariage n'a pas lieu, la fille continue à porter la tresse des cheveux et les bracelets, qui sont les marques de la virginité, et elle prend sa place comme vierge dans les assemblées.

Les fêtes sont plus multipliées, plus bruyantes, plus libres et plus mêlées d'étrangers à Lampoun que dans les autres parties de l'île. Souvent les lumières y sont éteintes pour ravir aux femmes ce

qu'elles peuvent avoir de bijoux en or ou en argent. Si la facilité que le voisinage de Java offre aux scélérats pour échapper à la punition n'a pas donné naissance à ce désordre, du moins contribue-t-il à le rendre plus commun, à le perpétuer.

Le coran a fait de grands progrès chez les Lampouns, mais sans les désabuser de leurs anciennes superstitions. Ils continuent en particulier à croire aux esprits des bois, et à couvrir d'offrandes les tombeaux de leurs ancêtres.

Le pays d'Achem occupe l'extrémité nord-ouest de l'île. Il ne s'enfonce guère que quarante ou cinquante milles dans l'intérieur des terres. Son étendue est un peu plus considérable sur la côte orientale, où se trouvent les villes de Pédic et de Pazay, autrefois célèbres, et un peu plus encore sur la côte occidentale, où ne furent jamais élevées que de faibles bourgades.

Ce royaume était très-florissant à la fin du quinzième siècle. Les navigateurs de l'Orient, depuis la mer Rouge jusqu'au Japon, en fréquentaient les ports, et y faisaient tous de nombreux échanges. Les Portugais qui, en 1509, abordèrent pour la première fois à Sumatra, furent les témoins de tant de prospérités, et, dans l'espoir de les partager, se fixèrent sur les frontières d'un état si riche. L'ambition de ces Européens, alors trop entreprenans, devint suspecte à un voisin qui avait beaucoup à perdre; et bientôt commencèrent entre les deux nations des hostilités qui continuèrent plus

d'un siècle. Si, durant ce long période, le trône d'Achem fut souvent ébranlé par les dévastateurs de l'Inde, ces conquérans, de leur côté, se virent plus d'une fois assiégés dans Malacca, l'établissement le plus important qu'ils eussent formé à l'est de l'Asie.

Les soins qu'exigeaient ces guerres interminables détournaient les souverains d'Achem de l'attention qu'ils auraient due à l'intérieur de leurs provinces. Cette négligence laissa prendre un grand accroissement à la féodalité qui s'y était plus ou moins anciennement glissée. Les nobles se permirent de fortifier leurs demeures et de s'y entourer de troupes. Dépouillés de ces moyens de résistance lorsque l'autorité se trouvait vigilante et ferme, ils ne manquaient jamais de les recouvrer sous les règnes orageux ou faibles. Pour sortir de cette alternative fatigante de soumission et d'indépendance, leur ambition les décida à faire passer la couronne aux femmes. Après cette révolution, douze d'entre eux conduisirent les affaires; et toutes les résolutions publiques devaient sortir du conseil qu'ils avaient formé. Ce gouvernement bizarre durait depuis soixante ans, lorsque la dernière reine mourut en 1700. Son neveu lui succéda après quelques légères commotions; mais alors l'état avait beaucoup perdu de son importance.

Sa capitale, qui porte aussi le nom d'Achem, est située, à deux lieues de la mer, dans une vaste

vallée formée par deux chaînes de hautes montagnes. Comme les édifices publics et particuliers y sont généralement séparés par des haies vives, la circonférence en est beaucoup plus grande que ne l'exigerait sa population. Les hautes marées, les inondations annuelles ont réduit tous les habitans sans exception à placer sur des piliers de six à sept pieds leurs maisons formées de branches de bambou entrelacées, et couvertes de feuilles de palmier. La cité n'est défendue que par ses marais, mais l'habitation du prince, qui en est à quelque distance, est entourée d'assez fortes murailles et d'une artillerie plus nombreuse que bien disposée. La rivière, qui conduit à ce grand marché, a plusieurs branches, qui toutes manquent d'eau dans la mousson sèche ; et les vaisseaux, durant cette partie de l'année, sont obligés de jeter l'ancre hors de son embouchure dans une excellente rade formée par un assez grand nombre de très-petites îles.

Le royaume est très-peuplé. Les habitans en sont plus grands et plus vigoureux que leurs voisins ; ils ont aussi plus de sagacité, plus d'instruction et plus d'énergie. La supériorité de leurs qualités physiques et morales dut originairement venir de la multitude d'étrangers qui se mêlèrent aux aborigènes. Ce premier levain a conservé un peu de sa fermentation, parce que les ports de cette contrée ont continué à être fréquentés de préférence aux autres ports de l'île.

La plupart des productions, la plupart des manufactures éparses dans le reste de Sumatra se retrouvent à Achem, et s'y retrouvent perfectionnées. Il sort en particulier de ses ateliers des toiles de coton, des étoffes de soie, des ouvrages d'orfévrerie, dont la consommation est très-étendue.

Les Achemois furent autrefois des navigateurs hardis et expérimentés. Les victoires que remportèrent leurs aïeux sur l'élément des tempêtes sont encore de nos jours le sujet le plus ordinaire de leurs chants et de leurs discours. Cependant leurs expéditions se sont peu à peu réduites à un cabotage plus ou moins animé autour de l'île. Les voyages de long cours sont tombés aux nations qui avaient perfectionné l'art de construire et de diriger les navires.

Le mahométisme, et le mahométisme surchargé de rites, est la religion des Achémois. Leurs lois criminelles furent autrefois et sont encore aujourd'hui atroces. La loi n'oppose aucune barrière à l'autorité du souverain héréditaire; mais ses volontés sont souvent contrariées par l'ambition des grands vassaux et par les caprices de la multitude. Il n'a, ainsi que les nobles, de revenu fixe qu'une assez faible mesure de riz que chaque propriétaire de terre est obligé de lui fournir. Les douanes, les péages, quelques branches d'un commerce exclusif peuvent seules le mettre en état de fournir à ses besoins personnels, de fournir aux dépenses publiques.

Pris dans son ensemble, Sumatra fournit aux nations des objets de quelque importance. L'or y fut toujours abondant, et l'est encore. Les Malais, établis en force partout où il se trouve, se sont arrogé le droit exclusif de le ramasser. Quelquefois ils en demandent aux torrens qu'ils ont détournés, et quelquefois à la terre qu'ils fouillent à la profondeur de cinq à six pieds; mais c'est principalement des sables pris dans les rivières qu'ils l'obtiennent. Comme il se trouve dans un état parfaitement métallique, il suffit de le dégager des particules de roche blanche ou de marbre qui s'y trouvent réunies. L'exportation annuelle s'en peut élever de mille à quinze cents marcs. Elle aurait été beaucoup plus considérable, si les Hollandais n'eussent échoué dans les tentatives, plusieurs fois renouvelées, d'ouvrir dans cette contrée des mines selon les principes reçus dans le reste du globe.

L'ancien et le nouvel hémisphère demandent également à Sumatra son poivre; aussi y est-il cultivé dans toutes les parties de l'île dont le sol et l'exposition lui sont favorables. De toutes les productions destinées pour l'étranger, c'est celle qui occupe le plus de bras, et qui procure le plus d'aisance. On fait tous les ans quinze ou vingt chargemens de cette épicerie, et le nombre en augmenterait encore, si ceux qui lui vouent leur travail devenaient jamais plus intelligens ou plus laborieux.

Le camphre est une huile ou résine volatile et pénétrante. L'arbre qui la donne s'élève à la hauteur du chêne; ses feuilles, disposées alternativement sur les rameaux, sont minces, luisantes, ovales, terminées en pointe, et exhalent, lorsqu'on les froisse, une odeur de camphre. Les fleurs, ramassées en bouquets, sont blanches, composées chacune de six pétales courts, au milieu desquels est un pistil entouré de neuf étamines; il devient, en mûrissant, une petite baie noirâtre de la grosseur d'un pois, et remplie d'une amande huileuse. Toutes les parties de l'arbre contiennent du camphre; mais on en retire une plus grande quantité du tronc, et surtout des racines. Pour cet effet on le coupe par tranches qu'on met avec de l'eau dans un vase de fer; la chaleur du feu allumé au-dessous fait élever le camphre, qui s'attache au chapiteau; il est ramassé avec soin et envoyé en Hollande, où on le purifie par une nouvelle distillation : tel est le camphre de la Chine et du Japon.

Celui qu'on tire de Sumatra est beaucoup plus parfait, et coûte trois ou quatre cent fois davantage; l'arbre qui le produit n'est pas encore bien connu des botanistes. On sait seulement qu'il s'élève moins que le premier; ses pétales sont moins allongés, son fruit plus gros, ses feuilles plus épaisses et moins odorantes. Pour en extraire le camphre on n'a point recours au feu; mais, après avoir fendu le tronc en éclats, on sépare cette

substance toute formée et logée dans les interstices des fibres, tantôt grumelée, et tantôt figurée en lames ou en grains, plus recherchés à mesure de leur volume et de leur pureté. Chaque arbre donne environ trois livres d'un camphre léger, friable et très-soluble, qui se dissipe à l'air, mais beaucoup plus lentement que celui du Japon et de la Chine.

Le camphre qui nous vient de ces deux dernières nations n'est que très-rarement employé intérieurement, parce qu'il porte à la tête. Son emploi dans la médecine paraît borné à dissiper les tumeurs, à arrêter les progrès de l'inflammation. Il en est tout autrement de celui de Sumatra, qui fortifie l'estomac, dissipe les obstructions, et augmente l'activité des autres remèdes auxquels il est joint.

L'arbre connu sous le nom de *benjoin* a des feuilles rudes, ridées, et d'une odeur très-forte. Il sort d'une semence ronde, brune, et de la grosseur dun pois. Peu de temps lui suffit pour atteindre à la hauteur et au diamètre dont il est susceptible. On fait alors, pendant sept ou huit ans, seulement à son écorce, des incisions, d'où découle une gomme ou résine plus abondante et meilleure au nord qu'au midi de l'île. En Europe, elle tient lieu d'encens dans plusieurs temples, et y est de quelque ressource pour la médecine. Les Asiatiques, principalement les Arabes et les Persans, s'en servent pour parfumer leurs maisons,

pour purifier l'air, pour éloigner les insectes.

Les mines d'étain sont abondantes à Palembang, plus abondantes encore à Banca, île voisine de ses côtes, et dépendante du sultan qui domine sur cette contrée. Elles sont toutes exploitées par des Chinois, et leur produit entier ou presque entier est porté à la Chine, où la consommation en est prodigieuse.

A l'exception de quelques éléphans privés que le roi d'Achem entretient par ostentation, les autres errent en troupeaux dans les campagnes, où ils laissent trop souvent d'affreux vestiges de leur passage. C'est de préférence sur les plantations de sucre qu'ils s'arrêtent. Mais ils y trouvent souvent la mort, que le cultivateur leur a préparée en empoisonnant une partie de ses cannes. Leur dépouille passe à la Chine ou en Europe, où l'ivoire est d'un grand usage.

Il se fait une grande consommation de cire à la Chine, au Bengale, dans d'autres parties de l'Inde; et Sumatra est une des îles qui fournissent le plus à cette espèce de besoin. Jamais on n'y a pensé à rassembler les abeilles dans des ruches. C'est dans les fentes de quelques rochers, c'est dans le creux de quelques arbres pourris qu'elles se réunissent d'elles-mêmes.

Le rotan est un roseau très-dur, dont l'emploi est assez étendu et fort varié. Il croît de lui-même sur la côte orientale de l'île. Les Hollandais en débitent beaucoup en Europe, et les marchands du

pays beaucoup davantage à l'occident de l'Inde.

Aux articles, tous de quelque valeur, dont il vient d'être parlé, ajoutez la vente d'un peu de cassia, d'un peu de salpêtre, d'un peu de soufre, de quelques nids d'oiseaux, et vous aurez une nomenclature exacte de ce que Sumatra fournit aux peuples qui ont formé avec lui des liaisons directes.

L'île reçoit en échange de la Chine des porcelaines, du tabac, des pots de fer, beaucoup d'autres ustensiles; des îles orientales, des toiles grossières et rayées, des fusils, des poignards, des chapeaux, des ceinturons de soie, et quelquefois du riz; du Bengale, de l'opium, de la mousseline et des taffetas; du Coromandel, du sel, des toiles de coton blanches et peintes; de l'Europe, du fer, du plomb, des ciseaux, des couteaux, du fil d'archal, et surtout des piastres. Cet argent, l'or, qui est une production de Sumatra même, servent à tous les gros paiemens dans un pays privé de monnaie locale. Jamais ni l'un ni l'autre ne s'y multiplient, sans qu'aucun observateur ait pu découvrir par quel canal tant de trésors s'écoulent.

Les naturels du pays exportaient autrefois eux-mêmes le superflu de leurs productions; eux-mêmes ils importaient le peu qui pouvait leur manquer. Ce soin appartient principalement aujourd'hui aux navigateurs des deux nations les plus commerçantes de l'Europe.

Les Hollandais tournèrent leurs voiles vers Sumatra en 1600, et y firent voir de nouveau leur pavillon deux ou trois ans après. Ce fut au port d'Achem qu'ils abordèrent dans l'un et l'autre voyage. Au premier, ils eurent un combat violent à soutenir; et, pour éviter une nouvelle action, il leur fallut abandonner dans le second les marchandises qu'ils avaient déposées sur le rivage. On fut instruit avec le temps de l'animosité qui régnait entre eux et les Portugais, regardés généralement comme les tyrans de l'Inde, et cette connaissance leur procura un accueil aussi favorable qu'ils pouvaient le désirer. Une union fondée sur des intérêts communs aurait pris vraisemblablement de la consistance, si les Hollandais n'eussent pas acquis de grandes possessions à Java, Le Sumatranais, voyant ses voisins sous le joug, craignit pour sa liberté, et détruisit les comptoirs que ses nouveaux amis avaient formés à Priaman, à Ticos, à Jambec. Dans la suite, ces marchands, toujours actifs et alors puissans, réussirent à placer six loges dans les positions de l'île qui leur parurent les plus favorables. Ils en furent chassés en 1781 par les Anglais; mais une paix dont toutes les nations belligérantes avaient un égal besoin ne tarda pas à les y rétablir.

Padang, situé sur la côte occidentale, fut longtemps le premier de leurs entrepôts. Le voisinage de Menangcabo y attirait une grande quantité de poudre d'or, qui était échangée contre des objets

plus ou moins précieux. Des actes répétés de mauvaise foi ou de tyrannie ont réduit à peu de chose les prospérités de ce grand marché. Il s'est vu forcé de céder la prééminence à Palembang, placé au nord-est, où, pour la somme d'environ soixante mille livres, la compagnie entretient un fort et une très-faible garnison. On lui livre tous les ans deux millions de poivre à vingt livres deux sous le cent, et un million et demi d'étain à soixante livres le quintal. Ce prix, quelque vil qu'il soit, est avantageux au souverain du pays, qui oblige ses sujets ou ses esclaves à lui livrer le fruit de leurs sueurs à un prix encore inférieur. On donne en paiement au prince asservi des grains, des étoffes, des armes et quelques piastres.

L'activité hollandaise s'étendait beaucoup plus loin avant que les Anglais, qui avaient autrefois occupé passagèrement de petites loges dans l'ile, s'y fussent solidement établis en 1685.

La côte orientale de Sumatra est généralement praticable. La péninsule de Malacca, Bornéo, et d'autres îles y rompent la force des vagues, et empêchent le ressac d'y accumuler des sables. Aussi est-ce à l'embouchure des fleuves, tous accessibles et plusieurs navigables, qui s'y jettent, que les Malais, excités par leur amour pour le commerce et par leur passion pour la piraterie, se sont établis. Il n'en est pas ainsi à l'ouest. Une mer violemment agitée sans interruption y entretient, à l'entrée de toutes les rivières, des bancs

étendus, que n'osèrent jamais franchir ceux des Asiatiques que la soif de l'or enivrait le plus. Alors les rivages étaient presque déserts, étaient presque incultes. Pour leur donner une espèce de vie, il fallait que les Anglais, franchissant les limites que l'élément des tempêtes paraissait avoir fixées aux nautonniers les plus intrépides, y formassent des colonies.

Avant l'arrivée de ces étrangers, les faibles peuplades fixées sur ces misérables plages, qui n'avaient que des chefs sans pouvoir, étaient perpétuellement en armes les unes contre les autres. Un désordre qui arrêtait ou ruinait les cultures contrariait trop les intérêts de la compagnie pour qu'elle ne s'occupât pas sérieusement du soin d'en arrêter le cours. Une médiation amicale fut tout ce qu'elle put d'abord se permettre. Son influence s'étendit à mesure que son autorité s'affermissait. Depuis qu'elle est devenue comme souveraine, la paix n'est plus troublée dans les districts qui lui sont asservis. Si leurs habitans ont de loin en loin à se plaindre de quelques vexations, ils les supportent sans trop d'impatience, à la vue des dissensions qui agitent habituellement leurs voisins.

Quelques Chinois se trouvaient dans les lieux où l'Anglais éleva ses premiers comptoirs. Les faveurs qu'on leur accorda d'abord, et qu'on ne cessa depuis de leur prodiguer, en augmentèrent peu à peu le nombre. Là, comme partout ailleurs, ils se montrèrent les plus patiens, les plus

infatigables cultivateurs du globe. Leur exemple ne fut pas tout-à-fait perdu. A leur imitation, les aborigènes se portèrent au travail avec moins d'indolence.

Les Malais, en horreur à tout l'Orient pour leur arrogance, leur férocité et leur perfidie, sortirent pour ainsi dire de leur caractère en faveur des Anglais. Eux seuls escortèrent ces Européens que la curiosité ou les affaires conduisaient dans les terres. Eux seuls portaient l'argent où les besoins plus ou moins pressans l'appelaient. Eux seuls remplissaient les fonctions de secrétaire pour les correspondances qu'il fallait entretenir dans l'intérieur du pays. Eux seuls arrêtaient les debiteurs négligens ou de mauvaise foi. Eux seuls occupaient les places de pilote ou de subrécargue sur les petits bâtimens qui longeaient la côte. Avec les Macaçars, ils avaient seuls la garde des portes inférieures. Dans ces emplois, la plupart délicats, leur conduite fut toujours hors de toute atteinte, et l'est encore.

La compagnie fut heureuse jusque dans ses esclaves. Ils la servirent comme domestiques, comme porte-faix, comme matelots, avec une résignation parfaite. Point de murmures, point de désertion, point de révolte; un traitement assez humain leur fit presque oublier dans les fers qu'ils étaient nés pour être libres.

Le fort Marlborough, situé sur une plaine exhaussée, saine, fertile, et à laquelle il ne manque

que l'avantage d'une rivière, est devenu le chef-lieu de la colonie. Au sud, ses principales dépendances sont Bencouli, Bantab, Sillebar. Le poivre y est cultivé avec plus ou moins de succès ; c'est même la seule production de quelque importance qui en sorte. Les autres objets qu'on en tire méritent à peine d'être nommés. Le commerce est plus animé au nord.

Ce ne fut qu'en 1752 que les Anglais se fixèrent à Natab. Lorsqu'ils placèrent un comptoir dans ce grand marché, les environs en étaient occupés par des aventuriers d'Oru, d'Achem, de Ménangcabo, qui étaient perpétuellement en guerre. Cependant ils étaient convenus de ne jamais s'attaquer durant la nuit, de ne combattre qu'après le lever du soleil, ou même seulement à quelques heures du jour. Peu à peu ils s'accoutumèrent à prendre le chef de la loge pour arbitre, et se mirent enfin sous la protection de la compagnie. Ses facteurs ne trouvèrent pas alors, et n'ont pas trouvé depuis la même déférence dans la ville, une des plus riches de l'Asie, et celle peut-être où les marchandises de l'Europe, des Indes et de la Chine, sont le plus avantageusement échangées contre l'or qui y est porté de l'intérieur des terres.

Un ou deux ans après s'être établis à Natab, les Anglais se portèrent plus au nord, à Tapalouny, dans une petite île, au fond d'une baie immense qui s'ouvre dans le pays des Battas. Ses

habitans y viennent troquer leur benjoin, leur camphre, leur coton et leur indigo contre un grand nombre d'objets qui leur manquent. Les Achémois firent seuls autrefois ce commerce. Ils ont eu plusieurs fois recours aux armes pour recouvrer ce qu'ils avaient perdu ; mais leurs tentatives ont toujours été infructueuses.

Le commerce qui peut se faire à Sumatra est abandonné tout entier aux agens de la compagnie ou aux marchands anglais qui s'y sont établis sous sa protection. Elle ne s'est réservé que l'achat exclusif du poivre.

A leur arrivée dans l'île, ses facteurs convinrent avec les chefs par lesquels ils avaient été appelés, et dans la suite avec d'autres chefs, que leurs sujets seraient obligés de cultiver cette plante, et de la cultiver pour la Grande-Bretagne seule, qui de son côté s'engageait à maintenir leur autorité, et à donner à chacun d'eux une gratification proportionnée à la fertilité de son territoire.

Le prix fut alors fixé à douze livres le quintal; mais il a été porté depuis à dix-huit, en y comprenant un et demi pour cent accordé au faible chef de chaque district. Le corps privilégié en tire annuellement deux mille quatre cents quintaux, dont la moitié prend la route de la Chine, et l'autre moitié est portée en Europe.

Heureusement pour ses possesseurs, la colonie ne fut pas féconde en grands évènemens. Durant le cours de plus de deux siècles, elle ne se vit

inquiétée par les aborigènes que lorsqu'elle menaça de les asservir par la construction du fort Marlborough, et encore ce démêlé tourna-t-il à son avantage. Il n'en fut pas ainsi d'une attaque qui lui vint du dehors.

Une folle contestation pour quelques déserts de l'Amérique septentrionale ranima, en 1756, les animosités de l'Angleterre et de la France, toujours mal éteintes, et trop souvent renouvelées pour leur bonheur mutuel et pour le repos du globe. A l'époque même où la cour de Versailles se voyait ravir ses possessions d'Asie, quelques-uns de ses navigateurs, excités par l'espoir du butin, tournèrent leurs voiles vers Sumatra. Ils y firent, en 1760, beaucoup de mal à leur ennemi, mais sans pouvoir s'enrichir de ses dépouilles, parce que tout ce qui était de quelque valeur avait été détourné à temps. Avant même la fin des hostilités, la colonie avait recouvré son activité.

Cet établissement avait toujours été subordonné au Coromandel. C'était de Madras qu'il recevait ses ordres; c'était à Madras qu'il rendait ses comptes. Ses chefs souffraient impatiemment cette servitude; ils la trouvaient gênante; ils la trouvaient humiliante; ils la trouvaient ruineuse. Leurs efforts pour obtenir un changement furent longtemps inutiles. Ce ne fut qu'en 1763 qu'ils réussirent à secouer le joug qu'on leur avait imposé aux Indes, et à se trouver sous la dépendance immédiate de la direction d'Europe.

Les Portugais furent les premiers des Européens qui abordèrent à Siam. Ils ne bouleversèrent pas l'état, et, contre leur usage, s'y conduisirent toujours en vrais négocians. Un grand nombre d'entre eux s'y réfugièrent après la perte de Malacca. Leurs descendans, au nombre de sept à huit cents, forment encore près de Juthia, capitale du royaume, quelques villages, où ils croupissent dans la mollesse, dans le libertinage et dans la misère. Le milieu du dernier siècle y vit se lever un comptoir anglais qui devenait de jour en jour plus florissant; celui qui le dirigeait déplut au gouvernement du pays, et fut chassé. Ses maîtres trouvèrent au-dessous d'eux de souffrir une insulte si éclatante, et ordonnèrent à tous leurs agens de se retirer. Après eux se montrèrent les Français, qui disparurent après avoir donné des preuves trop multipliées de leur légèreté, de leur présomption, et de leur inexpérience dans le commerce.

XIII. Commerce des Hollandais à Siam.

Les Hollandais, qui avaient prévenu les deux dernières nations à Siam, y restèrent après elles. Le souverain, qui croyait avoir un besoin absolu de leur ministère, s'engagea à recevoir de leurs mains toutes les marchandises étrangères que ses sujets étaient obligés de prendre dans ses magasins, et à leur livrer toutes les productions de ses états dont il s'était réservé la vente exclusive. Avec le temps, d'autres navigateurs lui offrirent des conditions plus avantageuses, et ses premiers

engagemens furent plus ou moins ouvertement violés. Comme les monopoleurs n'avaient pu obtenir la liberté de fortifier les loges qu'ils avaient construites près de l'entrée du Menan et au voisinage de la capitale, il leur fut impossible de soutenir par la force ce qu'ils appelaient leurs droits. Leurs opérations, originairement si lucratives, se réduisirent successivement à très-peu de chose. Batavia n'y expédie plus annuellement qu'un navire chargé de chevaux de Java, de sucre, d'épiceries et de toiles. Il en rapporte de l'étain à soixante-dix-sept livres le cent, de la gomme-laque à cinquante-sept livres aussi le cent, de l'ivoire à un écu la livre, et de loin en loin un peu de poudre d'or. La compagnie ne tient à cette liaison que par le bois de sapan, qu'on ne lui vend que cinq livres quelques sols le quintal, et qui lui est nécessaire pour l'arrimage de ses vaisseaux. Sans ce besoin, elle aurait renoncé depuis long-temps à un commerce dont les frais excèdent le bénéfice.

XIV. Situation des Hollandais à Malacca.

Il est généralement connu que Malacca était un des premiers marchés, ou même le premier marché des Indes avant qu'en 1511, il fût tombé sous la domination des Portugais. Le siége qui les en rendit les maîtres coûta beaucoup de sang aux habitans. Leurs richesses devinrent la proie du vainqueur. Ceux d'entre eux auxquels le nouveau joug était le plus odieux allèrent chercher ailleurs un asile. Les navigateurs s'éloignèrent

d'une rade où ils ne retrouvaient pas l'accueil, la modération, la justice, les bénéfices, qui jusqu'alors les y avaient attirés. Toutes ces causes réunies firent perdre à la ville ce qu'elle avait eu autrefois d'importance. Cependant les Hollandais voyaient toujours avec chagrin cette place au pouvoir de leur ennemi. Ils l'assiégèrent deux fois inutilement. En 1641, leur flotte l'attaqua du côté de la mer, tandis que le roi de Johor, leur allié, la battait par terre; et alors le succès couronna leur entreprise.

La nouvelle révolution n'a pas rendu à Malacca ce que la tyrannie portugaise lui avait ravi. Toute l'action du commerce s'y réduit à fournir un peu d'opium et des toiles communes aux peuplades voisines, qui paient avec de l'étain, de l'ivoire, et de loin en loin avec de la poudre d'or. Les bénéfices qu'on peut faire sur ces échanges ne passent pas deux cent mille francs, et les douanes ne rendent qu'une somme égale. Ce double produit ne suffit jamais pour couvrir les dépenses de gouvernement. Il lui en coûte annuellement quarante à cinquante mille livres pour combler le vide.

XV. Commerce des Hollandais à la côte de Coromandel.

Ce sacrifice pouvait paraître léger lorsque, pour naviguer de l'orient à l'occident, et de l'occident à l'orient de l'Asie, il fallait longer nécessairement les détroits de Malacca et de la Sonde, dont les Hollandais étaient seuls les maîtres. Les deux passages sont devenus moins importans depuis

qu'on a découvert ceux de Baly et de Lambek. Cependant, comme les premiers sont encore les plus sûrs et les plus fréquentés, il est raisonnable de penser que la république ne permettra jamais qu'une société marchande à ses ordres abandonne l'un ou l'autre pour le faible motif d'une modique économie.

Peu après leur arrivée aux Indes, les Portugais tournèrent leurs regards avides vers Ougly, ville d'un très-grand commerce, située sur les bords du Gange, à trente-six lieues de l'embouchure de ce grand fleuve. Ils s'en emparèrent, et y portèrent cet esprit de domination qui partout les rendait odieux. Les Mogols, devenus les maîtres du Bengale, furent blessés de l'insolence de ces Européens, et entreprirent, en 1632, de les exterminer. Le général tartare aurait été obligé, dit-on, de lever le siége, si quelques officiers mécontens de leurs chefs ne lui eussent bassement livré une des portes de la citadelle. Le massacre fut épouvantable; mais les vaincus s'étaient tellement multipliés dans ce riche établissement, que douze ou treize mille de tout âge et de tout sexe échappèrent au glaive ennemi. Tous furent conduits à Agra. Parmi ces prisonniers se trouvait un moine qui eut l'art et le bonheur de plaire à l'empereur. Au bout de seize ans d'esclavage, il obtint de Chah-Djehan sa liberté et celle de ses compagnons d'infortune, que le temps et les chagrins avaient réduits à quatre mille. Il leur fut même accordé,

sous les murs de leur première demeure, un petit territoire nommé Handel. C'est là que leurs descendans végètent, ayant oublié leur patrie, après en avoir été oubliés.

Les Hollandais, qui poursuivaient partout les Portugais, ne les oublièrent pas à Ougly. A deux milles de ce fameux marché, ils placèrent un comptoir connu sous le nom de Chinchoura. Avec le temps, les loges se multiplièrent; mais ce fut toujours la principale, celle d'où partaient les ordres, celle où tout aboutissait. Le Bengale était pour la compagnie hollandaise, comme pour les autres associations, le théâtre du plus riche, du plus lucratif commerce des Indes. Elle craignit de le perdre à l'époque où les Anglais asservissaient cette contrée. Dans la vue d'arrêter leurs progrès, on expédia de Batavia sept vaisseaux, qui, dans le mois d'août 1759, débarquèrent à un mille de Calcutta quinze cents hommes, dont sept cents étaient Européens. Troupes et navires, tout fut intercepté. Pour en obtenir l'élargissement, il fallut que les vaincus s'engageassent à dédommager le vainqueur des dépenses de la guerre, et à ne jamais entretenir plus de cent vingt-cinq soldats, dans tous leurs établissemens. Cette humiliation n'est pas la seule ni peut-être la plus grande qu'on ait eue à éprouver de la part des nouveaux dominateurs. Ils ont trop bien compris que l'avilissement de leurs rivaux était le plus sûr moyen de se débarrasser de leur concurrence.

Bimilipatnam, Paliacate, Sadraspatnam, furent les premiers comptoirs que les Hollandais formèrent sur la côte de Coromandel. Aucun de ces établissemens ne remplissait complètement leurs vues, et leurs regards se tournèrent vers Négapatnam, bourgade originairement obscure, mais qui, sous la domination portugaise, était devenue une place de quelque importance. Ils l'assiégèrent en 1658, et s'en emparèrent aussi facilement qu'ils l'avaient fait des autres possessions de cette nation dégénérée. Dans leurs mains la ville acquit un nouvel éclat, après surtout que son territoire eut été agrandi de dix ou douze villages, qui ne tardèrent pas à se remplir de manufactures.

La compagnie a depuis envoyé à Négapatnam du fer, du plomb, du cuivre, de l'étain, du bois de charpente, de l'arak, du sucre, du poivre, des épiceries, de la toutenague, espèce de minéral qui participe du fer et de l'étain, objets sur lesquels elle a pu gagner annuellement un million. Ses douanes lui ont rendu un peu moins de cent mille livres. Ce double profit a été absorbé par les dépenses de gouvernement ou de navigation. Il n'y eut donc de bénéfice que celui qu'on a pu faire sur les quatre ou cinq mille balles de toiles qui ont été fabriquées dans la loge principale, ou qui y ont été envoyées par les loges subalternes, et dont les unes ont trouvé leur débouché à l'est de l'Asie, les autres en Europe.

Tel était l'état des choses lorsqu'en 1782 Ne-

gapatnam fut assiégé par les Anglais, et forcé de capituler malgré les secours que lui avait fournis Haïder-Aly-khan. Ses anciens possesseurs furent obligés de le céder, par le traité de paix de 1783, à l'Angleterre, qui en est restée maîtresse.

XXI. Établissement des Hollandais à Ceylan.

Ce fut en 1518 que les Portugais, conduits par Lopès Soarez, successeur immédiat d'Albuquerque, firent voir pour la première fois leur pavillon dans cette île aussi saine que fertile. Après avoir abordé à Gale, ils tournèrent leurs voiles vers Colombo, avec le projet d'y former un établissement solide et indépendant. Une flotte de dix-sept vaisseaux, chargée de huit cents Européens, de plusieurs navires de Cochin, et de quelques troupes malabares, en imposa au souverain, et lui arracha son consentement. Des Arabes fixés à sa cour lui firent honte de sa faiblesse; et on ordonna des dispositions pour violer impunément une parole trop précipitamment donnée. Au point du jour le vice-roi aperçut des retranchemens élevés pendant la nuit. Il les attaqua, et les emporta après avoir éprouvé une médiocre résistance. En punition de ce que les vainqueurs appellent une trahison, le malheureux prince fut condamné à construire pour ses tyrans une citadelle, à faire hommage à Emmanuel de sa couronne, à payer une redevance annuelle en éléphans, en pierres précieuses et en cannelle.

Quelle qu'eût été anciennement l'organisation de Ceylan, qu'il eût alternativement obéi a un

seul ou a plusieurs despotes, à l'arrivée des Portugais, il était partagé en huit ou neuf petites principautés. Cette disposition des choses était favorable aux dévastateurs de l'Inde. Ils en profitèrent pour porter la division dans ces différens états, pour usurper ceux qui étaient le plus à leur convenance, pour rendre les autres leurs tributaires, et pour faire une guerre vive à ceux qui se refusaient au joug.

Le roi de Candi, gardé par ses forêts, par ses précipices et par ses montagnes, fut celui de tous qui fit la résistance la plus opiniâtre. Il combattait encore pour sa liberté, lorsqu'en 1602, l'amiral hollandais Spilbergen vint lui offrir les secours de sa patrie. Ils furent acceptés avec transport. *Vous pouvez assurer vos maîtres*, lui dit le monarque, *que, s'ils veulent bâtir un fort, moi, ma femme, mes enfans, nous serons les premiers à porter les matériaux nécessaires pour sa construction.*

Après une négociation si heureusement terminée, on devait s'attendre à voir arriver sans délai sur les côtes de Ceylan les escadres de la république. Cependant, quelle qu'en fût la raison, elles ne s'y montrèrent qu'en 1638. Leur première opération fut d'enlever aux Portugais Batecalo, et deux ans après Trinquemalé, Punto de Gale et Negumbo. D'autres entreprises plus ou moins importantes les occupèrent jusqu'en 1658. Des efforts bien combinés mirent alors à la possession des Hollandais Manar, Jafanapatnam, Co-

lombo, tout ce qui restait dans la dépendance de la nation européenne, qui depuis un siècle et demi remplissait le pays de brigandages, d'atrocités et de perfidies.

Il s'agissait de rendre ces conquêtes aussi utiles quelles pouvaient l'être. Une société de monopoleurs ne devait voir cet avantage que dans un commerce exclusif. On se l'assura en établissant des postes fortifiés dans toute la circonférence de l'île.

Ces précautions étaient de nature à déplaire aux insulaires, dont il était pourtant important de ne pas aliéner la confiance. Du temps de la tyrannie portugaise, ceux d'entre eux qui habitaient les bords de la mer, et qui détestaient une domination étrangère, se retiraient la plupart dans l'intérieur des terres aux premières hostilités. Ils n'attendaient pas même toujours des combats pour s'éloigner; et quelquefois ils prenaient cette résolution à la moindre mésintelligence qu'ils apercevaient entre leurs anciens et leurs nouveaux maîtres. Privés des bras qui leur donnaient des richesses, les usurpateurs étaient alors obligés de pénétrer les armes à la main dans un pays coupé de tous côtés par des rivières, des bois, des ravins, des rochers.

Pour prévenir ces mouvemens, souvent dangereux et toujours nuisibles, les Hollandais mirent tout en œuvre pour gagner la bienveillance du roi de Candi, qui était parvenu à réduire sous ses lois

tout ce qui n'était pas soumis à ces avides républicains. Ils lui envoyaient des ambassades éclatantes ; ils lui faisaient de riches présens ; ils transportaient sur leurs navires ses prêtres à Siam pour y étudier la religion, qui était la même que la sienne. Quoiqu'ils eussent conquis sur le Portugal les forteresses et les terres qu'ils occupaient, ils se contentaient d'être appelés par ce prince *les gardiens de ses rivages*. Pour lui plaire, ils n'oubliaient aucun des moyens qui, dans tous les temps, réussirent le mieux avec les despotes de l'Asie.

Des ménagemens si marqués ne furent pas cependant toujours suffisans pour maintenir la paix. L'harmonie fut troublée à plusieurs reprises. De toutes les guerres que des intérêts opposés excitèrent, celle qui finit le 14 février 1766 fut la plus vive, la plus opiniâtre et la plus sanglante. Comme la compagnie donnait la loi à un monarque chassé de sa capitale et errant dans les forêts, elle fit un traité très-avantageux. On reconnut sa souveraineté sur toutes les contrées dont elle était en possession avant les troubles. La partie des côtes qui était restée aux naturels du pays lui fut abandonnée. Le droit de peler la cannelle dans toutes les plaines lui fut assuré, et la cour s'engagea à lui livrer la meilleure des montagnes à quarante sols la livre. Ses commis furent autorisés à étendre le commerce partout où ils verraient jour à le faire avantageusement. Le gouvernement s'engagea à ne point former de liaison avec aucune puissance

étrangère, à livrer même tous les Européens qui pourraient s'être glissés dans l'île. Pour prix de tant de sacrifices, la compagnie promit de payer annuellement au roi la valeur que les rivages cédés lui produisaient, et permit que ses sujets y allassent ramasser gratuitement le sel nécessaire à leur consommation. Ces arrangemens ont achevé de rendre les Hollandais souverains de Ceylan.

Comme commerçans, ils en exportent des pierres précieuses d'une qualité inférieure, qui trouvent leur débouché au Coromandel; une centaine de balles d'assez belle toile fabriquée par des Malabares à Jafanapatnam, où ils sont fixés de temps immémorial; quelques faibles parties de poivre, de café, de cardamome, productions cultivées depuis peu dans l'île; un petit nombre d'éléphans, qui vont augmenter et partager les maux de la guerre sur le continent.

L'arec est un objet plus considérable. Il croît sur une espèce de palmier qui a, comme le cocotier, des racines fibreuses, une tige cylindrique, marquée d'inégalités circulaires; de grandes feuilles ailées, engaînées à leur base, recouvertes d'un tissu réticulaire lorsqu'elles sont jeunes; des régimes de fleurs mâles et femelles mêlées ensemble et renfermées avant leur épanouissement dans des spathes. On le distingue, parce que son tronc est également droit dans toute sa longueur; les divisions des feuilles sont plus larges; celles qui terminent la côte sont ordinairement tronquées

et dentelées à la pointe. La plus grande différence consiste dans le fruit, qui a la forme d'un œuf. Son écorce est lisse et assez épaisse. Le noyau qu'elle environne est blanchâtre, d'une substance analogue à celle de la muscade et de même grosseur, mais plus dure et veinée intérieurement. Ce fruit est d'un grand usage en Asie. Lorsqu'on le mange seul, comme font quelques Indiens, il appauvrit, dit-on, le sang. Cet inconvénient n'est pas à craindre lorsqu'il est mêlé avec le bétel.

Le bétel est une plante qui rampe ou grimpe, comme le lierre, le long des arbres ou des supports auxquels elle s'attache par de petites racines. De chaque nœud de sa tige sarmenteuse part une feuille presqu'en cœur, assez longue et rétrécie à son extrémité comme celle du liseron, marquée pour l'ordinaire de sept nervures plus ou moins apparentes. Les fleurs, disposées en épi serré, viennent aux aisselles des feuilles, et ressemblent aux fleurs du poivrier, avec lequel cette plante a beaucoup d'affinité. Le bétel croît partout et dans toute l'Inde, mais il ne prospère véritablement que dans les lieux humides et glaiseux. On en fait des cultures particulières, qui sont très-avantageuses, à cause de son usage habituel.

A toutes les heures du jour, même de la nuit, les Indiens mâchent des feuilles de bétel, dont l'amertune est corrigée par l'arec, qu'elles enveloppent toujours. On y joint constamment du

chounam, espèce de chaux brûlée faite avec des coquilles. Les gens riches y ajoutent souvent des parfums qui flattent leur vanité ou leur sensualité.

On ne peut se séparer avec bienséance, pour quelque temps, sans se donner mutuellement du bétel dans une bourse : c'est un présent de l'amitié qui soulage l'absence. Il faut avoir la bouche toujours parfumée de bétel, à moins qu'on ne doive se présenter à ses supérieurs. Les femmes galantes font le plus grand usage du bétel, comme d'un puissant attrait pour l'amour. On prend du bétel après les repas ; on mâche du bétel durant les visites ; on s'offre du bétel en s'abordant, en se quittant : toujours du bétel. Si les dents ne s'en trouvent pas bien, l'estomac en est plus sain et plus fort. C'est du moins un préjugé généralement établi aux Indes.

La pêche des perles est encore un des revenus de Ceylan. Cette pêche, bornée à l'espace de mer rempli de bas-fonds qui sépare Ceylan de la terre ferme, appartenait de temps immémorial au naïk ou souverain du Maduré. C'était lui qui fixait l'époque où elle devait commencer. Cinq à six mille de ses sujets se rendaient au temps marqué sur le rivage. Le signal du départ était donné, et les barques fendaient les flots. Dès que les plongeurs les avaient suffisamment remplies, les huîtres étaient deposées sur le continent, où elles restaient enterrées dans le sable

jusqu'à ce que la chaleur les eût assez pourries pour qu'on en pût facilement retirer les perles. Celles qui avaient été pêchées le premier jour appartenaient au prince, et celles des jours suivans étaient mises en commun. Aussitôt qu'elles étaient nettoyées et séchées, on les passait par une espèce de tamis qui décidait de leur grosseur. Une foire de deux mois leur servait de débouché. Les plus petites, que nous appelons semence de perles, se vendaient au poids, et les autres selon leur beauté.

Malgré l'esprit d'invasion qui animait les Portugais à leur arrivée aux Indes, on leur vit respecter cette source de richesses. Dans la crainte même d'effrayer ceux qui y puisaient, ils ne formèrent pas le moindre établissement à Tutucorin, à Calipatnam, dans aucun des lieux qu'occupait cette branche d'industrie. Leur gouvernement poussa même l'attention jusqu'à fournir régulièrement deux bâtimens armés en guerre pour écarter les pirates du Malabar ou des Maldives, qui jusqu'alors avaient trop souvent troublé la pêche : cette modération eut sa récompense. Toutes ou la plupart des perles passèrent dans les mains des marchands portugais, et ils les obtenaient toujours à fort bon marché, parce que personne n'osait enchérir sur eux.

Les Hollandais se montrèrent plus oppresseurs que ceux dont ils avaient si souvent et si hautement blâmé la tyrannie. Ils s'approprièrent le

droit dont leurs prédécesseurs avaient laissé jouir les aborigènes; mais cette usurpation ne fut pas aussi lucrative qu'on l'avait espéré. Le banc s'était épuisé peu à peu, et ce n'est plus que de loin en loin qu'il est avantageux de le fouiller; alors la pêche est affermée, et, tout calculé, on peut la faire entrer pour deux cent mille francs dans les revenus de la compagnie. Il se trouve sur les mêmes côtes une coquille appelée *chanque*, dont les Indiens de Bengale font des bracelets. La pêche en est libre, mais le commerce en est exclusif.

Après tout, le grand objet de la compagnie, c'est la cannelle, qui est le produit d'une espèce de laurier. La racine de cet arbre est rameuse, couverte d'une écorce très-odorante, dont on retire un véritable camphre par la distillation. Son tronc, médiocrement haut, se partage en plusieurs branches. Ses feuilles, presque toujours opposées et persistantes, sont ovales, aiguës, marquées de trois nervures principales. Elles sont d'un vert foncé, et ont l'odeur du girofle. C'est dans leur aisselle ou aux extrémités des rameaux que l'on trouve des bouquets de fleurs blanches fort petites, composées chacune de six pétales, de neuf étamines et d'un pistil, qui devient, en mûrissant, une petite baie de la forme et de la consistance d'une olive, remplie d'un noyau osseux. Selon quelques observateurs, le pistil et les étamines sont séparés et portés sur deux individus différens,

l'un mâle, qui a les feuilles plus aiguës, et l'autre femelle, qui les a plus arrondies. La baie, bouillie dans l'eau, rend une huile qui surnage et qui se brûle. Si on la laisse congeler, elle acquiert de la blancheur et de la consistance, et l'on en fait des bougies d'une odeur agréable, mais dont l'usage est réservé au roi de Ceylan.

Le bois n'a point d'odeur. Il n'y a de précieux dans l'arbre que l'écorce, formée de trois couches, qui recouvre le tronc et les branches. Aux mois de février et de septembre, c'est-à-dire, lorsque la séve est le plus abondante, on enlève les deux couches extérieures, ayant soin de ne point endommager celle qui touche immédiatement le bois, pour qu'il puisse plus facilement recouvrer une nouvelle écorce, que l'on enlève, comme la première, au bout de dix-huit mois. Ces écorces, dépouillées de l'épiderme gris et raboteux, coupées par lames et exposées au soleil, se roulent en se séchant.

Les vieux cannelliers ne donnent qu'une cannelle grossière et presque insipide; mais il suffit, pour les rajeunir, d'en couper le tronc. La souche produit alors beaucoup de nouvelles tiges qui ne laissent rien à désirer.

La cannelle, pour être excellente, doit être fine, unie, facile à rompre, mince, d'un jaune tirant sur le rouge, odorante, aromatique, d'un goût piquant, et cependant agréable. Celle dont les bâtons sont longs et les morceaux petits est pré-

férée par les connaisseurs. Elle contribue aux délices de la table, et fournit d'abondans secours à la médecine.

A Ceylan, l'art de dépouiller les cannelliers est une occupation particulière, et la plus vile des occupations. Par cette raison, elle est abandonnée aux seuls chalias, qui forment la dernière des castes. Tout autre individu qui se livrerait à ce métier serait ignominieusement chassé de sa tribu.

L'île entière n'est pas couverte de cannelliers, comme on le croit communément; et l'on ne peut pas dépouiller tous ceux qui y croissent. Les montagnes habitées par les Bédas en sont remplies; mais cette nation singulière ne permet l'entrée de son pays, ni aux Européens, ni aux Chingulais; et, pour y pénétrer, il faudrait livrer des combats sans nombre. Les Hollandais achètent la plus grande partie de la cannelle dont ils ont besoin à leurs sujets de Negombo, de Columbo, de Punto de Gale, les seuls districts de leur domination qui en fournissent. Le reste leur est livré par la cour de Candi, à un prix plus considérable. L'une compensée par l'autre, elle ne leur revient qu'à 12 sous la livre.

Le revenu territorial, les douanes et les petites branches de commerce, ne rendent pas annuellement, à Ceylan, plus de deux millions de livres. Son administration et sa défense coûtent deux cent mille francs de plus. Le vide est rempli par les bénéfices qu'on fait sur la cannelle.

C'est Columbo qui est le chef-lieu de la colonie. Sans les dépenses que les Portugais avaient faites à cette place, les vices de sa rade auraient vraisemblablement déterminé leur vainqueur à établir son gouvernement et ses forces à Punto de Gale, dont le port, quoique trop serré et d'un accès difficile, est fort supérieur. On aurait encore trouvé plus de commodités et de sûreté à Trinquemalé ; mais cet excellent et vaste port est placé dans un terrain trop ingrat et trop éloigné des productions vénales pour qu'on ait jamais pu raisonnablement songer à en faire un entrepôt. Il serait plus aisé de former des projets utiles pour la prospérité de ce grand établissement.

A Ceylan, beaucoup plus encore que dans le reste de l'Inde, les terres appartiennent en propriété au souverain. Ce système destructeur a eu dans cette île les suites funestes qui en sont inséparables. Les peuples y vivent dans l'inaction la plus entière. Ils sont logés dans des cabanes ; ils n'ont point de meubles ; ils vivent de fruits ; et les plus aisés n'ont pour vêtement qu'une pièce de grosse toile, qui leur ceint le milieu du corps. Que les Hollandais fassent ce qu'on peut reprocher à toutes les nations qui ont établi des colonies en Asie de n'avoir jamais tenté ; qu'ils distribuent des terrains en propre aux familles, elles oublieront, détesteront peut-être leur ancien souverain ; elles s'attacheront au gouvernement qui s'occupera de leur bonheur ; elles travailleront,

elles consommeront. Alors l'île de Ceylan jouira de l'opulence à laquelle la nature l'a destinée. Elle sera à l'abri des révolutions, et en état de soutenir les établissemens du continent voisin, qu'elle est chargée de protéger.

XVII. Commerce des Hollandais à la côte de Malabar.

Cochin, sur la côte de Malabar, entre neuf et dix degrés de latitude septentrionale, fut la première contrée où les Portugais trouvèrent un accueil favorable à leur arrivée aux Indes. Quelques années après on leur y permit de bâtir sur les bords de la mer, à l'entrée d'une grande rivière, une forteresse, sous laquelle se forma très-rapidement une ville florissante. L'acquisition de Goa lui fit perdre un peu de son importance. Cependant elle continua de s'enrichir, de s'embellir; et, quelle qu'en fût la raison, la société y eut toujours un agrément qui ne se trouvait pas dans les autres établissemens. Aussi était-il passé en proverbe que la Chine était le meilleur endroit pour gagner de l'argent, et Cochin pour le dépenser.

La place conservait encore un reste de prospérité, lorsqu'en 1662 elle fut attaquée par les Hollandais. A peine le général batave l'avait-il investie, qu'on l'instruisit de la réconciliation du Portugal avec sa patrie. La nouvelle fut tenue secrète. On précipita les attaques, et les assiégés, fatigués par des assauts continuels, se soumirent le huitième jour. Le lendemain, une frégate expédiée de Goa apporta les articles de la paix. Pour justifier sa mauvaise foi, le vainqueur prétendit

que ceux qui se plaignaient avec tant de hauteur avaient tenu, quelques années auparavant, la même conduite dans le Brésil.

La ville occupait un très-vaste terrain, couvert d'édifices publics, de palais, de jardins, d'églises et de monastères. C'était beaucoup trop d'étendue et beaucoup trop de magnificence pour les nouveaux possesseurs. Ils détruisirent la plupart de ces édifices, et entourèrent le peu qu'ils crurent devoir en conserver d'un rempart épais flanqué de quelques bastions.

Les conquérans se flattèrent d'abord que toutes les productions du Malabar allaient se concentrer dans leur rade, et que le globe entier serait réduit à les recevoir de leurs navigateurs, ou à les venir chercher lui-même dans leurs magasins, au prix qu'eux-mêmes y voudraient mettre. Cette espérance fut trompée. Les nations européennes qui fréquentaient les mers des Indes formèrent des établissemens sur la côte de cette région, et entrèrent en concurrence avec eux dans tous les marchés des deux mondes.

Peu à peu le commerce des Hollandais à Cochin s'est réduit à la vente d'un peu d'alun, de benjoin, de camphre, de sucre, de toutenague, de fer, de cuivre, d'étain, de vif-argent, objets sur lesquels ils peuvent gagner au plus quatre cent mille francs, qui, avec les cinquante mille écus que produisent les douanes, forment un total de cinq cent cinquante mille livres. Dans

la plus profonde paix, les dépenses du gouvernement s'élèvent à cinq cent dix mille livres. Il ne reste donc que trente à quarante mille livres, somme évidemment insuffisante pour l'armement du vaisseau qui a porté les marchandises, et qui retourne à Batavia chargé de kaire pour les besoins du port.

La compagnie, il est vrai, tire de son comptoir deux millions pesant de poivre, qui est porté sur des bateaux à Ceylan, où il est versé dans les vaisseaux qu'on y expédie pour l'Europe. Il est encore vrai que, par ces capitulations, elle ne paie le cent du poivre que trente-huit livres, quoiqu'il coûte depuis quarante-trois jusqu'à quarante-huit aux associations rivales, et même plus cher aux négocians particuliers. Mais nous ne craindrons pas d'être combattu par des hommes vraiment instruits quand nous affirmerons que le bénéfice que peut donner cette denrée est plus qu'absorbé par les troubles qui agitent sans cesse ces contrées.

XVIII. Établissement des Hollandais au Cap de Bonne-Espérance.

Quoi qu'il en soit, les Hollandais s'aperçurent au milieu de leurs succès qu'il leur manquait un lieu de relâche, où ceux de leurs vaisseaux qui allaient aux Indes ou en revenaient pussent trouver des rafraîchissemens. Le Cap de Bonne-Espérance leur parut propre à cette destination.

Barthelemi Diaz le découvrit en 1493; mais l'honneur de s'avancer au-delà était réservé à Vasco de Gama. Ni cet amiral, ni les navigateurs

de sa nation qui les premiers suivirent ses traces, n'y débarquèrent. On se borna pendant quelque temps à jeter l'ancre devant l'île Roben, où les navires pouvaient renouveler aisément leur eau.

Une escadre qui manquait totalement de vivres aborda enfin au continent en 1509. Soit que les naturels du pays se défiassent de ces étrangers, soit que ces étrangers, auxquels des succès constans avaient inspiré une hauteur intolérable, voulussent enlever de force les troupeaux qui couvraient les campagnes, il y eut un combat sanglant entre les deux nations. Un assez grand nombre de Portugais restèrent sur la place; et François d'Almeyda lui-même, qui revenait en Europe chargé des brillans lauriers qu'il avait cueillis au Malabar, périt d'une flèche empoisonnée dans la baie de Saldanha. Cet événement donna aux sujets de la cour de Lisbonne de l'éloignement pour une terre où leur sang avait été versé sans gloire, et ils ne s'y montrèrent pas de nouveau.

Un siècle après, ces plages furent reconnues et fréquentées par les Hollandais. Jamais ils ne s'y éloignaient du rivage; et ils attendaient toujours, dans un petit fort rapidement élevé, à chaque voyage, qu'on leur amenât des bœufs et des moutons. Leur coutume était de laisser dans le trou de quelque rocher une instruction où les navigateurs qui les suivaient devaient trouver d'u-

tiles lumières. Cet ordre de choses ne discontinua pas jusqu'en 1650.

A cette époque, le chirurgien Van-Riebeck eut des idées plus étendues. Un séjour de quelques semaines avait mis cet homme judicieux en état de voir qu'une colonie placée à cette extrémité méridionale de l'Afrique serait très-utile aux bâtimens chargés d'entretenir la communication de l'Europe avec l'Asie. Le corps qu'il servait se reposa sur lui du soin de former cet établissement; et il se montra digne de tant de confiance. Il fit régler que soixante acres de terre seraient accordés à tous les individus qui consentiraient à aller habiter cette région; qu'on fournirait des grains, des bestiaux, des ustensiles à ceux d'entre eux qui auraient besoin de ces secours; que, pour adoucir ou pour partager leurs fatigues, ils recevraient des compagnes modestement élevées dans les hospices charitables de la métropole; que les cultivateurs qui se déplairaient dans le pays, ou ne pourraient pas s'habituer à son climat, auraient, après un séjour de trois années, la liberté de s'en retirer, et le droit de disposer à leur gré de leurs propriétés. Cet arrangement pris, on mit à la voile.

La grande contrée qu'on se proposait de mettre en valeur était occupée par les Hottentots, divisés en plusieurs peuplades, la plupart placées à une grande distance les unes des autres, et formées par un petit nombre de familles. Ces sauvages

ont des cheveux laineux, les yeux enfoncés, un nez aplati, de grosses lèvres, peu ou point de barbe, le haut du visage large, et le bas très-rétréci, la taille des Européens, beaucoup moins d'embonpoint, et les mains ainsi que les pieds d'une petitesse remarquable. Leur couleur diffère essentiellement de celle du vrai nègre; sans doute parce qu'ils vivent sous un ciel beaucoup moins ardent.

Les enfans sont absolument nus. Leurs pères et leurs mères s'enveloppent de dépouilles d'animaux errans ou domestiques, qui leur servent successivement de vêtemens, de lits et de cercueils. Durant les chaleurs, ils se débarrassent de ces espèces de manteaux, et n'en conservent que ce qu'il faut pour voiler bien ou mal les parties naturelles. Les anneaux de jonc ou de peau qui couvrent leurs jambes, les sandales qu'ils ont à leurs pieds les garantissent un peu des épines et des serpens, excessivement multipliés dans cette partie du globe. Des couches de graisse, chaque jour imprimées sur tous les membres, préservent les deux sexes de la morsure des insectes. Les femmes seules barbouillent leur figure de noir et de rouge.

Les kraals ou bourgades des Hottentots ne sont qu'un assemblage de cabanes formées de branches d'arbres, et couvertes de peaux ou de nattes. Les huttes qui les composent n'ont guère que trois pieds d'élévation. On s'y glisse en rampant par

un trou étroit; au milieu est un foyer, dont la fumée ne peut sortir que par l'espèce de porte qui a servi d'entrée. Autour de l'âtre sont accroupis les habitans, où ils doivent dormir après y avoir mangé. Le peu qu'ils ont d'armes, de hardes et de poteries, est suspendu à leurs côtés. Si l'extrême sécheresse tarit les sources, si un soleil brûlant dévore les pâturages, si des maladies contagieuses gagnent la bergerie, si un voisin inquiet se rend redoutable, si quelque autre cause rend l'émigration nécessaire, on change de demeure. Les vieillards, les enfans, les femmes, tout ce qui mérite d'être conservé est placé sur des bœufs à bosse, de bonne heure accoutumés à porter les fardeaux les plus pesans. Les troupeaux précèdent ou suivent la caravane.

Le Hottentot n'a aucune idée d'agriculture. Jamais il ne sème, jamais il ne plante. Il doit sa subsistance à deux ou trois mauvaises racines que la nature lui présente, à quelques rayons de miel déposés dans le creux de vieux arbres par des abeilles, au petit nombre de pièces de gibier que ses faibles armes peuvent percer, au lait de ses troupeaux, beaucoup moins abondans dans cette région que dans nos climats. Rarement, très-rarement se permet-il de recourir à son bercail, même dans ses besoins les plus urgens. Des accidens lui enlèvent habituellement un si grand nombre de ses bêtes à laine, de ses bêtes à poil, de ses bêtes à cornes, qu'il craindrait d'en

voir disparaître l'espèce, si à tant de pertes se joignait encore sa consommation. Cette réserve porterait à penser que la prévoyance est une de ses vertus. On se tromperait, il consomme souvent en un jour ce qui suffirait pour une semaine ; et cette prodigalité ne lui paraît devoir entraîner aucun inconvénient. *On dormira*, dit-il. Dormir est pour lui une ressource, et il commande en effet jusqu'à un certain point au sommeil. Si à son réveil les alimens lui manquent encore, une ressource lui reste, il serre son estomac avec une courroie ; et un témoin digne de toute confiance atteste que ce moyen diminue la faim, et qu'alors peu de chose l'assouvit.

C'est couché à sa porte, aussi peu occupé de l'avenir que du passé, que le Hottentot passe la plus grande partie de sa vie. Quelquefois le besoin ou le caprice le font sortir de son inaction pour attaquer le gibier, ou pour visiter les piéges qu'il lui a tendus. Le soin des bestiaux est la seule occupation dont il ne peut se dispenser. Comme il n'y a qu'un troupeau pour chaque association, et qu'il est commun à tous, chacun est obligé de le garder à son tour. Cette fonction doit être accompagnée d'une vigilance continuelle, parce que le pays est rempli de bêtes féroces et voraces. Tous les jours le berger envoie à la découverte. Si un tigre, si un lion se sont montrés dans le voisinage, la bourgade entière prend les armes ; on vole à l'ennemi, et il est bien rare qu'il échappe

à une multitude de flèches empoisonnées. Les femmes ont à remplir des devoirs plus variés et plus étendus. Elles sont chargées de ramasser du bois, de faire des nattes, de traire les vaches, les brebis, les chèvres; de trouver, de préparer des alimens; de pourvoir à toutes les nécessités de la famille. Leurs fonctions ne sont suspendues qu'à l'époque de leurs indispositions périodiques; alors elles quittent leur habitation, se retirent dans un lieu écarté, n'ont de communication avec personne, et ne se rapprochent des leurs que lorsqu'elles se voient purifiées de toute souillure.

Les Hottentots sont, comme tous les peuples pasteurs, hospitaliers et pacifiques. Ils tiennent quelque chose de la malpropreté, de la stupidité des animaux avec lesquels ils sont pour ainsi dire en société.

On ne parviendrait que difficilement à décrire la langue de ces sauvages avec nos caractères. C'est une espèce de ramage, composé de sifflemens et de sons bizarres qui n'ont presque point de rapport avec les nôtres.

La fable qui donnait aux femmes de cette nation un tablier de chair tombant du milieu du ventre jusqu'aux parties naturelles est enfin décréditée. On a vérifié que ces femmes sont à peu près conformées comme on en voit beaucoup d'autres dans les climats chauds, où les organes extérieurs de la volupté, tant supérieurs qu'en-

vironnans, prennent plus de volume et d'étendue que dans les contrées tempérées.

Mais il est très-vrai que les Hottentots n'ont qu'un testicule : on l'a souvent remarqué. Les mêmes vues d'utilité, la présence des mêmes périls inspirent les mêmes moyens et dans le fond des forêts et dans la société. Je ne sais même si cette observation ne doit pas s'étendre jusqu'aux animaux. Les oiseaux ont un ramage qui leur est propre ; c'en est un autre, lorsqu'ils ont à veiller à la conservation de leurs petits ou à la leur. Ces signes passagers, comme le besoin, sont-ils, ne sont-ils pas réfléchis? C'est ce que nous ignorons. Mais il est certain qu'ils sont en eux, comme en nous, des effets de l'intérêt, de la crainte, de la colère, et que l'habitude les rend conventionnels. C'est ainsi que dans les révolutions les factieux ont des signes à l'aide desquels ils se reconnaissent malgré le tumulte et au milieu de la mêlée : c'est une croix, une plume, une écharpe, un ruban ; c'est un cri, c'est un mot, c'est le son d'un instrument qui réveille ceux auxquels il s'adresse, tandis qu'il laisse dans l'assoupissement du sommeil ou dans la sécurité ceux qui n'en ont pas la clef.

Telle fut, selon toute apparence, la première origine de la plupart de ces usages singuliers que nous retrouvons chez les sauvages, et même dans les sociétés policées. Ce furent des traits caractéristiques de la horde à laquelle ils appartenaient,

des marques auxquelles ils se reconnaissaient. La circoncision des Juifs et des mahométans n'eut peut-être pas d'autre but que les nez écrasés, que les têtes aplaties ou allongées, que les oreilles pendantes et percées, que les figures tracées sur la peau, les brûlures, les chevelures longues ou courtes, et la mutilation de certains membres. Par l'amputation du prépuce, un Juif dit à un autre, et moi je suis Juif aussi. Par l'amputation d'un testicule, un Hottentot dit à un autre Hottentot, et moi je suis aussi Hottentot. Et pourquoi ces distinctions n'auraient-elles pas été destinées à transmettre le sentiment, ou de la haine, ou de l'amitié, la conformité d'un culte religieux ; à éterniser le souvenir d'un bienfait ou d'une injure, et à en recommander à une classe d'hommes la vengeance ou la reconnaissance envers une autre classe ?

Plus la condition des hommes sera vagabonde, plus ces sortes de réclames seront utiles. Deux individus qui n'auront eu aucune sorte de liaison dans leur contrée se rencontrent dans une contrée éloignée ; aussitôt ils se reconnaissent, ils s'approchent avec confiance, ils s'embrassent, ils se confient leurs peines, leurs plaisirs, leurs besoins, et ils se secourent. Les législateurs, jaloux d'isoler les peuples qu'ils avaient civilisés des nations barbares qui les entouraient, et craignant encore qu'avec le temps ils ne se fondissent dans la masse générale, mirent ces signes sous la sanction des

dieux. Les sauvages les ont rendus aussi permanens qu'il était possible par la considération qu'ils y ont attachée, et par la violence qu'ils ont fait constamment à la nature. Et c'est ainsi que le monde brut, n'ayant aucun système fixe d'éducation, d'association et de morale, il y suppléa par des habitudes universelles : le physique du climat fit le reste. Les enfans de la nature furent soumis, sans s'en douter, à une espèce singulière d'autorité qui les domina sans les vexer; et c'est ainsi que les Hottentots prirent les mœurs des pâtres.

Mais sont-ils heureux? me demanderez-vous. Et moi je vous demanderai quel est l'homme si entêté des avantages de nos sociétés, si étranger à nos peines, qui ne soit quelquefois retourné par la pensée au milieu des forêts, et qui n'ait du moins envié le bonheur, l'innocence et le repos de la vie patriarchale? Eh bien! cette vie est celle de l'Hottentot. Aimez-vous la liberté, il est libre. Aimez-vous la santé, il ne connaît d'autre maladie que la vieillesse. Aimez-vous la vertu, il a des penchans qu'il satisfait sans remords, mais il n'a point de vices. Je sais bien que vous vous éloignerez avec dégoût d'un homme emmaillotté, pour ainsi dire, dans les entrailles des animaux. Croyez-vous donc que la corruption dans laquelle vous êtes plongés, vos haines, vos perfidies, votre duplicité, ne révoltent pas plus ma raison que la malpropreté de l'Hottentot ne révolte mes sens?

Vous riez avec mépris des superstitions de l'Hottentot. Mais vos prêtres ne vous empoisonnent-ils pas, en naissant, de préjugés qui font le supplice de votre vie, qui sèment la division dans vos familles, qui arment vos contrées les unes contre les autres? Vos pères se sont cent fois égorgés pour des questions incompréhensibles. Ces temps de frénésie renaîtront, et vous vous massacrerez encore.

Vous êtes fiers de vos lumières; mais à quoi vous servent-elles? de quelle utilité seraient-elles à l'Hottentot? Est-il donc si important de savoir parler de la vertu sans la pratiquer? Quelle obligation vous aura le sauvage lorsque vous lui aurez porté des arts sans lesquels il est satisfait, des industries qui ne feraient que multiplier ses besoins et ses travaux, des lois dont il ne peut se promettre plus de sécurité que vous n'en avez?

Encore si, lorsque vous avez abordé sur ses rivages, vous vous étiez proposé de l'amener à une vie plus policée, à des mœurs qui vous paraissaient préférables aux siennes, on vous excuserait. Mais vous êtes descendus dans son pays pour l'en dépouiller. Vous ne vous êtes approchés de sa cabane que pour l'en chasser, que pour le substituer, si vous le pouviez, à l'animal qui laboure sous le fouet de l'agriculteur, que pour achever de l'abrutir, que pour satisfaire votre cupidité.

Fuyez, malheureux Hottentots, fuyez! enfoncez-vous dans vos forêts. Les bêtes féroces qui les

habitent sont moins redoutables que les monstres sous l'empire desquels vous allez tomber. Le tigre vous déchirera peut-être ; mais il ne vous ôtera que la vie. L'autre vous ravira l'innocence et la liberté. Ou, si vous vous en sentez le courage, prenez vos haches, tendez vos arcs, faites pleuvoir sur ces étrangers vos flèches empoisonnées. Puisse-t-il n'en rester aucun pour porter à leurs citoyens la nouvelle de leur désastre !

Mais hélas ! vous êtes sans défiance, et vous ne les connaissez pas. Ils ont la douceur peinte sur leurs visages. Leur maintien promet une affabilité qui vous en imposera. Et comment ne vous tromperait-elle pas ? c'est un piége pour eux-mêmes. La vérité semble habiter sur leurs lèvres. En vous abordant, ils s'inclineront ; ils auront une main placée sur la poitrine ; ils tourneront l'autre vers le ciel, ou vous la présenteront avec amitié ; leur geste sera celui de la bienfaisance ; leur regard celui de l'humanité : mais la cruauté, mais la trahison sont au fond de leur cœur. Ils disperseront vos cabanes, ils se jeteront sur vos troupeaux, ils corrompront vos femmes, ils séduiront vos filles. Ou vous vous plierez à leurs folles opinions, ou ils vous massacreront sans pitié. Ils croient que celui qui ne pense pas comme eux est indigne de vivre. Hâtez-vous donc, embusquez-vous ; et lorsqu'ils se courberont d'une manière suppliante et perfide, percez-leur la poitrine. Ce ne sont pas les représentations de la

justice, qu'ils n'écoutent pas; ce sont vos flèches qu'il faut leur adresser. Il en est temps, Riebeck approche. Celui-ci ne vous fera peut-être pas tout le mal que je vous annonce; mais cette feinte modération ne sera pas imitée par ceux qui le suivront. Et vous, cruels Européens, ne vous irritez pas de ma harangue. Ni le Hottentot, ni l'habitant des contrées qui vous restent à dévaster ne l'entendront. Si mon discours vous offense, c'est que vous n'êtes pas plus humains que vos prédécesseurs; c'est que vous voyez dans la haine que je leur ai vouée celle que j'ai pour vous.

Riebek, se conformant aux idées malheureusement reçues chez les Européens, commença par s'emparer du territoire qui était à sa bienséance, et il songea ensuite à s'y affermir. Cette conduite déplut aux naturels du pays. *Pourquoi*, dit leur envoyé à ces étrangers, *pourquoi avez-vous semé nos terres? Pourquoi les employez-vous à nourrir vos troupeaux? De quel œil verriez-vous ainsi usurper vos champs? Vous ne vous fortifiez que pour réduire par degrés les Hottentots à l'esclavage.* Ces représentations furent suivies de quelques hostilités. Les Hollandais, qui étaient encore faibles, calmèrent les esprits par beaucoup de promesses et quelques présens. Tout fut pacifié; et ils continuèrent depuis assez paisiblement leurs usurpations.

Il est connu que l'association qui forma cet établissement y versa dans les vingt premières années

quarante ou quarante-cinq millions de livres. Voyons ce qu'a produit cette grande dépense, et commençons par la population qu'elle a créée.

Ceux des aborigènes qui tenaient le plus à leurs usages s'éloignèrent des côtes pour s'en éloigner encore à mesure que les oppresseurs avançaient dans l'intérieur des terres, et se voient cependant tous les jours réduits à chercher de nouveaux asiles. Aussi les blancs sont-ils à leurs yeux les plus malfaisans des êtres, et ont-ils pour eux un éloignement que rien ne peut vaincre. Un de ces sauvages fut pris au berceau. On l'éleva dans les mœurs et dans la croyance de l'Europe. Il fut envoyé au Indes, et utilement employé dans le commerce. Les circonstances l'ayant ramené dans sa patrie, il alla visiter ses parens, se couvrit comme eux de peaux, et alla remettre au cap les habits qu'il avait jusqu'alors portés : « Je viens, dit-il « au gouverneur, je viens renoncer pour toujours « au genre de vie que vous m'aviez fait embrasser ; « ma résolution est de suivre jusqu'à la mort les « coutumes de mes pères. Pour l'amour de vous, « je garderai le collier et l'épée que vous m'avez « donnés. Trouvez bon que j'abandonne tout le « reste. » Il n'attendit point de réponse ; et, se dérobant par la fuite, on ne le revit jamais.

Cette aversion n'empêche pas les Hottentots errans dans les deserts de recevoir des outils de fer ou de cuivre, de la verroterie, du tabac et de l'eau-de-vie en échange de leur bétail. Les

agens de ce commerce ont toujours été les Hottentots fixés dans la colonie européenne.

Ces derniers forment deux classes. Les uns sont répandus dans les plantations des usurpateurs, et y sont employés au service domestique; à la garde des troupeaux, à l'exploitation des terres. Les autres composent encore dans le sein même de la colonie de très-petites hordes, conduites par un chef qui n'est pas de leur choix, et toujours aveuglément dévoué au gouverneur batave, dont il tient sa place. Ceux là se répandent durant la saison des travaux dans les habitations voisines, et y gagnent de quoi subsister le reste de l'année. Tous ces Hottentots hollandais, ainsi qu'on les appelle, offrent le dégoûtant spectacle d'une race dégénérée, et n'ont conservé aucun des doux penchans de leur origine. Ils furent autrefois assez nombreux; la misère, la débauche et les maladies, les ont réduits successivement à très-peu de chose.

On compte vingt mille blancs de tout âge et de tout sexe. Très-peu sont originaires des Provinces-Unies. La plupart descendent des Flamands, des Français, surtout des Allemands, que l'inquiétude, la pauvreté et l'intolérance ont poussés au-delà des mers. Ces hommes, séparés les uns des autres par des montagnes, par des lacs, par des rochers, par des sables, chaque jour témoins de ces phénomènes singuliers qui laissent un long souvenir, sans cesse entourés de scènes variées et pittoresques,

ces hommes ont pour leur patrie adoptive un attachement inconnu aux habitans des grandes cités, aux habitans des terrains unis, aux habitans qui, dans les campagnes, se pressent de toutes parts. La privation même des grandes routes, généralement regardées comme un des premiers moyens de sociabilité, a pour eux un grand attrait; ils se croient plus libres parce que d'avance on n'a pas compté leurs pas. Aussi, satisfaits de leur situation, ne les voit-on presque jamais venir chercher en Europe de nouvelles jouissances, ou demander une augmentation de fortune aux Indes.

Après eux, les hommes libres les plus multipliés sont les *basters-blancs* ; c'est le nom qu'on donne aux enfans issus d'un père européen et d'une mère hottentote. Ces alliances furent d'abord très-rares. Avec le temps, la compagnie permit à ceux de ses soldats, de ses matelots qui avaient fini leur engagement, de s'établir au cap. Ces vétérans auraient désiré de mêler leur sang à celui des colons; mais ils se virent repoussés avec arrogance, et la plus impérieuse des passions les jeta dans les bras des Hottentotes, qu'ils rendirent deux et trois fois plus fécondes qu'elles ne l'avaient jamais été. Cette race bâtarde est d'une couleur olivâtre; ses cheveux sont moitié longs, et moitié crépus. On lui trouve un caractère hardi, perfide, entreprenant et vindicatif. Les gens sages craignent qu'elle ne domine un jour dans la colonie.

Il est une autre espèce de basters-blancs. Ce sont ceux qui doivent leur naissance au commerce d'une Européenne avec un Hottentot. Leurs mœurs tiennent moins de la vivacité de leur mère que de la bonhomie de leur père. Ils sont peu nombreux, parce que, dans cette partie du monde comme ailleurs, les femmes ont plus de retenue et plus de délicatesse que les hommes.

La familiarité des nègres avec les hottentotes a produit une autre classe d'hommes. Leur couleur participe du noir des pères et de la couleur olivâtre des mères; ils sont actifs, laborieux, patiens et fidèles. Ils se seraient multipliés davantage, si les Hottentotes, qui accordent si volontiers leurs faveurs aux hommes libres, n'eussent par fierté repoussé la recherche des esclaves.

Les mulâtres sont plus répandus, principalement dans la ville du Cap, où chaque jeune négresse a pour amant un soldat de la garnison, avec lequel elle va passer comme il lui plaît tout le dimanche. Les enfans sortis de ces cohabitations licencieuses sont esclaves; mais quelquefois ils parviennent d'une manière ou d'autre à rompre leurs fers, et alors ils deviennent citoyens. Les affranchissemens furent long-temps plus communs. Le magistrat crut s'apercevoir que cette facilité multipliait les vagabonds ou les voleurs, et il arrêta que la liberté ne pourrait plus être accordée qu'à ceux dont les maîtres auraient assuré la subsistance.

Il n'y a pas moins de quarante mille esclaves dans la colonie. Les créoles, qui la plupart savent quelque métier, sont les plus estimés. Ceux qui viennent de Madagascar ou du Mosambique doivent leurs bras à la culture, et ceux des Indes sont employés au service domestique. Les plus vifs, les plus intrépides, les plus intelligens sont les Malais; mais ils ne respirent que le sang, et l'assassinat leur est familier. Si la servitude pouvait être tolérable, ce serait au Cap. La loi y protége assez efficacement ceux qui y sont malheureusement tombés. De là vient qu'un maître ne s'y permet que rarement de punir lui-même ses esclaves. Il les dénonce le plus ordinairement à la justice, qui, jugeant sans passion, n'inflige guère que des peines modérées.

C'est par erreur que quelques voyageurs ont parlé des *Boschismens* comme d'une nation. Dans la vérité, ce n'est qu'un vil rassemblement de basters, de métis, de mulâtres, de nègres, que le libertinage et le crime ont poussés dans des montagnes presque inaccessibles vers l'extrémité orientale de la colonie. Ces brigands, sans chefs et sans discipline, ne sortent de leur affreux repaire que pour fondre inopinément sur les hordes des Cafres et des Hottentots, sur les plantations éparses des Hollandais, sur tout ce qui se trouve sans défense dans les campagnes. Ils égorgent sans pitié tout ce qu'une fuite précipitée n'a pas dérobé à leurs poignards, et réduisent en cendres ce qui

n'est pas de nature à être emporté. Avec leur butin, dont les troupeaux sont toujours la partie la plus riche, ces scélérats regagnent leurs antres, pour en sortir encore lorsque de nouveaux besoins les poussent à des vols nouveaux, à de nouveaux massacres.

Toutes les classes d'hommes libres ou esclaves dont on vient de voir le dénombrement ne forment pas une population de plus de quatre-vingt mille âmes. Cependant la colonie s'étend quatre cent cinquante milles de l'ouest à l'est, et deux cents milles vers le nord. Quelle doit être la cause d'une si étrange dispersion?

Le vaste espace occupé successivement par les Hollandais n'est pas ce que le vulgaire l'imagine. C'est un pays rempli de montagnes escarpées, d'affreux précipices, de sables arides, de torrens secs durant les chaleurs, et débordés dans la saison des pluies. Ce n'est que de loin en loin qu'on trouve réunis un site favorable, des pâturages abondans, de la terre végétale, de l'eau potable, le bois qu'exigent les besoins les plus indispensables de la vie, tout ce qui enfin appelle les planteurs. Il arrive même trop souvent que la nature refuse ce qu'elle semblait promettre, et qu'on est réduit à abandonner un établissement pour en aller commencer un autre. D'ailleurs une habitation seule absorbe quelquefois un sol où plusieurs familles pourraient prospérer. Tout colon désire d'être isolé et d'avoir un domaine assez

étendu pour pouvoir laisser reposer à son gré ses champs, multiplier ses troupeaux, étendre ses cultures.

Aux extrémités de la colonie, on ne demande au sol que les productions qui peuvent être consommées sur les lieux mêmes. Ce qui en pourrait être envoyé au marché n'obtiendrait pas un prix suffisant pour couvrir les frais de leur exportation. Les habitans de ces frontières se bornent à conduire deux ou trois fois l'an au Cap leurs bœufs et le beurre de leurs vaches. Ils les y échangent contre le petit nombre d'objets utiles ou agréables qui peuvent convenir à leurs mœurs un peu sauvages.

Dans le centre de la colonie, toute l'activité est dirigée vers le blé et vers le vin. L'un a toute la perfection qu'on peut désirer; l'autre l'obtiendra peut-être si on lui accorde un jour les soins qui jusqu'ici lui ont été refusés. Ces denrées sont consommées par ceux qui les ont fait naître, par la foule des navigateurs qui abordent à ces parages par les îles de France et de Bourbon.

Ce qu'on peut regarder comme le territoire de la ville du Cap est un espace de douze lieues de circonférence, borné par quelques montagnes peu élevées, et couvertes à leur sommet comme à leur double pente par des cultures riches et variées. Sur ce sol très-inégal se sont formés les seuls villages qui soient dans la colonie. Les habitations, éparses, y sont aussi plus rapprochées

et plus florissantes que partout ailleurs, parce qu'elles fournissent presque exclusivement au port et à la cité les fruits, les légumes, les œufs, le lait, toutes les productions d'un débit journalier sûr et avantageux. Dans la plus connue de ces plantations est le vignoble de Constance, et celui du petit Constance, qui, n'étant séparé du premier que par une haie, et ayant la même exposition, est enfin parvenu à la même réputation. A leur produit très-borné est communément mêlé le produit de deux coteaux voisins, qui n'en diffère pas essentiellement. Sans être comparables à ces vins d'une douceur exquise, les vins secs de Perle, de Stellenbosch, de Drakenstein, donnent une boisson assez agréable. Une remarque à ne pas omettre, c'est que dans la campagne qui vient de nous occuper, tous les travaux sont exécutés par des esclaves. On s'y est généralement dégoûté des Hottentots qui remplissaient mal leurs obligations dans le courant de l'année, et qui par paresse ou par inconstance abandonnaient trop souvent leur poste au temps des récoltes.

Les hommes libres ou esclaves ne sont personnellement soumis à aucun impôt. C'est sur les terres, c'est sur les douanes qu'est uniquement fondé le revenu public. Quoique peu considérable, il suffit aux dépenses indispensables, et il est expressément défendu de s'en permettre d'autres, pas même pour l'amélioration de la colonie. Une seule fois on s'écarta de cette maxime deve-

nue fondamentale. Des eaux thermales furent découvertes à trente lieues du Cap. Par ordre et aux frais du gouvernement s'y élevèrent aussitôt des bâtimens spacieux et commodes, où les blancs et les noirs peuvent prendre séparément des bains régardés généralement comme salutaires. Ils sont très-fréquentés, et le seraient beaucoup davantage, si la générosité du monopole ne s'était pas bornée à accorder gratuitement le logement, ou s'il était moins dispendieux et plus facile de se procurer dans ce lieu écarté les divers secours dont les malades ont plus ou moins toujours besoin.

Les ventes que peut faire la compagnie dans ce grand établissement sont resserrées dans des bornes très-étroites. Chaque famille y contracta de bonne heure l'habitude de fabriquer elle-même, avec l'aide de ses esclaves, ses meubles, ses habits, son linge, sa chaussure, les instrumens de ses cultures. Cette industrie dut vraisemblablement son origine à l'éloignement où étaient la plupart des colons de la seule rade par où ils auraient pu recevoir des secours étrangers. Mais la pauvreté où on les retint perpétua cet usage. Ils étaient obligés de livrer à vil prix leurs denrées au monopole, qui de son côté les faisait payer fort cher aux navigateurs étrangers, dans la vue, dit-on, de les dégoûter des Indes. Cette barbare politique n'a pas eu le succès qu'il s'en était promis; et cependant ses sujets n'ont pas encore

acquis la libre disposition de leurs productions. Aussi ne lui demandent-ils que quelques matières premières qu'ils mettent en œuvre, et peu d'objets d'agrément.

Mais ce serait se former une fausse idée de la colonie que d'en juger par le peu de marchandises qui s'y débitent. Son importance a une autre base. La compagnie y trouve un asile assuré pour ses vaisseaux; le repos, les rafraîchissemens dont ses matelots et ses soldats ont besoin après une longue navigation, le vin, les farines, le beurre, le fromage, les légumes, tous les approvisionnemens qu'exigent ses grandes possessions de l'Inde, et même quelques chargemens de blé pour l'Europe.

C'est la baie de la Table qui sert de port à ce grand établissement. Le mouillage y est bon la plus grande partie de l'année. Un vent d'ouest assez violent le rend communément dangereux depuis le 20 mai jusqu'au 20 septembre. Après cette époque, les navires qui étaient allés chercher leur sûreté dans False-baie viennent reprendre la place qu'ils avaient quittée. C'est entre les deux baies, peu éloignées l'une de l'autre, que se trouvent les plantations les plus fertiles et les plus agréables du pays.

La ville du Cap, la seule qui se voie dans la colonie, s'élève en amphithéâtre depuis les bords de la mer jusqu'aux montagnes de la Table et du Lion. Ses rues larges et bien alignées sont for-

mées par des maisons de brique, d'une construction uniforme, à un seul étage, et, à cause de la violence des vents, couvertes de roseaux. Aucune de ses maisons n'est extérieurement décorée, et l'ameublement de toutes est plus propre qu'élégant. Quelques glaces et quelques peintures y tiennent lieu de tapisseries. Il n'y a pas plus de faste dans les établissemens publics; et si le jardin, si la ménagerie de la compagnie méritèrent autrefois l'attention qu'on leur accorda, une négligence impardonnable, ou une économie excessive, leur ont fait perdre ce qui fit d'abord leur réputation. Ce qu'on remarque avec le plus de satisfaction dans la cité, ce sont ses nombreuses fontaines. Elles doivent leurs eaux, toujours pures et toujours abondantes, à la montagne de la Table, qui en fournit aussi aux productions cultivées à sa base et à la rade.

Les hommes accoutumés aux plaisirs bruyans et variés des grandes sociétés ne se plaisent pas au Cap. On n'y connaît aucun genre de spectacle; on y joue peu; on n'y fait que rarement des visites; on n'y aime pas la conversation. L'union entre les citoyens, et même dans les familles, y est plus ordinaire que la confiance ou la tendresse; et il faut que les affaires, que les soins domestiques y tiennent lieu de toutes les affections, de tous les amusemens. Les navigateurs qui durant les moussons favorables arrivent en foule dans ce port communiquent quelque mouvement à

la ville, et rompent l'uniformité de ses habitudes. Comme nulle auberge ne s'y est jamais établie, ces étrangers sont reçus en qualité de pensionnaires dans les maisons particulières, où ils trouvent des soins suivis, un logement commode, une table bien servie. Quoique tous soient accueillis, les grandes distinctions sont pour les Anglais; soit que leur caractère sympathise mieux avec celui des colons, soit que leur prépondérance dans l'Inde en impose, soit que leur fortune les mette en état de payer plus généreusement les services qu'on leur rend, soit pour toutes ces causes réunies.

Cette espèce d'hospitalité n'est pas très-chèrement achetée. Cependant quelques voyageurs se plaignent du prix auquel on la leur vend. Ils se fondent sur le peu de valeur qu'a le comestible. Peu de contrées sur le globe offrent en effet à aussi bon marché les denrées d'un usage universel. On y obtient pour presque rien le pain, le vin et la viande de boucherie, le gibier, le poisson, les légumes, ceux des fruits qui n'ont rien perdu en changeant de climat; le raisin, la figue, l'orange: car la cerise, la pomme, la poire, et quelques autres ont perdu toute leur saveur. Il est pourtant une saison où plusieurs de ces productions sont moins communes, et voici pourquoi.

La mousson pluvieuse et la mousson sèche partagent l'année dans cette grande partie du globe. L'une commence avec avril pour finir avec sep-

tembre ; l'autre occupe les six autres mois. Dans les trois derniers règne, sur cette pointe de l'Afrique, et fort avant dans la profondeur des terres, un vent de sud-est qui porte partout la désolation. Pour se garantir autant qu'il était possible de ses ravages, on a imaginé au Cap d'entourer de très-fortes charmilles les jeunes arbres, les plantes même qui se cultivent dans les jardins, et ces précautions ont été trop souvent insuffisantes. Privées de ce secours, les campagnes souffrent encore davantage, tout s'y dessèche et tout y meurt. La violence de ce long ouragan se fait sentir jusque dans l'intérieur des maisons. On y respire sans interruption la poussière qu'il élève, et les meubles plus ou moins précieux qu'elles renferment en sont toujours dévorés.

Ces infortunes ne sont pas cependant sans quelque avantage ; il paraît prouvé que la ville doit principalement au vent du sud-est la salubrité de l'air qu'on y respire, et que, lorsqu'il souffle moins régulièrement ou plus faiblement, les maladies y sont plus fréquentes et plus meurtrières. Malheureusement son influence ne s'étend pas sur la petite vérole.

Cette espèce de contagion était inconnue au Cap avant l'arrivée des Hollandais ; des navigateurs l'y portèrent au commencement du siècle. Elle moissonna d'abord les deux tiers des colons, des esclaves, des Hottentots, et a depuis emporté beaucoup trop de victimes à plusieurs reprises.

Aussi ne néglige-t-on aucun moyen pour écarter ce fléau destructeur. Dès que des vaisseaux se présentent à la rade, ils sont visités avec l'attention la plus scrupuleuse. Si la petite vérole s'y trouvait, et que la déclaration n'en eût pas été faite, les navires étrangers seraient confisqués, et les officiers des navires nationaux punis très-sévèrement. Tout noir ou tout blanc qui, contre la disposition formelle de la loi, aurait eu quelque communication avec l'équipage, aurait pour prison l'île Roben.

Dans cette île, très-peu étendue, tout-à-fait unie, éloignée du continent de deux lieues seulement, sont envoyés quelques-uns des malfaiteurs de Batavia, et tous ceux du Cap. Ils sont condamnés les uns pour leur vie, les autres pour un temps, à y déterrer la pierre à chaux, et à en livrer chaque jour une quantité déterminée. Cette obligation remplie, ils peuvent disposer du loisir qui leur reste pour pêcher, ou pour cultiver des légumes, et par ce nouveau travail se procurer quelques jouissances.

Mais c'est assez, et trop de détails peut-être, sur la colonie formée au Cap de Bonne-espérance; il reste à parler des dangers auxquels cette possession est exposée.

Ses fondateurs se fixèrent auprès de la rade qui les avait reçus. Il leur arriva des compagnons qui s'en éloignèrent, et dont les descendans sont arrivés successivement jusqu'au Podang. Au-delà de ce fleuve est une région couverte de superbes

forêts, arrosée par d'innombrables rivières, remplie d'excellens pâturages, propre à des productions diverses, et, sous tous les aspects, très-préférable aux contrées occupées par les Hollandais.

Le pays est habité par les Cafres, infiniment supérieurs aux Hottentots par la figure, par la taille, par la force, par le courage, par l'intelligence. Ils sont chasseurs, pasteurs, et cultivateurs. Cette dernière occupation les rend sédentaires; et il faut de grands dangers ou de grands malheurs pour les déterminer à quitter la demeure de leurs pères. La pratique de la circoncision, l'emploi qu'ils font du fer lorsqu'ils peuvent s'en procurer, quelques autres de leurs usages font soupçonner qu'ils eurent anciennement des liaisons avec des nations plus ou moins civilisées. Ce peuple, sans loi, sans impôt, sans troupes, sans aucun principe de gouvernement, a pourtant un roi, et un roi héréditaire, représenté dans chaque tribu par un délégué; mais un roi dont l'autorité se réduit à faire circuler, par le moyen de ses lieutenans, les conseils qu'il juge utiles; mais un roi logé dans une misérable hutte; mais un roi obligé de vivre de ses propres chasses, de ses propres troupeaux, de ses propres moissons, comme tous les autres membres de la confédération.

Rien, de temps immémorial, n'avait troublé la tranquillité du Cafre, lorsque les Hollandais s'établirent sur ses frontières. Les Européens, trou-

vant plus court et plus commode de s'approprier les bestiaux qu'ils voyaient errer sous leurs yeux que de prendre la peine ou de courir le risque d'en élever eux-mêmes, ravirent les bergeries qui tentaient leur cupidité, et en peuplèrent leurs nouvelles plantations. Ce premier brigandage les conduisit à un second. Ils voulurent s'approprier des campagnes plus fécondes que les leurs, en massacrèrent les antiques possesseurs, et réduisirent le peu qui avait échappé au glaive à s'enfoncer dans des lieux éloignés ou inaccessibles. L'administration du Cap défendit d'abord ces usurpations, feignit ensuite de ne pas les apercevoir, et poussa quelquefois la faiblesse jusqu'à les approuver ouvertement.

Les sauvages, désespérant de voir un terme aux calamités qui les accablaient, s'enhardirent à rendre à leurs destructeurs une partie du mal qu'ils en avaient reçu. Ils en dévastèrent les récoltes, en incendièrent les maisons, en poignardèrent les habitans. Malheureusement leur ressentiment se porta sur les colons innocens comme sur ceux qui étaient coupables. Dans leur vengeance, ils ne distinguèrent jamais un blanc d'un blanc; tout individu de cette couleur leur parut toujours un ennemi, et un ennemi irréconciliable.

Les vols, les ravages, les cruautés continuent de part et d'autre, et avec une rage égale. Si les hordes voisines persévérent à penser qu'il est de leur intérêt de se joindre aux Cafres pour

prévenir leur destruction mutuelle ; si le hasard fait naître un chef assez habile pour diriger tant de forces réunies ; si une puissance étrangère met ces hommes, naturellement intrépides, en état de substituer des armes à feu à leurs flèches et à leurs sagaies, nécessairement peu meurtrières, avec quelque adresse qu'elles soient lancées, on n'en saurait douter, les Hollandais se verront réduits à abandonner sans retour une possession dont jusqu'à nos jours ils ont retiré de si grands avantages.

Ce malheur peut être éloigné. Des périls plus prochains paraissent menacer le Cap. Les nations de l'Europe qui naviguent aux Indes voudraient toutes posséder cette colonie. Elle est plus particulièrement l'objet de l'ambition britannique. Aussi, dès les premiers momens de la guerre de 1778, les Anglais songèrent-ils à la soumettre à leurs lois. C'eût été de l'Orient qu'il leur eût convenu de faire partir les forces destinées à la réduire ; mais à cette époque leurs immenses possessions étaient attaquées ou menacées par un si grand nombre d'ennemis, que tout effort de ce côté-là était impossible. L'entreprise fut donc tentée par l'Occident; et elle échoua, parce que les Français, alors alliés des Provinces-Unies, étaient arrivés avant l'ennemi commun dans ces parages éloignés. L'armement ordonné par le cabinet de Saint-James ne fut pas cependant tout-à-fait perdu. Il brûla les navires de la compagnie réfu-

giés dans la baie de Saldanha, et s'appropria leurs cargaisons, dont la valeur pouvait s'élever à treize ou quatorze millions de livres.

Durant le cours des hostilités qui alors bouleversèrent autant ou plus l'Indostan que les autres parties du globe, les nations que la Grande-Bretagne avait à combattre trouvèrent au Cap des ressources incalculables dont elle avait le chagrin de se voir privée. Le souvenir de ce que ses flottes, de ce que ses armées eurent à souffrir, ne s'est pas effacé, et ne s'effacera vraisemblablement jamais. Tout porte à penser que la cour de Londres ne négligera aucun des moyens propres à affermir le brillant empire que ses heureux sujets sont parvenus à fonder au centre de l'Asie, et que l'acquisition de la colonie hollandaise sera un des ressorts de sa prévoyance politique. L'harmonie qui s'est rétablie entre les deux états pourra reculer cet événement; peut-être même n'aura-t-il pas lieu, pour des raisons qu'il faut développer.

Au Cap, le mécontentement est général; il est ancien, et augmente chaque jour. Ses habitans se plaignent du bas prix que le monopole met aux denrées qu'il exige pour ses besoins. Ils se plaignent des entraves dont il embarrasse le débit des productions qu'il ne retient pas; ils se plaignent des énormes droits accordés à ses facteurs sur tout ce qui est vendu dans le pays, ou même exporté; ils se plaignent de l'insolence, de l'avidité, des concussions de ses trop nombreux agens;

ils se plaignent de ce que, par des formalités aussi multipliées qu'inutiles, on les a réduits à emprunter à un prix excessif un argent qui donnerait plus d'extension à leurs cultures; ils se plaignent de voir opiniâtrément repousser les étrangers qui pourraient leur porter de nouveaux capitaux, des lumières nouvelles; ils se plaignent de l'intolérance qui fait refuser au plus grand nombre d'entre eux les consolations de la religion parce qu'ils ne sont pas de la religion, parce qu'ils ne sont pas de la secte privilégiée; ils se plaignent d'être forcés à tirer de Batavia, ou même d'Amsterdam, pour leurs édifices et pour leurs meubles, des bois que l'est de là colonie leur offre de la meilleure qualité et en abondance; ils se plaignent de la barbare loi qui leur interdit toute navigation sur les côtes étendues qu'ils occupent, et ne leur ouvre d'autre communication que celle de terre, voie communément longue, toujours dispendieuse, et souvent impraticable : ils forment encore d'autres plaintes, toutes graves, et qui la plupart paraissent fondées.

Ces griefs, quoique plus d'une fois exposés avec énergie, n'ont jamais été redressés; et il ne faut pas s'en étonner. En formant un établissement au Cap, les Hollandais n'eurent d'autre vue que d'assurer des rafraîchissemens à leurs navigateurs. Ils s'aperçurent avec chagrin que la colonie commençait à prendre un plus grand essor, et que les hommes, les subsistances, les richesses,

s'y multipliaient beaucoup plus que ne l'exigeait son institution. On craignit que, si ces prospérités augmentaient encore, ceux qui les auraient amenées par leurs travaux ne dédaignassent quelque jour d'être soumis à une corporation marchande. Pour les tenir dans une éternelle dépendance, des institutions plus destructives les unes que les autres furent successivement imaginées. Ce mauvais moyen n'eut pas tout le succès qu'il semblait promettre. Son influence suffisante pour ralentir le mouvement imprimé par l'esprit du siècle ne le fut jamais assez pour l'arrêter entièrement.

Le pouvoir d'une nature bienfaisante a été plus fort que le génie oppressif d'une compagnie exclusive. Déjà les colons paraissent persuadés que leur enfance doit finir, et que l'époque de leur émancipation est arrivée. A quelque distance de la capitale, et d'une manière plus marquée vers les frontières, ils se jouent ouvertement de l'autorité. Si on les menace d'envoyer des troupes pour les faire rentrer dans l'obéissance, ils répondent hardiment : « Nous massacrerons la moitié « de ces soldats ; nous les salerons, et les renver- « rons à leurs commettans par ceux dont nous « aurons épargné le sang, avec menace du même « traitement pour les imprudens qui oseront pren- « dre la place des premières victimes. » De ce langage à une défection totale il n'y a qu'un pas, et ce pas peut être fait sans témérité.

Les descendans des premiers Européens qui

s'établirent au Cap, les descendans de ceux qui y passèrent successivement ont tous une stature très-élevée, et leur force répond à leur taille. Nés dans les rochers, exposés de bonne heure à l'inclémence des saisons, accoutumés dès leur jeunesse à braver les bêtes féroces, maniant avec une adresse égale un cheval, un sabre, des armes à feu, ne connaissant presque aucun genre de maladie, accompagnés par des femmes qui ont leurs inclinations et leurs habitudes, suivis de douze, de quinze, quelquefois d'un plus grand nombre d'enfans, imitateurs ou émules d'un père qu'ils chérissent, ces hommes pourraient-ils trembler devant une milice mercenaire, peu nombreuse, mal disciplinée, conduite par des chefs sans expérience, étrangère aux intérêts qu'elle doit défendre, toujours mal disposée pour des maîtres avares qui jamais ne dissimulent le mépris qu'ils ont pour sa profession? Que la colonie veuille être libre, et elle le sera. Ce succès, dût-il coûter quelques efforts, dût-il entraîner quelques sacrifices, qu'il ne nous est pas donné de prévoir, combien n'en serait-on pas dédommagé!

Cette région, dont le climat est sain et tempéré, n'aura pas plus tôt secoué le joug des lois injustes et tyranniques qui firent trop long-temps son malheur, qu'elle changera très-rapidement de face. L'énergie ne sera plus un crime, et les caractères tendront sans contrainte à leur entier développement. Cette fermentation des esprits sera

secondée par des étrangers chassés par l'oppression de tous les points du globe, et qui porteront dans leur refuge ce qui se trouvait de meilleur dans les lieux de leur origine. Les travaux réunis des anciens et des nouveaux habitans deviendront le germe des prospérités les plus éclatantes. On ouvrira les riches mines de fer et de cuivre qu'une lâche politique a jusqu'ici tenues fermées. Des navigateurs, qu'un odieux monopole avait écartés de ces belles plages, y porteront le produit de leurs arts perfectionnés, et s'y chargeront des riches productions d'un sol devenu de jour en jour plus fécond. Les colons iront en foule proposer eux-mêmes des échanges dans des rades plus ou moins célèbres où il ne leur avait jamais été permis d'aborder. Tout porte à penser que le Cap de Bonne-Espérance deviendra avec le temps un entrepôt très-important; mais il est impossible que cette extrémité de l'Afrique ne soit régulièrement fréquentée par les vaisseaux qui des mers d'Europe passeront dans les mers d'Asie. La révolution que nous prévoyons, quoique fatale à ses possesseurs actuels, ne les laissera cependant pas sans ressource *. Il leur restera Java, destiné dès 1609 à devenir le centre de leur puissance sur l'Océan indien.

XIX. Empire des Hollandais dans l'île de Java.

Cette île, qui peut avoir deux cents lieues de long sur une largeur de trente et quarante, pa-

* La colonie du Cap de Bonne-Espérance, conquise par la Grande-Bretagne, lui a été assurée par le traité de paix de 1814.

raissait avoir été conquise par les Malais à une époque assez reculée. Un mahométisme fort superstitieux en était le culte dominant. Il y avait encore dans l'intérieur du pays quelques idolâtres, et c'étaient les seuls hommes de Java qui ne fussent point parvenus au dernier degré de la dépravation. L'île, autrefois soumise à un seul monarque, se trouvait alors partagée entre plusieurs souverains, qui étaient continuellement en guerre les uns avec les autres. Ces dissensions éternelles avaient entretenu chez ces peuples l'oubli des mœurs et l'esprit militaire. Ennemis de l'étranger, sans confiance entre eux, on ne voyait point de nation qui parût mieux sentir la haine. C'est là que l'homme était un loup pour l'homme. Il semblait que l'envie de se nuire, et non le besoin de s'entr'aider, les eût rassemblés en société. Le Javanais n'abordait point son frère sans avoir le poignard à la main, toujours en garde contre un attentat, ou toujours prêt à le commettre. Les grands avaient beaucoup d'esclaves qu'ils achetaient, qu'ils faisaient à la guerre, ou qui s'engageaient pour dettes. Ils les traitaient avec inhumanité. C'étaient les esclaves qui cultivaient la terre, et qui faisaient tous les travaux pénibles. Le Javanais mâchait du bétel, fumait de l'opium, vivait avec ses concubines, combattait ou dormait. On trouvait dans ce peuple beaucoup d'esprit ; mais il y restait peu de traces de principes moraux. Il semblait moins un peuple

peu avancé qu'une nation dégénérée. C'étaient des hommes qui d'un gouvernement réglé étaient passés à une espèce d'anarchie, et qui se livraient sans frein aux mouvemens impétueux que la nature donne dans ces climats.

La piraterie était une des occupations qui leur plaisait le plus. Ils remplissaient les parages voisins de leurs brigandages. La grande renommée des Portugais ne leur en imposa point, et ils fondirent sur les vaisseaux de cette nation brillante comme sur les autres. Les plus audacieux sortaient de Bantam. George Albuquerque voulut détruire leur repaire, et fut repoussé. Pèdre de Mascarenhas, plus heureux, prit la ville, la pilla ; et, ne se voyant pas assez en force pour la garder, lui donna un nouveau roi, dont on exigea un léger tribut.

Dans leur court séjour à Java, les Portugais avaient compris qu'il serait facile d'y faire un commerce avantageux. L'excellent port de Panarucan, ouvert à l'est de l'île, et à dix lieues de Balimbuang, fut le lieu qu'ils choisirent pour leur comptoir. Bientôt ce fut un marché très-important. Il ne retomba dans l'obscurité que lorsque ceux qui l'avaient créé eurent perdu et leur activité et leur puissance.

Au commencement du dix-septième siècle, les Hollandais et les Anglais tournèrent leurs voiles vers Java. Comme c'était l'acquisition du poivre qui les y attirait principalement, les uns et les au-

tres abordèrent à Jacatra, où cette épicerie, alors fort recherchée, était la plus abondante. Les deux peuples rivaux ne tardèrent pas à se brouiller. Ils se firent pendant plusieurs années une guerre pleine d'animosité. Vers l'an 1619, les armes des Provinces-Unies prévalurent sur celles de la Grande-Bretagne. Ces succès ne restèrent pas inutiles. On signifia aux ennemis vaincus qu'ils seraient à jamais exclus du théâtre de leur défaite; et le souverain du pays, qui avait embrassé leurs intérêts, fut dépouillé de ses possessions. Cette conquête amena l'asservissement du reste de l'île. Ce fut l'ouvrage du temps, de l'adresse, de la politique.

Une des maximes fondamentales des Portugais avait été d'engager les princes qu'ils voulaient mettre ou tenir sous l'oppression d'envoyer leurs enfans à Goa, pour y être élevés aux dépens de la cour de Lisbonne, et s'y naturaliser, en quelque manière, avec ses mœurs et ses principes. Mais cette idée, bonne en elle-même, les conquérans l'avaient gâtée en admettant ces jeunes gens à leurs plaisirs les plus criminels, à leurs plus honteuses débauches. Il arrivait de là que ces Indiens, mûris par l'âge, ne pouvaient s'empêcher de haïr, de mépriser du moins des instituteurs si corrompus. En adoptant cette pratique, les Hollandais la perfectionnèrent. Ils cherchèrent à bien convaincre leurs élèves de la faiblesse, de la légèreté, de la perfidie de leurs sujets, et plus

encore de la puissance, de la sagesse, de la fidélité de la compagnie. Avec cette méthode, ils affermirent leurs usurpations ; mais, il faut le dire, la perfidie, la cruauté, furent aussi les moyens qu'employèrent les Hollandais.

Le gouvernement de l'île, qui avait pour unique base les lois féodales, semblait appeler la discorde. On arma le père contre le fils, le fils contre le père. Les prétentions du faible contre le fort, du fort contre le faible, furent appuyées suivant les circonstances. Tantôt on prenait le parti du monarque, et tantôt celui des vassaux. Si quelqu'un montrait sur le trône des talens redoutables, on lui suscitait des concurrens. Ceux que l'or ou les promesses ne séduisaient pas étaient subjugués par la crainte. Chaque jour amenait quelque révolution, toujours préparée par les tyrans, et toujours à leur avantage. Ils se trouvèrent enfin les maîtres des postes importans de l'intérieur, et des forts bâtis sur les côtes.

L'exécution de ce plan d'usurpation n'était encore qu'ébauchée lorsqu'on établit à Java un gouverneur, qui eut un palais, des gardes, un extérieur imposant. La compagnie crut devoir s'écarter des principes d'économie qu'elle avait suivis jusqu'alors. Elle était persuadée que les Portugais avaient tiré un grand avantage de la cour brillante que tenaient les vice-rois de Goa ; qu'on devait éblouir les peuples de l'Orient pour mieux les subjuguer, et qu'il fallait frapper l'imagination

et les yeux des Indiens, plus aisés à conduire par les sens que les habitans de nos climats.

Les Hollandais avaient une autre raison pour se donner un air de grandeur. On les avait peints à l'Asie comme des pirates, sans patrie, sans lois et sans maître. Pour faire tomber ces calomnies, ils proposèrent à plusieurs états voisins de Java d'envoyer des ambassadeurs au prince Maurice d'Orange. L'exécution de ce projet leur procura le double avantage d'imposer aux Orientaux, et de flatter l'ambition du stathouder, dont la protection leur était nécessaire pour les raisons que nous allons dire.

Lorsqu'on avait accordé à la compagnie son privilége exclusif, on y avait assez mal à propos compris le détroit de Magellan, qui ne devait avoir rien de commun avec les Indes orientales. Isaac Lemaire, un de ces négocians riches et entreprenans qu'on devrait regarder partout comme les bienfaiteurs de leur patrie, forma le projet de pénétrer dans la mer du Sud par les terres australes, puisque la seule voie connue alors pour y arriver était interdite. Deux vaisseaux qu'il expédia en 1615 passèrent par un détroit qui depuis a porté son nom, situé entre le cap de Horn et l'île des Etats, et furent conduits par les événemens à Java. Ils y furent confisqués, et ceux qui les montaient envoyés prisonniers en Europe.

Cet acte de tyrannie révolta les esprits, déjà prévenus contre tous les commerces exclusifs. Il

parut absurde qu'au lieu des encouragemens que méritent ceux qui tentent des découvertes, un état purement commerçant mît des entraves à leur industrie. Le monopole, que l'avarice des particuliers souffrait impatiemment, devint plus odieux quand la compagnie donna aux concessions qui lui avaient été faites plus d'étendue qu'elles n'en devaient avoir. On sentait que, son orgueil et son crédit augmentant avec sa puissance, les intérêts de la nation seraient sacrifiés dans la suite aux intérêts, aux fantaisies même de ce corps devenu trop redoutable. Il y a de l'apparence qu'il aurait succombé sous la haine publique, et qu'on ne lui aurait pas renouvelé son privilége, qui allait expirer, s'il n'avait été soutenu par le prince Maurice, favorisé par les états-généraux, et encouragé à faire tête à l'orage par la consistance que lui donnait son établissement à Java.

Quoique divers mouvemens, plusieurs guerres, quelques conspirations aient troublé la tranquillité de cette île, ses heureux souverains n'y ont été exposés qu'à un grand danger, et ce fut Catadia qui le leur fit courir.

Ce Javanais, qu'on a comparé avec quelque raison à Catilina, n'avait aucune raison particulière de haïr ses souverains; et ce fut l'ambition seule qui lui inspira le projet d'une conjuration. Quatre ans de courses bien dirigées lui donnèrent beaucoup de partisans. Lorsque les esprits lui pa-

rurent favorablement disposés, il communiqua ses vues à un homme digne de les seconder, Pierre Erberfeld, né d'un père hollandais et d'une mère indienne. Les deux amis employèrent encore deux ans à combiner les moyens qui devaient faire tomber la capitale, et l'état entier dans leur dépendance. Il fut enfin convenu que le 1[er] janvier de l'an 1722, à l'ouverture des portes de Batavia, on poignarderait, dans leurs maisons, le gouverneur, ses lieutenans, les magistrats, tous les citoyens accrédités qui, par leur capacité ou par leurs places, pourraient déranger le plan des conjurés, et qu'on finirait par égorger ceux des habitans qu'un intérêt bien ou mal entendu pouvait attacher à l'ancien gouvernement. A ce signal, dix-sept mille assassins subalternes bien armés, très-déterminés, et encouragés encore par des amulettes qu'ils croyaient les devoir rendre invulnérables, étaient chargés d'attaquer tous les postes extérieurs qu'il fallait forcer pour consommer la révolution. Après le succès, Erberfeld devait être déclaré roi de la ville et de la citadelle, Catadia, seigneur du pays jusqu'aux montagnes; et chacun des principaux associés, ou général, ou prince, ou membre de l'administration, selon ses goûts, ses talens et son importance. Le plan du gouvernement avait été tracé avec autant de soin que celui de la conjuration.

Le roi de Bantam était du complot; et ce fut lui, à ce qu'on croit, qui le découvrit aux Hol-

landais. On arrêta aussitôt les chefs de l'entreprise ; et l'on prit les mesures les plus efficaces pour repousser ceux de leurs complices qui oseraient entreprendre de rompre leurs fers. Personne ne branla. Les grands coupables subirent les supplices les plus effrayans, et la régence feignit de ne pas connaître les autres, dans la crainte de les pousser au désespoir et à la révolte. La mémoire de cet événement fut perpétuée par l'érection d'une colonne sur les ruines de la maison d'Erberfeld. L'on y voit encore une inscription en différentes langues.

Depuis cette époque l'île a été soumise aux Hollandais de la manière dont il leur convenait qu'elle le fût.

Bantam en occupe la partie occidentale. Un de ses despotes, qui avait remis la couronne à son fils, fut rappelé au trône en 1680, par son inquiétude naturelle, par la mauvaise conduite de son successeur, et par une faction puissante. Son parti allait prévaloir, lorsque le jeune monarque, assiégé par une armée de trente mille hommes dans sa capitale, où il n'avait pour appui que les compagnons de ses débauches, implora la protection des Hollandais. Ils volèrent à son secours, battirent ses ennemis, le délivrèrent d'un rival, et rétablirent son autorité. Quoique l'expédition eût été vive, courte, rapide, et par conséquent peu dispendieuse, on ne laissa pas de faire monter les dépenses de la guerre à des sommes prodi-

gieuses. La situation des choses ne permettait pas de discuter le prix d'un si grand service, et l'épuisement des finances ôtait la possibilité de l'acquitter. Dans cette extrémité, le faible roi se détermina à se mettre dans les fers, à y mettre ses descendans, en accordant à ses défenseurs le commerce exclusif de ses états.

La compagnie maintient ce grand privilége avec deux ou trois cents hommes, distribués dans deux mauvais forts, dont l'un sert d'habitation à son gouverneur, et l'autre de palais au roi. On n'a jamais vu la moindre altercation entre ces soldats, quoique de différentes nations et de sectes diverses. Leurs chefs attribuent cette harmonie à une loi qui y condamne celui qui osera disputer sur la religion à la perte d'un mois de sa solde, et à une punition arbitraire, si la controverse a été l'origine de quelques haines ou de quelques querelles. Cet établissement coûte à peine aux Hollandais cent mille francs, qu'ils retrouvent sur les marchandises qu'on y débite. Ils ont en pur bénéfice ce qu'ils peuvent gagner sur trois millions pesant de poivre, qu'on s'est obligé de leur livrer à 28 liv. 3 sous le quintal.

C'est peu de chose en comparaison de ce que la compagnie tire de Cheribon, qu'elle a réduit sans efforts, sans intrigue et sans dépenses. A peine les Hollandais s'étaient établis à Java, que le sultan de cet état resserré, mais très-fertile, se mit sous leur protection, pour éviter le joug d'un

voisin plus puissant que lui. Il leur livre annuellement trois millions trois cent mille livres pesant de riz, à 25 livres 12 sous le millier. Un million de sucre, dont le plus beau est payé 15 livres 6 sous 8 deniers le cent; un million deux cent mille livres de café, à 4 sous 4 deniers la livre; cent quintaux de poivre, à 5 sous 2 deniers la livre; trente mille livres de coton, dont le plus beau n'est payé que une livre 11 sous 4 deniers la livre; six cent mille livres d'arec, à 13 liv. 4 sous le cent. Quoique des prix si bas soient un abus manifeste de la faiblesse des habitans, cette injustice n'a jamais mis les armes à la main du peuple de Cheribon, le plus doux, le plus civilisé de l'île. Cent Européens suffisent pour le tenir dans les fers. La dépense de cet établissement ne monte pas au-dessus de 45,100 livres, qu'on gagne sur les toiles qu'on y porte.

L'empire de Mataran, qui s'étendait autrefois sur l'île entière, dont il embrasse encore la plus grande partie, a été subjugué plus tard. Souvent vaincu, quelquefois vainqueur, il combattait encore pour son indépendance, lorsque le fils et le frère d'un souverain, mort en 1704, se disputèrent sa dépouille. La nation se partagea entre les deux concurrens. Celui que l'ordre de la succession appelait au trône prenait si visiblement le dessus, qu'il ne devait pas tarder à se voir tout-à-fait le maître, si les Hollandais ne se fussent déclarés pour son rival. Les intérêts que ces ré-

publicains avaient embrassés prévalurent à la fin ; mais ce ne fut qu'après des combats plus vifs, plus répétés, plus savans, plus opiniâtres qu'on ne devait s'y attendre. Le jeune prince, qu'on voulait priver de la succession du roi son père, montra tant d'intrépidité, de prudence et de fermeté, qu'il aurait triomphé, sans l'avantage que ses ennemis tiraient de leurs magasins, de leurs forteresses et de leurs vaisseaux. Son oncle occupa sa place ; mais ce ne fut que pour s'en montrer indigne.

La compagnie, en lui remettant le sceptre, lui dicta des lois. Elle choisit le lieu où il devait fixer sa cour, et s'assura de lui par une citadelle, où est établie une garde, qui n'a de fonction apparente que celle de veiller à la conservation du prince. Après toutes ces précautions, elle se fit un art de l'endormir dans le sein des voluptés, d'amuser son avarice par des présens, de flatter sa vanité par des ambassades éclatantes. Depuis cette époque, le prince et ses successeurs, auxquels on a donné une éducation convenable au rôle qu'ils devaient jouer, n'ont été que les vils instrumens du despotisme de la compagnie. Elle n'a besoin, pour le soutenir, que de trois cents cavaliers et de quatre cents soldats, dont l'entretien, avec celui des employés, coûte 835,000 livres.

On est bien dédommagé de cette dépense par les avantages qu'elle assure. Les ports de cet état sont devenus les chantiers où l'on construit tous

les petits bâtimens, toutes les chaloupes que la navigation de la compagnie occupe. Elle y trouve toutes les boiseries nécessaires pour ses différens établissemens de l'Inde, et pour une partie des colonies étrangères. Elle y charge encore les productions que le royaume s'est obligé à lui livrer; c'est-à-dire, quinze millions pesant de riz, à 17 livres 12 sous le millier; tout le sel qu'elle demande, à 10 livres 7 sous 10 deniers le millier; cent mille livres de poivre, à 21 livres 2 sous 4 deniers le cent; tout l'indigo qu'on cueille, à 3 livres 2 sous la livre; le cadjang, dont ses vaisseaux ont besoin, à 28 livres 3 sous 2 deniers le millier; le fil de coton, depuis 13 sous jusqu'à 1 livre 13 sous, suivant sa qualité; le peu qu'on y cultive de cardamome, à un prix honteux.

La compagnie dédaigna long-temps toute liaison avec Balimbuang, située à la pointe orientale de l'île. Sans doute qu'elle ne voyait point de jour à tirer avantage de cette contrée. Quel qu'ait été le motif des Hollandais, ce pays a été attaqué dans les derniers temps. Après deux ans de combats opiniâtres et de succès variés, les armes de l'Europe ont prévalu en 1768. Le prince indien, vaincu et prisonnier, a fini ses jours dans la citadelle de Batavia; et sa famille a été embarquée pour le Cap de Bonne-Espérance, où elle terminera dans l'île Roben une carrière déplorable.

Nous ignorons quel usage les vainqueurs ont fait de leur conquête. Nous ne savons pas davan-

tage quel profit il leur reviendra d'avoir détrôné le roi de Maduré, île fertile et voisine de Mataram, pour y placer son fils comme gouverneur. Ce qui nous est malheureusement trop connu, c'est qu'indépendamment du joug tyrannique de la compagnie, tous les peuples de Java ont à supporter les vexations plus odieuses, s'il est possible, de ses trop nombreux agens. Ces hommes, avides et injustes, se servent habituellement de faux poids et de fausses mesures pour grossir la quantité de denrées ou de marchandises qu'on doit leur livrer. Cette infidélité, dont ils profitent seuls, n'a jamais été punie; et rien ne fait espérer qu'elle puisse l'être un jour.

Du reste, la compagnie, contente d'avoir diminué l'inquiétude des Javanais en sapant peu à peu les mauvaises lois qui l'entretenaient, de les avoir forcés à quelque agriculture, de s'être assurée d'un commerce entièrement exclusif, n'a pas cherché à acquérir des propriétés dans l'île. Tout son domaine se réduit au petit royaume de Jacatra. Les horreurs qui accompagnèrent la conquête de cet état, et la tyrannie qui la suivit, en firent un désert. Il resta inculte et sans industrie.

Les Hollandais, ceux surtout qui vont chercher la fortune aux Indes, n'étaient guère propres à tirer ce sol excellent d'un si grand anéantissement. On imagina plusieurs fois de recourir aux Allemands, dont, avec l'encouragement de quelques

avances ou de quelques gratifications, on aurait dirigé les travaux de la manière la plus utile pour la compagnie. Ce que ces hommes laborieux auraient fait dans les campagnes, des ouvriers en soie tirés de la Chine, des tisserands en toile appelés du Coromandel, l'auraient exécuté dans des ateliers pour la prospérité des manufactures. Comme ces projets utiles ne favorisaient en rien l'intérêt particulier, ils restèrent toujours de simples projets. Enfin les généraux Imohff et Mossel, frappés d'un si grand désordre, ont cherché à y remédier.

Pour y réussir, ils ont vendu à des Chinois, à des Européens, pour un prix léger, les terres que l'oppression avait mises dans les mains du gouvernement. Cet arrangement n'a pas produit tout le bien qu'on s'en était promis. Les nouveaux propriétaires ont consacré la plus grande partie de leur domaine à l'éducation des troupeaux, dont ils trouvaient un débit libre, facile et avantageux. L'industrie se serait tournée vers des objets plus importans, si la compagnie n'eût pas exigé qu'on lui livrât toutes les productions au même prix que dans le reste de l'île. Le monopole a réduit les cultures à dix mille livres pesant d'indigo, à vingt-cinq mille livres de coton, à cent cinquante mille livres de poivre, à dix millions de sucre, à un assez grand nombre de balles de café, à quelques autres articles peu importans.

Ces produits, ainsi que tous ceux de Java,

sont portés à Batavia, bâti sur les ruines de l'ancienne capitale de Jacatra, au sixième degré de latitude méridionale.

Une ville qui donnait un entrepôt si considérable a dû s'embellir successivement. Cependant, à l'exception d'une église récemment bâtie, aucun monument n'y a de l'élégance ou de la grandeur. Les édifices publics sont généralement lourds, sans grâce et sans proportion. Si les maisons ont des commodités et une distribution convenable à la nature du climat, leurs façades sont trop uniformes et de mauvais goût. En aucun lieu du monde les rues ne sont plus larges et mieux percées. Partout elles offrent aux gens de pied des trottoirs propres et solides. La plupart sont traversées par des canaux bordés des deux côtés de superbes arbres, qui donnent un ombrage délicieux; et ces canots, tous navigables, portent les denrées et les marchandises jusqu'aux magasins destinés à les recevoir. Quoique la chaleur, qui devrait être naturellement excessive à Batavia, y soit tempérée par un vent de mer fort agréable qui s'élève tous les jours à dix heures, et qui dure jusqu'à quatre, quoique les nuits soient rafraîchies par des vents de terre qui tombent à l'aurore, l'air est très-malsain dans cette capitale des Indes hollandaises, et le devient tous les jours davantage. Parmi les habitans, à peine en voit-on un seul dont le visage annonce une santé parfaite. Jamais les traits ne sont animés de couleurs

vives. La beauté, si impérieuse ailleurs, est sans mouvement et sans vie. L'on parle de la mort avec autant d'indifférence que dans les armées. Annonce-t-on qu'un citoyen qui se portait bien n'est plus, nulle surprise pour un événement si ordinaire. L'avarice se borne à dire : *Il ne me devait rien*, ou bien : *Il faut que je me fasse payer par ses héritiers.*

On ne sera point étonné de ce vice du climat, si l'on considère que, pour la facilité de la navigation, Batavia a été placée sur les bords d'une mer la plus sale qui soit au monde, dans une plaine marécageuse et souvent inondée, le long d'un grand nombre de canaux remplis d'une eau croupissante, couverts des immondices d'une cité immense, entourés de grands arbres qui gênent la circulation de l'air et s'opposent à la dispersion des vapeurs fétides qui s'en élèvent.

Pour diminuer les dangers et le dégoût de ces exhalaisons infectes, on brûle sans interruption des bois et des résines aromatiques, on s'enivre d'odeurs, on remplit les maisons d'innombrables fleurs, la plupart inconnues dans nos contrées; les chambres même où l'on couche en sont pleines. La profusion en est encore plus grande dans les campagnes, où tous les vergers, tous les champs, tous les potagers sont entourés d'eaux stagnantes et malsaines. Les habitans de ces pays lointains ignorent que les fleurs, qui, artistement rangées, servent de parure à la beauté, et qui,

négligemment répandues dans nos palais, les embaument si agréablement, transportées dans des lieux fermés, sont très-dangereuses. Il faut les laisser dans les prairies, dans les jardins, sur lesquels la nature, toujours sage, les a fait naître, ou ne les en tirer que pour les placer dans des endroits à peu près aussi ouverts. Le jour, la nuit, au soleil comme à l'ombre, elles corrompent l'air d'un appartement bien clos, et le remplissent d'un poison funeste. Les voluptueux qui aiment à y dormir périssent quelquefois d'une mort subite, et sont plus souvent attaqués de ces affections vaporeuses que nous croyons trop légèrement l'effet de l'imagination ou d'un caprice. Ces malheureux accidens, dont la cause est si peu connue, doivent être bien plus grands, bien plus multipliés à Java, où les plantes ont plus de parfum et plus de force que dans nos climats. Aussi les gens opulens ont-ils sur des montagnes très-élevées, qui terminent la plaine, des habitations où ils vont plusieurs fois dans l'année respirer un air frais et sain. Malgré les volcans qu'on y voit fumer continuellement, et qui occasionnent d'assez fréquens tremblemens de terre, les malades ne tardent pas à y recouvrer leurs forces, mais pour les perdre de nouveau après leur retour à Batavia.

Cependant la population est immense dans cette cité célèbre. Indépendamment des cent cinquante mille esclaves dispersés sur un vaste ter-

ritoire, perdu en objets d'agrémens ou consacré à la culture, il y en a beaucoup d'employés dans la ville même au service domestique. C'étaient originairement des hommes indépendans, enlevés la plupart par force ou par adresse aux Moluques, à Célèbes, ou dans d'autres îles. Cette atrocité a rempli leurs cœurs de rage, et jamais ils ne perdent le désir d'empoisonner ou de massacrer des maîtres barbares.

Les Indiens libres sont moins aigris. Il s'en trouve de tous les pays situés à l'est de l'Asie. Chaque peuple conserve sa physionomie, sa couleur, son habillement, ses usages, son culte et son industrie. Il a un chef qui veille à ses intérêts, qui termine les différends étrangers à l'ordre public. Pour contenir tant de nations diverses et si ennemies les unes des autres, il a été porté des lois atroces, et ces lois sont maintenues avec une sévérité impitoyable. Elles ne sont impuissantes que contre les Européens, qui sont rarement punis, et qui ne le sont presque jamais de peines capitales.

Entre ces nations, les Chinois méritent une attention particulière. Depuis long-temps ils se portaient en foule à Batavia, où ils avaient amassé des trésors immenses. On les accusa en 1740 de vouloir renverser l'état, exterminer leurs maîtres, et s'emparer de la ville. Douze mille furent massacrés. Des relations sans nombre ont donné les détails de cet horrible carnage; mais aucune ne con-

tient des preuves satisfaisantes d'un crime qui enfanta tant d'abominations. La plupart même affirment ou font soupçonner que ce fut un moyen imaginé par les principaux membres du gouvernement pour se dispenser de payer à ces étrangers les sommes considérables qui leur étaient dues. Il est bien surprenant que des dépositaires de l'autorité n'aient jamais rien dit, jamais rien écrit pour écarter de leur front un si grand opprobre ; il est peut-être plus étrange encore que la compagnie n'ait fait aucune démarche connue pour remonter à la source de ces bruits, si injurieux à ses agens. Aurait-elle oublié que la réputation d'intégrité doit être pour tout corps sage le premier ressort d'une politique bien entendue ?

Que les Chinois eussent mérité le traitement qu'ils éprouvaient, ou qu'on eût voulu simplement s'enrichir de leurs dépouilles, ils ne se rebutèrent pas. Comme ce sont les sujets les plus abjects de leur empire qui s'expatrient, ils ont continué à se rendre en foule dans un établissement où il y avait de gros gains à faire ; et l'on en compte environ deux cent mille dans la colonie. Ils y exercent presque exclusivement tous les genres d'industrie. Ils y sont les seuls bons cultivateurs, ils y conduisent toutes les manufactures. Cette utilité si publique et si étendue n'empêche pas qu'ils ne soient asservis à une forte capitation, et à d'autres tributs plus humilians encore.

Un pavillon arboré sur un lieu élevé les avertit tous les mois de leurs obligations. S'ils manquent à quelqu'une, une amende considérable est la moindre des peines qu'on leur inflige.

Il peut y avoir dix mille blancs dans la ville. Quatre mille d'entre eux, nés dans l'Inde, ont dégénéré à un point inconcevable. Cette dégradation doit être singulièrement attribuée à l'usage généralement reçu d'abandonner leur éducation à des esclaves. On peut espérer qu'un pareil désordre ne tardera pas à diminuer, et qu'un jour peut-être il cessera entièrement.

Depuis long-temps M. Radermachen formait une nombreuse bibliothèque, composée des meilleurs ouvrages anciens et modernes. Il réunissait dans un cabinet très-bien entendu ce que la nature offre de plus rare dans les trois règnes ; il faisait venir les instrumens les plus parfaits de physique, de mathématique et d'astronomie ; il inspirait le goût des sciences et des arts à ceux des citoyens qui montraient quelque intelligence. Par ses soins, tous les hommes instruits composèrent, en 1778, une société ; et il donna à ce corps, le premier de ce genre qu'aient vu les Indes, les immenses richesses littéraires qu'il avait acquises. Sa générosité alla jusqu'à faire les fonds nécessaires pour distribuer des prix annuels, et il arrêta que les questions qu'on proposerait seraient relatives à cette partie du globe trop négligée. Un nouvel esprit doit être la suite de ce magnifique

établissement, et des idées plus justes amèneront nécessairement des institutions plus sages.

Malgré la quantité prodigieuse d'insectes, plus dégoûtans que dangereux, qui couvrent le pays, la plupart de ces hommes blancs y mènent une vie délicieuse, au moins en apparence. Les plaisirs de tous les genres se succèdent avec une rapidité qu'on a peine à suivre. Indépendamment de ce que peut fournir pour une chère délicate un sol abondant en productions qui lui sont propres, ou que l'art y a naturalisées, les tables sont surchargées de ce que l'Europe et l'Asie fournissent de plus rare et de plus exquis. On y prodigue les vins les plus chers. Les eaux même de l'île, regardées avec raison comme malsaines ou peu agréables, sont remplacées par celles de *Seltz*, arrivées avec de grands frais du fond de l'Allemagne.

Une dissipation si générale chez un peuple que dans le reste du globe on trouve si économe et si laborieux, semble annoncer une corruption qui n'a plus de bornes. Cependant les mœurs ne sont guère plus libres à Batavia que dans les autres établissemens formés par les Européens aux Indes. Les liens même du mariage y sont peut-être moins relâchés qu'ailleurs. Il n'y a que des hommes sans engagement qui se permettent d'avoir des concubines, le plus souvent esclaves. Les prêtres avaient cherché à rompre le cours de ces liaisons, toujours obscures, en refusant de baptiser les enfans qui leur devaient le jour.

Ils sont moins sévères depuis qu'un charpentier qui voulait que son fils eût une religion se mit en disposition de le faire circoncire.

Le luxe a fait encore plus de résistance que le concubinage. Les femmes, qui ont toutes l'ambition de se distinguer par la richesse des habits, par la magnificence des équipages, poussent à l'excès ce goût pour le faste. Jamais elles ne se montrent en public qu'avec un cortége nombreux d'esclaves, traînées dans des chars dorés, ou portées dans de superbes palanquins. La compagnie voulut, en 1758, modérer leur passion pour les diamans. Ses règlemens furent reçus avec mépris. C'eût été en effet une étrange singularité que l'usage des pierreries fût devenu étranger au pays même où elles naissent, et que des negocians eussent réussi à régler aux Indes un luxe qu'ils apportent pour le répandre ou pour l'augmenter dans nos contrées. La force et l'exemple d'un gouvernement européen luttent en vain contre les lois et les mœurs d'un climat d'Asie.

Cependant on retrouve quelques traits du caractère hollandais dans les campagnes. Rien n'est plus agréable que les environs de Batavia; ils sont couverts de maisons propres et riantes, de potagers remplis de légumes fort supérieurs à ceux de nos climats, de vergers dont les fruits variés ont un goût exquis, de bosquets qui donnent un ombrage délicieux, de jardins fort ornés, même avec goût. Il est du bon air d'y vivre habituelle-

ment; et les gens en place ne vont guère à la ville que pour les affaires du gouvernement. On arrive à ces retraites charmantes par des chemins larges, unis, faciles, bordés d'arbres plantés au cordeau et taillés avec symétrie.

Batavia est situé dans l'enfoncement d'une baie profonde, couverte par plusieurs îles de grandeur médiocre, qui rompent l'agitation de la mer. Ce n'est proprement qu'une rade; mais on y est en sûreté contre tous les vents et dans toutes les saisons, comme dans le meilleur port. Les bâtimens qui y arrivent ou qui en partent reçoivent une partie de leur cargaison et les réparations dont ils ont besoin dans la petite île d'Ormus, qui n'en est éloignée que de deux lieues, et où l'on a formé des chantiers et des magasins. Ces navires entraient, il y a soixante ans, dans la rivière qui se jette dans la mer, après avoir fertilisé les terres et rafraîchi la ville. Elle n'est plus accessible que pour des bateaux, depuis qu'il s'est formé à son embouchure un banc de boue qui devient tous les jours plus impraticable. C'est, dit-on, la suite de la pratique qu'ont contractée tous les hommes riches de détourner les eaux du fleuve pour en entourer leurs maisons de campagne. Quelle que soit la cause du désordre, il faut le combattre par les moyens les plus efficaces. L'importance de Batavia mérite bien qu'on s'occupe sérieusement de tout ce qui peut soutenir l'éclat et l'utilité de sa rade. Elle est la plus considérable de l'Inde.

On y voit aborder tous les vaisseaux que la compagnie expédie d'Europe pour l'Asie, à l'exception de ceux qui doivent se rendre à Ceylan, dans le Bengale et à la Chine. Ils s'y chargent en retour des productions et des marchandises que fournit Java, de toutes celles qui y ont été portées des différens comptoirs, des différens marchés répandus sur ces riches côtes dans ces vastes mers.

Les établissemens hollandais de l'est sont les lieux qui, à raison de leur situation, de leurs denrées et de leurs besoins, entretiennent avec Batavia les liaisons les plus vives et les plus suivies. Indépendamment des navires que le gouvernement y avait envoyés, on en voit arriver beaucoup de bâtimens particuliers. Il leur faut des passeports. Ceux qui auraient négligé cette précaution, imaginée pour prévenir les versemens frauduleux, seraient saisis par des chaloupes qui croisent continuellement dans ces parages. Parvenus à leur destination, ils livrent à la compagnie les objets de leur chargement, dont elle s'est réservé le privilége exclusif, et vendent les autres à qui bon leur semble. La traite des esclaves forme une des principales branches du commerce libre. Elle s'élève annuellement à six mille des deux sexes. C'est dans ce vil et malheureux troupeau que les Chinois prennent des femmes, qu'il ne leur est permis ni d'amener ni de faire venir de leur patrie.

Ces importations sont grossies par celle d'une douzaine de jonques parties d'Emouy, de Limpo et de Canton, avec environ deux mille Chinois, conduits tous les ans à Java, dans l'espérance d'y acquérir des richesses. Le thé, les porcelaines, les soies écrues, les étoffes de soie et les toiles de coton qu'elles y portent, peuvent valoir trois millions.

On leur donne en échange de l'étain et du poivre, mais secrètement, parce que le commerce en est interdit aux particuliers. On leur donne du tripam, cueilli sur les bords de la mer, aux Moluques. On leur donne des nageoires de requin et des nerfs de cerfs, dont les vertus réelles ou imaginaires sont inconnues dans nos contrées. On leur donne ces nids si renommés dans tout l'Orient, qui se trouvent en plusieurs endroits, et principalement sur les côtes de la Cochinchine. Ces nids, de figure ovale, d'un pouce de hauteur, de trois pouces de tour, et du poids de demi-once, sont l'ouvrage d'une espèce d'hirondelle qui a la tête, la poitrine, les aîles d'un beau bleu, et le corps d'un blanc de lait. Elle les compose de frai de poisson, ou d'une écume gluante, que l'agitation de la mer forme autour des rochers, auxquels elle les attache par le bas et par le côté. Leur goût est naturellement fade : mais, comme on les croit favorables à la passion pour les femmes, qui est générale dans ces régions, l'art a cherché et peut-être réussi à les rendre agréables par divers assaisonnemens.

Avec ces productions, les Chinois reçoivent à Batavia une solde en argent. Elle est toujours grossie par les secours que leurs concitoyens établis à Java font passer à des familles qui leur sont chères, et par les sommes plus considérables qu'emportent tôt ou tard ceux d'entre eux qui, contens de la fortune qu'ils ont faite, s'en retournent dans leur pays, qu'ils perdent rarement de vue.

Les Espagnols des Philippines fréquentent aussi Batavia. Anciennement ils y achetaient des toiles. Ils n'y prennent plus que la cannelle, dont ils ont besoin pour leur consommation et pour l'approvisionnement d'une partie du Mexique. C'est avec l'or, qui est une production de leurs îles mêmes, c'est avec la cochenille et les piastres venues d'Acapulco qu'ils paient cet important objet.

Rarement les Français vont-ils à Batavia pendant la paix. Le besoin des subsistances les y a souvent attirés dans les deux dernières guerres. On les y verra moins lorsque l'île de France et Madagascar se seront mis en état de nourrir leurs escadres et leurs troupes.

Quelques-uns des vaisseaux anglais qui vont directement d'Europe à la Chine relâchent à cette rade. C'est pour y vendre de la clincaillerie, des armes, des vins, des huiles, d'autres articles moins considérables qui appartiennent tous aux équipages. On y voyait aussi arriver autrefois de loin en loin les navigateurs de cette nation qui

font le commerce d'Inde en Inde. Ils y viennent en bien plus grand nombre depuis que leurs armemens se sont multipliés, depuis que leurs affaires se sont étendues. Leurs ventes se réduisent à peu de chose; mais leurs achats sont considérables. Ils y chargent en particulier beaucoup d'arack, boisson exquise, faite avec du riz, du sirop de sucre, du vin de cocotier, qu'on laisse fermenter ensemble, et qu'ensuite on distille.

Toutes les denrées, toutes les marchandises qui entrent à Batavia ou qui en sortent doivent cinq pour cent. Cette douane est affermée 1,900,800 liv. La somme serait plus forte, si ce qui appartient à la compagnie ou qui est destiné pour elle était soumis aux droits; si les principaux agens de ce grand corps ne se dispensaient pas le plus souvent de les payer; si les fraudes étaient moins multipliées parmi les personnes de tous les ordres. Un revenu qui doit étonner, c'est celui que forment les jeux de hasard. Il en coûte annuellement 384,000 liv. aux Chinois pour avoir la liberté de les ouvrir. On y accourt de tous les côtés avec la fureur si ordinaire dans les climats ardens où les passions ne connaissent pas de bornes. Là vont s'ensevelir les fortunes de la plupart des hommes libres; là tous les esclaves vont dissiper ce qu'il leur a été possible de ravir à la vigilance de leurs maîtres. Il y a d'autres impositions encore dans cette capitale des Indes hollandaises, sans que cependant elles couvrent les dépenses

d'un entrepôt, qui s'élèvent assez régulièrement à 6,600,000 liv.

XX. Manière dont sont conduites les affaires de la compagnie aux Indes et en Europe.

Le conseil qui domine sur tous les établissemens formés par la compagnie réside à Batavia. Il est composé du gouverneur des Indes hollandaises, d'un directeur-général, de cinq conseillers, et d'un petit nombre d'assesseurs qui n'ont point de voix, mais qui remplacent les conseillers morts, jusqu'à ce qu'on leur ait donné des successeurs.

C'est la direction d'Europe qui nomme à ces places. Quiconque a de l'argent, quiconque est parent ou protégé du général, y peut arriver. Lorsque ce chef n'est plus, le directeur et les conseillers lui donnent provisoirement un successeur, qui ne manque guère d'être confirmé. S'il ne l'était pas, il n'entrerait plus au conseil, mais il jouirait des honneurs attachés au poste qu'il aurait occupé passagèrement.

Le général rapporte au conseil les affaires de l'île de Java, et chaque conseiller celle de la province des Indes qui lui est confiée. Le directeur a l'inspection de la caisse et des magasins de Batavia qui versent dans tous les autres établissemens. Tous les achats, toutes les ventes sont de son ressort. Sa signature est indispensable dans toutes les opérations de commerce.

Quoique tout doive se décider dans le conseil à la pluralité des voix, rarement les volontés du général y sont-elles contrariées. Il doit cet empire à la déférence qu'ont pour lui les membres qui

lui doivent leur élévation, et au besoin qu'ont les autres de sa faveur pour pousser plus rapidement leur fortune. Si, dans quelque occasion, il éprouvait une résistance trop contraire à ses vues, il serait le maître de suivre son avis en se chargeant de l'événement.

Le général, comme tous les autres administrateurs, n'est mis en place que pour cinq ans. Communément il y reste toute sa vie. On en a vu autrefois qui abdiquaient les affaires pour couler à Batavia des jours paisibles; mais les dégoûts que leur donnaient leurs successeurs ont fait résoudre les derniers chefs à mourir dans leur poste. Durant long-temps ils eurent une grande représentation. Le général Imhoff la supprima comme inutile et embarrassante. Quoique tous les ordres puissent aspirer à cette dignité, aucun militaire n'y est jamais parvenu, et on n'y a vu que peu de gens de loi. Elle est presque toujours remplie par des marchands, parce que l'esprit de la compagnie est purement mercantile. Ceux qui sont nés dans l'Inde ont rarement assez d'intrigue ou de talent pour y arriver.

Les appointemens de ce premier officier sont médiocres. Il n'a que 2,200 liv. par mois, et une subsistance égale à sa paie. La liberté qu'il a de prendre dans les magasins tout ce qu'il veut au prix courant, et celle qu'il se donne de faire le commerce qui lui convient, sont la mesure de sa fortune. Celle des conseillers est aussi toujours

fort considérable, quoique la compagnie ne leur donne que 440 liv. par mois, et des denrées pour une pareille somme.

Le conseil ne s'assemble que deux fois par semaine, à moins que des événemens extraordinaires n'exigent un travail plus suivi. Il donne tous les emplois civils et militaires de l'Inde, excepté ceux d'écrivain et de sergent, qu'on a cru pouvoir abandonner sans inconvénient aux gouverneurs particuliers. Tout homme qui est élevé à quelque poste est obligé de jurer qu'il n'a rien promis ni rien donné pour obtenir sa place. Cet usage, qui est fort ancien, familiarise avec les faux sermens, et ne met aucun obstacle à la corruption. Mais, si l'on pesait tous les sermens absurdes et ridicules qu'il faut prêter aujourd'hui dans la plupart des états pour entrer dans quelque corps ou profession que ce soit, on serait moins étonné de voir continuer par des prévarications là où l'on a commencé par un parjure.

Tant que la bonne foi régna sur la terre, la simple promesse suffit pour imprimer la confiance. Le serment naquit de la perfidie. On n'exigea de l'homme qu'il prît le Dieu qui l'entendait à témoin de sa véracité que lorsqu'il ne mérita plus d'être cru. Magistrats, souverains, que faites-vous donc? Ou vous faites attester le ciel et lever la main à l'homme de bien, et c'est une injure inutile; ou celui à qui vous ordonnez le serment est un méchant. Et de quel prix peut

être à vos yeux le serment d'un méchant? Mon serment est-il contraire à ma sécurité, il devient absurde. Est-il conforme à mon intérêt, il est superflu. Est-ce connaître le cœur humain que de placer le débiteur entre sa ruine et le mensonge, le criminel entre la mort et le parjure? Celui que la vengeance, l'intérêt et la scélératesse auront déterminé au faux témoignage sera-t-il arrêté par la crainte d'un crime de plus? Ignore-t-il, en approchant du tribunal de la loi, qu'on exigera de lui cette formalité? et ne l'a-t-il pas méprisée au fond de son cœur avant que de s'y soumettre? N'est-ce pas une espèce d'impiété que d'introduire le nom de Dieu dans nos misérables débats? N'est-ce pas un moyen bizarre de rendre le ciel complice d'un forfait que de souffrir l'interpellation de ce ciel qui n'a jamais réclamé et qui ne réclamera pas davantage? Quelle ne doit donc pas être l'intrépidité du faux témoin lorsqu'il a impunément appelé sur sa tête la vengeance divine sans crainte d'être convaincu? Le serment paraît tellement avili et prostitué par sa fréquence, que les faux témoins sont aussi communs que les voleurs.

Toutes les combinaisons de commerce, sans en excepter celles du Cap de Bonne-Espérance, sont faites par le conseil, et le résultat en vient toujours à sa connaissance. Les vaisseaux mêmes qui partent directement du Bengale, de Ceylan et de la Chine, ne portent en Europe que les factures

de leurs cargaisons. Leurs comptes, comme tous les autres, se rendent à Batavia, où l'on tient le livre général de toutes les affaires.

Le conseil des Indes n'est pas un corps isolé ni même indépendant. Il est subordonné à la direction qui subsiste dans les Provinces-Unies. Quoiqu'elle soit une dans toute la rigueur du terme, le soin de vendre deux fois l'an les marchandises est partagé entre les six chambres intéressées dans ce commerce. Leurs opérations sont proportionnées au fonds qui leur appartient.

L'assemblée générale qui conduit les opérations de la compagnie est composée des directeurs de toutes les chambres. Amsterdam en nomme huit, la Zélande quatre, les autres chambres un chacune, et l'état un seul. On voit qu'Amsterdam, ayant la moitié des voix, n'a besoin que d'en gagner une pour donner la loi dans les délibérations, où tout se décide à la pluralité des suffrages.

Ce corps, composé de dix-sept personnes, s'assemble deux ou trois fois l'année, pendant six ans à Amsterdam, et pendant deux ans à Middelbourg. Les autres chambres sont trop peu considérables pour jouir de cette prérogative. Quelques esprits mystérieux imaginèrent, vers le milieu du dernier siècle, qu'un profond secret pourrait rendre les opérations plus fructueuses; et il fut choisi quatre des plus éclairés ou des plus puissans d'entre les députés pour les revêtir du droit de régler les affaires d'une importance remarquable sans

l'aveu de leurs collègues, sans l'obligation même de les consulter.

Malgré les vices qu'il est aisé d'apercevoir dans ces singulières institutions, la compagnie s'éleva à des prospérités très-éclatantes. Tâchons de trouver les causes de ce phénomène politique.

XXI. Causes de la prospérité de la compagnie.

Les Hollandais dûrent leurs premiers succès au bonheur qu'ils eurent de s'emparer dans moins d'un demi-siècle de plus de trois cents vaisseaux portugais. Ces bâtimens, dont les uns étaient destinés pour l'Europe, et les autres pour différentes échelles de l'Inde, étaient chargés des dépouilles de l'Asie. Ces richesses, que les équipages avaient la fidélité de ne point entamer, formaient à la compagnie des retours immenses, ou servaient à lui en procurer. De cette manière, les ventes étaient fort considérables, quoique les envois fussent très-médiocres.

L'affaiblissement de la marine portugaise enhardit à attaquer les établissemens de cette nation, et en facilita extrêmement la conquête. On trouva des forteresses solidement bâties, munies d'une artillerie nombreuse, approvisionnées de tout ce que le gouvernement et les riches particuliers d'une nation conquérante avaient dû naturellement rassembler. Pour juger sainement de cet avantage, il ne faut que faire attention à ce qu'il en a coûté aux autres peuples pour obtenir la permission de se fixer où leur intérêt les appelait; pour bâtir des maisons, des magasins, des

forts ; pour acquérir l'arrondissement nécessaire à leur conservation ou à leur commerce.

Lorsque la compagnie se vit en possession de tant d'établissemens si riches et si solides, elle ne se livra pas à une ambition trop vaste. C'est son commerce qu'elle voulut étendre, et non ses conquêtes. On n'eut guère à lui reprocher d'injustices que celles qui semblaient nécessaires à sa puissance. Le sang des peuples de l'Orient ne coula plus, comme au temps où l'envie de se distinguer par des exploits guerriers et par la manie des conversions montrait partout les Portugais aux Indes sous un appareil menaçant.

Les Hollandais semblaient être venus plutôt pour venger, pour délivrer les naturels du pays que pour les subjuguer. Ils n'eurent de guerres contre eux que pour en obtenir des établissemens sur les côtes, et pour les forcer à des traités de commerce. A la vérité ce n'était pas pour l'avantage de ces peuples, qui même y perdaient une grande partie de leur liberté : mais d'ailleurs les nouveaux dominateurs, un peu moins barbares que les conquérans qu'ils avaient chassés, laissaient les Indiens se gouverner eux-mêmes, et ne les contraignaient pas à changer leurs lois, leurs mœurs et leur religion.

Par la manière de placer et de distribuer leurs forces, ils surent contenir les peuples que leur conduite leur avait d'abord conciliés. A l'exception de Cochin et de Malacca, ils n'eurent sur le

continent que des comptoirs et de petits forts. C'est dans les îles de Java et de Ceylan qu'ils établirent leurs troupes et leurs magasins ; c'est de là que leurs vaisseaux soutenaient leur autorité et protégeaient leur commerce dans le reste des Indes.

Il y était très-considérable depuis que la ruine de la puissance portugaise avait fait tomber dans leurs mains les épiceries. Quoique la consommation s'en fît principalement en Europe, leurs heureux possesseurs ne laissaient pas d'en placer, mais à un prix inférieur, une assez grande quantité aux Indes. Ils y débitaient annuellement dix mille livres pesant de macis, cent mille livres de muscade, cent cinquante mille livres de girofle, deux cent mille livres de cannelle, trois ou quatre millions de poivre. C'était assez généralement le débouché des productions imparfaites qui n'auraient pas été vendues dans nos contrées.

Le soin d'exporter et de répandre les épiceries aida les Hollandais à s'approprier beaucoup d'autres branches de commerce. Avec le temps ils parvinrent à s'emparer du cabotage de l'Asie comme ils étaient en possession de celui de l'Europe. Ils occupaient à cette navigation un grand nombre de vaisseaux et de matelots qui, sans rien coûter à la compagnie, faisaient sa sûreté.

Des avantages si décisifs écartèrent long-temps les nations qui auraient voulu partager le commerce de l'Inde, ou les firent échouer. L'Europe

reçut les productions de ce riche pays des mains des Hollandais ; ils n'éprouvèrent même jamais dans leur patrie les gênes qui depuis se sont introduites partout ailleurs. Le gouvernement, instruit que la pratique des autres états ne devait ni ne pouvait lui servir de règle, permit constamment à la compagnie de vendre librement, et sans limitation, ses marchandises à la métropole. Lorsque ce corps fut établi, les Provinces-Unies n'avaient ni manufactures, ni matières premières pour en élever. Ce n'était donc pas alors un inconvénient ; c'était plutôt une grande sagesse de permettre aux citoyens, de les engager même à s'habiller des toiles et des étoffes des Indes. Les différens genres d'industrie que la révocation de l'édit de Nantes fit passer à la république pouvaient lui donner l'idée de ne plus tirer de si loin son vêtement ; mais la passion qu'avait alors l'Europe pour les modes de France, présentant aux travaux des réfugiés des débouchés avantageux, on n'eut pas seulement la pensée de rien changer à l'ancien usage. Depuis que la cherté de la main-d'œuvre, qui est une suite nécessaire de l'abondance de l'argent, a fait tomber les manufactures, et réduit la nation à un commerce d'économie, les étoffes de l'Asie ont été plus favorisées que jamais. On a senti qu'il y avait moins d'inconvénient à enrichir les Indiens que les Anglais ou les Français, dont la prospérité ne saurait manquer d'accélérer la ruine d'un état qui ne soutient

son opulence que par l'aveuglement, les guerres ou l'indolence des autres puissances.

XXII. Décadence de la compagnie.

Cet ordre de choses avait porté la fortune de la compagnie à une hauteur dont elle est enfin descendue. Quelques détails rendront cette vérité sensible.

Depuis l'origine de l'association jusqu'en 1778, les intéressés reçurent, année commune, un dividende de vingt et un et un dix-septième pour cent. Rien n'était plus ordinaire que de voir les actions changer de main. Les formalités se réduisaient à substituer le nom de l'acheteur à celui du vendeur sur les livres de la compagnie, seul titre qu'eussent les propriétaires. L'avidité et l'esprit de calcul imaginèrent une autre manière de prendre part à ce trafic. Des hommes qui n'avaient point d'actions à vendre, des hommes qui n'en voulaient pas acheter, s'engageaient réciproquement, les uns à en livrer, les autres à en recevoir un nombre déterminé à un prix convenu et à un temps fixe. Leur valeur, à cette époque, fixait le sort des joueurs. Celui qui avait perdu soldait avec de l'argent, et la négociation se trouvait finie.

Le désir de gagner, la crainte de perdre dans ces spéculations hardies, causaient ordinairement dans les esprits la fermentation la plus vive. On inventait de bonnes ou de mauvaises nouvelles; on accréditait ou l'on combattait celles qui se répandaient; on cherchait à surprendre le secret

des cours et à corrompre leurs ministres. La tranquillité publique fut si souvent troublée par ces intérêts opposés, que le gouvernement crut devoir prendre des mesures pour arrêter l'excès de cet agiotage. On déclara que toute vente d'actions à terme serait nulle, à moins qu'il ne fût prouvé par les registres que le vendeur, dans le temps du marché, en avait la propriété. Les gens delicats ne se crurent pas dispensés par cette loi de l'obligation de tenir leurs engagemens; mais elle devait rendre, et rendit en effet ces opérations plus rares.

Dans des temps heureux les actions s'élevèrent à un prix presque incroyable. Elles acquirent jusqu'à huit fois leur valeur originaire. On les a vues déchoir successivement. Au temps où nous écrivons, elles ne gagnent plus qu'environ 360 pour cent. C'est même plus qu'on n'en obtiendrait ailleurs qu'en Hollande, où l'on peut, où l'on sait se contenter d'un intérêt de deux et trois quarts pour cent.

Ce signe de décadence en annonce un autre. Le dividende, qui était monté à trente et quarante pour cent, n'est plus que de douze et demi depuis plusieurs années. S'arrêtera-t-il à ce terme? ou baissera-t-il encore? Essayons de former quelques conjectures raisonnables sur cet important objet.

Le capital de la compagnie, ses dettes payées, ne passait pas 62,480,000 liv. à la fin de 1751.

Dans cette somme même il n'y avait en argent, en bon papier, et en marchandises dans les magasins ou sur les mers d'Europe et des Indes, que 38,060,000 liv. Le reste consistait en créances équivoques ou désespérées, en armes, en vivres, en artillerie, en munitions de guerre, en bestiaux, en esclaves, en quelques autres effets qui n'entraient point dans le commerce.

A la même époque les bénéfices annuels s'élevaient à 27,940,000 liv. Mais, pour les obtenir, il fallait dépenser 20,460,000 liv.; c'était donc 7,480,000 liv. qu'il restait pour le dividende, et pour faire face aux guerres, aux incendies, aux naufrages, à tant d'autres malheurs que la prudence humaine ne peut ni prévoir ni empêcher.

Cette situation alarmait si vivement Mossel, le plus habile des chefs qui aient gouverné les Indes hollandaises, qu'il regardait la compagnie comme un corps épuisé, qui ne se soutenait que par des cordiaux. C'était, suivant son expression, un vaisseau qui coulait bas, et dont la submersion était retardée par la pompe.

Quelques démarches que nous ayons faites, il ne nous a pas été possible d'obtenir un bilan pos térieur à celui dont nous venons de nous occuper. Mais que doivent donc penser les intéressés de l'opiniâtreté avec laquelle on les laisse dans l'ignorance de leur situation? ou que leurs affaires sont dans le plus grand désordre, ou que les per-

sonnages auxquels ils en ont confié l'administration sont de malhonnêtes gens dont le projet constant est d'ordonner, de disposer de tout à leur gré, de piller sans s'exposer à aucune sorte de réclamation ; ou que, s'ils s'exposent au soupçon de malversation, c'est pour se garantir du reproche d'impéritie. Nous sommes, se doivent-ils dire à eux-mêmes, nous sommes dans les mains d'ignorans ou de fripons; et, de ces deux suppositions, quelle que soit celle qu'ils adoptent, quel en doit être l'effet ? La méfiance des actionnaires, le décri des actions, et la décadence de la compagnie. Quand on réfléchit un peu profondément sur cette conduite ténébreuse, on ne sait qui il faut blâmer davantage, ou des propriétaires indolens qui peuvent demander d'autorité un compte à des gens qui ne sont après tout que leurs commettans, et qui certes ne se trouveront jamais enveloppés dans leur ruine; ou de la tyrannie insolente de ces représentans à qui leurs concitoyens ont confié leur fortune, et qui en usent comme de la leur; ou de la connivence perfide des chefs de l'état, qui n'osent ou ne peuvent, ou ne veulent pas interposer leur autorité dans une circonstance aussi importante. Quoi qu'il en soit, le mystère dont la compagnie fait une obligation sous serment à ses agens n'empêche pas de voir que sa situation devient de jour en jour plus fâcheuse; elle-même a été forcée de mettre les nations dans la confidence de sa détresse, en di-

minuant de plus en plus ses répartitions, et en contractant d'immenses dettes que vraisemblablement elle n'acquittera jamais. Il reste à démêler les vraies causes d'une vérité si affligeante.

XXIII. Raisons de la décadence de la compagnie.

La première fut cette multitude de petits combats qu'il fallut livrer ou soutenir dans les faibles peuplades plus ou moins soumises à la compagnie, et que les infidélités ou les hauteurs de ses agens poussaient sans cesse à la révolte. Les vexations que les Hollandais se permettaient partout où ils avaient de l'autorité, ils les éprouvaient trop souvent eux-mêmes chez plusieurs grandes puissances de l'Inde, dont les despotes ne connaissaient de droit que celui du plus fort, et auxquels tout ce qui était possible paraissait juste.

Les bénéfices que faisait la compagnie dans des lieux où son commerce n'était pas troublé couvrirent long-temps les pertes que la tyrannie ou l'anarchie lui occasionnaient ailleurs. Les autres nations européennes lui firent perdre ce dédommagement. Leur concurrence la réduisit à acheter plus cher et à vendre à meilleur marché. Peut-être ses avantages naturels l'auraient-ils mise en état de soutenir ce revers, si ses rivaux n'avaient pris le parti de livrer aux négocians particuliers le commerce d'Inde en Inde. Il faut entendre par ce mot les opérations nécessaires pour porter les marchandises d'une contrée de l'Asie à une autre contrée de l'Asie; de la Chine, du Bengale, de Surate, par exemple, aux Philippines, en Perse

et en Arabie. C'est par le moyen de cette circulation, et par des échanges multipliés que les Hollandais obtenaient pour rien, ou pour presque rien, les riches cargaisons qu'ils portaient dans nos climats. L'activité, l'économie, l'intelligence des marchands libres, chassèrent la compagnie de toutes les échelles où la faveur était égale.

Cette révolution, qui lui montrait si bien la route qu'elle devait suivre, ne l'éclaira pas même sur une pratique ruineuse en commerce. Elle avait pris l'habitude de porter toutes les marchandises de l'Inde et d'Europe à Batavia, d'où on les versait dans les différens comptoirs où la vente en était avantageuse. Cet usage occasionnait des frais et une perte de temps dont l'énormité des bénéfices avait dérobé les inconvéniens. Lorsque les autres nations se livrèrent à une navigation directe, il devenait indispensable d'abandonner un système mauvais en lui-même, insoutenable par les circonstances. L'empire de la coutume prévalut encore; et la crainte que ses employés n'abussasent d'un changement empêcha, dit-on, la compagnie d'adopter une méthode dont tout lui démontrait la nécessité.

Ce motif ne fut vraisemblablement qu'un prétexte qui servait de voile à des intérêts particuliers. L'infidélité des commis était plus que tolérée. Les premiers avaient eu, la plupart, une conduite exacte. Ils étaient dirigés par des amiraux qui parcouraient tous les comptoirs, qui avaient un

pouvoir absolu dans l'Inde, et qui, à la fin de chaque voyage, rendaient compte en Europe de leur administration. Dès que le gouvernement eut été rendu sédentaire, les agens, moins surveillés, se relâchèrent. Ils se livrèrent à cette mollesse dont on contracte si aisément l'habitude dans les pays chauds. On se vit réduit à en multiplier le nombre, et personne ne se fit un point capital d'arrêter un désordre qui donnait aux gens puissans la facilité de placer toutes leurs créatures. Elles passaient en Asie avec le projet de faire une fortune considérable et rapide. Le commerce était interdit. Les appointemens étaient insuffisans pour vivre. Tous les moyens honnêtes de s'enrichir étaient ôtés. On eut recours aux malversations. La compagnie fut trompée dans toutes ses affaires par des facteurs qui n'avaient point d'intérêt à sa prospérité. L'excès du désordre fit imaginer d'allouer pour tout ce qui se vendrait, pour tout ce qui s'achèterait, une gratification de cinq pour cent, qui devait être partagée entre tous les employés, suivant leurs grades. Ils furent obligés, à cette condition, de jurer que leur compte était fidèle. Cet arrangement ne subsista que cinq ans, parce qu'on s'aperçut que la corruption ne diminuait pas. On supprima la gratification et le serment. Depuis cette époque les administrateurs mirent à leur industrie le prix que leur dictait la cupidité.

La contagion, qui avait d'abord infecté les

comptoirs subalternes, gagna peu à peu les principaux établissemens, et avec le temps Batavia même. On y avait vu d'abord une si grande simplicité, que les membres du gouvernement, vêtus, dans le cours ordinaire de la vie, comme de simples matelots, ne prenaient des habits décens que dans le lieu même de leurs assemblées. Cette modestie était accompagnée d'une probité si marquée, qu'avant 1650, il ne s'était pas fait une seule fortune remarquable. Mais ce prodige inouï de vertu ne pouvait durer. On a vu des républiques guerrières vaincre et conquérir pour la patrie, et porter dans le trésor public les dépouilles des nations. On ne verra jamais les citoyens d'une république commerçante amasser pour un corps particulier de l'état des richesses dont il ne leur revient ni gloire ni profit. L'austérité des principes républicains dut céder à l'exemple des peuples asiatiques. Le relâchement fut plus sensible dans le chef-lieu de la colonie, où, les matières du luxe arrivant de toutes parts, le ton de magnificence sur lequel on crut devoir monter l'administration donna du goût pour les choses d'éclat. Ce goût corrompit les mœurs; et la corruption des mœurs rendit égaux tous les moyens d'accumuler des richesses. Le mépris même des bienséances fut poussé si loin, qu'un gouverneur général, se voyant convaincu d'avoir poussé le pillage des finances au-delà de tous les excès, ne craignit point de justifier sa conduite

en montrant un plein-pouvoir signé de la compagnie.

Comment eût-on remédié à la conduite des administrateurs, dont on n'avait pas prévu le dérangement dans les commencemens de la république, où les mœurs étaient pures et frugales? Dans ces établissemens hollandais, les lois avaient été faites pour des hommes vertueux. Il faut d'autres lois pour d'autres mœurs.

Le desordre aurait pu être arrêté dans son origine, s'il n'avait dû faire les mêmes progrès en Europe qu'en Asie. Mais, comme un fleuve débordé roule plus de limon qu'il ne grossit ses eaux, les vices qu'entraînent les richesses croissent encore plus que les richesses mêmes. Les places de directeurs, confiées d'abord à des négocians habiles, tombèrent à la longue dans des maisons puissantes, et s'y perpétuèrent avec les magistratures qui les y avaient fait entrer. Ces familles, occupées de vues de politique ou de soins d'administration, ne virent dans les postes qu'elles arrachaient à la compagnie que des émolumens considérables et la facilité de placer leurs parens; quelques-unes même, l'abus qu'elles pouvaient faire de leur crédit. Les détails, les discussions, les opérations les plus importantes de commerce furent abandonnés à un secrétaire qui, sous le nom plus imposant d'avocat, devint le centre de toutes les affaires. Des administrateurs, qui ne s'assemblaient que deux fois l'année,

le printemps et l'automne, à l'arrivée et au départ des flottes, perdirent l'habitude et le fil d'un travail qui demande une attention continue. Ils furent obligés d'accorder une confiance entière à un homme chargé par état de faire l'extrait de toutes les dépêches qui arrivaient de l'Inde, et de dresser le modèle des réponses qu'on devait y rapporter. Ce guide, quelquefois peu éclairé, souvent corrompu, toujours dangereux, jeta ceux qu'il conduisait dans des précipices, ou les y laissa tomber.

L'esprit de commerce est un esprit d'intérêt, et l'intérêt produit toujours la division. Chaque chambre voulut avoir ses chantiers, ses arsenaux, ses magasins pour les vaisseaux qu'elle était chargée d'expédier. Les places furent multipliées, et les infidelités encouragées par une conduite si vicieuse.

Il n'y eut point de département qui ne se fît une loi de fournir, comme il en avait le droit, des marchandises en proportion de ses armemens. Ces marchandises n'étaient pas également propres pour leur destination, et on ne les vendit point, ou on les vendit mal.

Lorsque les circonstances exigèrent des secours extraordinaires, cette vanité puérile, qui craint de montrer de la faiblesse en montrant des besoins, empêcha de faire des emprunts en Hollande, où on n'aurait payé qu'un intérêt de trois pour cent. On en ordonna à Batavia, où l'argent

coûtait six, plus souvent encore dans le Bengale, à la côte de Coromandel, où il coûtait neuf, et quelquefois beaucoup davantage. Les abus se multipliaient de toutes parts.

Les états-généraux, chargés d'examiner tous les quatre ans la situation de la compagnie, de s'assurer qu'elle se tient dans les bornes de son octroi, qu'elle rend justice aux intéressés, qu'elle fait son commerce d'une manière qui n'est pas préjudiciable à la république; les états-généraux auraient pu et dû arrêter le désordre. Ils ne remplirent leur devoir en aucune occasion ni dans aucun temps. Jamais on ne présenta à cette assemblée qu'un état de situation si confus, que les hommes les plus versés dans les matières de comptabilité n'en auraient pas débrouillé le chaos après les plus longues veilles; et cependant, par une complaisance dont nous craindrions d'approfondir les motifs, il fut toujours approuvé d'une voix unanime, sans le plus court délai, sans la plus légère discussion.

Nous nous lassons de parcourir les désordres qui ont corrompu le régime d'une association autrefois si florissante; les couleurs du tableau sont trop sombres. Voyons quels remèdes il conviendrait d'appliquer à des maux si graves et si multipliés.

XXIV. Moyens qui restent à la compagnie pour rétablir ses affaires.

On commencera par se bien convaincre que le gouvernement de la compagnie est trop compliqué, en Europe même. Une direction partagée

entre tant de chambres, entre tant de directeurs, entraîne nécessairement des inconvéniens sans nombre. Il n'est pas possible que le même esprit préside partout, que les opérations ne se ressentent des vues opposées de ceux qui les conduisent dans des lieux divers sans concert et sans dépendance. L'unité, si nécessaire dans les arts, est également précieuse dans les affaires. Inutilement on objecterait qu'il est important pour tous les états démocratiques que les richesses y soient divisées; qu'il y règne entre la fortune des citoyens la plus grande égalité possible. Cette maxime, vraie en elle-même, ne saurait être appliquée à une république sans territoire, qui n'existe que par le commerce. Il faudra donc soumettre à une inspection unique tous les achats, toutes les ventes; il faudra les réunir dans un même port. L'économie sera le moindre des avantages que la compagnie trouvera dans ce changement.

De ce centre, où toutes les lumières seront réunies, on ira chercher, on ira combattre les désordres jusque dans le fond de l'Asie. La conduite que tiennent les Hollandais avec les princes indiens, auxquels la force a arraché un commerce exclusif, sera un des premiers abus qui se présenteront. Depuis trop long-temps on les traite avec une hauteur insultante; on veut pénétrer à découvert les mystères de leur gouvernement; on cherche à les engager dans des querelles avec des

voisins ; on entretient la division parmi leurs sujets ; on leur montre une défiance pleine d'animosité ; on les force à des sacrifices qu'ils n'ont pas promis ; on les prive des avantages que leur assurent leurs capitulations : tous ces actes, d'une tyrannie intolérable, occasionnent de fréquentes divisions, qui dégénèrent quelquefois en hostilités. Pour rétablir une harmonie qui devient tous les jours plus nécessaire et plus difficile, il faut employer des agens qui joignent à l'esprit de modération la connaissance des intérêts, des usages, de la langue, de la religion, des mœurs de ces nations. Il se peut que la compagnie n'ait pas actuellement de tels instrumens ; mais il lui convient de les former. Peut-être même en trouverait-elle parmi les chefs des comptoirs, que tout l'invite à abandonner.

Les négocians de toutes les nations, auxquels la nature a donné l'esprit d'observation, conviennent unanimement que les Hollandais ont trop multiplié leurs établissemens dans l'Inde, et qu'en se bornant à un moindre nombre, ils auraient beaucoup diminué leur dépense, sans rien retrancher de l'étendue de leurs affaires. Il n'est pas possible que la compagnie ait ignoré ce qui est si généralement connu. On peut penser qu'elle n'a été déterminée à conserver des comptoirs qui lui étaient à charge que pour n'être pas soupçonnée de l'impuissance de les soutenir. Cette faible considération ne l'arrêtera plus. Toute son

attention doit être de bien distinguer ce qu'il lui convient de proscrire de ce qui lui est avantageux de maintenir. Elle a sous ses yeux une suite de faits et d'expériences qui l'empêcheront de se méprendre sur un arrangement de cette importance.

Dans les comptoirs subalternes, que les intérêts de son commerce la détermineront à conserver, elle détruira les fortifications inutiles ; elle supprimera les conseils que le faste, plutôt que la nécessité, lui a fait établir ; elle proportionnera le nombre de ses employés à l'étendue de ses affaires. Que la compagnie se rappelle ces temps heureux où deux ou trois facteurs choisis avec intelligence lui expédiaient des cargaisons infiniment plus considérables que celles qui lui sont arrivées depuis ; où elle obtenait sur les marchandises des bénéfices énormes, qui, avec le temps, se sont perdus dans les mains de ses nombreux agens : alors elle ne balancera pas à revenir à ses anciennes maximes, et à préférer une simplicité qui l'enrichissait à un vain éclat qui la ruine.

La réforme s'établira plus difficilement dans les colonies importantes. Les agens de la compagnie y forment un corps plus nombreux, plus accrédité, plus riche dans les proportions, et par conséquent moins disposé à rentrer dans l'ordre. Il faudra pourtant les y ramener, parce que les abus qu'ils ont introduits ou laissé établir cause-

raient nécessairement avec le temps la ruine totale des intérêts qu'ils conduisent. On aurait peine à voir ailleurs des malversations égales à celles qui règnent dans les ateliers, les magasins, les chantiers, les arsenaux de Batavia, et des autres grands établissemens.

Ces arrangemens en amèneraient de plus considérables. La compagnie établit dès son origine des règles fixes et précises, dont il n'était jamais permis de s'écarter pour quelque raison ni dans quelque occasion que ce pût être. Ses employés étaient de purs automates dont elle avait monté d'avance les moindres mouvemens. Cette direction absolue et universelle lui parut nécessaire pour corriger ce qu'il y avait de vicieux dans le choix de ses agens, la plupart tirés d'un état obscur, et communément privés de cette éducation soignée qui étend les idées. Elle-même ne se permettait pas le moindre changement, et elle attribuait à cette invariable uniformité le succès de ses entreprises. Des malheurs assez fréquens qu'entraîna ce système ne le lui firent pas abandonner, et elle fut toujours opiniâtrément fidèle à son premier plan. Il est nécessaire qu'elle adopte d'autres maximes, et qu'après avoir choisi ses facteurs avec plus de précaution, elle abandonne des intérêts éloignés, et qui changent tous les jours, à leur activité et à leurs lumières.

Ses vues s'étendront plus loin. Lasse de lutter avec désavantage contre les négocians libres des

autres nations, elle se déterminera à livrer aux particuliers le commerce d'Inde en Inde. Cette heureuse innovation rendra ses colonies plus riches et plus fortes. On les verra bientôt remplies d'hommes entreprenans, qui en verseront les abondantes et précieuses productions dans tous les marchés. Elle-même tirera plus de profit des droits perçus dans ses comptoirs qu'elle n'en pouvait attendre des opérations compliquées et languissantes qui s'y faisaient si rarement.

A cette époque tomberont ces trop ruineux armemens qu'on ne cesse de reprocher à la compagnie. Un peu après le commencement du dix-huitième siècle elle adopta dans ses chantiers une construction vicieuse qui lui fit perdre beaucoup de navires et de très-riches cargaisons. Ces expériences funestes la ramenèrent aux méthodes généralement reçues : mais, par des considérations blâmables, elle continua d'employer dans sa navigation un tiers de bâtimens de plus qu'il ne le fallait. Cette corruption, qui n'aurait dû trouver d'excuse dans aucun temps, est devenue surtout intolérable depuis que les matériaux qui servent aux opérations navales sont montés à de très-hauts prix, depuis qu'il a fallu donner aux navigateurs une solde plus considérable.

Ces réformes amèneront l'extension du commerce. Relativement aux mœurs et aux circonstances, il fut autrefois très-considérable; mais il s'arrêta, malgré le grand accroissement que

prenait en Europe la consommation, malgré les nouveaux débouchés qu'offraient l'Afrique et le Nouveau-Monde. On le vit même rétrograder, puisque son produit n'augmenta pas, quoique les marchandises eussent presque doublé de valeur. Actuellement les ventes ne s'élèvent pas au-dessus de quarante à quarante-cinq millions, somme qu'elles donnaient il y a soixante ans, et même plus long-temps.

On y trouve des toiles, du thé, de la soie, des porcelaines, du borax, de l'étain, du camphre, de la toutenague, du salpêtre, du coton, de l'indigo, du poivre, du café, du sucre, des bois de teinture, quelques autres objets plus ou moins considérables, achetés dans les différens marchés de l'Asie, ou produits par le territoire de la compagnie. Ces productions, ces marchandises sont aussi la plupart fournies par celles des nations européennes qui ont formé des liaisons aux Indes. Il n'y a guère que la cannelle, le girofle, la muscade, le macis, dont la consommation s'élève annuellement à douze millions, qui appartiennent exclusivement aux ventes hollandaises.

Après les améliorations que nous nous sommes permis de proposer, l'ordre se trouverait rétabli pour quelque temps. Nous disons pour quelque temps, parce que toute colonie, supposant l'autorité dans une contrée, et l'obéissance dans une autre contrée éloignée, est un établissement vicieux dans son principe. C'est une machine dont

les ressorts se relâchent, se brisent sans cesse, et qu'il faut réparer continuellement.

Quand même il serait possible que la compagnie trouvât un remède efficace et durable aux maux qui la fatiguent depuis si long-temps, elle n'en serait pas moins menacée de perdre ses possessions. La manière dont sont composées ses forces de terre et de mer rend ce malheur comme inévitable.

XXV. Malheurs qui menacent la compagnie.

Ce corps a un fonds d'environ cent navires de six cents à mille tonneaux. Tous les ans il en expédie d'Europe vingt-huit ou trente, et en reçoit quelques-uns de moins. Ceux qui sont hors d'état de faire leur retour naviguent dans l'Inde, dont les mers paisibles; si l'on excepte celle du Japon, n'exigent pas des bâtimens solides. Lorsqu'on jouit d'une tranquillité bien assurée, les vaisseaux partent séparément; mais, pour revenir, ils forment toujours au Cap deux flottes qui arrivent par les Orcades, où deux vaisseaux de la république les attendent, et les escortent jusqu'en Hollande. On imagina dans des temps de guerre cette route détournée pour éviter les croisières ennemies; on a continué à s'en servir en temps de paix pour empêcher la contrebande. Il ne paraissait pas aisé d'engager des équipages qui sortaient d'un climat brûlant, à braver les frimas du nord; deux mois de gratification surmontèrent cette difficulté. L'usage a prévalu de la donner, lors même que les vents contraires ou

les tempêtes poussent les flottes dans la Manche. Une fois seulement les directeurs tentèrent de la supprimer; ils furent sur le point d'être brûlés par la populace, qui, comme toute la nation, désapprouve le despotisme de ce corps puissant, et gémit de son privilége. La marine de la compagnie est commandée par des officiers qui ont tous commencé par être matelots ou mousses. Ils sont pilotes, ils sont manœuvriers; mais ils n'ont pas la première idée des évolutions navales. D'ailleurs les vices de leur éducation ne leur permettent ni de concevoir l'amour de la gloire, ni de l'inspirer à l'espèce d'hommes qui leur est soumise.

La formation des troupes de terre est encore plus mauvaise. A la vérité des soldats déserteurs de toutes les nations de l'Europe devraient avoir de l'intrépidité; mais ils sont si mal nourris, si mal habillés, si fatigués par le service, qu'ils n'ont aucune volonté. Leurs officiers, la plupart tirés d'une profession vile, où ils ont gagné de quoi acheter des grades, ne sont pas faits pour leur communiquer l'esprit militaire. Le mépris qu'un peuple qui n'est que marchand a pour des hommes voués par état à une pauvreté forcée, joint à l'éloignement qu'il a pour la guerre, achève de les avilir, de les décourager. A toutes ces causes de relâchement, de faiblesse et d'indiscipline, on peut en ajouter une qui est commune aux deux services de terre et de mer.

Il n'existe peut-être pas dans les gouvernemens les moins libres une manière de se procurer des

matelots et des soldats moins honnête et plus vicieuse que celle qui depuis long-temps est mise en usage par la compagnie. Ses agens, auxquels le peuple a donné le nom de *vendeurs d'âmes*, toujours en activité sur le territoire, ou même hors des limites de la république, cherchent partout des hommes crédules qu'ils puissent déterminer à s'embarquer pour les Indes sous l'espérance d'une fortune rapide et considérable. Ceux qui se laissent leurrer par cet appât sont enrôlés, et reçoivent deux mois de paie qu'on livre toujours à leur séducteur. Ils forment un engagement de 300 liv. au profit de l'embaucheur, chargé, par cet arrangement, de leur fournir quelques vêtemens, qu'on peut estimer le dixième de cette valeur. La dette est constatée par un billet de la compagnie, qui n'est payé que dans le cas où les débiteurs vivent assez long-temps pour que leur solde y puisse suffire.

Une société qui se soutient malgré ce mépris pour la profession militaire, et avec des soldats si corrompus, doit faire juger des progrès qu'a faits l'art de la négociation dans ces derniers siècles. Il a fallu suppléer sans cesse à la force par des traités, de la patience, de la modestie et de l'adresse. Mais on ne saurait trop avertir des républicains que ce n'est là qu'un état précaire, et que les moyens les mieux combinés en politique ne résistent pas toujours au torrent de la violence et des circonstances. La sûreté de la compagnie

exigerait des troupes composées de citoyens; mais cet ordre de choses n'est point praticable. La dépopulation de la Hollande en serait une suite nécessaire. Le gouvernement s'y opposerait, et dirait à ce corps déjà trop favorisé :

« La défense et la conservation de notre pays « nous est tout autrement à cœur que le bon « ordre de vos affaires. A quoi nous servirait l'or « dont vos flottes reviendraient chargées, si nos pro- « vinces devenaient désertes? Si nous renonçons « jamais au service des étrangers, ce sera dans « nos armées et non sur vos vaisseaux que nous « les remplacerons. N'expatrions, n'exposons à « la mort que le moins de nos concitoyens qu'il « sera possible. Les chefs de nos comptoirs sont « assez opulens pour se garantir, par tous les « moyens connus, des funestes influences d'un « climat empesté. Et que nous importe que des « Allemands, auxquels d'autres Allemands suc- « céderont, périssent ou ne périssent pas, s'il « s'en trouve toujours assez que la misère chas- « sera de leur patrie, et qui se laisseront bercer « d'une fortune qu'ils ne feront point? Leur paie « cesse au moment où ils expirent; nos coffres « continuent à se remplir, et nos provinces ne se « vident point. La compagnie n'a de sûreté que « celle de la république; et où sera celle de la « république, si, par une dépopulation constante, « nous réduisons notre contrée à la misérable « condition de nos colonies? »

La compagnie ne sera jamais donc servie que par des troupes étrangères, et jamais elle ne parviendra à leur inspirer cet esprit public, cet enthousiasme pour la gloire qu'elle n'a pas elle-même. Un corps est toujours à cet égard comme un gouvernement qui ne doit jamais conduire ses troupes que par les principes sur lesquels porte sa constitution. L'amour du gain, l'économie, sont la base de l'administration de la compagnie. Voilà les motifs qui doivent attacher le soldat à son service. Il faut qu'employé dans des expéditions de commerce, il soit assuré d'une rétribution proportionnée aux moyens qu'il emploiera pour les faire réussir, et que la solde lui soit payée en actions. Alors les intérêts personnels, loin d'affaiblir le ressort général, lui donneront de nouvelles forces.

Que si ces réflexions ne déterminent pas la compagnie à porter la réforme dans cette partie importante de son administration, qu'elle se réveille du moins à la vue des dangers qui la menacent. Ses établissemens de l'Inde sont tous sans défense. Dans aucun de ses ports ne se voit un vaisseau de ligne, et il serait impossible d'armer en guerre les bâtimens marchands. Les plus forts de ceux qui font leur retour en Europe n'ont pas cent hommes; et, en réunissant ce qui est dispersé sur ceux qui naviguent dans les mers d'Asie, on ne trouverait pas de quoi former un seul équipage.

Indépendamment des bataillons indiens, plus

nombreux qu'ils ne le sont aujourd'hui, la compagnie entretenait autrefois dans ses possessions sept mille soldats européens. La mortalité était si grande parmi eux, qu'il en fallait quatre ou cinq mille chaque année pour remplacer ce qui avait malheureusement péri. La difficulté de se procurer tant de recrues, ou ce qu'il en coûtait pour les obtenir, a fait successivement réduire cette milice à trois mille hommes pris au hasard, dont voici la distribution : cinq cents sont placés au Cap, deux cents au Malabar, deux cent cinquante au Coromandel ou dans le Bengale, cinq cents à Ceylan, cent cinquante à Sumatra ou à Malacca; quatre cents à Bornéo, à Timor, à Célèbes ou aux Moluques; mille à Java. Il est possible que ces faibles garnisons soient suffisantes pour contenir les naturels du pays découragés par l'habitude d'une soumission aveugle; mais pourraient-elles quelque chose contre un ennemi ambitieux et intrépide.

Si la Hollande eût bien connu ses intérêts, elle aurait donné pour base à sa puissance dans l'Inde son établissement au Cap de Bonne-Espérance. Sa position, son climat, son étendue, le genre de ses cultures, tout y appelait une population nombreuse et vigoureuse qu'on aurait pu facilement porter où le besoin l'aurait exigé. Malheureusement le monopole craignit que sa souveraineté ne fût pas de longue durée, si les individus se multipliaient beaucoup à cette pointe de

l'Afrique, et il en arrêta les progrès aussitôt qu'il y vit des rafraîchissemens pour ses navigateurs. Ainsi, bien loin d'être en état de secourir les autres colonies, elle est exposée elle-même à l'invasion. Les batteries des redoutes placées aux deux côtés de la baie qui conduit à la capitale seraient aisément démontées par de gros vaisseaux, qui peuvent mouiller assez près de la côte pour les réduire en cendres. Le fort élevé près du rivage aurait le même sort; il résisterait encore moins au plus faible ennemi qui l'attaquerait par terre. Construit sans art, dominé, ne pouvant contenir que cinq ou six cents défenseurs, il serait nécessairement soumis en moins d'un jour avec quelques bombes. Une ville ouverte, et habitée par des hommes timides et intéressés, ne songerait pas même à la moindre résistance. Les colons, dispersés dans un grand espace, et séparés les uns des autres par des déserts, n'auraient pas le temps de venir au secours. Peut-être ne le voudraient-ils pas, quand ils le pourraient. Il doit être permis de soupçonner que l'oppression sous laquelle ils gémissent leur fait désirer un changement de domination.

L'escadre, que sa conquête n'aurait pas arrêtée vingt-quatre heures, tournerait ses voiles vers Batavia avec les deux ou trois régimens qu'elle porterait. Ce ne serait point par mer qu'on attaquerait cette cité célèbre. Sous ses murs l'eau est généralement si basse, que les grands bâtimens ne

pourraient jamais assez approcher des fortifications pour les foudroyer. Mais sur des côtes plates, partout accessibles pour des chaloupes, il faut regarder la descente comme exécutée.

L'assaillant une fois établi à terre ne trouverait qu'une ville d'une lieue de circonférence, défendue par un double fossé plus ou moins profond, par un rempart peu élevé, et qui tombe en ruine; par une citadelle irrégulière et mal entretenue; par quelques Indiens sans valeur et sans expérience, ramassés dans divers pays; par un petit nombre de troupes blanches, mécontentes de leur sort, et commandées par des officiers qu'elles n'estiment pas, et ne peuvent pas estimer. Doit-on présumer que de pareils obstacles arrêteraient des hommes accoutumés à prodiguer leur sang et animés par l'espoir d'un butin immense? Non, sans doute : aussi l'espoir des Hollandais a-t-il une autre base.

Le climat de Batavia est si meurtrier que la moitié des soldats qu'on y porte de nos contrées périt dans l'année. Un grand nombre de ceux qui échappent à la mort languissent dans les hôpitaux ; à peine en reste-t-il le quart qui puisse faire le service. Les chefs du gouvernement se flattent qu'en ajoutant aux causes ordinaires de destruction le secours d'une inondation générale, qui est toujours aisée, ils creuseraient un tombeau aux assiégeans, ou les forceraient à se remorquer. Les aveugles ! qui ne voient pas que tous ces

moyens de ruine ont besoin du secours du temps, et que la prise de la place ne serait qu'un coup de main pour une nation aguerrie et entreprenante.

Le Cap et Batavia pris, comment les autres colonies pourraient-elles espérer de se défendre? N'est-il pas certain que les moins fortes ou les moins heureuses se présenteraient d'elles-mêmes au joug, et que celles qui jouissent de plus de bonheur ou d'une plus grande consistance n'attendraient qu'une sommation pour se rendre, principalement si le vainqueur n'avait pas déshonoré ses premiers succès par des violences ou par des rapines?

XXVI. Motifs que peut avoir la république de ne pas laisser périr la compagnie.

Si la république ne regarde pas comme imaginaires les dangers qui nous paraissent menacer les grands établissemens que ses navigateurs ont formés aux Indes, elle n'oubliera rien pour y affermir sa domination. Vainement compterait-elle y réussir en corrigeant quelques abus dans l'administration qui en a préparé la ruine. Des palliatifs seraient insuffisans où il faut un prompt et puissant remède. Les mers d'Asie doivent être ouvertes sans délai à tous les citoyens; sans délai l'état doit se charger du gouvernement et de la défense d'une de ses plus importantes possessions.

On ne niera pas que le monopole n'ait produit quelques avantages à la puissance qui l'a accordé. Dès l'origine il acheta son privilége, et en a chère-

ment payé le renouvellement à plusieurs reprises. Les douanes ont toujours perçu d'assez gros droits sur ses marchandises. Le dividende qu'ont reçu ses actionnaires a été habituellement taxé. Le fisc en a obtenu plus d'une fois des prêts sans intérêt et des dons gratuits. Dans des guerres dangereuses et opiniâtres ses forces maritimes sont venues au secours de la métropole. La chute des manufactures de Leyde et de Harlem a été retardée par les sacrifices qu'il a faits aux deux cités. En n'exportant que quatorze ou quinze millions de numéraire, il a pu faire des ventes de quarante à cinquante millions, dont les sept provinces ont à peine consommé la sixième partie; les immenses fortunes, bien ou mal acquises par ses facteurs, ont beaucoup ajouté à la richesse nationale. Voilà assurément de grandes prospérités, mais qu'il faut regarder comme très-bornées en comparaison de celles que la liberté aurait amenées.

Il peut convenir à des peuples pauvres qui osent se permettre le commerce des Indes de le livrer à des associations privilégiées. Peut-être même est-ce une nécessité, puisque aucun de leurs citoyens n'a des fonds suffisans pour l'entreprendre. Mais ce système n'est pas celui que doivent adopter les nations riches, et la Hollande a des motifs particuliers pour le repousser. Elle n'eut pas plus tôt secoué le joug de ses tyrans, qu'on la vit devenir l'arbitre de tous les échanges que l'Europe voulait ou pouvait faire. Cet impor-

tant office fit couler dans son sein des trésors immenses. Long-temps ils servirent à étendre de plus en plus les relations commerciales. Arriva enfin l'époque où il ne fut pas possible de leur donner à tous cette destination ; et, pour ne pas les laisser oisifs, leurs possesseurs les prêtèrent aux puissances, que leur luxe, une mauvaise administration, de folles entreprises forçaient à des emprunts également ruineux et humilians. Les capitaux des Provinces-Unies continueront forcément à prendre cette direction jusqu'à ce qu'un débouché plus sûr ou plus avantageux leur soit ouvert, et nous n'en voyons pas d'autre en ce moment que les mers d'Asie. Que la république fasse tomber les barrières qui en fermaient l'entrée à ses négocians, bientôt ils rapporteront dans nos régions le double des productions qui en arrivaient sous l'ancien régime; bientôt ils prendront une part remarquable au commerce d'Inde en Inde, dont les Anglais se sont entièrement emparés.

La possession exclusive des épiceries a été jusqu'à nos jours la raison ou le prétexte de la continuation du monopole. Cette considération n'est plus d'aucun poids. Les muscadiers et les girofliers ont été naturalisés dans plusieurs colonies britanniques et françaises. Peut-être n'y donneront-ils pas des fruits aussi parfumés que ceux des Moluques ; mais, quelle que puisse être leur infériorité, la multitude s'en contentera ; et le

girofle, la muscade de l'Asie, trouveront moins de consommateurs.

XXVII. Ancienne sagesse des Hollandais, et leur corruption actuelle.

Des hommes puissans, accoutumés à faire tourner à leur avantage les malheurs publics, s'élèveront avec force contre l'innovation que nous nous sommes permis de proposer. Leur résistance n'arrêtera pas les dépositaires de l'autorité, s'ils ont conservé le souvenir des sages maximes qui présidèrent à la fondation de la république. Son système fut toujours de retenir dans son sein une multitude de citoyens, et de n'en employer qu'un petit nombre dans ses établissemens éloignés. C'était aux dépens de l'Europe entière que la Hollande augmentait sans cesse le nombre de ses sujets. La liberté de conscience dont on y jouissait et la douceur des lois y attiraient tous les hommes qu'opprimaient en cent endroits l'intolérance et la dûreté du gouvernement.

Elle procurait des moyens de subsistance à quiconque voulait s'établir et travailler chez elle. On voyait les habitans des pays que dévastait la guerre aller chercher en Hollande un asile et du travail.

L'agriculture n'y pouvait pas être un objet considérable, quoique la terre y fût très-bien cultivée : mais la pêche du hareng lui tenait lieu d'agriculture. C'était un nouveau moyen de subsistance, une école de matelots. Nés sur les eaux, ils labouraient la mer, ils en tiraient leur nourriture, ils s'aguerrissaient aux tempêtes. A force

de risques ils apprenaient à vaincre les dangers.

Le commerce de transport qu'elle faisait continuellement d'une nation de l'Europe à l'autre était encore un genre de navigation qui ne consommait pas les hommes, et les faisait subsister par le travail.

Enfin la navigation, qui dépeuple une partie de l'Europe, peuplait la Hollande. Elle était comme une production du pays. Ses vaisseaux étaient ses fonds de terre, qu'elle faisait valoir aux dépens de l'étranger.

Peu de ses habitans connaissaient les commodités qu'on ne pouvait se procurer qu'à haut prix; tous, ou presque tous, ignoraient le luxe. Un esprit d'ordre, de frugalité, d'avarice même, régnait dans toute la nation, et il y était entretenu avec soin par le gouvernement.

Les colonies étaient régies par le même esprit.

Le dessein de conserver sa population présidait à son économie militaire. Elle entretenait en Europe un grand nombre de troupes étrangères; elle en entretenait dans ses colonies.

Les matelots, en Hollande, étaient bien payés, et des matelots étrangers servaient continuellement ou sur ses vaisseaux marchands, ou sur ses vaisseaux de guerre.

Pour le commerce, il faut la tranquillité audedans, la paix au-dehors. Aucune nation, excepté les Suisses, ne chercha plus que la Hollande à se maintenir en bonne intelligence avec ses voi-

sins ; et, plus que les Suisses, elle chercha à maintenir ses voisins en paix.

La république s'était proposé de maintenir l'union entre les citoyens par de très-belles lois, qui indiquassent à chaque corps ses devoirs ; par une administration prompte et désintéressée de la justice, par des règlemens admirables pour les négocians. Elle sentit la nécessité de la bonne foi ; elle en montra dans ses traités, et elle chercha à la faire régner entre les particuliers.

Enfin nous ne voyons en Europe aucune nation qui eût mieux combiné ce que sa situation, ses forces, sa population, lui permettaient d'entreprendre, et qui eût mieux connu ou suivi les moyens d'augmenter sa population et ses forces. Nous n'en voyons aucune dont l'objet étant le commerce et la liberté qui s'appellent, s'attirent et se soutiennent, se soit mieux conduite pour conserver l'un et l'autre.

Mais combien ces mœurs sont déjà déchues et dégénérées de la simplicité du gouvernement républicain ! Les intérêts personnels, qui s'épurent par leur réunion, se sont isolés entièrement, et la corruption est devenue générale. Il n'y a plus de patrie dans le pays de l'univers qui devrait inspirer le plus d'attachement à ses habitans.

Quels sentimens de patriotisme ne devrait-on pas, en effet, attendre d'un peuple qui peut se dire à lui-même : Cette terre que j'habite, c'est

moi qui l'ai rendue féconde, c'est moi qui l'ai embellie ; c'est moi qui l'ai créée. Cette mer menaçante qui couvrait nos campagnes se brise contre les digues puissantes que j'ai opposées à sa fureur. J'ai purifié cet air, que des eaux croupissantes remplissaient de vapeurs mortelles. C'est par moi que des villes superbes pressent la vase et le limon où flottait l'Océan. Les ports que j'ai construits, les canaux que j'ai creusés, reçoivent toutes les productions de l'univers que je dispense à mon gré. Les héritages des autres peuples ne sont que des possessions que l'homme dispute à l'homme; celui que je laisserai à mes enfans, je l'ai arraché aux élémens conjurés contre ma demeure ; et j'en suis resté le maître. C'est ici que j'ai établi un nouvel ordre physique, un nouvel ordre moral. J'ai tout fait où il n'y avait rien. L'air, la terre, le gouvernement, la liberté, tout est ici mon ouvrage. Je jouis de la gloire du passé ; et lorsque je porte mes regards sur l'avenir, je vois avec satisfaction que mes cendres reposeront tranquillement dans les mêmes lieux où mes pères voyaient se former des tempêtes !

Que de motifs pour idolâtrer sa patrie! Cependant il n'y a plus de patriotisme, il n'y a plus d'esprit public en Hollande. C'est un tout dont les parties n'ont d'autre rapport entre elles que la place qu'elles occupent. La bassesse, l'avilissement et la mauvaise foi sont aujourd'hui le partage des vainqueurs de Philippe. Ils trafiquent de

leur serment comme d'une denrée, et ils vont devenir le rebut de l'univers qu'ils avaient étonné par leurs travaux et par leurs vertus.

Hommes indignes du gouvernement où vous vivez, frémissez du moins des dangers qui vous environnent! Avec l'âme des esclaves, on n'est pas loin de la servitude. Le feu sacré de la liberté ne peut être entretenu que par des mains pures. Vous n'êtes pas dans ces temps d'anarchie où tous les souverains de l'Europe, également contrariés par la noblesse de leurs états, ne pouvaient mettre dans leurs opérations ni secret, ni union, ni célérité, où l'équilibre des puissances ne pouvait être que l'effet de leur faiblesse mutuelle. Aujourd'hui l'autorité, devenue plus indépendante, assure aux monarchies des avantages dont un état libre ne jouira jamais. Que peuvent opposer des républicains à cette supériorité redoutable? Des vertus; et vous n'en avez plus. La corruption de vos mœurs et de vos magistrats enhardit partout les calomniateurs de la liberté, et votre exemple funeste resserre peut-être les chaînes des autres nations. Que voulez-vous que nous répondions à ces hommes qui, par préjugé d'éducation ou par mauvaise foi, nous disent tous les jours : Le voilà ce gouvernement que vous exaltiez si fort dans vos écrits; voilà les suites heureuses de ce système de liberté qui vous est si cher? Aux vices que vous reprochez au despotisme ils ont ajouté un vice qui les surpasse tous, l'impuissance de réprimer

le mal. Que répondre à cette satire amère de la démocratie ?

Industrieux Bataves, autrefois si pauvres, si braves et si redoutés, aujourd'hui si opulens et si faibles, craignez de retomber sous le joug d'un pouvoir arbitraire que vous avez brisé et qui vous menace encore. Ce n'est pas moi qui vous le dis ; ce sont vos généreux ancêtres qui vous crient du fond de leurs tombeaux :

« N'est-ce donc que pour cette ignominie que « nous avons rougi les mers de notre sang, que « nous en avons abreuvé cette terre ? La misère « que nous n'avons pu supporter, est celle que « vous vous préparez. Cet or que vous accumulez « et qui vous est si cher, c'est lui qui vous a mis « sous la dépendance d'un de vos ennemis. Vous « tremblez devant lui, par la crainte de perdre « les richesses que vous lui avez confiées. Il vous « commande, et vous obéissez. Eh ! perdez-les, « s'il le faut, ces perfides richesses, et recouvrez « votre dignité. C'est alors que, plutôt que de su- « bir un joug, quel qu'il soit, vous préférerez de « renverser de vos propres mains les barrières « que vous avez données à la mer, et de vous en- « sevelir sous les eaux, vous, et vos ennemis avec « vous.

« Mais, si dans l'état d'abjection et de pusilla- « nimité où vous êtes, si demain il arrivait que « l'ambition ramenât une armée ennemie au cen- « tre de vos provinces, ou sous les murs de votre

« capitale ; parlez, que feriez-vous ? On vous « annonce qu'il faut dans un moment ou se « résoudre à ouvrir les portes de votre ville, ou à « crever vos digues ; vous écrieriez-vous : LES « DIGUES ! LES DIGUES ! Vous pâlissez. Ah ! nous ne « le voyons que trop : il ne reste à nos malheureux « descendans aucune étincelle de la vertu de leurs « pères.

« Par quel étrange aveuglement se sont-ils « donné un maître ? Par quel aveuglement, plus « étrange encore, ont-ils éternisé son autorité en « la rendant héréditaire ? Nous dirions : Malheur « à ceux qui se promettaient de dominer le prince « par la reconnaissance, et la république par l'ap-« pui du prince, s'ils n'avaient été les premières « victimes de leur basse politique, et plongés dans « la retraite et l'obscurité, les plus cruels des « châtimens pour des hommes intrigans et ambi-« tieux ! Un peuple libre, un peuple commerçant « qui se donne un maître ! lui, à qui la liberté « doit paraître d'autant plus précieuse, qu'il est « à craindre que ses projets ne soient connus, ses « spéculations suspendues, ses entreprises tra-« versées, les places de l'état remplies par des « traîtres, et celles de ses colonies procurées à « d'indignes étrangers ! Vous vous confiez dans la « justice et les sentimens du chef que vous avez « aujourd'hui, et peut-être avez-vous raison. Mais « qui vous a garanti que ses vertus seront trans-« mises à son successeur, de celui-ci au sien, et

« ainsi d'âge en âge à tous ceux qui naîtront « de lui.

« O nos concitoyens ! ô nos enfans ! puisse l'a- « venir démentir un funeste pressentiment ! Mais, « si vous y réfléchissiez un moment, et si vous « preniez le moindre intérêt au sort de vos neveux, « dès à présent vous verriez se forger sous vos « yeux les fers qui leur sont destinés. Ce sont « des étrangers qui couvrent les ponts de vos vais- « seaux. Ce sont des étrangers qui composent et « commandent vos armées. Ouvrez les annales « des nations ; lisez et frémissez des suites néces- « saires de cette imprudence. Cette opulence qui « vous tient assoupis et sous les pieds d'une puis- « sance rivale de la vôtre, c'est cette opulence « même qui allumera la cupidité de la puissance « que vous avez créée au milieu de vous. Vous en « serez dépouillés, et en même temps de votre « liberté. Vous ne serez plus rien ; car vous cher- « cherez en vous votre courage, et vous ne l'y « trouverez point.

« Ne vous y trompez point. Votre condition pré- « sente est plus fâcheuse que la nôtre ne le fut « jamais. L'avantage d'un peuple indigent qu'on « opprime est de n'avoir à perdre qu'une vie qui « lui est à charge. Le malheur d'un peuple énervé « par la richesse, c'est de tout perdre, faute de « courage pour se défendre. Réveillez-vous donc. « Regardez les progrès successifs de votre dégra- « dation. Voyez combien vous êtes descendus de

« l'état de splendeur où nous nous étions élevés, « et tâchez d'y remonter, si toutefois il en est « temps encore. »

Voilà ce que vos illustres et braves aïeux vous disent par ma bouche. Et que vous importe, me répondrez-vous, notre décadence actuelle et nos malheurs à venir ? Êtes-vous notre concitoyen ? avez-vous une habitation, une femme, des enfans dans nos villes ? Et que vous importe à vous-même où je sois né, qui je suis, où j'habite, si ce que je vous dis est la vérité ? Les anciens demandèrent-ils jamais à l'augure dans quelle contrée il avait reçu le jour, sur quel chêne reposait l'oiseau fatidique qui leur annonçait une victoire ou une défaite ? Bataves, la destinée de toute nation commerçante est d'être riche, lâche, corrompue et subjuguée. Demandez-vous où vous en êtes ?

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES INDICATIONS.

LIVRE PREMIER.

Découvertes, guerres et conquêtes des Portugais dans les Indes orientales.

LIVRE SECOND.

Établissemens, guerres, politique et commerce des Hollandais dans les Indes orientales.

FIN DE LA TABLE.

